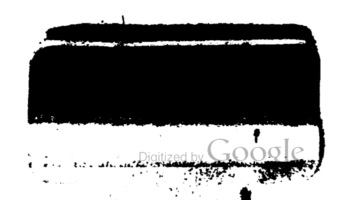


Ex-libris

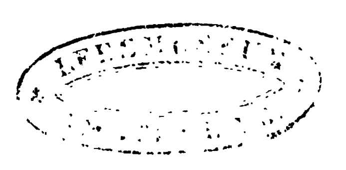
Charles Atwood Kofoid



VOYAGES

EN FAMILLE

— NOTES ET SOUVENIRS —



D. Thiéry et Cie. — Imprimerie de Lagny

J.-CH. VIATOR

VOYAGES

EN FAMILLE

— NOTES ET SOUVENIRS —

AVANT-PROPOS

DE

JULES PATON

Rédacteur au *Journal des Débats*

Ah! lorsque, bien changés, près du foyer tranquille,
Le boiteux rhumatisme ou la goutte immobile
Nous tiendront souffrants et perclus,
Comme nous conterons à de jeunes oreilles
Les mille événements, les monts et les merveilles
Que nous ne verrons jamais plus!

G. NADAUD.

PYRÉNÉES — VOSGES — SUISSE — MONT-D'OR
ANGLETERRE — ÉCOSSE — ITALIE
ESPAGNE. — ALLEMAGNE
BELGIQUE — HOLLANDE — LE RHIN

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA
LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS. 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1874

AVANT-PROPOS

D'UN VIEIL AMI DE L'AUTEUR

Ce livre de voyages contient l'itinéraire non pas tant d'un touriste, que d'un véritable voyageur, d'un homme possédé de l'amour des voyages, du *voir c'est avoir*; c'est la passion folle de l'auteur. Ses relations brillent par cette qualité. Elle est au voyageur ce qu'est celle du sang aux chevaux de course.

On dirait que toute l'existence de mon ardent et méthodique ami, n'a pas eu d'autre but que ses voyages, qu'il a terminé ses études, pour prendre sa volée vers les Pyrénées, qu'il ne lui a été donné un frère que pour courir avec lui dans les Vosges, qu'il ne s'est marié et n'a pris plaisir ensuite à la multiplication de la famille, que pour escalader la Suisse avec femme, fille et gendre, et plus tard entraîner dans la ronde ses petits-enfants.



Assurément, mon cher Viator, les voyages ont été les timbales de ton mât de cocagne. Ils se succédaient au fur et à mesure des progrès de ta fortune. Si tu étais devenu millionnaire, tu aurais été au bout du monde, tu aurais eu ton yacht, tes chevaux, tes chameaux, tes éléphants. Quel bonheur, pour nous autres citadins, que le veau d'or ne t'ait regardé que du coin de l'œil!

Je vois que tu écris tes voyages, comme on trace un itinéraire à ses petits enfants devenus grands. Tu leur as dédié tes récits; je trouve ton but atteint. Tu dessines au trait, rapidement, moins les personnes que les choses. Tu leur racontes ce que tu as vu, le bon chemin que tu as pris, ce qu'on rencontre en passant par là. S'ils veulent satisfaire leur curiosité, se placer devant les plus beaux spectacles de la nature, devant les chefs-d'œuvre de l'architecture, de la statuaire et de la peinture, tu leur enseignes à cette fin, l'art de ne pas perdre de temps, de camper et de décamper sans hésitation. Tu es entraînant de précepte et d'exemple :

Le lecteur monte en croupe et galope avec toi.

Je me demande comment il se fait que moi, qui suis un si grand buveur de descriptions, je viens de tant me plaire à ta sobriété et à ta rapidité. La Fontaine me répond que c'est que tu ne forces point ton talent, que tu es sincère et modeste et que tu ne saurais pousser des ah! et des oh! factices; j'ajouterai que tu es plutôt homme à refouler tes sen-

sations, à écourter l'expression de tes admirations et de tes transports. Qui sait si mes petits-enfants tiendront tout de moi, ou, si je n'ai pas eu des goûts à la mode de mon temps, comme ils en auront à la mode du leur! Le beau seul est aimable, mais on ne l'envisage pas toujours du même côté. Voilà ce qu'évidemment ton expérience te porte à penser. Nous dénaturons à chaque instant bêtes et gens. Avons-nous assez habillé et déshabillé le mouton, par exemple : le mouton de Panurge, le mouton de La Fontaine, le mouton de Florian, aujourd'hui devenu tout court, Gros-Jean comme devant, le mouton du comice agricole. Tu as donc raison de signaler sans en médire, sans le faire parler, sans larmes, le premier mouton venu qui te fait des yeux au bord d'un ruisseau.

De bonnes leçons, souvent répétées, que tu donnes avec raison à tes petits-enfants, ce sont des leçons de courage. On ne saurait voyager, même pour son plaisir, sans risquer sa peau. Que de fois le pied t'a glissé, la tête tourné! que de fois a-t-on sauvé ta vie, et toi, as-tu sauvé celle des êtres qui te sont les plus chers. Faute d'une main, rapidement tendue à propos, du bon avis d'un guide, d'une inspiration de l'instinct de conservation, il me semble bien que les uns ou les autres vous filiez dans les torrents, dans les neiges, les crevasses ou les précipices. On ne songe pas à faire provision de courage en partant, on en dépense terriblement. Je t'avoue que j'en suis épou-

vanté. A s'amuser sans péril, on ne s'amuse donc pas? Je cherche dans ma mémoire. Peut-être.

Je te remercie d'avoir de temps en temps cité nos chers poëtes. Tu te souviens, comme moi, de ce temps où nous étions altérés d'ambroisie. Nous nous régalions aux mêmes verres ou vers si tu veux. Quand je songe à ce loisir qui nous permettait de nous disputer à qui célébrerait le mieux Lamartine, Victor Hugo, Béranger et de Musset! O bulles de savon, gonflées de tout le souffle d'amoureuses et pindariques admirations! Idylles des temps de royauté! Nous étions de petits enflés de littérature, j'en conviens; ne valions-nous pas bien les petits crevés de la dame aux camélias!

L'Espagne a exercé sur toi une influence bien marquée. Elle a mis à l'air sous ta plume un coin d'humour vraiment original. Il est planté de fine ironie. Dans ce voyage tu t'es emparé d'un personnage, il reste frappé d'un trait comique du meilleur aloi. Je veux parler de ce professeur du lycée de Rennes qui vous suivait comme Robin mouton, de ville en ville, jusqu'au fin fond de l'Espagne, tout en répétant sérieusement cette rengaine : Demain matin je pars pour Paris. L'Espagne souffle sur nous autres Français comme le vent qui passe à travers la montagne de Castilbelza; elle nous rend fous et de notre meilleure folie; elle a jeté *le Cid* dans le cerveau de Corneille et t'a fait galoper pendant trente-cinq lieues à travers la Sierra, de Grenade à Cordoue.

Tu es unique dans ce voyage en Espagne, parce que tu t'y démènes plus librement, plus à ta guise, dans un pays plus provoquant de sauvagerie, d'étrangetés, de visages, de mœurs, de ruines, d'impossible. On dégaine tout son moi sous le coup de ce soleil, de ces Alhambras, de cette atroce cuisine, de ces bouteilles de Xérès et de ces riz au safran, qui ne vous laissent pas une perle de sueur sous la peau. Tes arrières-neveux s'attacheront à ce voyage en Espagne comme à l'armure qui leur donnera la plus juste idée de leur grand-père le *Viator*.

Je leur recommande, ce que tu transcris de tes souvenirs de secrétaire du baron James de Rothschild et des Rothschild. Comme toujours, tu es véridique et instructif. Le ton de cette note est excellent. On ne parle pas avec un respect plus digne des grands de ce monde et avec une simplicité de meilleur goût. Tu as touché là à l'histoire de notre temps.

Dans le cas où quelque amateur de préface lirait celle-ci, je désire appeler son attention sur les renseignements historiques de bon aloi qu'on rencontre à chaque ligne, à travers les descriptions des villes, des monuments, des grands travaux publics, des localités célèbres. L'érudition de mon ami lui ressemble, elle ne fait pas de bruit. De même il laisse percer une des passions de notre temps qu'il a le plus partagée, l'amour des harmonies de la nature; des trois règnes, comme on disait du temps de Delille et de Bernardin de Saint-Pierre; il appelle les

plantes par leur nom et caractérise les fleurs en peintre et en poëte.

Tu m'as prié, pour ne pas nous séparer, de faire précéder ton livre de quelques lignes d'avant-propos ; j'en étais bien indigne, n'ayant point les qualités qui te distinguent, entre autres, celle de consigner des souvenirs de voyages où je me noierais du premier coup. Mais j'ai beaucoup couru le monde dans le cœur humain et je suis très-fier d'avoir été appelé à figurer au frontispice du livre de famille, qu'un des hommes les plus honnêtes, les plus sûrs et les plus modestes de notre société, ait écrit au sein de sa retraite et des meilleures affections. Je prie ta chère et aimable femme et ton gendre, mon ame Ludovic, de m'excuser d'avoir accepté la responsabilité d'une causerie qui aurait, à plus juste titre sous tous les rapports, dû découler de leur plume.

JULES PATON (du *Journal des Débats*).

(JULES FLEURICHAMP).

A MES PETITS-ENFANTS

C'est pour vous, chers enfants, que j'écris ces souvenirs, que je me reporte à cette heureuse époque où, à vingt ans, j'allais pour la première fois quitter Paris, railler ceux dont tout l'horizon ne s'étendait pas au delà de Montmorency ou de Saint-Cloud, et commencer cette série de voyages à la mer, aux montagnes, objets de tant de rêves, de tant de désirs, revus bien souvent dans la suite, sans que l'émotion que font éprouver ces spectacles si grandioses fût moins vive ou moins profonde. Il y a trente-huit ans de cette première excursion, et, en feuilletant quelques lettres retrouvées, tout ce passé revient net et précis à mon esprit. Que d'événements depuis ! que de soucis ! que de plaisirs ! que de souffrances et que de joies ! Quelles sont aujourd'hui mes pensées? Le poëte le dit pour moi dans ces beaux vers :

A quoi je songe ? — Hélas, loin du toit où vous êtes,
Enfants, je songe, à vous ! A vous, mes jeunes têtes,
Espoir de mon été déjà penché et mûr,
Rameaux, dont tous les ans, l'ombre croît sur mon mur,
Douces âmes à peine au jour épanouies,
Des rayons de votre aube encore tout éblouies !

Voyagerai-je encore ? Peut-être ! me dis-je tout bas. Qui sait ? répond le destin. En attendant, je vous envoie ces pages; quand, à votre tour, vous vous élancerez dans la vie, courant au loin, gravissant rochers et montagnes, ou vous reposant dans quelque vallée ombreuse, vous vous direz peut-être en pensant à moi :

Il a grimpé là, grand père !
Il a grimpé là !

VOYAGES

— NOTES ET SOUVENIRS —

PREMIER VOYAGE AUX PYRÉNÉES

C'est en 1833 que, pour la première fois, je quittai Paris pour faire tout seul un long voyage. Quelle joie, quelle fête pour moi! J'avais attendu les vacances avec la même impatience que vous avez aussi à votre tour, mes chers enfants, effaçant sur le calendrier chaque jour qui s'écoule, quand plus tard, vous comme moi, nous voudrions bien les retenir :

Quis scit an adjiciant hodiernæ crastina summæ,
Tempora di superi? (1)

Je me mis en route un vendredi. Plût au ciel que j'eusse connu alors l'ouvrage publié à Bruges en 1550, par Pierre van Bruhesen, sous le titre de *Grand*

---

(1) Horace, *Odes*, liv. IV, ode VII.

et perpétuel Almanach; j'y aurais vu avec quel soin l'auteur indiquait, d'après les principes de l'astrologie, quels étaient les jours où l'on pouvait se purger, se baigner, se faire raser, se mettre en voyage.... et je ne me serais pas mis en route un vendredi, à moins que, ainsi que l'assure Jacques le fataliste, ce n'eût été écrit là-haut, sur le grand rouleau qui se déploie petit à petit dans notre vie éphémère !

Qu'aurait pensé, toutefois, celui qui m'aurait aperçu, connaissant ma destination, sur le pont de la *Dorade*, entre Meulan et Mantes, regardant l'église de cette dernière ville, bâtie sur la hauteur et dominant le cours de la Seine ? C'est que déjà j'avais horreur de la ligne droite, — en voyage bien entendu; que le chemin de traverse, le sentier qui tourne sous bois, le raccourci, l'imprévu, m'entraînaient loin de la grande route poudreuse et monotone. Et puis, de Paris à Bordeaux en diligence, c'est bien long; au lieu que de partir du Pecq pour descendre la Seine jusqu'au Havre, prendre ensuite un paquebot qui, fendant mollement les eaux de la Manche, doit en quarante-huit heures vous déposer sans fatigue sur le quai des Chartrons, c'est évidemment bien plus court; il n'y avait pas à hésiter.

Le bateau passe devant Vernon, et peu après on aperçoit sur la rive droite Saint-Just et le château de la Madeleine, dans le vallon d'Argental, qui appartint longtemps à Casimir Delavigne et où il désirait finir ses jours :

> Entre vos monts altiers, au bruit de vos cascades,
> Que ne m'est-il donné de vivre et de mourir !

Gaillon a perdu son magnifique château bâti par Georges d'Amboise, premier ministre de Louis XII,

en 1515, et dont le portique, qui séparait les deux tours, a été transporté à Paris dans la cour du palais des Beaux-Arts. Un peu plus loin, les ruines imposantes de la forteresse de Château-Gaillard, au petit Andelys, fondée par Richard Cœur-de-Lion, dominent le fleuve; Pont-de-l'Arche, dangereux à passer; Elbeuf et sa côte célèbre par la légende qui lui a valu le nom de *Côte des Deux Amants*, puis

... C'est donc Rouen, la ville aux vieilles rues,
Aux vieilles tours, débris des races disparues,
La ville aux cent clochers carillonnant dans l'air;
Ce Rouen des châteaux, des hôtels, des bastilles,
Dont le front, hérissé de flèches et d'aiguilles,
Déchire incessamment les brumes de la mer (1);

J'ai revu Rouen depuis cette année 1833; l'air, le soleil, la verdure remplacent aujourd'hui bien des quartiers alors noirs et infects; mais que de curieuses choses ont disparu! Qu'est devenue la maison en bois et en terre cuite de la rue du Gros-Horloge, où demeurait la fille de madame de la Sablière, chez qui Fontenelle allait faire lecture de son ouvrage sur la pluralité des mondes? Il ne reste rien de la petite maison de la rue de la Pie, où est né Corneille, où il composa ses chefs-d'œuvre, où il demeura jusqu'à l'âge de cinquante-six ans, heureux au sein d'une famille unie, décrite avec tant de charme dans ces vers de Ducis :

Et ces oncles de Fontenelle,
Du Cid et d'Arianne auteurs,
Ces frères, époux des deux sœurs,
Qui, de l'amitié fraternelle,
Et conjugale et paternelle,
Goûtant ensemble les douceurs,

(1) V. Hugo, *Feuilles d'automne.*

Dont les enfants, troupe agréable,
Gentils, pas plus hauts que la table,
Y montraient, lorgnant tous les plats,
Et le doux rire de l'innocence
Et leurs dents encore dans l'enfance,
Et leurs petits mentons tout gras;
Les deux maisons n'en faisaient qu'une,
Les clefs, la bourse était commune;
Tous les vœux étaient unanimes,
Les enfants confondaient leurs jeux,
Les pères se prêtaient leurs rimes,
Le même vin coulait pour eux.

Rien non plus de Mathurin Régnier, mort à Rouen en 1613, où il composa lui-même son épitaphe :

J'ay vécu sans nul pensement,
Me laissant aller doucement
A la bonne loi naturelle;
Et si m'estonne fort pourquoy
La mort osa penser à moy
Qui ne songeai jamais à elle.

Qu'a-t-on fait de ses entrailles, recueillies par le curé de Sainte-Marie-la-Petite, paroisse où se trouvait l'hôtel dans lequel il finit ses jours ?

Dans la masse de monuments historiques et d'une grande valeur que possède Rouen, deux surtout sont hors ligne : l'église Saint-Ouen, admirable édifice ogival du XIVe siècle, et le Palais de Justice, qui appartient à la période gothique du XVe.

La cloche du bateau annonce qu'il faut se hâter; les retardataires arrivent essoufflés; on retire la planche et l'on part. Bientôt le clocher de la cathédrale disparaît, et l'on arrive à La Bouille, dominée par les ruines du château de Robert le Diable. On s'arrête quelques instants à Caumont pour visiter ses carrières

de pierre et de fort belles stalactites ; on passe devant Jumiéges, célèbre par son abbaye et le mausolée d'Agnès Sorel, où se trouve cette inscription :

GÎT D. D'AGNÈS SOREL,
DAME DE BEAUTÉ D'ISSOUDUN ET DE VERNON,
DÉCÉDÉE LE 9 FÉVRIER 1449.

Sur la gauche, voici les frais bosquets de *la Mailleraie*, parcourus souvent, dit-on, par mademoiselle de La Vallière ; Caudebec et Villequier, où, le 4 septembre 1843, Victor Hugo devait voir périr sa fille et nous dire ses douleurs dans ces vers admirables des *Contemplations* :

Villequier, Caudebec, et tous ces frais vallons,
Ne vous entendront plus vous écrier : « Allons,
« Le vent est bon, la Seine est belle ! »
Comme ces lieux charmants vont être pleins d'ennui !
Les hardis goëlands ne diront plus : c'est lui !
Les fleurs ne diront plus : c'est elle !

Dieu, qui ferme la vie et rouvre l'idéal,
Fait flotter à jamais votre lit nuptial
Sous le grand dôme aux clairs pilastres ;
En vous prenant la terre, il vous prit les douleurs ;
Ce parc souriant, pour les champs pleins de fleurs,
Vous donne les cieux remplis d'astres !

La Seine se confond avec la mer, dont les vagues viennent se briser sur les flancs du vapeur. Voilà là-bas une flèche blanchâtre qui surmonte un groupe de maisons :

C'est le clocher d'Harfleur debout pour vous apprendre
Que l'Anglais l'a bâti, mais n'a pu le défendre,

Au fond d'une petite baie, voici Honfleur,

> Cité paisible, inconnue, ignorée,
> Que les beaux arts n'ont jamais illustrée.

Quelques tours de roue, et l'on aborde sur le quai du Havre, près de la tour de François Ier.

Arrivé le samedi à trois heures, je devais repartir le dimanche à cinq heures du matin par la Gironde, mais la nuit fut mauvaise, le vent d'ouest soufflait avec violence; l'on remit le départ à trois heures du soir. La mer continue à être très-forte, il y aurait danger à sortir de la jetée : nouvelle remise au lundi quatre heures du matin. Après avoir pris possession de ma cabine, je m'en fus parcourir la ville, visiter les phares, admirer la vue sur les hauteurs d'Ingouville, puis le soir, au théâtre, voir Firmin, de la Comédie-Française, qui s'essayait dans le rôle du *Misanthrope*. A onze heures du soir, je regagne le bâtiment, et je reste stupéfait en apercevant la planche qui permettait d'y pénétrer, de niveau le matin avec le quai, offrir à cette heure une pente très-raide à cause de la marée basse. La descente n'était rien moins que facile par la nuit sombre qu'il faisait. Heureusement un épicier est encore ouvert; j'y cours, j'achète un briquet, et, éclairant chacun de mes pas par la lueur de l'allumette dix fois éteinte et dix fois rallumée, je parviens enfin à mon gîte. Je ne dormis pas beaucoup dans mon hamac, réfléchissant à ce que j'avais fait et ne voulant pas reculer. Enfin, à six heures du matin, saisissant un moment favorable pour sortir du port, le capitaine franchit la passe, et, poussé par le vent, l'on perd bientôt de vue le Havre et la terre.

A trois heures, j'éprouve un vague, un vague dont

je ne veux pas me rendre compte... Je fais des tentatives désespérées pour faire six pas en ligne droite, et les termine toujours assez brusquement en oblique. Le vent devient de plus en plus violent; la mer, pas patiente du tout, lutte contre lui, et les malheureux passagers, témoins involontaires du combat, payent d'un abondant tribut ce spectacle très-beau, mais diablement désagréable. Je me couche à quatre heures de l'après-midi jusqu'au lendemain six heures du soir, et, pendant tout ce temps, je ne trouvai un peu de repos que dans une immobilité complète.

Cette journée fut bien longue et bien triste; c'est alors que, regrettant vivement ma détermination en entendant le bruit de cette mer irritée, ma pensée se reportait sur les dangers que mon père y avait courus et que je me rappelai cette lettre écrite par lui à notre mère quelques jours après un naufrage qui ruinait toutes les espérances basées sur son voyage.

Ste-Croix de Ténériffe, îles Canaries,
14 décembre 1822.

« Tranquille sur ma santé, tu apprendras avec ré-
« signation que nous avons fait un naufrage complet,
« que nous y avons tout laissé, excepté nos personnes
« et quelques hardes. J'ai fait écrire au sujet de nos
« assurances à Londres; j'espère que nous n'aurons
« aucun mécompte de ce côté-là. Tu en seras in-
« struite avant moi. Si les nouvelles sont satisfaisantes,
« tu auras un sujet de consolation; si elles sont mau-
« vaises, il ne faut pas se laisser abattre. Je t'en don-
« nerai l'exemple. Ménage ta santé, soigne celle de
« nos enfants, veille à leur éducation, des temps plus
« heureux viendront. Tu vois, ma chère amie, que je

« te traite en personne raisonnable. Quand on est « tranquille avec soi-même, quand on a tout fait pour « réussir, il faut se recueillir dans le malheur et lais- « ser passer les événements, comme j'ai laissé passer « les vagues qui ont englouti mon bâtiment.

« Ma dernière lettre est, je crois, du cinquième « jour de notre départ de Deal, où nous avions été « retenus par les vents contraires et un temps affreux. « Le jour de la Toussaint et le dimanche suivant ont « été bien tristes pour nous, les nuits surtout. Nous « partagions cette situation avec une centaine de bâ- « timents qui, comme nous, devaient tenir sur leurs « ancres ou aller s'échouer sur un banc de sable dan- « gereux, Godwinsand, qui a la réputation d'être un « des points de la terre les plus riches par le nombre « des bâtiments qu'il renferme dans son sein. C'est « un sable mouvant où les navires s'engloutissent « dans l'espace de quelques heures. Enfin nous avons « tenu, à l'exception de quatre ou cinq compagnons « que nous avons laissés, le lundi matin, sur ce « même banc.

« Notre navigation dans la Manche a été passable- « ment heureuse; mais à peine en avons-nous été « dehors, qu'un coup de vent s'est déclaré et a duré « pendant quarante-huit heures. On pourrait bien « appeler ce temps horrible, s'il ne fallait pas un nom « pour celui qui l'a suivi. Les vents et la mer parais- « saient déchaînés, lorsque le 15 une tempête affreuse « nous a assaillis. Les vents soufflaient des diverses « parties du compas, la mer était aux nues. Jusque- « là, notre bâtiment s'était bien comporté, quoique « faisant de l'eau, néanmoins dans une proportion « tranquillisante.

« Le 17, les vents perdirent de leur furie, mais la

« mer, battue de tous côtés, était monstrueuse. Le
« pauvre *Orozimbo*, n'étant plus appuyé par le vent,
« était le jouet des lames; tout craquait à bord.
« C'était pire que la tempête. Nous passâmes la nuit
« du 17 au 18 dans cette pénible situation. A cinq
« heures du matin, une seconde voie d'eau se déclara
« dans l'avant du navire. On put s'en rendre maître
« à raison de trois à quatre cents coups de pompe
« par heure; à sept heures il en fallait neuf cents, et
« enfin, à neuf heures, quinze cents coups n'affran-
« chissent pas la pompe. Cette progression rapide
« nous donna la mesure du danger. Il fallut songer à
« abandonner un vaisseau qui, dans moins de quatre
« heures, allait couler sous nos pieds. Nous avions
« vu, la veille au soir, un bâtiment battu comme nous
« par la mer, sans avoir le désir de lui parler et
« sans prévoir le besoin que nous en aurions. Le
« matin il était encore au vent à nous, assez loin pour
« nous faire craindre qu'il n'aperçût pas notre signal
« de détresse. Cependant il nous répondit par un pa-
« villon que nous jugeâmes être français, ce qui se
« trouva juste. Quelque temps après, il arriva sur
« nous; mais, quoique très-près l'un de l'autre, il fut
« impossible de se faire entendre, à cause du vent
« et de la mer. Quatre matelots se jetèrent dans
« notre canot, et l'ayant approché de plus près, lui
« firent part de ce qui se passait à notre bord. Le ca-
« pitaine fit réponse qu'il nous recevrait dans le sien,
« mais qu'il fallait nous y rendre, le temps ne lui
« permettant pas de nous aider. Nous n'avions pas
« dû l'espérer : notre salut dépendait de nous seuls.
« Je t'assure que le danger est moins effrayant que
« le souvenir qu'on en conserve ou l'idée qu'on peut
« s'en faire. Tout se passa avec calme. Nous avions

« préparé notre chaloupe pour nous recevoir, dans « le cas où nous n'aurions pas pu parler au bâtiment « en vue. Nous la mîmes à l'eau sans grands dom- « mages, la chaloupe s'élevant sur les vagues qui « menaçaient de l'engloutir. La grande difficulté était « d'y entrer et d'en sortir. Je l'ai fait, nous l'avons « tous fait heureusement.

« Je puis dire que je ne suis pas monté à bord du « bâtiment sauveur : j'y suis descendu de plus de « dix pieds, par l'effet d'une lame qui, ayant porté « la chaloupe au-dessus du navire, me donna les « moyens de me cramponner aux haubans. Tu dois « penser que je n'ai pas lâché prise. Enfin nous voilà « dans un bâtiment qui tenait sur l'eau, avec lequel « nous avions l'espoir de ne pas couler. A cela près, « tout était aussi bouleversé à son bord. Ce navire, « l'*Édouard*, de Nantes, est beaucoup plus petit que « celui que nous abandonnions, et, de plus, lourde- « ment chargé, de sorte que la mer le couvrait con- « tinuellement et qu'on était dans l'eau jusqu'à mi- « jambe. Comme nous, il avait eu ses avaries; une « partie de son parapet avait été enlevée. Ce n'était « pas à nous d'être difficiles ; nous nous trouvâmes « fort bien en sûreté, plus que nous ne l'aurions été « dans notre chaloupe pour faire soixante-dix à qua- « tre-vingts lieues avec une mer aussi mauvaise : « C'est la distance à laquelle nous étions du cap Fi- « nistère en Espagne. Un second voyage de notre « chaloupe pour sauver quelques effets, le capitaine « et le reste de nos gens, s'est fait aussi heureuse- « ment; aussi nous avons eu des vivres qui ont mé- « nagé ceux du navire français. J'ai eu ma malle de « cuir, et par conséquent presque tout mon linge ; « mais tout le reste est perdu et a disparu à nos

« yeux. Figure-toi me voir assis sur ma malle toute « mouillée, mouillé moi-même jusqu'aux os, regar- « dant s'engouffrer dans l'abîme une cargaison d'une « aussi grande valeur, qui m'avait coûté tant de peine « à former, le fruit de mon travail, l'objet de mes « espérances.... Le plus triste était de penser que « l'argent de mon ami pouvait être compromis. »

Tout ému du souvenir de ce que nous avions éprouvé en recevant cette lettre, et désirant m'en distraire, quoique le vent fût toujours d'une grande violence, j'essayai de quitter le salon.

Je me traîne vers l'escalier, me cramponne aux rampes, monte les marches qui descendent sous mes pieds, et, profitant d'une oscillation sur deux, j'arrive sur le pont. Le capitaine me dit :

— A la bonne heure, vous n'êtes pas comme ceux-ci, montrant des passagers sur les bords du bâtiment, et, cœurs généreux,

Aux petits des poissons donnant leur nourriture !

— Dame, capitaine, vous connaissez le proverbe : « La plus belle fille du monde ne peut donner que ce qu'elle a, » et, pour le moment, je suis complétement à sec.

Le temps continuait d'être affreux ; chauffeurs et cuisiniers, tout le monde était malade. Des personnes qui avaient fait la traversée de Cuba et de New-York, sans avoir rien éprouvé, gisaient blêmes et inertes sur le pont.

La mer en fureur est un admirable spectacle, vue de la terre, à l'abri de ces vagues qui viennent se briser à vos pieds en écume bouillonnante ; mais c'est tout autre chose quand, perdu dans cette immensité, vous croyez qu'à chaque moment le navire, plongeant

sa proue dans l'abîme entr'ouvert, va y rester englouti.

Au XVI[e] siècle, le premier Français qui aborda au Brésil, le premier Français qui poussa jusqu'à l'île de Sumatra, s'étant promis de découvrir ce passage du Nord dont on a tant parlé depuis, Jean Parmentier, voulant, dans sa longue et dangereuse navigation, rendre des forces à ses matelots découragés, composa sur le pont de son navire son poëme des *Merveilles de Dieu et de la dignité de l'homme*, où, parlant de la mer, il dit :

Qui congnoistra les merveilles de mer,
L'horrible son, plein de péril amer,
Des flots esmeus et troubles sans mesure ?
Qui la verra par gros vents escumer,
Pousser, fumer, sublimer, s'abysmer
Et puis soubdain tranquille sans fracture ?
Mais qui dira : j'ay veu telle adventure,
Sinon celluy qui navigue dessus ?

O navigantz, ô povres matelotz,
Qui congnoissiez la nature et les flotz
De la grand mer où prétendez proffitz,
Levez les yeulx, ayant les cueurs dévotz,
Devers le ciel, et je seray des vos
A donner gloire à celui qui la feit.

Impossible de rester dehors plus longtemps ; on redescend dans les salons et les cabines, la nuit vient, et avec elle redouble la tempête. On entend à tout moment les vagues qui viennent en paquets se briser sur le pont et l'inonder : tables, chaises, meubles, culbutent à qui mieux mieux, une partie de la vaisselle est cassée.

N'ayant pu fermer l'œil, pas plus que mes compagnons de voyage, à quatre heures du matin je remonte et suis renversé assez rudement, sans pour-

tant me faire du mal. Véritablement effrayé, je crois entendre ces lamentations de Panurge :

« Acropy sus le tillac, tout affligé, tout meshaigné « et à demy-mort, il invoqua tous les benoistz saints « et saintes à son aide, protesta de soy confesser en « temps et lieu, puis s'escria en grand effroy, disant : « Majordome, hau, mon amy, mon pere, mon oncle, « produisez un peu de salé ; nous ne boirons tantost « que trop, à ce que je voy. A petit manger bien « boire, sera désormais ma devise. Pleust à Dieu et « à sa benoiste, digne et sacrée Vierge, que mainte- « nant, je dis tout à cette heure, je fusse en terre « ferme bien à mon aise.

« O que trois et quatre fois heureux sont ceux qui « plantent choux ! O Parces, que ne me fillastes-vous « pour planteur de choux ! O que petit est le nombre « de ceux à qui Jupiter a telle faveur porté, qu'il les « a destinés à planter choux ! car ils ont tousjours en « terre un pied, l'autre n'en est pas loing. Dispose de « félicité et de bien souverain qui vouldra ; mais qui- « conque plante choux est présentement par mon « décret declaré bienheureux, à trop meilleure rai- « son que Pyrrhon, estant en pareil dangier que nous « sommes, et voyant un pourceau près le rivage qui « mangeait de l'orge espandu, le déclara bienheureux « en deux qualités, savoir est qu'il avoit orge à « foison et d'abondant estoit en terre.

« Ha ! pour manoir déifique et seigneurial, il n'est « que le plancher des vaches. Cette vague nous em- « portera, Dieu servateur ! O mes amis ! un peu de « vinaigre. Je tressue de grand hahan. Zalas, les « veles sont rompues, le prodenon est en pièces, les « cosses esclattent, l'arbre du haut de la gualte « plonge en mer ; la carène est au soleil, nos gu-

« menes sont presque tous ronptz. Zalas, zalas, où
« sont nos boulingues? tout est frelore bigoth. Nostre
« trinquet est à vau l'eau. Zalas, à qui appartiendra
« ce bris? Amis, prestez moy icy derrière une de ces
« rambades. Enfans, vostre landrivel (fanal) est
« tombé. Hélas, n'abandonnez l'orgeau (barre du
« gouvernail), ne aussi le tirados (inconnu avant Ra-
« belais). Je oy l'aguenillot (gond) frémir. Est-il
« cassé? Pour Dieu, saulvons la brague (cordage) du
« fernel (anneau pour la rame), ne vous souciez.
« Bébébé, bous, bous, bous. Voyez à la calamitre
« (aiguille) de vostre boussole, de grace, maistre
« Astrophile (ami des astres, pilote) dont nous vient
« ce fortunal? Par ma foi, j'ai belle peur. Bou, bou,
« bou, bous, bous; c'est fait de moy. Je me conchie
« de male rage de peur. Bou, bou, bou, bou, otto to
« to to to ti. Bou, bou, bou, ou, ou, ou, bou, bou,
« bous, bous. Je naye, je naye, je meurs. Bonnes
« gens, je naye (1). »

La journée du mercredi fut meilleure, et jeudi le temps magnifique. La mer, calme, tranquille, unie, laissait apercevoir bon nombre de marsouins et de souffleurs qui accompagnaient le bâtiment. Le besoin de réparer un estomac délabré par près de quarante-huit heures de jeûne et de combler les vides qui s'y étaient creusés, se faisait impérieusement sentir, et celui qui m'aurait vu dans un coin du pont, devant une cuisse de volaille et une bouteille de bordeaux, me délectant et me pourléchant, aurait pensé à Sganarelle chantant :

Qu'ils sont doux,
Bouteille jolie,

---

(1) Rabelais, *Pantagruel*, chap. XVIII.

Qu'ils sont doux,
Vos petits glou-glous !
Mais mon sort ferait bien des jaloux
Si vous étiez toujours remplie.
Oh ! bouteille, ma mie,
Pourquoi vous videz-vous ?

Partis du Havre le lundi à midi, ce ne fut que le jeudi à une heure que l'on aperçut l'île d'Oléron, après avoir failli la veille se réfugier à l'île d'Ouessant, pour renouveler notre provision de charbon. Enfin à dix heures, ne voulant pas entrer le soir en rivière, on jeta l'ancre à Pauillac. Vendredi, à quatre heures du matin, l'on se mit en marche, pour arriver à sept heures devant le quai des Chartrons, mais non sans un grave accident, qui devait terminer cette traversée de près de cent vingt heures, au lieu de quarante-huit qu'on nous avait annoncées.

Près d'aborder, nous avions devant nous un chasse-marée qui ne put se garer assez promptement ; le vapeur, filant avec vitesse, donne dessus : le choc brise la chaîne de son ancre, qui, en tombant, fend la tête d'un marinier et chavire le chasse-marée.

J'étais venu à Bordeaux pour aller à Lesparre faire connaissance avec quelques membres de ma famille, et je dus ajourner au retour cette visite. Pendant les longues heures de cette traversée si pénible, j'avais fait connaissance avec M. le comte de R..., grand propriétaire en Sologne, voyageant avec son fils, élève de troisième au collége de Saint-Louis, et se rendant à Bagnères-de-Bigorre en traversant à pied la montagne. La communauté de souffrances, le voisinage, — ils habitaient l'entresol de la cabine dont j'occupais le faîte, — les quelques soins donnés au fils, firent qu'arrivant à Bordeaux, M. de R..., sachant que

j'allais aussi à Bigorre, me proposa de faire route ensemble, ce que j'acceptai avec empressement.

A cinq heures du matin, nous montons en diligence et nous suivons la route monotone qui doit nous conduire à Tarbes. On déjeune assez mal à Lanyou, où l'on commence à remarquer un léger changement dans la coiffure des femmes, portant de préférence des couleurs vives et tranchées; nous dépassons Bazas, Nérac, célèbre aujourd'hui par ses terrines de perdrix. Son origine est obscure; il y reste quelques ruines du château où Henri IV passa la majeure partie de sa jeunesse, et la Garenne, promenade créée par Marguerite de Valois.

A deux heures du matin, on relaie à Auch, une des plus anciennes villes de France, bâtie d'une façon assez pittoresque sur un rocher élevé, et dont les maisons sont disposées en amphithéâtre; il fait un clair de lune superbe qui nous permet d'aller faire le tour de la cathédrale, édifice gothique lourd et massif. La trompette du conducteur nous appelle, et nous continuons notre route en traversant Mirande, Miélan, Rabasteins, où il reste encore quelques vestiges des remparts d'un château-fort; Tarbes, arrosé par l'Adour, et l'on arrive à Pau à quatre heures du soir, après quarante et une heures de diligence.

Ayant refait en 1857, en famille, une partie de ce même voyage des Pyrénées, je ne parlerai ici que des points qui ne furent pas visités dans cette deuxième excursion dont vous trouverez plus loin le récit. Vers les six heures du soir, par 28 degrés de chaleur, nous arrivons enfin à Gabas, situé au pied des premiers gradins du pic du Midi d'Ossau. D'un gigot de mouton rôti à point, il ne resta rien, tant notre appétit à tous s'était aiguisé par notre course depuis Laruns.

Nous étions seuls dans cette auberge perdue, quand trois gaillards y arrivèrent le fusil à la main, le ballot rempli sans doute de marchandises de contrebande, car la fraude se fait activement sur la frontière.

Le jeudi, à cinq heures, accompagnés d'un guide, nous partons pour tenter l'ascension du pic. On monte d'abord dans une vallée étroite et boisée jusqu'au plateau de Rious-Artigues, où s'exploite une scierie. De là, quoiqu'on nous eût assuré que le pic était à peu près inaccessible du côté de la France, au lieu de le tourner pour l'aborder par l'Espagne, ce qui eût été plus long, mais plus praticable, nous marchons droit au pic.

Le comte de R..., tout en veillant avec soin sur son fils, âgé de 15 ans, ne lui épargnait ni fatigues ni dangers. Tantôt nous trouvons sur nos pas quelques coins favorisés où foisonnent des sorbiers, des sureaux, de l'ellébore, du myrtil, dont le fruit désaltère, du safran, du rhododendron, du daphné, des fraises en abondance; puis se présente une forêt presque vierge, ravagée par le gave qui se forme des neiges amoncelées au sommet. Des arbres centenaires sont brisés et barrent la route, des ronces inextricables nous enlacent et nous retardent; plus loin, le torrent agrandi fait un coude et nous ferme le chemin, heureusement

Deux sapins l'un à l'autre liés
Par le bout, sur un bord et sur l'autre appuyés,

nous permettent de franchir cet obstacle, pour en trouver d'autres dans des rochers amoncelés. Pendant une heure, nous montons péniblement dans la neige, lorsque nous nous trouvons brusquement arrêtés par une crevasse profonde, mais peu large,

à deux mètres environ en contre-bas d'un plateau, sur lequel il nous semble que la dernière base du pic d'Ossau se trouve placée.

Que faire? Il est bien dur de s'arrêter quand on est si près du but; notre guide, les bras et la tête fortement appuyés aux parois du rocher et s'arc-boutant des pieds au bord du plateau, va nous servir de pont pour franchir la crevasse. M. de R.., aidé par son fils et par moi, passe le premier; nous le suivons ensuite. Puis, couchés par terre et les bras tendus au guide, nous l'attirons à nous sans accident.

Nous continuons dans la neige, quand tout à coup, sur un signe de la main du guide, on s'arrête immobile, pour contempler, à quelques centaines de pas, un groupe d'isards arrêtés sur la glace, c'étaient les premiers et les seuls que nous devions apercevoir dans les Pyrénées. Repoussés plusieurs fois par des barrières de rochers infranchissables, nous les tournons, luttant obstinément contre les difficultés qui s'accumulaient; mais il fallut bien renoncer à notre entreprise, et nous arrêter au petit pic devant les abîmes qui le séparaient du mont Ossau.

Notre thermomètre marquait 7 degrés au-dessus de zéro; nous prîmes quelques gorgées de rhum mêlé avec du sucre et de la neige, et nous retournâmes déjeuner à quatre heures du soir à Gabas et coucher aux Eaux-Chaudes, après une journée de treize heures de marche.

Continuant notre excursion après avoir vu les Eaux-Chaudes, nous allâmes coucher à Aucun, gravissant le col de Torte et le col de Saucède, couchant à Argelès, puis atteignant Saint-Savin, Pierrefitte, Cauterets, Luz et enfin Gavarnie, où nous arrivâmes à neuf heures du matin.

Le temps avait subitement changé, et la pluie, qui nous avait pris à Gèdre, était de la neige de 6 à 8 pieds d'épaisseur quand nous entrâmes dans le cirque. Nous pûmes traverser le pont de neige, mais il nous fallut renoncer au dessein extravagant que nous avions conservé jusqu'alors, de monter à la brèche de Roland, aucun guide ne voulant nous accompagner par un temps pareil, dans cette ascension, l'une des plus difficiles des Pyrénées. Je m'en retournai avec regret, me promettant bien d'en avoir raison un jour ou l'autre, malgré les injonctions du poëte Du Bartas :

François, arreste-toi, ne passe la campagne
Que nature mura de rochers d'un costé,
Que l'Auriége entrefend d'un cours précipité;
Campagne qui n'a point en beauté de compagne.

Passant, ce que tu vois n'est point une montagne :
C'est un grand Briarée, un géant haut monté
Qui garde ce passage, et défend, indomté,
De l'Espagne la France et de France l'Espagne.

Il tend a l'une l'un, à l'autre l'autre bras :
Il porte sur son chef l'antique faiz d'Atlas,
Dans deux contraires mers il pose ses deux plantes.

Les espaisses forests sont ses cheveux espaix;
Les rochers sont ses os; les rivieres bruyantes
L'esternelle sueur que luy cause un tel faix.

De Luz à Baréges, on suit toujours en montant le gave du Bastan qui descend dans un lit de graviers, de morceaux de rocs brisés et entassés pêle-mêle. Le paysage est froid, sombre, triste ; la vue ne se repose que sur des monts pelés, crevassés, sans végétation. On arrive au village, composé de quelques masures en bois, enlevées chaque année après la saison des eaux pour qu'elles ne soient pas broyées

par les avalanches, car ce bourg est inhabitable pendant l'hiver, enseveli qu'il est sous 10 à 15 pieds de neige.

L'établissement des bains, seul bâti en pierres, est lourd et massif. Avant Louis XIV, Baréges n'avait comme clients que quelques montagnards parlant le patois de Henri IV. Un jour, le jeune duc du Maine, fils de madame de Montespan, lymphatique et faible, eut un commencement de pied-bot : quel scandale pour le sang du grand roi ! Fagon, médecin de Louis XIV et ami dévoué de madame de Maintenon, lut dans ses yeux qu'une absence de quelques semaines ne ferait, en ravivant l'amour de son royal amant, qu'affermir sa puissance, et il fut décidé qu'elle accompagnerait à Baréges le jeune duc du Maine. Il avait sept ans et c'est de là qu'il adressa cette lettre à sa mère :

« Je m'en vas écrire toutes les nouvelles du logis
« pour te divertir, mon cher petit cœur, et j'écrirai
« bien mieux quand je penserai que c'est pour vous,
« madame. Madame de Maintenon passe tous les jours
« à filer, et, si on la laissait faire, elle y passerait les
« nuits, ou à écrire. Elle travaille tous les jours pour
« mon esprit ; elle espère bien d'en venir à bout, et
« le mignon aussi, qui fera ce qu'il pourra pour en
« avoir mourant d'envie de plaire au roi et à vous.
« J'ai lu en venant l'histoire de César, je lis à pré-
« sent celle d'Alexandre et je commencerai bientôt
« celle de Pompée. J'ai reçu la lettre que vous écrivez
« au cher petit mignon ; j'en ai été ravi ; je ferai ce
« que vous me dites, quand ce ne serait que pour
« vous plaire, car je vous aime au superlatif. Je fus
« charmé, et je le suis encore, du petit signe de tête
« que le roi me fit quand je partis, mais fort mal

« content de ce que tu ne me paraissais pas affligée :
« tu étais belle comme un ange. »

« Peut-on être, dit M. Taine, plus gracieux, plus flatteur, plus insinuant, plus précoce ? Il fallait plaire en ce temps, plaire à des gens du monde, et d'esprit vif. Jamais on ne fut plus agréable. Celui-ci, élevé parmi les jupes des femmes, a pris dès l'abord, leur vivacité, leurs coquetteries, leurs sourires. On voit qu'il monte sur les genoux, qu'il est embrassé, qu'il embrasse, qu'il s'amuse. Il n'y a point de plus joli bijou de salon. »

Désirant aller coucher le soir même à Grip en passant par le pic du Midi de Bigorre, nous prîmes un guide et l'on se mit en route, toujours le sac sur le dos depuis Tarbes. Suivant la rive gauche du Baltad, on pénètre bientôt dans le vallon de Tourmalet, que l'on suit jusqu'au col ouvert entre la montagne et le cône du pic du Midi, de sorte que l'on se trouve sur deux versants, l'un prenant sa vue sur une vallée profonde, hérissée de rochers en pointes et l'autre surplombant le lac d'Oncet de 3 à 400 pieds. Le sentier est étroit et par conséquent dangereux, et l'on s'en rend facilement compte, en considérant que, dans la montée, les gradins intermédiaires disparaissant sur la pente, celle-ci paraît perpendiculaire à l'œil. Jetez une pierre, un fragment de roc, regardez-le roulant avec une vitesse que vous pouvez à peine suivre des yeux, et pensez qu'un moment d'inattention, un faux pas, peuvent vous faire tournoyer comme une boule jusqu'au fond des eaux limpides et attrayantes du lac. Nous arrivons d'une façon plus calme sur ses bords pour en faire le tour, prendre un lacet en zigzag sur les flancs du pic, atteindre l'hourque des Cinq-Ours, et gagner enfin,

après une heure, le plateau du pic du Midi. Si le temps est favorable, si le ciel est pur, c'est une des plus belles vues des Pyrénées ; mais, s'il fait du brouillard, ce qui arrive bien souvent, hélas ! et ce que nous devions avoir un peu après en descendant sur Grip, on en est quitte pour écrire sur ses notes de voyage :

« Départ à quatre heures du matin dans la vapeur, « pâturages de Tau à travers la vapeur. Hourque des « Cinq-Ours : plusieurs taches blanchâtres ou gri- « sâtres dans un fond blanchâtre ou grisâtre. Con- « templer, pour s'en faire une idée, cinq ou six pains « à cacheter d'un blanc sale, collés derrière une « feuille de papier brouillard. Commencement de « l'escarpement. Première heure : vue du dos de « mon guide et de la croupe de son cheval. Deuxième « heure : la vue s'élargit ; j'aperçois l'œil gauche du « cheval du guide. Troisième heure : la vue s'élargit « encore ; vue de deux croupes de cheval et de deux « vestes de touriste. Quatrième heure : joie et trans- « ports ; le guide me promet, pour la cime, la vue « d'une mer de nuages. Arrivée : vue de la mer de « nuages ; par malheur, nous sommes dans un des « nuages. »

C'est ainsi que M. Taine raconte son désappointement dans son charmant voyage aux Pyrénées.

Quand nous sommes au sommet, l'air est vif et froid, la neige nous monte aux genoux, la respiration est pénible ; quelques pêches que nous avions emportées avaient perdu toute saveur. Devant nos yeux, s'étendent à dix ou quatorze lieues les campagnes si riches, si fertiles qui avoisinent Tarbes et Pau. Derrière nous, on embrasse d'un seul coup d'œil toute la chaîne sauvage et âpre des Pyrénées.

Il faut partir. Nous avons une route longue et

difficile à faire ; nous traversons la gorge hérissée d'Arises par une sorte d'escalier très-rapide qui conduit au petit bassin de Tramesaignes et à sa jolie cascade. Nous sommes à quelques cents mètres au-dessus de Grip quand, sans se faire annoncer, un brouillard épais nous enveloppe et nous retient immobiles et anxieux. Impossible de faire un pas au milieu de ces rochers glissants et roulants, car on a l'alternative ou de s'égarer dans ce dédale, ou de dégringoler sur les maisons du village. La nuit arrive à grands pas, et nous nous demandons s'il ne faudra pas mieux se caser dans quelque anfractuosité de rochers pour attendre le jour. Heureusement, au bout d'une demi-heure un point lumineux, puis deux, puis d'autres encore percent la couche d'ombre qui est sous nos pieds ; les toits se dessinent peu à peu et nous pouvons, nous aidant des pieds et des mains, descendre nos derniers gradins et gagner l'auberge, où, après nous être séchés à la flamme brillante d'un bon feu, nous soupons gaiement et de grand appétit dans une salle où se trouvait alors crayonnée sur le mur, par Dantan, une charge très-amusante d'un Anglais.

On part, à six heures du matin, à travers le vallon de Grip, délicieux tapis de verdure émaillé de maisonnettes, baignées par les eaux pures de l'Adour et bordé par deux montagnes qui l'encaissent et le protégent. Nous visitons la célèbre marbrerie de M. Géruzet, grande source de prospérité pour la contrée ; ses marbres, d'un vert nuancé de rouge et de blanc, sont très-recherchés, surtout pour des travaux d'intérieur.

Bagnères-de-Bigorre est un séjour charmant, semé de jolies maisons bâties avec les marbres du pays, arrosé par de nombreux et limpides ruisseaux, orné

de promenades ombragées, parmi lesquelles se distingue la place des *Coustous* avec ses quatre rangées de grands arbres.

Au milieu du XVIe siècle, Montaigne visita Bagnères et

Ces monts enfarinés d'une neige éternelle !

ainsi que Du Bartas appelle les Pyrénées. Celui qui ne *vit rien de rare* à la chute du Rhin de Schaffouse, fut assez peu ravi de Bagnères, de sa situation, de son paysage, car voici seulement ce qu'il trouve à en dire :

« J'ay veu, par occasion de mes voyages, quasi « touts les bains fameux de chrestienté, et, depuis « quelques années, j'ay commencé à m'en servir... « A cette cause, j'ay choisi jusqu'à cette heure à « m'arrester et à me servir de celles où il y avait « plus d'amœnité de lieu, commodité de logis, de « vivres et de compaignies, comme sont en France « les bains de Banières. »

C'est à Bagnères-de-Bigorre que je dus me séparer de mes compagnons de route. Je n'oublierai jamais les douze jours de ces courses pédestres, et les conversations si intéressantes de M. le comte de R... qui, portant le marteau du minéralogiste et la boîte du botaniste, ne laissait rien passer de ce qui pouvait instruire son fils.

Vingt-quatre heures de diligence me conduisent à Toulouse que je ne fais que traverser et je repars pour Agen, déjeunant à Castel-Sarrazin, et visitant l'église Saint-Sauveur, construite en briques au commencement du XIIe siècle,

Moissac ne conserve de son ancienne basilique qu'un portail admirable du XIIIe siècle, véritable

musée de sculpture romane, et son cloître bâti en 1100, un des plus beaux monuments de ce genre qui soient en France. L'orgue de l'église, richement sculpté, est un cadeau de Mazarin.

Le 30 septembre, je pris à Agen le bateau à vapeur pour me rendre à Bordeaux. A neuf heures on passe devant Tonneins, situé sur une terrasse de vingt-cinq à trente mètres d'élévation, offrant un coup d'œil assez pittoresque et dominant la rive droite du fleuve. C'est là qu'est née, en 1773, madame Cottin. A onze heures quelques voyageurs descendent à Marmande, moitié chemin d'Agen à Bordeaux; cette ville eut beaucoup à souffrir pendant la guerre des Albigeois. Prise en 1214 par Simon de Montfort, elle s'insurge et est reprise en 1219 par Amaury, qui la livre au pillage. En 1414, elle résiste aux Anglais qui l'assiégent, la prennent par ruse trois ans après, et en sont de suite chassés. En 1814, les descendants de ces vaillants habitants se souvinrent de leurs ancêtres en tenant tête pendant un mois, au nombre de 800 contre une division anglaise. A une heure nous atteignions La Réole, prise par Du Guesclin en 1375 aux Anglais qui s'en étaient emparés après neuf semaines d'attaque ; à sept heures du soir enfin, nous sommes à Bordeaux.

Le lendemain, départ pour Paris par Périgueux, ville irrégulière et triste, et par Angoulême, bâti au sommet d'une roche qui domine les prairies où coule la Charente. Il faut lire, dans la première partie des *Illusions perdues* les quelques pages dans lesquelles Balzac décrit cette ville d'Angoulême scindée en deux parties : l'Houmeau, agrandi comme une couche de champignons au pied du rocher et sur les bords de la rivière, le long de laquelle passe la grande route

de Paris à Bordeaux ; puis la ville haute, où restèrent le gouvernement, l'évêché, l'aristocratie. C'est de l'Houmeau, de l'imprimerie de David Séchard, ce rival des Cointel, que partit Lucien Chardon, pour traverser dans la ville haute, les brillants salons de madame de Bargeton et venir perdre ses illusions, dans la bohême de Paris.

LES VOSGES

(1835)

Votre oncle, mes chers enfants, sorti de l'école normale l'année d'auparavant, avait été envoyé à Nancy comme professeur d'histoire. J'avais un vif désir, d'aller passer quelques jours auprès de lui, et, le moment arrivé, ma modeste valise à la main, je m'élance vers la rue Notre-Dame-des-Victoires, grimpe le premier dans le cabriolet de l'impériale, en avance au moins d'une heure, et j'observe avec cusiosité le spectacle qui se déroule sous mes yeux. Peu à peu les voyageurs arrivent, se pressent, chargés de paquets, de paniers, de provisions, serrant la main à droite, embrassant à gauche, écoutant les recommandations de celui-ci, répondant à celui-là ; les cinq vigoureux chevaux piaffent et hennissent sous la main du postillon qui les contient avec peine ; le conducteur fait l'appel de son monde, ferme les portières, et, son portefeuille aux dents, grimpe à la banquette et prononce le fameux : « En route ! » qui serre le cœur de ceux qui restent. Un dernier adieu, un regard, un baiser qui va à son adresse, une larme qu'on essuie furtivement et l'on part !

Il est six heures du soir, on laisse bientôt derrière

soi Provins et la grosse tour du XIIIe siècle, Vaucouleurs, où le passage de Jeanne d'Arc suffit pour effacer le souvenir de madame Du Barry, née dans cette ville.

Le lendemain, on traverse les plaines arides, sèches et nues de la Champagne pouilleuse : les villages sont pauvres, les masures en bois, presque sous terre, sans fenêtres, sans portes, délabrées, privées d'air et de jour ; on atteint Commercy, renommé pour ses *madeleines* savoureuses ; on franchit Toul, une des plus anciennes villes de la Gaule, et on fait enfin son entrée dans le chef-lieu de la Meurthe.

Je cours chez mon frère, et, commençant déjà à mettre en pratique la devise anglaise : *Le temps, c'est de l'argent*, nous nous mettons de suite à parcourir la ville qui est belle, bien bâtie, grande, propre, et rappelle Versailles.

Nancy, fière de son passé, incertaine de son avenir, souffre de sa solitude et de son silence ; il n'y a que 30,000 habitants et des logements pour en contenir 60,000 : aussi beaucoup de maisons inhabitées, pas de mouvement dans les rues. Au XIe siècle il n'y avait qu'un château fortifié et un village ; en 1475, la ville, assiégée par Charles-le-Téméraire, est délivrée par Réné II duc de Lorraine ; en 1603, on traça les plans de la ville neuve ; les embellissements sont principalement dus à Léopold et à Stanislas Leczinski, ce dernier, mort brûlé vif par un accident ; ses cendres sont enfermées dans la chapelle de Bon-Secours ou coupole ronde, pavée en marbre blanc et noir, et contenant tout à l'entour dix tombeaux en marbre noir. C'est après la mort de Stanislas que la Lorraine fut réunie à la France en 1766.

Nous allons dîner à l'hôtel Royal, où j'étais des-

cendu, car, logé très-petitement, mon frère ne pouvait me recevoir chez lui.

Je retrouve dans une lettre de 1836 le modeste budget d'un professeur d'histoire sorti de l'École normale : « Je mange chez moi, tout seul ; ma santé « et ma bourse s'en trouvent parfaitement. Par- « donnez-moi d'entrer dans quelques détails un peu « matériels de ma vie domestique ; cette lettre sera « la contre-partie de la précédente, sa sœur aînée ; « elle se resserrera dans de petits soins, elle ira terre « à terre ; ce sera du Chrysalde tout pur. »

Suit l'ordinaire de bouche de M. X..., professeur en la ville de Nancy :

« Le matin, à sept heures, une chopine de lait à « 10 centimes.	par mois	3	»
« A midi, un deuxième déjeuner, queue du dîner « de la veille.	par mois	»	»
« A cinq heures, un dîner composé de trois plats, « plus la soupe.	par mois	25	»
« Une ration de pain à 17 cent. ½, . .	—	5	20
« Une demi-bouteille de vin, à 40 c. la bout.	—	6	»
« Une once de sucre, à 1 fr. 05 c. la livre.	—	2	10
« A la fille qui apporte le dîner de monsieur.	—	1	50
« Coût total de la bouche de monsieur.		42	85 »

Le soir nous allons au théâtre voir *Yelva et Théobald*, de Scribe. La salle n'offre de remarquable qu'un lustre qui inonde d'huile ceux qui se trouvent au-dessous. La dernière galerie était pleine de brodeuses de la ville, toutes jeunes, proprement mises, et offrait aux regards un spectacle qui valait bien celui de la scène.

J'avais été invité à aller passer la soirée chez une dame, que je connaissais à peine. On devait danser au piano, et je m'y rends, dès neuf heures, car en pro-

vince, les bals commencent de bonne heure. Au moment où j'allais faire mon invitation, la maîtresse de la maison vient à moi et me prie de lui confectionner quelques sandwich au pain d'épice, talent dont je m'étais hélas ! vanté fort imprudemment. Impossible de refuser.

— Tenez, je crois que quatre assiettes à douze tartines chaque seront suffisantes.

Et disant cela, elle me présente un énorme morceau de pain d'épice et une motte de beurre !

Quatre-vingt-seize tranches à couper ! Quel aimable passe-temps ! Je boutonne mon habit avec rage, et je m'exécute le sourire aux lèvres : les premières sont fort minces et convenablement faites ; mais peu à peu, agacé, irrité par le plaisir des autres que je ne partage pas, mes tartines prennent des proportions fantastiques qu'aurait seul pu savourer le fils de Grandgousier pour qui : « de trouver nourrice suf-
« fisante n'estait possible en tout le pays, considéré
« la grande quantité de laict requis pour iceluy ali-
« menter, combien qu'aucuns docteurs scotistes ayent
« affirmé que sa mère l'alaicta, et qu'elle pouvait
« traire de ses mamelles quatorze cent deux pipes
« neuf potées de lait pour chacune fois, ce que n'ay
« vraisemblable (1). »

Enfin j'en suis quitte, et, au moment où je crois pouvoir m'amuser, il me faut, grâce aux éloges que mon frère avait fait de ma complaisance, faire danser une antique matrone, qui laisse sa fille sur une chaise, puis reconduire, la lanterne en main, tout au bout de la ville, une vieille dame effrayée des dix heures qui viennent de sonner !

(1) Rabelais, *Gargantua,* chap. VII.

Le 1er septembre à cinq heures, nous partons pour Dieuze ; on relaie à Vic et on arrive à midi. A une demi-lieue se trouve l'étang de Lindre, la plus vaste et la plus productive *manufacture* de poissons d'eau douce de la France. Il a sept lieues de tour. La vue en est fort belle : on a en face de soi les montagnes des Vosges ; à gauche les plaines de la Lorraine arrosées par la Meuse ; à droite une forêt de chênes qui se baigne dans l'étang. Nous gagnons ensuite Tarquinpol, jadis cité romaine, et nous entrons dans l'église qui a remplacé celle qui datait du XIIIe siècle. Revenus à la ville, nous allons aux salines.

Revêtus d'un costume complet de mineur pour nous garantir de l'eau qui suinte de toute part, munis chacun d'une lampe à laquelle se trouve adapté un crochet en fer, nous entrons dans un tonneau qu'une machine à vapeur fait descendre avec son précieux chargement, dans un gouffre de 450 pieds de profondeur.

Arrivés au fond, nous fûmes bien dédommagés du danger de notre descente. Quel spectacle curieux et grandiose s'offre à nos yeux éblouis ! Des voûtes immenses, des galeries d'un quart de lieue, larges, bien taillées, des rues qui se croisent en tous sens, des mineurs qui passent, une lampe ou une chandelle attachée au chapeau, et qui disparaissent comme des feux follets ; les lumières se réflétant sur les parois d'un sel, ici blanc comme du cristal, là jaune comme l'opale, plus loin brillant comme l'acier.

On taille les blocs avec la pioche ou la mine. Des morceaux énormes éclatent avec un fracas terrible qui se répète en grondant de galerie de galerie. Ces mines occupent une superficie de 270,000 mètres carrés et emploient 600 personnes. On extrait par an cent

cinquante mille quintaux métriques de sel, dont la dixième partie seulement se vend sans préparation : c'est le plus pur et le plus beau. Le reste est jeté dans des chaudières de 24 mètres de long sur 12 de large, placées sur des fourneaux proportionnés, et consommant cinq voies de bois par jour. Toutes les parties étrangères restent au fond ; l'eau s'évapore et le sel devient pur et blanc comme de la neige. On le fait sécher, on le garde près de six mois en magasin, puis on l'expédie dans le commerce.

Nous entrons dans le laboratoire de produits chimiques, qu'on ne montre pas d'habitude aux étrangers, pour y voir la fabrique d'acide sulfurique, de soude, de potasse, de chlorure de chaux; et nous quittons à six heures du soir les salines, très-charmés de notre visite, pour rentrer à huit heures à Nancy, et commencer le lendemain notre excursion dans les Vosges.

Mercredi 2 septembre, départ à 4 heures du matin pour Épinal à quinze lieues de Nancy, comme d'ordinaire sur l'impériale de la diligence, mais cette fois en longeant les bords de la Moselle. Gelés par le vent qui nous coupe le visage, grillés par le soleil et aveuglés par la poussière qui s'élève sous le trot des chevaux, nous maudissons notre place si agréable d'ordinaire.

Relai à Charmes, remarquable (voir tous les guides pour toutes les localités) par son église, son hôtel de ville, ses halles et sa fontaine monumentale, et on arrive à onze heures à Épinal, chef-lieu du département des Vosges, célèbre par son église, etc.

La vérité vraie, c'est qu'Épinal est fort laid et fort sale, nous nous y serions parfaitement ennuyés, si nous n'avions pu parcourir le parc de M. Doublat, re-

ceveur général du département. Les jardins, une curiosité à vingt lieues à la ronde, créés sur une montagne qui domine la ville, comprennent, dans leurs deux cent cinquante arpents, des bois, des collines, des avenues ombragées, un étang, des pelouses, des serres, des chalets élégants.

M. Doublat a laissé par testament à sa ville natale cette magnifique propriété.

La voiture pour *Plombières* ne part que le lendemain à deux heures après midi. Rester à Épinal revisiter l'église, l'hôtel de ville, etc... impossible! On se lève donc à six heures et l'on part pour faire à pied les sept lieues qui conduisent à Plombières. On porte tour à tour au bout d'un bâton le léger bagage du voyageur, on déjeune à Xertigny d'une omelette et d'un petit fromage blanc, et sur les onze heures, on se trouve au haut d'une montée en vue de Plombières, tout émerveillé du paysage que l'on a sous les yeux.

Située au fond d'une vallée, entourée de collines verdoyantes, la ville doit tout à ses eaux qui desservent trois établissements : les bains des Romains. fort anciens ; les bains Royaux et les bains des Dominicains.

La fontaine Stanislas ne possède qu'un très-maigre filet d'eau; mais elle est placée au haut d'une colline entourée de prés, de bois, de ruisseaux qui serpentent en murmurant; des vaches, des chèvres grimpées sur les rochers d'alentours, offrent un coup d'œil très-pittoresque.

A une heure de marche, après la promenade des Dames, et en quittant les ruines du Moulin-Joli, on arrive par un chemin planté d'ormes, de frênes et d'érables magnifiques à la vallée des Roches, située au mi-



lieu d'une vaste et sombre forêt de hêtres et de sapins enchevêtrés les uns dans les autres, et qui a fourni à Bellel l'un de ses plus beaux fusains. Une heure encore sous ces ombrages où la fatigue s'oublie, et l'on atteint par un chemin escarpé, la cascade de Géhard, remarquable surtout par son entourage, le milieu où elle se trouve et le chemin qui y conduit.

A six lieues de là, en Franche-Comté, se trouve Luxeuil, dont l'existence à l'époque romaine est certifiée par les nombreuses pierres tumulaires rangées sous la galerie des Thermes ; la plupart remontent au IIe siècle. En 590, saint Colomban, missionnaire anglais, y fonda la célèbre abbaye où se formèrent plusieurs des hommes illustres dans l'histoire religieuse des VIe et VIIe siècles. L'ancien hôtel de ville datant du XVe siècle, offre à l'intérieur des détails d'ornementation du goût le plus délicat, et une charmante tourelle dont les fenêtres représentent l'*Ave Maria* sculpté, mot par mot, jusqu'à son sommet.

Il est neuf heures ; nous avons tout vu, et la voiture de Plombières ne repart qu'à six heures du soir ; en route donc à pied, et par un autre chemin. Nous déjeunons très-confortablement à Fourgerolles. Notre hôte, joyeux compère, avait une de ces faces fleuries « et rubicondes qui lui estait advenue par trop humer « de purée septembrale. » Les petits verres d'un kirch du pays, se succédant, par une chaleur de trente degrés, déterminent en nous, au moment du départ, une explosion d'attendrissement. C'est à grande peine que nous nous arrachons aux étreintes de notre amphitryon qui regagne son comptoir en « dodelinant et baritonnant. »

Vendredri 4, on doit aller à Remiremont ; il pleut et le temps semble pris pour toute la journée. Le

prudent professeur propose de prendre la voiture qui, repassant par Épinal, parcourait dix-sept lieues, tandis qu'il n'y en a que neuf par la montagne ; je donne rendez-vous à mon frère, endosse la blouse et pars, le bâton à la main, la pluie sur la tête et la chanson aux lèvres : *Audaces fortuna juvat!* Au bout d'une demi-heure, le soleil perce et dissipe les nuages, et, parcourant une route charmante tout embaumée des fleurs de haies rafraîchies par la pluie, j'arrive bientôt au gîte et au repas du soir.

Samedi 5. Rien à dire de Remiremont ; on déjeune de bon matin chez le principal du collége, homme fort aimable, et l'on juge si, de professeur à principal, on se fit faute de parler histoire, littérature, grec et latin.

A dix heures on part pour *Gérardmer*. Le trajet est de vingt-neuf kilomètres, et, malgré l'étape assez forte à parcourir, nous ne laissons pas échapper les quelques curiosités à voir en dehors de la route.

A six kilomètres de Remiremont, nous quittons le chemin sur la gauche pour aller voir une cascade appelée le *Saut de la Cuve* ; l'agreste sentier qui y mène est heureusement fort joli, car, arrivés au but, nous nous trouvons devant une chute d'eau assez maigre, tombant d'environ douze mètres de hauteur ; on franchit le petit ruisseau de la *Cleurie*, et l'on arrive au village de *Vagney* qui donne son nom à une vallée charmante, point de départ de la chaîne des Vosges. On traverse *Sapois* et l'on fait une pointe vers le *Saut de Bouchot*, cascade de cent trente-deux pieds, se précipitant en bouillonnant à travers des rochers à pic ; c'est une des plus remarquables des Vosges.

La route se poursuit au milieu de riches prairies,

de forêts de sapins, de masses abruptes de rochers. La fatigue commence à alourdir nos pas, les chants joyeux ont cessé; on marche en silence, scrutant d'un œil inquiet l'horizon lointain. Sur la droite, dans un bouquet de bois nous apercevons une

Source limpide et murmurante
Qui, de la fente du rocher,
Jaillit en nappe transparente
Sur l'herbe qu'elle va coucher.

Nous entendons

Sa goutte harmonieuse
Tomber, tomber et retentir
Comme une voix mélodieuse
Qu'entrecoupe un tendre soupir (1).

Nous nous reposons quelques minutes à sa douce et bienfaisante fraîcheur.

Il faut cependant arriver au gîte avant la nuit, et l'on repart sur une route qui paraît bien longue; lorsque, tournant brusquement pour descendre par une pente rapide, l'on aperçoit enfin, à travers les arbres qui s'écartent, le joli village de Gérardmer, sur lequel les habitants ont fait ce mot proverbial : « Sans Gérardmer et un peu Nancy, que serait la « Lorraine ? »

Oubliant nos fatigues, nous nous arrêtons, émerveillés, devant le tableau de ce petit réduit perdu au sein des montagnes, situé sur le flanc d'une côte, au bord d'un lac, entouré de maisons en bois, reluisant aux feux du soleil couchant et se reflétant dans les eaux tranquilles du lac.

Nous descendons doucement, éblouis et charmés;

(1) LAMARTINE. *Harmonies poétiques.*

mais l'hôtel est bien loin et la faim presse. A mi-côte apparaît une modeste chaumière, entourée d'une haie en fleurs, d'un petit bois plein d'ombre, et d'un enclos, où s'ébattait un groupe d'enfants joyeux. Nous entrons et demandons un lit pour la nuit. On nous offre avec cordialité ce que l'on a : une chambre simple et propre, un frugal souper composé de fruits et d'un excellent fromage des montagnes. C'était la fête du pays, que les habitants célébraient entre eux, sans faste, sans bruit, sans étrangers, en dansant gaiement au son d'un violon. Il y avait plaisir à voir ces braves et honnêtes montagnards, se délassant des rudes travaux du jour sur les bords du lac aimé. Leur danse commence par une sorte de bourrée assez lente, accompagnée d'un chant monotone; mais, peu à peu, le rhythme s'accentue, le pas s'anime, la joue de la jeune fille se colore, et elle est emportée par son danseur qui, lourd et ramassé tout à l'heure, se redresse, s'élance, tourne et tourne, infatigable dans une valse légère et gracieuse.

Reposés par une bonne nuit, nous prenons à cinq heures une tasse de lait tout chaud, et, jetant un dernier coup d'œil de regret et de remerciement sur la ferme hospitalière et sa gentille fermière, nous partons en fredonnant ces vers d'Hégésippe Moreau :

De l'escabeau vide au foyer
    Là le pauvre s'empare,
Et le grand bahut de noyer
    Pour lui n'est point avare;
C'est là qu'un jour je vins m'asseoir,
    Les pieds blancs de poussière,
Un jour... puis en marche! et bonsoir
    La ferme et la fermière !

Samedi 5. Notre étape est longue; aller coucher à

Saint-Dié par le Honeck. En quittant Gérardmer on suit les bords de la Vologne, et au bout d'une heure on arrive au Saut des Cuves', cascade dont les eaux en tombant ont troué plusieurs rochers, et en ont fait des sortes de cuves, d'où lui vient ce nom. Tout près se trouve la *Pierre de Charlemagne,* rocher énorme sur lequel, dit-on, Charlemagne prit un repas. On monte sur les flancs boisés de la Brande et l'on arrive au lac de Longemer (716 m. d'altitude) moins grand que le premier, mais plus pittoresquement placé, et dont les eaux, qui ont près de 150 pieds de profondeur, reflètent les sapins, tranchant par leur nuance sombre avec la fraîcheur des prairies qui garnissent ses bords.

Sur la rive opposée, une petite chapelle élevée à saint Crépin; on y trouve un dévidoir qui, suivant la coutume du pays, vous guérit de la colique pour un an si vous le tournez dans un certain sens. Personne de nous ne se trouvant en situation de s'assurer de la véracité de la légende, je vous la donne pour ce qu'elle vaut.

En trente minutes, nous arrivons dans un cirque étroit qui renferme le lac de *Retournemer*, entouré de montagnes de toute part et formant entonnoir. Repos de quelques minutes devant ce miroir placé au fond d'une coupe de verdure ; puis, prenant un guide dans la maison du garde, on commence l'ascension du Honeck ou le mont des Chaumes (1350 mètres), la plus haute montagne de cette partie des Vosges.

Partis à huit heures, nous ne devons atteindre le dernier plateau qu'à dix heures et demie par un chemin presque à pic, à travers des rochers à escalader, des torrents à franchir ou à passer sur un arbre jeté en travers, le regard plongé dans la profondeur des

bois, dont la lisière est garnie de bruyères et où commencent à se montrer des plantes alpestres.

Le col de la Schlucht précède le Honeck de trois kilomètres environ, et forme la ligne de séparation du département des Vosges et de celui du Haut-Rhin. Nous désaltérant aux sources de la Meurthe, nous gagnons enfin, les genoux brisés, les pieds meurtris, la cime du Honeck, couverte de chaumes, de gazon fin émaillé de pensées, de gentianes, d'arnica et d'anémones.

Le spectacle qui se déroule à nos regards est grandiose ; la chaîne immense des Vosges, la vallée du Rhin, limitée par la Forêt-Noire ; à nos pieds, sur nos têtes, des nuages blancs et onduleux pareils à des vagues ; l'air est froid, le vent est vif ; il soulève le chapeau de l'un de nous, l'emporte, l'entraîne de bonds en bonds vers la vallée de Munster, sans que son propriétaire fasse la moindre tentative pour le retenir, d'autant que ce côté du Honeck est hérissé de rochers à pic impossibles à franchir. Il faut s'arracher à cette vue, crainte de se refroidir sur ces hauteurs, et descendre vers la vallée de Valtin, petit village agréablement posé, au milieu de prairies vertes et fraîches, mais dont les maisons ont l'agrément d'avoir au-dessus d'elles, pendant l'hiver, de 50 à 60 pieds de neige.

A deux heures on est à Planifaing ; nous y visitons avec un grand intérêt, une magnifique fabrique de papiers ; on commence dans une galerie où se trouvent les chiffons tels qu'ils sortent de la hotte du chiffonnier, et, après une demi-heure de parcours, suivant peu à peu toutes les opérations diverses, on arrive à la dernière salle, contenant le papier fait, empaqueté, ficelé et prêt à partir.

On dîne à Fraite, et on arrive après dix heures de marche à Saint-Dié pour se séparer le lendemain, devant continuer seul ma route, et mon frère rentrer á Nancy.

Dimanche 6. Le cœur un peu serré, je pars le soir même. Autrefois, l'un des grands amusements d'un voyage, c'était d'entrer de nuit dans quelque ville bien noire, bien enfumée, de traverser à pied les rues montueuses pendant que les chevaux traînent avec peine la lourde machine momentanément délaissée. Si, par hasard, derrière une croisée, brille la lumière vacillante d'une lampe, si quelque ombre de femme se dessine sur les vitres, comme sur cette image indécise, l'imagination bâtit de délicieuses rêveries, et fait tout un roman de ce personnage inconnu, bien peu romanesque peut-être, et ne se doutant certes pas de l'honneur qu'on lui fait ! C'est alors qu'il fait bon rôder à droite et à gauche, épier sur le seuil d'une porte la douce voix de l'enfant qui fait sa prière, le suave bonsoir d'une jeune fille allant dormir, la querelle d'un vieux ménage ou le refrain du célibataire de Bérenger :

Allons, Babet, il est bientôt dix heures;
Pour un goutteux c'est l'instant du repos.

A deux heures, nous entrons à Schirmeck, et devant, au retour y passer un jour, je le quitte le matin après avoir payé une excellente tasse de lait sucré, du pain blanc et frais, du beurre délicieux, des pommes de terre cuites sous la cendre et un lit aux draps fins et blancs, la somme fabuleuse de soixante-quinze centimes. Je monte en diligence et fais mon entrée à onze heures dans Strasbourg, la première ville fortifiée que j'aie vue.

Elle me parut sale, mal bâtie, mal entretenue, une grande partie des maisons en bois, peu élevées et vieilles. Le théâtre, situé au bout d'une belle promenade, sur une place large et bien alignée, ressemble à l'Odéon par son extérieur, au Théâtre-Français par l'intérieur; son foyer est spacieux et richement décoré.

La cathédrale, commencée en 1015, ne fut complétement achevée qu'en 1439. Le clocher est une merveille d'architecture, réunissant l'audace, la légèreté, l'élégance; sa hauteur est de 437 pieds (1).

Voulant jouir de la vue magnifique qui s'offre aux regards du haut de la tour, je m'engage dans l'escalier tournant qui conduit à la plate-forme. Des noms en grand nombre sont gravés, soit sur la balustrade, soit sur les pans extérieurs; on y remarque ceux de Gœthe, de Lavater, de Voltaire. De là je monte à la première galerie de la flèche, qui est percée à jour par des embrasures ouvertes et sculptées, pouvant laisser passer un homme. Je regarde en haut et monte toujours, jusqu'aux barres de fer extérieures qui mènent à la lanterne. Là je m'arrête, me demandant s'il est prudent d'aller plus loin; heureusement il faut une permission, et je ne l'ai pas.

Je contemple le vaste panorama des Vosges, du

---

(1) Le clocher d'Anvers seul le surpasse, il en a 450 : viennent ensuite Sainte-Gudule, à Vienne 414 pieds; Saint-Pierre de Rome 411 pieds; la Giralda de Séville 350; Metz 345; Milan 324; le dôme des Invalides, à Paris, 324; Saint-Paul, à Londres, 319; la cathédrale de Cologne 246 pieds; Notre-Dame de Paris 204 pieds; la tour de Pise 193; la colonne Vendôme 136 pieds. La Giralda de Séville tient le premier rang quant à la hauteur intérieure, sa nef a une élévation de 145 pieds, 9 pieds de plus que la colonne Vendôme.



Rhin et de la Forêt-Noire, et me prépare à descendre; mais à peine ai-je mis le pied sur un échelon de fer, que mes yeux, attirés par ces diables d'ouvertures, fascinés par le vide béant, se voilent, mes jambes fléchissent, je m'asseois, me cramponne et attends quelques minutes.

Il faut pourtant se décider, je n'ose me relever, et *Jean ne s'en alla pas comme il était venu.*

Pour me remettre un peu de cette descente,

Je veux au moins du Rhin tenter l'heureux passage!

je traverse un pont de bateaux et me trouve à *Kehl*, dans le grand-duché de Bade, d'où je rapporte par contrebande quatre paquets de cigares! Comment ma figure inquiète, ma contenance embarrassée, mon pas tantôt lent, tantôt saccadé, mon air niais, pour paraître tranquille, et fanfaron pour cacher la peur terrible qui m'envahit à mesure que j'approche de ces mots foudroyants : *Douane française....* comment tout cela n'a-t-il pas trahi mon crime? Je me le demande encore!

10 septembre. J'arrive à Baden, et je suis tout émerveillé des agréments de cette jolie petite ville : position charmante sur le flanc d'une montagne, entourée de collines, arrosée par l'Oos qui la traverse, peuplée de nombreux hôtels, de cottages élégants, peignée, ratissée, pomponnée; tout, pendant trois mois, est livré aux touristes, aux baigneurs, aux joueurs et aux oisifs de tous les pays. Les habitants seuls, pareils aux fleurs du *silena sericea* qui se recoquillent pendant le jour pour s'épanouir la nuit, ne se montrent aux regards que lorsque le dernier étranger a déserté leur pays.

Je suis logé au *Cheval d'or*, sur la place; une jeune

et jolie Badoise m'accueille d'un sourire et de cette phrase avenante :

« Bonjour, monsieur ! »

Que ces accents sont doux au cœur d'un exilé ! Entendre du français au lieu de cette rude langue tudesque, pouvoir se faire comprendre ! il faut, pour sentir tout le plaisir que l'on ressent, avoir passé quelques jours en pays étranger. J'ai presque envie d'embrasser mon aimable servante ; mais, sachant modérer mes sentiments, je me borne à lui demander une chambre et à dîner.

— Bonjour, monsieur, me répond l'aimable fille avec le même sourire.

Je la remercie de sa politesse et je répète ma demande accueillie une troisième fois par la même réponse de :

— Bonjour, monsieur !

Hélas ! elle n'aurait même par pu dire comme Petit-Jean dans les Plaideurs :

Ce que je sais le mieux, c'est mon commencement !

Elle ne savait que deux mots, plus forte cependant que Figaro, qui prétendait que *Goddam* était le fond de la langue anglaise. J'en suis réduit à reprendre mon langage télégraphique dans lequel je fais d'assez jolis progrès.

La vie est ici fort chère : 42 kreuzer la chambre, 56 kreuzer le dîner sans le vin ; mais je vous écris comme si vous étiez au courant de la monnaie allemande, 42 kreuzer d'une part, 56 kreuzer de l'autre portaient ma journée dans les environs de 98 kreuzer.

La maison de conversation renferme, de plain-pied, restaurant pour trois à quatre cents personnes, café, salles de danse, de jeu et de spectacle. Elle se trouve

3.



au milieu d'un jardin anglais de toute beauté, parsemé de pelouses, de ruisseaux, de cascades, de ponts, de labyrinthes, de boutiques comme à Saint-Cloud. Le soir, tout cela est illuminé, garni de tables devant lesquelles la foule se presse et prend des glaces au son des mélodies allemandes.

J'entre dans une salle de jeu pour la première fois de ma vie : au milieu est une table de forme ovale, recouverte d'un tapis de drap vert; au centre un creux surmonté d'une roue en cuivre, où la bille lancée tourne avec vitesse pour aller tomber dans une case marquée d'une couleur ou d'un chiffre. Quatre croupiers siégent au milieu; à leur suite, des joueurs assis, les uns marquant les séries, les autres pointant les couleurs ou les numéros sortis; derrière eux, en galerie, des joueurs et des curieux, tous étangers, Français, Allemands, Russes et surtout Anglais; partout de l'or, de l'argent en pile. L'anxiété est vive de toutes parts. Un des croupiers crie à haute voix :

— Rouge impair gagne !

Les autres, à l'aide de leur râteau en bois, attirent à eux l'or du perdant, le poussent aux gagnants et répètent ce cri qui seul interrompt le silence :

— Faites votre jeu, Messieurs.

— Le jeu est fait.

Fasciné, ébloui par tout l'or qui brillait à mes yeux, ma main, presque à mon insu, descendit dans ma poche, mes doigts indécis roulèrent quelques moments une pièce de cinq francs, la plus petite mise que l'on puisse risquer sur le tapis vert, et j'allais timidement l'y placer, quand, heureusement, je m'amusai auparavant à remonter mes yeux de l'or du tapis à la figure des joueurs.

Presque tous étaient pâles, agités, se mordant la lèvre, quand le râteau impitoyable venait enlever leur dernier rouleau, mais cependant en gens de bon ton, calmes, froids, dédaigneux en apparence, et se retirant du jeu en fredonnant, honteux, non d'avoir perdu, mais de la crainte qu'on vît qu'ils attachaient quelque intérêt à l'or qu'ils venaient de dépenser de la sorte. Des femmes surtout en grand nombre, jeunes et jolies, étaient là, assises, fatiguant, à suivre le tournoiement de la roue, des yeux destinés à plaire, et cachant sous un sourire menteur et une parole dégagée, leur chagrin et leur colère.

Quand je vis tout cela, je revins à moi-même, mes doigts se desserrèrent, lâchèrent la pièce qu'ils tenaient, et je quittai quelques instants après la salle.

11 septembre. — Je pars de Baden à 6 heures du matin, laissant sur le pas de l'hôtel la servante qui accueille un gros Anglais de son sourire stéréotypé et de son éternelle phrase : « Bonjour, monsieur ! » je déjeune à Strasbourg, et je suis le soir à 8 heures à *Schirmeck*. Profondément encaissée dans la vallée, ses maisons, appuyées d'un côté à la montagne et de l'autre se baignant dans la Bruche qui coule à ses pieds, cette petite ville offre, le soir surtout, un aspect fort curieux par ses nombreuses filatures de coton dont les croisées éclairées par la lampe du travailleur se voient, comme illuminées, d'une lieue à la ronde.

Le lendemain je vais à *Framont* (*ferratus mons*), nom qu'il doit aux richesses métallurgiques qui alimentent depuis des siècles son industrie. Suivant une autre opinion, le nom de ce village serait le nom défiguré de Pharamond qui aurait pour tombe colossale le Donon ou montagne de Framont.

Autant les mines de sel gemme de Dieuze sont belles, grandes, spacieuses, et propres, autant celles de fer sont humides, sales, sombres et lugubres.

Voici la description que le jeune Évariste Thévenin donne de ces mines. *(En vacances. — Alsace-Vosges)* :
« J'avoue que ce n'est pas sans frayeur et sans hési-
« tation que, la lampe à la main, tantôt debout,
« tantôt courbé, je m'enfonce à 3 ou 400 mètres au
« sein de la montagne ; mais, arrivé aux chambres
« d'extraction, je suis bien dédommagé par l'impo-
« sant spectacle qui s'offre à mes yeux. Les cathé-
« drales me paraissent bien petites, bien mesquines,
« auprès de cette montagne évidéee... De là nous al-
« lons visiter les puits ; mais, à la vue de ces trous
« béants et des échelles de fer rouillé qui y con-
« duisent, la prudence ou la poltronnerie nous em-
« pêchent d'y descendre. »

Pour moi, je fus moins prudent ou plus hardi. — Revêtu d'une veste rougie par l'oxyde de fer, d'une casquette à larges rebords, d'une lampe grillagée et conduit par un mineur, cramponné aux échelles, je descends dans un puits de 310 pieds de profondeur.

Arrivé au fond, il fallut marcher courbé et quelquelquefois à genoux dans des chemins pleins d'eau, sur des planches glissantes, sous des rochers suintant, se choquant par moments aux anfractuosités des parois, malgré les avertissements du guide qui ne cessait de me crier :

— Prenez garde..., baissez-vous..., passez vite.

Dans une galerie éloignée de l'ouverture, où déjà l'air était un peu vicié, on venait de faire sauter un quartier de roche à l'aide de la poudre, dont la fumée ne s'écoulant que fort difficilement, était tellement épaisse, qu'il fallait mettre les lampes à ses

pieds pour se diriger. Mon guide me tend une corde, que je n'ai garde de lâcher, car, à deux pas, je ne le voyais plus. De distance en distance, des poutres, entravant notre marche, sont appliquées, tantôt aux voûtes, tantôt aux parois.

— Qu'est-ce que cela ? dis-je au guide.

— C'est pour empêcher les éboulements, me répond-il tranquillement.

— Comment, il y en a donc quelquefois ?

— Mais oui, monsieur, trop souvent même ; il n'y a pas dix jours, qu'un ouvrier a été écrasé dans cette galerie.

Je fais instantanément deux pas en arrière :

— Si nous remontions ?.. cela ne me semble pas très-intéressant par ici ?

— Comme vous voudrez.

Et nous regagnons notre échelle. Je débute assez bien ; mais, à peu près à moitié chemin, ma lampe, déjà mouillée par l'eau qui tombait, est maladroitement frôlée contre les échelons humides et terreux, l'huile pétille un instant, puis s'éteint ! Ainsi suspendu, à cent cinquante pieds dans une obscurité profonde, les bras fatigués par une tension exagérée, la peur me saisit, j'appelle mon guide déjà beaucoup plus haut, et deux minutes, deux siècles, se passent. Combien je regrette mon escapade ! que d'anxieuses réfléxions ! je pense au pauvre pigeon de Lafontaine, je me rappelle :

> La volatile malheureuse
> Qui, maudissant sa curiosité,
> Traînant l'aile, et tirant le pied,
> Demi-morte et demi boiteuse
> Droit au logis s'en retourna :
> Que bien, que mal, elle arriva
> Sans autre aventure fâcheuse.

Aurai-je au moins le même bonheur? Mon guide me rejoint enfin, rallume ma lampe, et, bientôt sorti de ce gouffre noir, je saute et gambade en plein air et me rends aux forges. J'essaye en marchant, un cigare, — mon premier! — qui m'avait été donné à Schirmeck; tout d'abord, je trouve la chose écœurante, mais je lutte et m'obstine... Au bout de dix minutes, la route, droite en allant, me paraît s'allonger en courbes tortueuses, les arbres du chemin entrelacés me semblent tourner tout autour de moi.

J'atteins un ruisseau de 3 à 4 pieds de profondeur et large d'autant; une planche droite et unie offre un passage facile et sans péril. J'avance, et pose un pied dans le vide; l'autre, en bon camarade, suit son aîné et je roule dans l'eau jusqu'à mi-corps. Je me relève en jurant et en disant : « Farceurs de ponts! Ils ne sont guère solides dans ce pays! » Un paysan qui passait me fit sagement observer que ce n'étaient pas les ponts, mais bien moi-même qui n'étais pas solide, puisque je n'avais pas touché à ce dernier. Je reconnais la justesse de la remarque, et jette au loin mon cigare, ne partageant nullement les idées de Sganarelle quand il s'écrie :

Quoi qu'en dise Aristote et sa docte cabale,
Le tabac est fort bon et n'a rien qui l'égale.

Il était de bonne heure encore; ayant besoin du grand air pour me remettre, je me dirige vers le Grand-Donon, plus élevé que le Honeck d'une centaine de mètres. Négligeant les nombreux circuits qui partent de Grandfontaine, je prends la route directe, rude et abrupte de la montagne, et arrive après une pénible marche jusqu'au plateau couvert de ro-

chers et de débris antiques. Sont-ce les traces d'un monument druidique? Sont-ce les ruines d'un temple romain? Les savants ne sont pas d'accord, et je m'en préoccupe peu. Je préfère contempler le panorama qui s'étend devant moi : des montagnes, des plaines, des étangs, des forêts, etc. Je ne suis pas encore blasé sur ces phrases de tous les guides, au sujet de tous les sommets recommandés : « Du point « culminant, situé à l'extrémité orientale du plateau, « le panorama est immense; on découvre une vue « magnifique sur.... dans un horizon incommensu- « rable apparaissent successivement...... etc., etc.

Mettez les noms des montagnes de Suisse, des Pyrénées, des Alpes, suivant l'endroit que vous annoncez, ajoutez quelques noms de villes célèbres, de fleuves dont vous décrirez les gracieux méandres, de cathédrales dont vous ferez miroiter les flèches aériennes, et servez chaud! Non, pour le moment, je me contente d'admirer franchement et sincèrement....

C'est en descendant du Grand-Donon que je vis pour la première fois dans les forêts qui couvrent en partie les pentes, un de ces chemins de *schlittes* qui servent à descendre les bois dans les vallées. Ils sont formés d'espèces de rails en bois, sur lesquels on fait glisser les schlittes (*schlitter*, traîneau) toutes chargées. Ces chemins traversent souvent de véritables précipices et il faut aux schlitteurs autant de prudence que d'adresse, pour ne pas manquer un bâton de l'échelle et retenir la charge (4 stères) qui glisse d'elle-même, car, un faux pas et la schlitte, lancée à toute vitesse, écraserait le malheureux.

Après avoir vu le minerai de fer au fond des mines, je parcours les ateliers des forges de Framont.

Le minerai est jeté dans d'immenses cuves, avec du charbon et de la pierre à chaux; puis, après une cuisson de neuf heures, il est coulé en blocs immenses, porté à la forge, divisé en barres, lancé incandescent dans des laminoirs de toute forme, et en ressort en bandes, en fils, en barres rondes, carrées, ovales. Toutes les mécaniques et machines sont mues, jour et nuit, par une immense roue hydraulique de 30 pieds de haut sur 9 de large.

12 Septembre. Départ à 7 heures du matin pour Saint-Dié et arrivée à midi après cinq heures de marche; le temps de déjeuner, de se rafraîchir et en route pour Baccarat, à six lieues de là.

A peine je sortais des portes de Saint-Dié,
Il était en voiture et moi j'étais à pied.

qu'un monsieur arrête mon cheval :

— Vous allez loin ainsi?

— A Baccarat.

— Voulez-vous monter?

— Volontiers.

— Je ne vais qu'à Raon-l'Étape, à deux lieues de Baccarat, mais ce sera toujours cela de moins pour vous.

Et nous voilà cheminant et causant. Arrivés à destination, halte au café, offre d'une pipe et d'une chope de bière, je refuse l'une, accepte l'autre, remercie mon hôte improvisé et continue ma route, reposé et rafraîchi, jusqu'à Baccarat.

Porteur d'une lettre de recommandation pour le directeur, je puis, accompagné d'un contre-maître, visiter l'usine dans tous ses détails.

La cristallerie, fondée en 1766, ne prit véritable-

ment une grande extension qu'en 1822. Elle entre, à elle seule, pour la moitié dans les dix millions de francs d'affaires que fait la cristallerie française, et occupe environ 1,700 ouvriers.

On ne recherche plus à quelle époque le verre a été inventé. L'invention du cristal, qui n'est d'ailleurs qu'un verre perfectionné, est plus moderne : ce sont des ouvriers italiens, originaires de Mantoue, qui nous enseignèrent les premiers l'art de fabriquer usuellement le cristal. Les matières employées sont : une partie de sous-carbonate de potasse, deux parties d'oxyde de plomb (minium) trois parties de silice ou sable. Ce n'est qu'en 1744 seulement qu'on a commencé en France, au Creusot, à fabriquer du cristal à base de plomb.

Les matières premières mêlées, en proportion convenable, sont jetées dans des creusets préparés à cet effet, réduites en fusion, elles sont mises en œuvre par le soufflage et le moulage. Dans le principe l'ouvrier plaçant la pâte brûlante sous un moule, soufflait de toute sa force afin de chasser le verre dans la cavité du moule. Ce fut en 1823, à Baccarat même, qu'un ouvrier nommé Robinet imagina d'employer le soufflet pour suppléer à l'action des poumons; les propriétaires de l'usine le récompensèrent dignement, et l'Académie des sciences lui décerna le prix Monthyon de 8,000 francs.

Ce sont les Anglais qui, les premiers, ont perfectionné la taille à l'aide de moteurs à vapeur imprimant la rotation à toutes les meules des tailleurs. La France adopta ce système, et l'on parvint à livrer aux consommateurs des cristaux très-beaux, taillés et moulés, à un prix considérablement inférieur à celui des cristaux de nos voisins.



Je quitte l'usine, émerveillé de cette industrie du verre, et, mettant fin à mes courses pédestres, je prends la diligence Laffitte et Caillard, traverse Lunéville, dont le château, reconstruit par le roi Stanislas sert aujourd'hui de caserne, repasse à Nancy embrasser mon frère, et me rends à Metz.

Le chef-lieu de la Moselle est une place de guerre de première classe, l'une des plus fortes de France, et n'a jamais été prise, *nunquam polluta!* La ville est fort curieuse par ses édifices et surtout par une foule de maisons anciennes des XIIIe, XIVe et XVe siècles; entre autres, rue de la Fontaine, un vieil hôtel avec un grand porche voûté à nervures et un curieux escalier à double révolution que deux personnes peuvent gravir en même temps sans s'apercevoir.

Nulle part, la deuxième époque du gothique français ne brille avec plus d'éclat que dans la grande nef de la cathédrale. L'ensemble de l'église manque d'unité, elle n'est pas très-grande, son clocher n'est rien auprès de celui de Strasbourg, mais sa nef est féerique. Commencée en 1361, elle ne fut complétement achevée qu'en 1546. Il y a des vitraux du XIIIe siècle; ceux de la grande rose sont d'Hermann de Munster, mort en 1392.

Comment ai-je passé ma dernière journée dans la ville de Metz?

Bien des ans sont tombés des jours de mon jeune âge
Sans qu'un seul souvenir ait marqué son passage!

Il a fallu que, traîné devant la justice de mon pays, quelques années plus tard, pour une garde manquée, le président du conseil de discipline, me mettant sous les yeux une lettre jaunie par le temps:

> **O mes lettres d'amour, de vertu, de jeunesse**
> C'est donc vous (1) !

et m'interrogeant sur ce que j'avais fait dans la nuit du 18 septembre 1835, me lût ce qui suit, d'une voix grave et sévère :

« Hier vendredi je me suis grisé ! J'ai crié et chanté « à une heure du matin dans les rues ! ! J'ai été arrêté « par une patrouille ! ! ! J'ai passé la nuit au corps de « garde ! ! ! ! » Et cela est écrit par vous, signé par vous !

En vain, dans une plaidoirie élevée et touchante à la fois, oraison PRO DOMO MEA, fis-je ressortir que, voyageant pour mon plaisir, j'avais rencontré à Metz quelques camarades, l'un à l'école forestière, deux autres à l'école d'artillerie ; qu'invité par eux à souper, nous avions fêté ensemble les souvenirs du collége, empruntant le mode d'Horace :

> Nunc est bibendum, nunc pede libero
> Pulsanda tellus (2) !

qu'il y avait peut-être quelque exagération dans le récit de l'aventure ; que mes compagnons ayant partagé la faute avaient avec moi partagé le châtiment. Rien ne put attendrir le capitaine rapporteur, qui, se levant au milieu d'un profond silence, aurait pu prononcer les paroles suivantes devenues célèbres à la cour d'assises dans le procès de Jean Hiroux :

« Il y a longtemps qu'on l'a dit, Messieurs : l'homme « qui se place en dehors de toutes les vertus, ne peut « jamais suivre que la route du vice. Engagé de bonne

---

(1) V. HUGO. *Feuilles d'automne.*
(2) HORACE. Ode 37e. Liv. Ier.



« heure dans ses sentiers tortueux, l'accusé devait « venir devant vous, comme une preuve évidente de « cette vérité si ancienne, qu'une faute toujours pré- « cède une autre faute. Nous requérons donc la con- « damnation de l'accusé ; sans doute, c'est un devoir « pénible d'appliquer une peine ; mais combien l'hon- « nête homme doit se rassurer en pensant que cette « peine servira un jour de leçon à ceux qui, comme « l'accusé, voudraient porter dans la société, à l'aide « de ces principes subversifs de tout ordre social, « l'effroi et la perturbation ! »

Je fus acquitté, mais comme Jean Hiroux, je n'en rappelai pas, et je me hâtai de quitter Metz et de revenir en droite ligne à Paris, reprendre le cours de M. Ducauroy et oublier dans les Pandectes les erreurs d'une nuit d'été.

DEUXIÈME VOYAGE AUX PYRÉNÉES

Au mois de juillet 1857, quelques jours après le mariage de ma fille, nous partîmes avec nos enfants pour leur faire parcourir les Pyrénées. C'était leur premier voyage, et le bonheur qu'ils avaient de réaliser un désir longtemps caressé, égalait celui que nous éprouvions à pouvoir le satisfaire.

Partis le soir par le chemin de fer, nous ne faisons que traverser Bordeaux, remettant sa visite au retour, et nous arrivons à Dax, où il ne reste plus des anciennes fortifications que la porte Julia.

Au delà du pont de pierre, se trouve la Fontaine-Chaude, dont les eaux à soixante-dix degrés, jaillissent dans un large bassin entouré de grilles. Un peu plus loin, il y a un autre établissement thermal où l'on prend des bains de boues très-recommandés.

De Dax à Orthez, n'étant plus habitués aux diligences, la route nous parut fort longue et fatigante par la chaleur et la poussière. Orthez, qui jadis brilla d'un si vif éclat, est aujourd'hui une ville maûssade et triste. Il ne lui reste de son ancienne prospérité que la tour de Moncade, dépendant du château construit

au XIIIe siècle sur le sommet d'une terrasse; c'est dans un cul de basse-fosse de ce château, que Gaston Phœbus jeta son cousin Pierre de Bearn après l'avoir poignardé; c'est là qu'il assassina son propre fils qui se laissait mourir de faim, accusé injustement d'avoir voulu empoisonner son père.

Froissard y resta, en 1388, douze semaines chez ce comte Phœbus qui, dit-il, « fut prud'homme à ré- « gner ; de toutes choses, il était si parfait, qu'on ne « le pourrait trop louer. Nul haut prince de son « temps ne se pouvait comparer à lui de sens, d'hon- « neur et de sagesse. » C'est ainsi que le bon Froissard parlait de cet excellent comte de Foix, dix fois assassin ; mais il ne s'en scandalisait nullement; c'était alors la coutume. Pendant son séjour à Orthez, il montait à cheval, courant la campagne, interrogeant chacun, s'enquérant de tout : « Et, nous dit-il, sitôt « qu'aux hôtels, sur le chemin que nous faisions en- « semble, j'ai descendu, je les écrivais, fût de soir ou « matin, pour en avoir mieux la mémoire aux temps « à venir ; car il n'est si juste retentive que l'écri- « ture. » Il était sans doute présent, lorsque le comte de Foix, un jour de Noël, allant dans sa galerie, vit qu'il n'y avait qu'un petit feu et le dit tout haut. Là-dessus, un chevalier ayant regardé par la fenêtre, aperçut dans la cour quantité d'ânes qui apportaient du bois. « Il prit le plus grand de ces asnes tout chargé « de busches, et le chargea sur son cou moult légère- « ment et l'apporta amont les degrés qui étaient « environ vingt-quatre, et ouvrit la presse des cheva- « liers et écuyers qui devant la cheminée estaient, et « renversa les busches, et l'asne les pieds dessus en la « cheminée sur les cheminaux, dont le comte de Foix « eut grande joie et tous ceux qui là estaient. »

Sur des cousteaux herbeux et dominant la plaine,
Que, rapide, le Gave arrose en s'enfuyant
S'élève le palais des roys de l'Acquitaine
Dont le toict s'illumine aux rais de l'Orient;
Asyle de grandeur, de force, de noblesse.
De beauté, d'attraits et de saincte liesse (1).

Les abords de Pau sont charmants, la ville elle-même est jolie, propre, attrayante; c'est là toutefois que commence ce pavage en cailloux pointus fort désagréable aux piétons, mais en usage dans tout le Midi. C'est à ce Gaston Phœbus comte de Foix, dont nous avons parlé plus haut, que l'on doit la reconstruction du château. « Dans le temps, dit Froissart, « que le prince Noir (le prince de Galles) estait à « Tarbes, estait le comte de Foix, à Pau; car il y fai- « sait édifier un moult bel chastel, tenant à la ville « au déhors, sur la rivière du Gave. » Ce château est fort irrégulier, et il faut descendre dans la vallée pour l'embrasser dans son ensemble. On nous fit voir la chambre où, le 12 décembre 1553, Jeanne d'Albret accoucha de Henri IV en chantant le cantique du pays :

Nouste dame deü cap deü poun,
Adyudat me a d'aquest'hore;
Prégast aü Diü deü ceü
Qu'em bouille bié delioura leü
D'ou maynat qu'am hassie lou doun :
Tout d'inqu'aü haüs dous mounts l'implore.

L'objet le plus curieux de cette pièce est la carapace de tortue qui servit de berceau au jeune prince.

Le château tomba en abandon sous Henri IV devenu roi de France, se vit démeublé sous Louis XIII, devint une prison sous l'Empire, et ne fut restauré que sous Louis-Philippe, qui y retint prisonnier pendant quelque temps l'émir Abd-el-Kader.

(1) Ballade du XVI[e] siècle.

De la terrasse, le spectacle est vraiment splendide: on embrasse toute la vallée, les collines, la rivière et ses nombreux détours; puis, au milieu de la chaîne des Pyrénées éblouissante de neige, le pic du midi d'Ossau, dont le cône se dresse imposant et sévère. Le parc plus long que large, s'étendant sur l'Adour, conduit par des allées de hêtres centenaires à la fontaine ferrugineuse qui se trouve à son extrémité.

Laissant sur notre gauche le petit village de Biranos, le Longchamps de Pau, où jadis tous les habitants du chef-lieu allaient le mercredi des cendres enterrer le carnaval en répétant le refrain populaire:

Si t'en bas, jou que demouri
Adiü praübe carnabal!

Après avoir traversé les vignobles du Jurançon, l'on descend un instant de voiture au delà de Rébénac, pour aller visiter, à trente pas de la route le GONEIL DE NEER, source bouillonnante, l'un des bras souterrains du gave d'Ossau, qui alimente toutes les fontaines de Pau, et l'on entre dans la vallée d'Ossau proprement dite, pour atteindre Laruns où nous devions commencer nos courses de montagnes.

Au sortir de Laruns, après le pont de marbre, la route se bifurque: à gauche elle conduit aux Eaux-Bonnes, à droite, celle que nous prenons, mène aux Eaux-Chaudes. Rien en Suisse, rien dans les Pyrénées n'est comparable à ce passage: qu'on se représente par la pensée, une montagne de rochers de 7 à 800 mètres de hauteur, plongeant sa base dans le *Hourah*, ou trou au fond duquel gronde et mugit le torrent. C'est là qu'il faut tracer d'abord la route à suivre. Des montagnards se placent sur le bord de quelques saillies ou escarpements; l'un deux, attaché à une

corde, se laisse descendre à l'endroit désigné d'avance, où il travaille, avec les outils qu'il a apportés, à percer le roc pour y enfoncer une barre de fer, puis une autre, sur lesquelles une planche servira de premier échafaudage marquant le niveau de la route, et une sorte de sentier vertigineux. C'est là qu'il faut creuser, tailler avec le pic, la pioche ou la mine, aplanir le sol, poser les bornes et les parapets, et livrer enfin au touriste qui ne se doute souvent pas au prix de quels labeurs et de quels vies précieuses lui ont été faites ces promenades faciles.

C'était la première fois que ma femme et mes enfants voyaient des montagnes; l'impression fut profonde devant ce début grandiose.

Nous montons doucement, lentement, ayant à gauche le roc tailladé, humide et noir, à droite, le gave furieux des blocs de pierre tombés dans son lit, se redressant en écume, et poursuivant son cours avec un fracas terrible. De l'autre côté, la montagne boisée, émaillée de vaches suspendues sur l'abîme, s'arrêtant de paître en nous voyant, et de chèvres bondissant de rochers en rochers.

Nous passons rapidement certaine gorge étroite et froide, où s'arrêter serait un véritable danger; nous traversons un pont à deux arches, jeté à 60 mètres de hauteur sur le torrent, et enfin, au détour d'un dernier lacet, se montre un bâtiment de marbre blanc, ce sont les thermes des Eaux-Chaudes.

Cette station de bain n'est rien moins que gaie; aucune culture n'a pu s'emparer de ces montagnes escarpées; des rochers partout, des sapins noirs et sombres, pas d'habitations en dehors des bains et des hôtels; un vent froid le matin, une brise humide le soir, vous forcent à de grandes précautions.

Ces dames se reposant après une première journée de marche, nous allons, Ludovic et moi, traversant le Gave, faire le tour de la promenade d'Argout, serpentant sur le flanc de la montagne vis-à-vis des thermes, en rejoignant la route de Gabas par le pont d'Enfer.

Le soir, comme nous étions retirés dans nos chambres, admirant le paysage aux lueurs argentées de la lune, dans un silence mélancolique que venait seulement interrrompre le bruit lointain du gave, tout à coup une voix de femme d'une étendue et d'un éclat remarquables, accompagnée d'un piano, se fit entendre. C'étaient des vocalises, des sons longuement soutenus, des roulades, des gammes ascendantes et descendantes, vibrant avec énergie et sonorité au milieu du calme de la nuit. Nous partîmes le lendemain matin, pour l'ascension du pic d'Ossau, et, à notre retour, la voix inconnue ne se fit plus entendre.

En quittant le pont d'Enfer, on suit la rive gauche du gave sur un chemin assez étroit, bordé de hautes montagnes du flanc desquelles glissent sans bruit, de trois à quatre cent pieds de haut, des cascades, ou plutôt des rubans d'eaux limpides. Peu à peu la vallée s'élargit; puis, après avoir traversé un petit bois frais, touflu et verdoyant, le paysage reprend sa sauvage aridité, et l'on arrive à Gabas.

Nous déjeunons sous une tonnelle en plein air, et l'on nous sert de ce vin du cru, noir et épais, qui ne figure pas parmi les nouvelles teintures livrées au commerce, mais dont un verre versé dans le gave à Gabas, colore encore d'une trace appréciable, l'eau qui coule aux Eaux-Chaudes.

Nos deux dames montées sur ces petits chevaux des Pyrénées, si robustes, si adroits, au pied si sûr, et nous deux, la pique à la main, suivons jusque à

Rious-Artigues la route que j'avais parcourue plus de vingt ans auparavant. Parvenus à La Case-de-Brousette, on met pied à terre, laissant les chevaux à la garde du guide, et nous montons, à travers des hêtres et des sapins assez chétifs, un sentier raide et glissant. Nous pénétrons dans une vallée aride, traversée de cours d'eaux descendant du col de Pombie formant la base du dernier cône du pic d'Ossau. Je laisse ma femme assise au bord d'un ruisseau devant cet immense panorama, et j'accompagne mes enfants, impatients de toucher enfin cette masse de neige éblouissante, la première qu'ils allaient fouler aux pieds, et qui tapisse éternellement ces hautes régions. Une heure de marche nous y conduit, et ce ne fut qu'à grand regret que nous dûmes nous arrêter là, pressés par le retour, qui se fit sans trop de difficultés.

Un peu après Gabas, nous laissons ces dames redescendre avec le guide aux Eaux-Chaudes, et, prenant notre droite, nous allons tous deux vers la grotte célèbre, située à plus de mille mètres d'élévation. Arrivés près d'un rocher surmonté de sapins, nous nous trouvons devant une porte cintrée et fermée, sur laquelle un écriteau cloué apprend aux curieux que c'est bien là la grotte, et indique en même temps la manière de s'en servir. Entrée de la grotte : 1 franc par personne ; une bougie 55 centimes ; une torche 50 centimes, s'adresser plus bas à l'auberge. Rien d'agaçant comme ces contributions forcées et ces merveilles sous clef, je suis bien de l'avis de cette vieille devise :

« Je donne à mon vouloir ; à qui veut, je refuse. »

On nous a aperçus, on arrive, et nous entrons. La

grotte, traversée par le gave fort rapide, a 450 mètres de profondeur; on côtoie le cours d'eau à l'aide d'un sentier étroit, mouillé, glissant, enjambant le torrent par de petits ponts en planches vacillants sous les pieds; Ludovic me précède; vers le milieu il trébuche, et je n'ai que le temps de le retenir pour l'empêcher de tomber à l'eau.

Nous en avons assez vu. Il fait d'ailleurs, sous cette sombre voûte, un froid glacial qui nous pénètre; nous avions chaud en entrant, quoique ayant attendu près d'un quart d'heure; la peur d'une fluxion de poitrine ou d'une nouvelle chute nous fait rétrograder et revenir à grande hâte à notre hôtel.

Pour gagner les Eaux-Bonnes, il faut redescendre la route déjà parcourue; puis, arrivé ou pont de marbre qui précède Laruns, tourner à gauche et remonter par un chemin en lacets, à peu près semblable à celui des Eaux-Chaudes, suivant le torrent du Valentin au lieu du torrent d'Ossau.

La chaleur est étouffante, j'ai bien de la peine à empêcher mon monde de boire de cette eau si limpide, si fraîche, mais si dangereuse, qui coule des rochers bordant la route. Celle-ci est moins sauvage que la précédente; de vastes herbages gras et plantureux descendent d'un côté jusqu'au Valentin, tandis que, de l'autre côté, les parois de la montagne taillées droit pour faire place au chemin, sont entièrement tapissées de lierres pendants d'un vert foncé, de pervenches azurées, de clématites grimpantes, de ronces et de mûres sauvages se croisant, s'entremêlant dans un fouillis inextricable, tandis que, sur les bords du fossé qui longe le chemin, tout rempli de l'eau qui suinte en gouttes perlées des sommets, se mêlent, au milieu de mousses et de fougères, le liseron à larges

fleurs blanches, la digitale pourprée, la campanule à clochette bleue, d'une végétation et d'un éclat incomparables. Ajoutez à cela les rayons d'un chaud soleil, le lézard aux yeux vifs, à la robe d'émeraude, fuyant comme la flèche au moindre bruit; la guêpe dorée qui bourdonne et voltige de calice en calice, et l'on comprendra facilement le regret de Ludovic de ne pouvoir fixer sur son album un coin de ce ravissant tableau ; mais le temps lui manque, ce sera pour un autre jour, car cet album et son crayon, sur lesquels se fondent tant de projets, ne le quitteront pas de tout le voyage.

C'est aujourd'hui dimanche, nous arrivons aux Eaux-Bonnes en sueur, fatigués, haletants, la pique à la main, le filet-sac sur le dos, et dans cet équipage nous avons à traverser, au milieu des toilettes éclatantes, le boulevard des Italiens, c'est-à-dire le jardin anglais qui longe la grande rue.

Autant dans les villes d'eaux il est facile au commencement et vers la fin de la saison, de trouver des chambres et des hôteliers convenables, autant au mois d'août, les uns sont impossibles et les autres inabordables. Ne devant rester que vingt-quatre heures, nous acceptons deux chambres n'ayant de jour et d'air que sur une galerie en bois qui fait tout le tour de l'hotel.

Déposer nos paquets, courir au jardin encombré de tables et de consommateurs, fut notre première affaire; mais hélas! que l'attente parut longue à notre gosier brûlant et desséché, avant d'avoir pu obtenir un liquide quelconque.

On rencontre aux Eaux-Bonnes, comme partout ailleurs, des malades d'abord, et des malades sérieux aux yeux caves, aux lèvres décolorées, voûtés, jeunes

pour la plupart, et toussant cette affreuse toux qui semble devoir déchirer la poitrine ; puis ensuite les passants, les touristes, joyeux et indifférents, se renouvelant chaque jour. La vie qu'on y mène n'a pas dû varier pour les premiers. Voici ce qu'écrivait, en 1676, de Vichy madame de Sévigné à madame de Grignan :

« J'ai donc pris les eaux ce matin, ma très-chère. « Ah ! qu'elles sont mauvaises ! On va à six heures à « la fontaine : tout le monde s'y trouve; on boit et « l'on fait une fort vilaine mine ; car imaginez-vous « qu'elles sont bouillantes et d'un goût de salpêtre « fort désagréable. On tourne, on va, on vient, on se « promène, on entend la messe, on rend ses eaux, « on parle confidentiellement de la manière dont on « les rend ; il n'est question que de cela jusqu'à « midi. Enfin on dîne ; après dîner on va chez quel-« qu'un... à cinq heures, on va se promener dans des « pays délicieux ; à sept heures, on soupe légère-« ment ; on se couche à dix. Vous en savez présen-« tement autant que moi. »

Au XVIIIe siècle, à Spa, c'est à peu près la même chose. Dans un petit volume imprimé à Londres en 1582, intitulé : *Les amusements des eaux de Spa*, voici ce qu'on trouve :

« 1° On se lève tous les matins au point du jour ; « 2° à quatre heures, chacun vient en déshabillé à « la fontaine Pouhon ; 3° à neuf heures, tous les « baigneurs se retirent pour aller s'habiller ; 4° à dix, « les dévots vont à la messe ; 5° à onze, les hommes « descendent au café ; 6° à onze heures et demi, on se « met à table partout ; 7° à deux heures on va en vi-« site ; à quatre heures à la comédie ; à six, on soupe ;

« à sept on se promène; à dix heures on n'entend « plus personne dans les rues. »

Boileau écrit de Bourbon :

« J'ai été saigné, purgé, il ne me manque plus « aucune des formalités nécessaires pour prendre « les eaux. La médecine que j'ai prise aujourd'hui, « m'a fait, à ce qu'on dit, tous les biens du monde, « car elle m'a fait tomber quatre ou cinq fois en « faiblesse et m'a mis dans un état tel que je puis à « peine me soutenir. C'est demain que doit commen- « cer le grand œuvre, je veux dire que demain je « dois commencer à prendre les eaux. »

C'était en effet une affaire grave autrefois que de prendre les eaux, une résolution extrême et à laquelle on ne se décidait que quand elle était trois fois démontrée. La preuve en est dans ces vers qui datent de la fin du dernier siècle :

Toujours boire sans soif, faire mauvaise chère,
Du médecin Griffet demander le conseil,
Voir de mille perclus le funeste appareil
Se trouver avec eux compagnon de misère;

Sitôt qu'on a dîné, ne savoir plus que faire;
Éviter avec soin les rayons du soleil ;
Se garder du serein, résister au sommeil,
Et voir pour tout régal arriver l'ordinaire;

Quoique on meurt de faim, n'oser manger son soûl,
Tendre docilement les pieds, les mains, le cou,
Dessous un robinet aussi chaud que la braise;

Ne manger aucun fruit, ni pâté, ni jambon,
S'ennuyer tout le jour, assis dans une chaise :
Voilà, mes chers amis, les plaisirs de Bourbon.

Mettez à la place du médecin Griffet, M. X... ou M. Z.., changez Bourbon pour les Eaux-Bonnes,

Cauterets ou Saint-Sauveur, et le tableau sera aussi fidèle pour les malades de 1872.

Après avoir parcouru la promenade horizontale, qui contourne le flanc de la montagne de Gourzy en restant toujours à la même hauteur, et visité l'établissement thermal, nous nous occupâmes de trouver un bon guide et deux chevaux, pour aller le lendemain coucher à Pierrefitte en traversant le col de Tortes.

L'on part à six heures du matin, longeant les flancs du pic du Ger et suivant un sentier en lacet, permettant de voir la cascade des Eaux-Bonnes de différentes hauteurs et sous divers aspects. On traverse ensuite sur un pont en bois la cascade du Gros-Hêtre, où le gave tombe brusquement et d'un seul jet dans un entonnoir de 25 à 30 mètres, puis disparaît aux yeux dans une crevasse inabordable. Nous continuons à gravir un de ces sentiers si communs dans les montagnes ; il est très-étroit ; impossible de marcher deux de front; à droite le roc, à gauche une pente gazonnée fort rapide de 3 à 4,000 pieds ; au bas, les eaux du torrent.

Ludovic et moi marchons en avant; ces dames à cheval toutes deux nous suivent, puis notre guide.

Tout à coup un cri échappé à ma fille, nous fait vivement tourner la tête et accourir; heureusement rassurés, nous comprenons d'un coup d'œil ce qui venait d'avoir lieu : à un passage plus étroit que les autres, la bordure de terre ayant manqué sous les deux jambes du cheval de ma femme, il glissait sous le poids qu'il portait, ne pouvant se retenir, et allait rouler dans le ravin, malgré les efforts du guide. Ma femme alors parvient à se dégager de la selle et saute à terre, pendant que son cheval allégé se remet sur

ses quatre pieds, au grand contentement du guide, qui s'écrie naïvement : « Ah ! si vous n'aviez pas sauté, mon cheval était perdu ! »

Tout cela n'avait duré que quelques secondes ; mais ma fille avait eu le temps de voir le danger couru par sa mère, et la secousse qu'elle en avait ressentie devait malheureusement laisser des traces qui nous retinrent quelques jours à Cauterets.

Nous atteignons bientôt le col de Torte, sorte d'échancrure fort étroite servant de communication entre les Hautes et Basses-Pyrénées, et c'est avec un vif plaisir qu'après cette rude montée, nous descendons dans la vallée de l'Arbeost. Arrivés au fond où paissaient des chèvres et des vaches, dont plusieurs, ramassées sous un pont de neige, s'abritaient de l'ardeur du soleil, un repos de quelques minutes et un lait savoureux nous donnent de nouvelles forces ; car cette vallée ayant deux versants, il nous fallait remonter le second pour franchir le col de Saucède et redescendre vers Arrens. On part avec un peu moins d'ardeur, on gravit plus lentement ce second col par un soleil brûlant, et, après deux heures de marche, quelle joie, quand, au détour d'une colline, se montre à nos yeux ravis, la verdoyante vallée d'Arrens, et plus loin celle d'Argelès !

Ces dames suivant la route de cheval, nous piquons, Ludovic et moi, droit sur la ville en suivant une pente abrupte, jadis lit d'une cascade et actuellement espèce de carrière de galets roulant sous les pieds, et où, une fois lancé, il n'est plus possible de s'arrêter qu'au bas, si une entorse ne vous arrête forcément en route.

Après un excellent déjeuner, nous repartons ; mais les ascensions sont finies. C'est à travers de riches

cultures, sur des chemins abrités du soleil par des ormes entrelacés de vignes qui se marient à leurs branches, que l'on approche de Saint-Savin, dont l'abbaye ruinée domine les deux vallées d'Arrens et d'Argelès, et qu'on arrive à Pierrefitte, à l'hôtel de la Poste, où nous devons rester la nuit, après une journée de douze heures de marche.

Pierrefitte n'est qu'un lieu de passage entre Luz et Cauterets ; autant dans la journée, il y règne de mouvement et de bruit de tous côtés : des chaises de poste qui passent, des diligences qui arrivent, des mendiants qui se pressent, des enfants qui crient ; autant quand on arrive sur le tard, il y a silence et solitude à l'hôtel, ce qui nous rappela le château de la Belle au bois dormant ; nous furetons partout pour trouver à qui parler, ouvrant les portes, mettant notre couvert, et ne découvrant qu'après de longues recherches, au fond d'un sous-sol reculé, un chef de cuisine qui consentit à nous servir à dîner. Même embarras pour nos chambres, même absence de tous domestiques mâles ou femelles !

Nous retrouvons de nouveau, en montant à Cauterets, ces routes si hardiment construites dans les défilés des montagnes ; celle-ci se nomme le Limaçon à cause des lacets qu'elle fait. La chaleur est excessive ; une migraine violente force ma fille à se reposer sur le versant de la route, dans une prairie qui descend vers le gave ; une heure de sommeil paraît l'avoir un peu soulagée, et, désireux d'arriver au gîte le plus tôt possible, nous nous remettons en route.

A mesure que nous avançons, la gorge s'élargit, le gave s'éloigne, la culture est plus fréquente. Une diligence passe, deux places y sont vacantes ; ces

dames y montent et nous continuons à pied vers Cauterets.

Tout est plein ; nous nous divisons, nous cherchons chacun de notre côté ; rien nulle part ! à l'hôtel de l'Europe on nous offre par faveur au rez-de-chaussée un cabinet de cinq mètres carrés, prenant son jour par un vasistas. Nous sommes quatre. Ma fille a la fièvre. Il faut se décider :

— Combien ce cabinet?

— Vingt francs!

— Par semaine?

— Par jour!!

— Nourris alors?

On appelle l'hôtesse, et nous acceptons forcément cette hospitalité peu écossaise espérant le lendemain trouver un logement possible, quand, sur le pas de la porte, un petit bonhomme me dit :

— Monsieur, si vous voulez une chambre? J'en connais une.

— Où cela?

— Près de l'église.

— Allons-y.

Au bout du village, dans une maison de paysans, au premier étage, on nous montre une pièce assez grande, deux lits possédant chacun une paillasse et un matelas ; une seule fenêtre prenant jour sur une terrasse : on entend le bruit continuel du torrent qui passe auprès, et on a pour vue le flanc d'une haute montagne qui doit intercepter tout rayon de soleil.

Nous retenons avec empressement ce local séduisant qu'a dû habiter l'abbé de Voisenon en 1761, lorsqu'il écrivait les lignes suivantes à son ami Favart :

« Je suis arrivé hier en bonne santé; j'ai mal dormi « parce que la maison où je loge est sur un torrent

« qui fait un bruit affreux ; j'espère que je m'y ac-
« coutumerai. Ce pays ressemble à l'enfer, comme
« si on y était, excepté seulement qu'on y meurt de
« froid. On y est écrasé par des montagnes qui se
« confondent avec le ciel ; on y voit de la neige sur
« la cime ; de tous côtés se trouvent des rochers qui
« ne tiennent à rien. »

Si les eaux de Cauterets ne lui apportèrent pas la guérison qu'il en attendait, il ne dut s'en prendre qu'à lui et à la vie qu'il menait. Le 11 juillet 1761 il écrit à son neveu :

« Mon cher neveu, c'est aujourd'hui que j'étouffe,
« mais par ma faute. Je dînai si fortement hier que
« je ne pouvais pas me remuer en jouant au cava-
« gnole ; j'étais si plein que je disais à tout le monde :
« Ne me touchez pas, car je répandrai. Je soupai par
« extraordinaire ; ma poitrine a sifflé toute la nuit et
« j'ai actuellement dans l'estomac mes six gobelets
« d'eau qui disent comme cela qu'ils ne veulent pas
« passer. Je vais les pousser avec mon chocolat.....

Au même le 14 juillet : « Je ne reviendrai ni mieux
« ni plus mal que lorsque je suis parti. Je me tue à
« table et je ne ferme pas l'œil au lit, ne pouvant
« pas m'habituer au bruit du torrent sur lequel je
« couche ; c'est au point que j'ai toujours envie de
« me couvrir la tête d'un parapluie avant de tâcher
« de m'endormir. Oh ! quel pays ! quel pays ! »

Le 17 à sa nièce, madame Favart :

« Ma chère petite nièce Pardinette, mes insomnies,
« mes indigestions, ma jaunisse et ma santé sont
« toujours à merveille..... Je me baigne tous les
« matins ; je ressemble à une allumette que l'on
« soufre..... Un second pâtissier, sur ma réputa-
« tion, est venu s'établir ici : tous les jours il y a

« une émulation et un combat entre ces deux artistes.
« Je mange et je juge. C'est mon estomac qui en
« paye les dépens..... Ces eaux sont merveilleuses,
« miraculeuses, pour les personnes qui se conduisent
« bien. Il n'y a pas jusqu'aux deux bossus qui sont
« arrivés depuis quinze jours pour aplanir leur bosse.
« Je les examine tous les après-midi; je crois réelle-
« ment qu'ils acquerront l'égalité des épaules; celle
« qui était plate devient aussi grosse que l'autre... »

Cauterets, situé au fond d'un entonnoir, est assez triste d'aspect. Une grande rue qui continue la route venant de Pierrefitte et qui mène aux frontières d'Espagne; trois ou quatre autres la traversant de droite et de gauche et conduisant à La Raissière, à l'église, aux bains de César, et c'est tout.

On comprend aisément que si « le premier jour de
« septembre, que les bains des Pyrénées commen-
« cent d'entrer en vertu, se trouvèrent à ceux de
« Caulderets plusieurs personnes, tant de France,
« Espagne, que d'autres lieux : les uns pour boire
« l'eau, les autres pour s'y baigner, les autres pour
« prendre de la sauge, qui sont choses si merveil-
« leuses, que les malades abandonnés des médecins
« s'en retournent guéris. Mais sur le temps de leur
« retour vinrent des pluies si grandes qu'il semblait
« que Dieu eût oublié la promesse qu'il avait faite à
« Noë, de ne plus détruire le monde par l'eau ; car
« toutes les cabanes et logis dudit Caulderets furent
« si remplis d'eau qu'il fut impossible d'y demeurer.»

On comprend parfaitement, dis-je, que les gentilshommes, dames et demoiselles qui restent encore en vie, après avoir échappé à bien des accidents, en venant à se retrouver au nombre de dix, forment le projet de se raconter entre eux, pendant dix jours

que doit durer la construction d'un pont, dix histoires par jour pour passer le temps.

Parmi ces personnes se trouvait Marguerite de Navarre, la charmante sœur de François Ier, pour laquelle un poëte du pays composa la chanson que voici :

Aüs Thermès de Touloso
Uë fontaine claru y a.
Bagnan s'y paloumettos (colombes)
Aü nombre soun de tres.
Tant s'y soun bagnadette (baignées)
Pendant dus ou tres mès,
Qu'au près la bouladette (envolées)
Taü haüt de Cauterès.

Digat-mé, paloumettos,
Qui y est à Cauterès ?
« Lou rey et la reynette
S'y bagnay dab (avec) nous tres.
Lou rey qü'a üe cabano
Couberto qu'ey de flous
La reyne que n'a gu'aüte,
Couberto qu'ey d'amous. »

C'est, en effet, à Cauterets que Marguerite de Navarre écrivit son *Heptaméron*. Élevée par sa mère, Louise de Savoie, femme d'esprit, de distinction, mais livrée à toutes les passions, elle respira l'atmosphère des cours, peu favorables aux idées sérieuses, mais peu à peu se transforma au contact de sa gouvernante, madame de Châtillon, la Maintenon du cardinal de Bellay, femme distinguée et de qui Brantôme, quoique médisant, disait qu'elle était bonne et vertueuse. Le recueil des contes immoraux de Marguerite n'est pas immoral. Elle raconte d'une façon bien différente des anciens conteurs ; elle est pleine de sensibilité et de finesse. Ne la lisons pas

avec les idées et les convenances de nos jours, considérons, non le fond, mais la forme; rappelons-nous Rabelais, Louis XI et comparons. Le fond c'est le siècle qui le fournit, personne n'en est choqué; mais elle sait le dire avec un charme extrême. La partie la plus remarquable n'est pas les contes, mais la conversation qui les enchaîne l'un à l'autre. Dans Boccace, dans Louis XI, il n'y a qu'un conteur; ici on tient une conversation. Il y a l'attitude des personnes qui écoutent, les réflexions qu'elles font, le langage de la cour de François Ier. Tout est vrai; sa mère même y paraît sous le nom d'Osyle, anagramme de Loyse; elle se met en scène sous le nom de Parlamente, se fait toujours le champion de l'honneur des dames, se représente comme une princesse de sang royal, pleine d'honneur, de vertu, de beauté, sachant dire un conte de bonne grâce et écouter en riant ceux qu'on lui adresse. C'est le tableau grossier encore d'une société qui se forme par l'introduction des femmes, mais faisant apercevoir une civilisation qui commence à naître.

Notre course au lac de Gaube est remise à quelques jours; ma fille est décidément assez souffrante pour garder le lit. Être malade en voyage, dans une chambre d'auberge, cela est bien triste.

Heureusement que nous sommes réunis et qu'il n'y a rien d'inquiétant. Nous faisons venir le docteur, charmant homme en société, mais causeur trop abondant dans une consultation.

« — Je vois ce que c'est, nous dit-il, cela arrive
« très-souvent: excès de fatigue causé par la marche
« et la chaleur, fièvre de quelques jours. Du repos et
« ce ne sera rien. »

Puis il se met à nous raconter que, peu de jours

auparavant, il avait été appelé auprès d'une jeune personne de dix-huit ans, offrant les mêmes symptômes et qui avait été emportée en deux semaines par une fièvre maligne.

Nous faisons venir nos repas de l'hôtel voisin; c'est beaucoup plus commode, et bien du monde en agit ainsi, à en juger par le nombre de garçons et de servantes, qu'entre cinq et six heures, on voit traversant les rues, une grande boîte en fer-blanc sur la tête.

Ludovic et moi nous battons les environs sans trop nous éloigner; nous visitons les bains de la Raillère, les plus célèbres de tous ceux de Cauterets. On tourne le dos à la ville et on suit une route montante, exposée au grand soleil et fort poudreusse. Les bains sont à 2 kilomètres; la source du Mauhourat, ou Mauvais-Trou, qui s'élève dans la vallée de Géret, jaillissant autrefois d'une étroite fissure où l'on n'arrivait qu'en se laissant glisser sur les poutres, est aujourd'hui plus abordable; la source des Espagnols, dans le village même, grand établissement sombre et froid, aux cabinets en forme de cellules, aux baignoires de marbre noir, dans lesquelles on descend par deux ou trois marches et où une heure passée dans cette solitude semblant ne vouloir jamais finir, vous vous perdez peu à peu dans des idées lugubres, croyant à chaque bruit entendre une voix vous criant : « Frère, il faut mourir! »

L'indisposition de ma fille n'aura aucune suite, et dans deux jours on pourra se remettre en route. Demain nous irons visiter le lac d'Estom.

Nous partons de grand matin, comptant rentrer pour déjeuner à midi au plus tard. Après avoir laissé derrière nous les bains de la Raillère, prenant un raccourci, nous descendons dans la vallée de Latour;

mais nous sommes arrêtés par le gave sur lequel une simple planche, large au plus de 30 centimètres, sert de passage. Entre la planche et l'eau, il y a tout au plus deux pieds : ce n'est donc pas le vide qui peut faire tourner la tête, mais le courant très-rapide fascine l'œil obligé de le regarder pour pouvoir marcher droit. Je passe le premier et aborde sans encombre; votre père me suit, mais, arrivé au milieu, il s'arrête : l'eau fuyante lui donne le vertige. Il a fait la moitié du chemin, encore quelques efforts de volonté; impossible d'aller plus loin... et, chose merveilleuse, il peut, sur cet étroit espace, se retourner et regagner son point de départ sans broncher. Heureusement pour nous, un paysan passait, l'aide à traverser, et nous continuons notre course.

La vallée est nue et aride, les sapins qui l'ombrageaient autrefois se coupent tous les ans. Nous atteignons cependant un petit bois qu'il faut traverser et qui ne nous dit rien de bon. Cela sent l'ours, cette bête montagnarde qui aime à vivre seule, dans des gorges désertes, au milieu des hêtres et des chênes, qui lui donnent à la fois le vivre et le couvert. Cet endroit nous paraît parfaitement disposé à une rencontre compromettante pour nous, et, quoique M. Taine prétende que les seuls défauts de cet animal sont de manger ses petits, quand il les rencontre, et de mal danser, c'est avec une certaine satisfaction que , débouchant dans des pâturages assez maigres, nous apercevons deux ou trois montagnards, qui gardaient des troupeaux , dont la cloche , comme un appel lointain, tintait de roche en roche, et qui laissaient veiller le dogue, ou chantaient quelquefois pour qu'un chevreau perdu se guidât par la voix.

Il était dix heures; nous marchions depuis cinq heures; la faim se faisait sentir, et nous ne pûmes trouver auprès de ces bergers qu'un peu de lait sans pain, leur provision de vivres étant finie.

Nous sommes bientôt au lac d'Estom, dont les eaux froides ne nourrissent pas de poisson. Un des bergers nous propose de nous conduire aux lacs d'Estom-Soubiran, ce qui est accepté avec plaisir, car il serait de toute impossibilité de s'y rendre seul. Contournant le lac d'Estom, en passant au-dessus des torrents souterrains, dont on entend le bruit, nous laissons sur notre droite un ravin profond, et nous nous trouvons en face du Rocher-des-Moines, escarpement presque perpendiculaire de granit et de pierres éboulées. De chemin, l'œil n'en distingue pas, notre guide passe devant, et, avec une précision de coup d'œil, une sûreté de souvenir incroyable, circule au milieu de rochers sans nombre, va à droite, puis à gauche, gravit l'un, contourne l'autre, et nous atteignons en une heure un des lacs d'Estom-Soubiran, aux eaux d'un bleu noir. Nous redescendons promptement, craignant le froid qui nous saisit, et nous suivons un chemin qu'évidemment les fils de la montagne et les bergers seuls connaissent, car, quoiqu'il n'y ait nulle trace de sentier, nous repassons bien par les mêmes endroits, suivant les mêmes fentes, puisqu'au milieu nous retrouvons un mouchoir perdu par nous en montant. Il est midi, rien à manger, et trois heures de marche pour regagner Cauterets ! Nous les faisons en silence, fatigués, énervés, tirant du pied, et maugréant d'être partis ainsi sans provision aucune.

Enfin voici la Raillère, nous voici chez nous avec trois heures de retard, et trouvant ces dames dans une vive inquiétude, grâce à notre aimable docteur.

Il sortait de faire sa visite, avait demandé où nous étions, et, sur la réponse que nous devions être allés aux lacs d'Estom :

— La course est longue ; ils ont pris un guide ?

— Non, ils sont partis seuls.

— Diable ! ce n'est pas raisonnable.

Et s'approchant de la fenêtre :

— Le mouné est dans les nuages, il doit y avoir du brouillard là-bas, et, dans ce cas, le moins qu'il arrive, c'est de passer la nuit dans la montagne, ce qui est plus prudent. Il y a huit jours, trois voyageurs sont partis aussi sans guide pour cette même course ; le brouillard les a surpris, et l'un d'eux a péri d'une chute dans les rochers.

Notre arrivée rassure ces dames, et le lendemain, notre premier soin est de remercier le docteur, le prévenant que nous partions le jour même. Très-aimable, mais trop d'anecdotes à sensation !

Impossible de quitter Cauterets sans aller au lac de Gaube : c'est, sans contredit, une des routes les plus curieuses et les plus sauvages de toutes les Pyrénées. La gorge est étroite, obstruée de rochers moussus, ombragée d'arbres centenaires. Un bruit sourd annonce la cascade du Cerizet, dont la gerbe, brisée à moitié chute, s'élance une seconde fois, et retombe en éclats et en poussière dans un canal profond. Un peu plus loin, on rencontre le Pas-de-l'Ours qui coule comme une large écluse, puis la cascade de Beausset qui tombe d'un seul jet diamanté par les rayons du soleil. Le chemin continue « montueux et malaysé, » jusqu'au pont d'Espagne, formé de quelques planches de sapin reliées entre elles par des mottes de gazon, et de deux troncs d'arbre en guise de parapet.

De ce point, où se réunissent le gave de Marcadau et le gave de Gaube, dominé par la chute supérieure, qui glisse sous vos pieds, furieuse et terrible, on domine la chute inférieure qui s'engouffre d'un seul bond dans l'abîme insondé.

Quelques moments de repos à la buvette établie sur le plateau, et l'on atteint le lac de Gaube en une heure de marche, par des lacets à travers les sapins qui deviennent de plus en plus rares et maigres.

Situé à près de 2,000 mètres de hauteur, ce lac si visité, aux eaux bleues et limpides, profondes de plus de 80 mètres, d'une superficie de 16 hectares, est placé dans un entonnoir, encaissé dans des montagnes à pic, parmi lesquelles se dresse le Vignemale. Une tombe se trouve sur un rocher, près du bord, portant les noms de *Henri Patisson*, trente et un ans, et *Sarah Francis*, vingt-six ans, mariés depuis un mois et engloutis dans le lac le 20 septembre 1832. Suivant la légende, tous deux, montés seuls dans une barque, s'aventurèrent un peu trop loin ; un tourbillon fit chavirer le frêle esquif, et le mari périt en s'efforçant de sauver sa femme.

La fiancée en jouant avec l'écume blanche
Qui de l'étroit esquif venait laver la hanche,
De son doigt dans le lac laissa tomber l'anneau ;
Et, pour le ressaisir, son corps penché sur l'eau
Fit incliner le bord sous la vague qu'il rase.
La vague, comme une eau qui surmonte
Les couvrit : un seul cri retentit jusqu'au bord.
Tout était joie et chant ; tout fut silence et mort !

Pendant qu'on nous prépare des truites du lac, nous jetons un coup d'œil sur le livre des voyageurs, et nous y cueillons ces pensées :

Le lac de Gaube
Gobe

Du Vignemale les sueurs,
Et l'hôtelier gobe
L'argent des voyageurs.

« 15 août. — Départ des Pyrénées. — Trois cent quatre-vingt-onze lieues en un mois. Onze ascensions. J'ai usé deux bâtons ferrés, un pardessus, trois pantalons, cinq paires de souliers. Bonne année.

« *P. S.* — Pays sublime. Mon esprit plie sous ces grandes émotions. »

Et enfin celle-ci :

« Que l'homme est petit quand on le contemple au haut de la *mere* de glace ! »

Signé PÉRICHON.

De Cauterets à Luz, nous prenons une voiture, afin de ne rien perdre de la splendeur des sites que nous avons à parcourir. Il faut revenir par le Limaçon à Pierrefitte, puis, tournant à droite, s'engager dans la gorge de « Pierrefitte, la partie la plus austère et la « plus caractérisée des Pyrénées ; tout y prend un « aspect formidable, » a dit George Sand. Notre voiture roule pendant deux lieues, sur un chemin ouvert à l'aide de la poudre, ou suspendu sur des murs de soutènement plongeant dans le torrent à plusieurs centaines de mètres. Sept ponts facilitent le passage ; l'un d'eux, à Chère, porte cette inscription : « *La vallée de Baréges à la reine Hortense* 1808. » La gorge se rétrécit de plus en plus, le défilé semble à chaque pas se fermer, jusqu'à ce qu'une nature calme et souriante nous annonce notre arrivée à Luz.

Luz, qui ne possède pas d'eaux thermales, n'est qu'une étape pour aller à Baréges, à Saint-Sauveur, à Gavarnie. Devant faire avec Ludovic cette excursion qui nous prendra deux jours, nous installons ces

dames à l'hôtel des Pyrénées, ayant vue d'un côté sur les ruines du vieux château de Sainte-Marie et de l'autre sur les bains de Saint-Sauveur.

Saint-Sauveur date seulement d'hier, quoique la réputation de ses sources thermales soit ancienne. Au XVIe siècle, un évêque de Tarbes, retiré à Luz, découvrit ces eaux, fit construire auprès une chapelle avec cette inscription : *Vos haurietis aquæ fontibus Salvatoris*. Toutefois, la vogue n'y vint qu'en 1823, lors du séjour des duchesses d'Angoulême et de Berry. Situé sur une terrasse dominant la gorge du gave de Pau, Saint-Sauveur n'a qu'une rue en pente, ayant d'un côté des roches à pic, de l'autre le gave au fond du ravin, vers lequel on descend par un jardin anglais qui part de l'établissement des bains et va rejoindre la route de Gavarnie au pont de l'Artique, près de Sia. Nous remontons dans cette gorge aride, et, après trois lieues, on s'arrête à Gèvre pour déjeuner.

Impossible de partir sans voir la grotte de Gèdre, non pour ce qu'elle a de curieux, mais pour la mise en scène et la réclame qui se fait autour. Il faut céder, payer avant d'entrer (on ne rend pas l'argent si on n'est pas content et satisfait), et, alors, une porte s'ouvre; on descend deux escaliers et on se trouve en présence d'une longue tranchée, à ciel ouvert, d'où s'échappe le gave d'Héas, sous les branches entrecroisées d'érables et de tilleuls.

Nous continuons notre route et atteignons bientôt un terrible et imposant passage, la Peyrade ou le Chaos. Pendant un quart de lieue, ce ne sont que blocs énormes, rochers granitiques de toutes formes, ayant 3 à 4,000 mètres cubes, entassés les uns sur les autres ; ceux-ci prêts à tomber, n'attendant qu'un

nouvel ébranlement pour se joindre à ceux qui ont déjà roulé du haut des monts à l'abîme; ceux-là enfoncés dans le sol à une profondeur de 50 mètres. Pas un pouce de terre, pas une plante, pas un insecte.... La vie semble absente de ce lieu sauvage et convulsionné.

« Des troupeaux de mammouths et de mastodontes de pierre, dit M. Taine, gisent accroupis sur le versant oriental, échelonnés et amoncelés dans toute la pente. Ces croupes colossales reluisent d'une fauve couleur ferrugineuse; les plus énormes boivent au bas l'eau du fleuve. La montagne autrefois, dans un accès de fièvre, a secoué ses sommets, comme une cathédrale qui s'effondre. Quelques pointes ont résisté, et leurs clochetons crénelés s'alignent sur la côte; mais leurs assises sont disloquées, leurs flancs crevassés, leurs aiguilles déchiquetées, toute la cime fracassée, chancelle. Les rochers écroulés se sont soutenus les uns les autres, et l'homme aujourd'hui passe en sûreté à travers ce désastre. »

La légende de Roland est toujours vivace dans cette partie des Pyrénées : sur un de ces rochers qui fait disparaître la route, on vous montre l'empreinte des pieds de son cheval, Bayard, qui, lancé du haut du Marboré, avait bondi jusque-là d'un saut de quatre lieues.

Au sortir du Chaos, le gave suit la vallée, un peu plus ouverte, mais toujours aride, tantôt sur ses bords, tantôt en s'élevant à une assez grande hauteur, et l'on arrive au petit village de Gavarnie. Insignifiant par lui-même, on se hâte de le quitter, pressé que l'on est d'arriver à son Cirque, dont la réputation est plus qu'européenne, et à l'entrée duquel lord Bute s'écria : « La grande, la belle chose!... Si j'étais en-

« core au fond de l'Inde et que je soupçonnasse « l'existence de ce que je vois en ce moment, je « partirais à l'instant pour en jouir et l'admirer. »

Il faut une heure pour aller du village à l'entrée du Cirque, à travers une plaine au marcher difficile, arrosée par les eaux fangeuses et sales du gave; les montagnes sont dénudées par les cascades. Un dernier tertre à gravir, et nous sommes enfin à la cabane où nous devons passer la nuit. L'impatience ne nous laisse prendre aucun repos; nous déposons nos valises, nous courons à quelques centaines de pas, et nous nous arrêtons enfin, muets d'admiration, devant ce qui s'offre à nos regards.

Les tours de granit du Marboré forment un cirque gigantesque de 1200 pieds de haut, de près d'une lieue de circonférence; la brèche de Roland surplombe de 2,850 pieds; le pic du Taisson s'élève à 3,924 pieds, et, plus loin, celui de la Cascade a le double de hauteur.

« Vu à distance, dit M. Cuvillier-Fleury, le Cirque « de Gavarnie ne laisse que l'idée la plus fausse et la « plus imparfaite; sa grandeur vous échappe, vous « pouvez vous croire à quelque cirque bâti de main « d'homme, et sur un plan donné par l'architecte du « département; mais avancez : le Cirque vous sem- « blait tout près de vous, eh bien! vous allez juger « de sa grandeur par sa distance. Vous montez, vous « montez toujours, et, à chaque pas que vous faites, « le but que vous touchiez du doigt au départ, sem- « ble s'éloigner davantage et fuir devant vous. »

C'est bien, en effet, le sentiment qu'on éprouve, une sorte d'écrasement devant l'idée de sa petitesse et de son impuissance. Nous arrivons cependant à un quart de lieue de la cascade : cette chute d'eau, s'échappant des glaciers infranchissables du Mont-

Perdu, s'élance de 1,266 pieds, bondit de gradins en gradins, se divise en diverses nappes qui se croisent et mêlent leurs eaux pour retomber sur le sol en poussière impalpable. « L'une d'elles, écrit encore « M. Taine, tombe lentement de 422 mètres, comme « un nuage qui descend ou comme un voile de mous- « seline qu'on déploie; l'air adoucit sa chute, l'œil « suit avec complaisance la gracieuse ondulation du « beau voile aérien. Elle glisse le long du rocher et « semble plutôt flotter que couler. Le soleil luit : à « travers son panache, elle arrive en bas comme un « bouquet de plumes fines et ondoyantes, et rejaillit « en poussière d'argent. La fraîche et transparente « vapeur se balance autour de la pierre trempée, et « sa traînée rebondissante monte légèrement le long « des assises. »

Ludovic s'arrête émerveillé pour fixer sur son album quelques traits de ce tableau si grandiose, et je m'avance vers la cascade, la tourne pour ne pas être trempé, et vais toucher les parois du Marboré : le bruit est assourdissant, des pierres tombent avec l'eau du haut de la cascade et se brisent en frappant le roc. Je reste là sans pouvoir m'arracher à ce magique tableau, sans me rendre compte des transes de Ludovic, qui, effrayé de la chute de ces pierres tourbillonnant dans la cascade et venant rouler jusqu'à ses pieds, m'appelait à grands cris sans que je pusse l'entendre.

Le lendemain nous sommes debout à trois heures, et partons avec un jeune guide de vingt-deux à vingt-trois ans, muni d'une hache et d'une corde. En sortant de l'auberge, la première aube glissait sur les montagnes; ce n'était pas encore le jour, mais ce n'était déjà plus la nuit. Le temps paraît nous pro-

mettre une belle journée, quoique très-froide à cette heure matinale. Nous suivons un sentier qui passe près du Pont-de-Neige et qui conduit vers l'extrémité du Cirque, puis, tournant à droite, nous semblons nous diriger vers de hautes murailles à pic, n'offrant aucune issue, aucun moyen possible de passage. Toutefois en face de la cascade, près d'une corniche à inclinaison très-rapide, se présentent quelques aspérités suffisantes pour un isard. Ce passage a reçu, en effet, le nom de Pas-de-l'Isard; mais il est d'un abord bien difficile pour nos pieds encore peu exercés. Le guide passe le premier, jette la corde, qui, saisie des deux mains, nous hisse de rochers en rochers sur un premier gradin; nous le traversons et arrivons à un plateau où deux chemins se présentent : l'un, une moraine de grands blocs à gravir; l'autre, une longue pente de neige, avant d'atteindre le glacier escarpé que nous aurons à escalader. Nous préférons la neige, et nous cheminons lentement, enfonçant jusqu'à mi-jambe, et cela pendant une heure et demie. Arrivés près du glacier, je me retourne pour embrasser la vue derrière moi, quand, mes pieds venant à manquer, je tombe assis sur la pente neigeuse et je glisse d'abord assez doucement; le guide me crie d'enfoncer fortement ma pique pour m'arrêter, je le fais sans doute maladroitement, car elle effleure le sol, ne prend pas et ma course recommence, augmentant de vitesse. Je suis toujours assis; je ne sais si j'avais aperçu, comme M. Périchon, le petit sapin vers lequel il roulait avec une présence d'esprit si étonnante; mais, ne pensant pas au danger, je ris aux éclats de cette montagne russe qui me paraît fort amusante, jusqu'à ce que la vitesse devenant de plus en plus grande, j'entends mon guide, qui s'était

élancé sur les deux talons, me crier à tue-tête :

— Enfoncez votre pique droit devant vous, arrêtez-vous, enfoncez !

Je comprends enfin que ce n'est pas l'instant de rire, je me rends compte du chemin parcouru, j'entrevois non loin de moi les escarpements du Tacillon, la tranche bleue du glacier de la Brèche, puis à 3 ou 400 pieds au-dessous le lit moelleux du gave. J'enfonce de toutes mes forces ma pique dans la neige entre mes jambes : un brusque arrêt me fait pirouetter autour de ce brave soutien qui résiste et que je ne lâche pas, et je m'arrête à cinquante mètres du bord, en même temps que mon guide arrivé près de moi.

On peut se figurer l'effroi de Ludovic pendant ce court espace de temps. Le plus ennuyeux de l'affaire, c'est qu'il faut remonter ce long chemin de neige. Je me lève pour reprendre ma marche, et mon premier mouvement est de me retourner et de chercher ce que je puis avoir oublié. Je ne vois rien, et, cependant il me manque évidemment quelque chose, c'est bien *moi* quoique plus léger que le *moi* de tout à l'heure. Mon Dieu, aurais-je donc, comme Pierre Schlemille perdu mon ombre ? — Mais non, la voilà qui s'étend près de moi aux rayons du soleil, un peu retrécie, un peu diminuée peut-être, mais enfin c'est encore une ombre suffisante et présentable. Je poursuis, assez préoccupé, quand peu à peu la marche et le soleil aidant je me sens revenir à ma forme première, il était dégelé !

Je rejoins Ludovic au glacier ; là, notre guide s'entoure de la corde qu'il nous tend ; nous la saisissons comme une rampe, et nous montons les degrés qu'il nous taille dans la glace. Bientôt la pente est plus douce, et nous atteignons enfin la Brèche-de-Roland

d'où le regard plane sur les monts nus et calcinés de l'Espagne.

Salut, brillants sommets, champs de neige et de glace;
Vous qui d'aucun mortel n'avez gardé la trace;
Vous que le regard même aborde avec effroi,
Et qui n'avez souffert que les aigles et moi!
Œuvres du premier jour, augustes pyramides
Que Dieu même affermit sur vos bases solides,
Confins de l'univers, qui, depuis ce grand jour,
N'avez jamais changé de forme et de contour,
Le nuage en grondant parcourt en vain vos cimes,
Le fleuve en vain grossi sillonne vos abîmes,
La foudre frappe en vain votre front endurci:
Votre front solennel, un moment obscurci,
Sur nous, comme la nuit, versant son ombre obscure,
Et laissant pendre au loin sa noire chevelure,
Semble, toujours vainqueur, du choc qui l'ébranla
Au Dieu qui l'a fondé dire encor: « Me voilà. »

Nous l'avons dit plus haut: le nom et les aventures de Roland vivent encore aujourd'hui dans les Pyrénées. En 778, Charlemagne s'était mis en marche vers l'Espagne et avait entrepris une campagne facile et brillante au début; mais bientôt la fortune change, l'Espagne se lève tout entière pour chasser l'étranger de Saragosse, et Charlemagne repasse ces mêmes gorges de Ronceveaux qu'il avait traversées sans obstacle quelques semaines auparavant.

« Tandis que l'armée des Francs, raconte Éginhard, « le seul historien contemporain dont le récit puisse « être considéré comme authenthique, engagée dans « un étroit défilé, était obligée, par la nature du ter- « rain, de marcher sur une ligne longue et resserrée, « les Basques descendent des crêtes des montagnes « et se précipitent tout à coup sur les troupes d'ar- « rière-garde et les culbutent au fond de la vallée. « Ce fut là que s'engagea un combat où les Francs

« périrent jusqu'au dernier. » La chanson de Roland date du XIIe siècle, mais il est probable qu'elle n'est qu'une forme nouvelle d'une composition plus ancienne. Roland est frappé à mort.

Sous un bel arbre,
Sont quatre degrés de marbre ;
Là, sur l'herbe verte, Roland tombe à la renverse,
Il s'est pâmé, tant la mort lui est proche.

Un Sarrasin le guette.

Il saisit Roland, et son corps et ses armes
Et s'écrie : « Vaincu, le neveu de Charles !
Cette épée je la porterai en Arabie ! »

Le comte s'aperçoit qu'on lui dérobe son épée ; il frappe son adversaire de son cor, il ne veut pas laisser Durandal à ses ennemis :

Devant lui était une pierre brune,
Dix coups il frappe par heurt et par rancune.
L'acier grince, mais ne rompt ni ne s'ébrèche...
Voyant qu'il ne pourra briser l'épée
Il recommence à la plaindre.

Puis, sentant que la mort le prend tout entier, il se couche la face contre terre, plaçant sous lui son épée et son cor.

Le comte Roland est couché sous un pin
Vers l'Espagne il a le visage tourné ;
De maintes choses lui vient la souvenance :
De tant de pays soumis par sa valeur,
De douce France, des hommes de son lignage,
Il dit sa coulpe et implore merci de Dieu.
Mort est Roland. Dieu a son âme au ciel.

Nous demeurons près d'une heure sur la Brèche, regardant d'un côté ces pentes, désert brûlé, sans neige et sans végétation ; de l'autre, ces glaciers et ces rochers ; puis, dans le fond, les vallées : partout le si-

lence, le calme ; pas d'oiseaux, l'immensité de la solitude, et nous nous rappelons ces vers de G. Nadaud :

Je vois l'abîme sans effroi,
Et dans l'immensité je plane.
Les champs dorés et les prés verts,
Les eaux d'argent, les toits de brique
Forment avec leurs tons divers,
Une éclatante mosaïque,
Sous un brouillard épais et lourd
Les villes grisâtres pâlissent ;
Leur aspect sombre et leur bruit sourd
Dans le néant s'ensevelissent.

Nous quittons enfin ces hautes régions pour redescendre et regagner Luz par le même chemin que nous avions parcouru la veille ; puis, reprenant notre course, nous atteignons Lourdes, où la voiture s'arrêta pour le déjeuner. Cette petite ville fort calme, fort insignifiante, est dominée par un rocher, sur lequel se trouvent les ruines d'un vieux château ; son église est peu intéressante ; quelques jolies promenades l'entourent, des moutons y paissaient çà et là ; et qui sait, si, parmi ces bergères qui les conduisaient, ne se trouvait pas Bernadette Soubirous qui, un an plus tard, se voyait, elle et sa vision, consacrée prodige par l'évêque de Tarbes !

Saint-Bertrand-de-Comminges nous arrêta plus longtemps. Bâtie sur l'emplacement d'un temple païen, sa cathédrale remonte à 1080 : l'intérieur renferme de fort belles sculptures en bois ; sous la tour, et suspendu à la muraille, se trouve le fameux crocodile, qui, caché autrefois dans une vallée des Pyrénées, attirait les curieux par ses vagissements, et en faisait sa proie. Plusieurs fois, dit la légende, on avait essayé de le détruire, mais il avait dévoré ses assaillants. Saint Bertrand, évêque de la ville, alla vers lui,

avec un simple bâton, en toucha l'animal et s'en fit suivre jusque sur la place de l'église, où ce monstre expira.

En quittant Saint-Bertrand, la route, jusqu'à Luchon, n'est qu'un enchantement continuel. Des ormes et des frênes entrelacés de vignes, qui les couronnent de leurs feuilles tombantes; des prairies d'un vert passant par toutes les nuances, et arrosées par des eaux vives habilement aménagées en ruisseaux ; des mauves aux fleurs brillantes, des roses sans épines, s'élèvent du milieu des haies vives ; au loin un amas de montagnes noires, au diadème brillant des feux ardents du soleil : telle est la vallée de l'Arboust, qui finit à une allée de platanes centenaires. C'est le cours d'Étigny, c'est Luchon !

Nous trouvons à grande peine deux chambres ; nous nous faisons inscrire à l'hôtel de Paris et nous allons parcourir la ville, cet Interlaken des Pyrénées. Tout se trouve concentré sur l'allée d'Étigny, longue d'un quart de lieue : chalets, hôtels, cafés, marchands de toutes espèces, loteries de toutes natures. Au bout, l'établissement des bains; au pied de la montagne, Super-Bagnères; un jardin anglais vous invite à monter à la fontaine d'Amour, nom bien attrayant pour désigner une baraque en planches où l'on vend de la bière ! A gauche, un sentier conduit à une chaumière-restaurant, puis, continuant à monter, débouche au mail de Soulan, d'où l'on embrasse d'un coup d'œil les cinq vallées qui entourent Luchon : la vallée de Luchon, par laquelle nous sommes arrivés de Saint-Bertrand ; la vallée du Lis, qui finit à la cascade d'Enfer ; la vallée de l'Arboust, se perdant dans le lac d'Oo ; la vallée de la Burbe, allant à Bossolt en Espagne, et la vallée de Vénasque.

Au dîner, la table d'hôte est nombreuse ; la longueur de la table empêche toute conversation générale ; on en est réduit à causer avec son voisin, s'il vous convient, ou à passer en revue toutes ces variétés de touristes qui s'abattent dans les villes d'eaux. Voici d'abord le voyageur pédestre, la pique enguirlandée des noms des ascensions faites, la blouse serrée à la taille, le sac au dos, le chapeau de paille, les souliers ferrés, ayant tout vu, tout exploré, et regardant d'un œil assez méprisant tout ce qui n'a pas sa tournure ; — le voyageur-manuel, ne quittant jamais son livre-guide, ne voyant, n'admirant que ce qui s'y trouve, suivant pas à pas toutes ces indications et répondant volontiers, comme Jacquinot dans la farce du *Cuvier*, si on lui parle de quelque site pittoresque, de quelque course extra :

Cela n'est point à mon rollet ;

le voyageur-famille, allant en troupe par six, huit ou dix, selon le nombre des enfants, des parents et des amis, prudent, économe, tâtillon ; — le voyageur gourmand, s'informant, à peine arrivé, de l'heure du dîner, commandant son repas, allant au lac de Gaube pour ses truites, laissant un point de vue pour un fromage en renom, et préférant un plat de framboises à la crème aux cascades du Giessbach ; puis au-dessus, ou au-dessous, l'Anglais si bien peint dans les *lettres d'un voyageur* (1) :

« Les insulaires d'Albion apportent avec eux un « fluide particulier que j'appellerai le fluide britan- « nique, et au milieu duquel ils voyagent, aussi peu « accessibles à l'atmosphère des régions qu'ils tra- « versent, que la souris au centre de la machine pneu-

(1) G. Sand.

« matique. Ce n'est pas seulement grâce aux mille « précautions dont ils s'environnent, qu'ils sont re- « devables de leur éternelle impassibilité ; ce n'est « pas parce qu'ils ont trois paires de *breeches* les unes « sur les autres, qu'ils arrivent parfaitement secs et « propres, malgré la pluie et la fange ; ce n'est pas « non plus, parce qu'ils ont des perruques de laine, « que leur frisure, raide et métallique, brave l'humi- « dité ; ce n'est pas, parce qu'ils marchent chargés « chacun d'autant de pommade, de brosses et de « savon, qu'il en faudrait pour adoniser tout un ré- « giment de conscrits bas-bretons, qu'ils ont tou- « jours la barbe fraîche et les ongles irréprochables : « c'est parce que l'air extérieur n'a pas de prise sur « eux ; c'est parce qu'ils marchent, boivent, dorment « et mangent dans leur fluide, comme dans une « cloche de cristal épaisse de vingt pieds et au tra- « vers de laquelle ils regardent en pitié les cavaliers « que le vent défrise, et les piétons dont la neige en- « dommage la chaussure. Je me suis demandé, en « regardant attentivement le crâne, la physionomie et « l'attitude des cinquante Anglais des deux sexes, qui « chaque soir se renouvelaient autour de chaque ta- « ble d'hôte, quel pouvait être le but de tant de pèle- « rinages lointains, périlleux et difficiles, et je crois « avoir fini par le découvrir. Voici : pour une An- « glaise, le vrai but de la vie est de réussir à traver- « ser les régions les plus élevées et les plus ora- « geuses, sans avoir un cheveu dérangé à son « chignon ; — pour un Anglais, c'est de rentrer dans sa « patrie, après avoir fait le tour du monde sans avoir « sali ses gants ni troué ses bottes. C'est pour cela « qu'en se rencontrant le soir dans les auberges après « leurs pénibles excursions, hommes et femmes se

« mettent sous les armes et se montrent, d'un air « noble et satisfait, dans toute l'imperméabilité ma- « jestueuse de leur tenue de touriste. Ce n'est pas « leur personne, c'est leur garde-robe qui voyage, et « l'homme n'est que l'occasion du porte-manteau, le « véhicule de l'habillement. »

Nous réservant le lendemain pour la grande et fatigante excursion du Port-de-Vénasque, nous visitons tout au haut de Bagnères la cascade assez insignifiante de Juzet — (prix d'entrée 50 centimes) ; — celle de Montauban — (prix d'entrée 50 centimes), — plus pittoresque, surtout si, passant par le jardin du curé, on gagne, par un sentier, l'antre assez sauvage au fond duquel tombe le ruisseau ; la chapelle de Saint-Aventin, construite en mémoire du saint de ce nom, qui, emprisonné par les Maures, se précipita du haut des murailles et tomba délicatement sur un rocher de granit qui se ramollit comme de la cire pour le recevoir. Poursuivi, saisi de nouveau, il est décapité, ramasse sa tête, ce qui ne l'empêche pas de mourir ; puis, 300 ans après, retrouvé par un berger au fond d'un trou, il est exhumé et déposé sous l'emplacement où s'élève aujourd'hui sa chapelle. On montre sur le seuil la pierre en granit sur laquelle, affirment les gens du pays, on reconnaît la forme du pied d'Aventin.

A six heures du matin, Ludovic et moi, nous sommes à cheval, ces dames sont en voiture, dont les chevaux tout sellés leur serviront de monture à partir de l'hospice. Après avoir dépassé les ruines de la tour de Castel-Vieil, qui commandait l'entrée de la vallée de la Burbe, on traverse la Pique, laissant à la droite le chemin de la vallée du Lis ; on fait un détour pour voir la cascade des Demoiselles, et l'on rejoint la route d'Espagne. A partir de ce moment, on chemine,

par une pente assez douce, à travers une des plus belles forêts que l'on puisse voir. Les arbres, presque tous des hêtres, s'élèvent ici, droits, fiers et serrés, plus loin, espacés et splendides; des sources, des courants d'eau, des cascades font circuler partout la fraîcheur et la séve; des mousses épaisses tapissent des racines sortant de terre; les fraises se mêlent aux plantes aromatiques, dont l'odeur balsamique s'élève jusqu'à nous des profondeurs du bois.

Mais voici, hélas! que les arbres s'éclaircissent, la civilisation en a besoin pour ses palais et ses vaisseaux, et ces géants gisent à terre, frappés par la cognée du bûcheron! O Ronsard! n'est-ce pas aussi à la forêt de Vénasque que tu aurais pu adresser ton élégie :

Adieu, vieille forest, adieu testes sacrées,
De tableaux et de fleurs en tout temps révérées,
Maintenant le dédain des passant altérez,
Qui, bruslez en été des rayons éthérez,
Sans plus trouver le frais de tes douces verdures,
Accusent tes meurtriers, et leur disent injures!

Adieu, chesnes, couronne aux vaillants citoyens,
Arbres de Jupiter, germes Dodonéens,
Qui, premiers, aux humains donnastes à repaistre;
Peuples vraiment ingrats, qui n'ont sceu recognoistre
Les biens receus de vous, peuples vrayment grossiers,
De massacrer ainsi leurs pères nourriciers!

Arrivés à l'hospice, nous déjeunons rapidement et en selle, car l'étape est longue, pour revenir avant la nuit coucher à Luchon. La vallée se divise en deux bras : l'un se dirigeant vers la Frèche, et par lequel nous reviendrons; l'autre commençant à la base du pic de la Pique, aride et nu, entre deux parois escarpées que nous devons suivre. Après avoir franchi le torrent de Vénasque, les rocs serrés masquent toute

issue, mur contre mur. Cependant les chevaux, admirables de vigueur et de sûreté, grimpent, au milieu des blocs roulés les uns sur les autres, un escalier de pierres polies et glissantes; c'est merveille de les voir s'agrafer des deux pieds de devant, tendre les jarrets, et, par un effort des reins, sauter sur l'escarpement suspendu au dessus de l'abîme.

On atteint ainsi le Culet, où la roche laisse glisser par une fente des cascades qui disparaissent sous des masses de neige. Ces dames ne quittent pas leurs chevaux ; le chemin serait d'ailleurs trop fatigant à pied. Voici le vallon sauvage de l'Homme, puis le trou des Charbonniers, dans lequel neuf ouvriers périrent engloutis. Quatre ou cinq petits lacs se déversent l'un dans l'autre; au delà du dernier, une fente se présente dans la paroi de la montagne, c'est le port de Vénasque. On en gravit les pentes par un escalier taillé dans le roc, qui étincelle sous les sabots de nos pauvres chevaux. On dépasse enfin le seuil à 7,300 pieds de hauteur, et l'on se trouve en face du groupe granitique des Monts-Maudits, que la Maladetta, couronnée de glaciers, domine de sa crête énorme.

Nous longeons les rochers de la Péna-Blanca, les chevaux enfonçant dans la neige jusqu'à mi-jambe, et, franchissant le port de la Picade, on redescend par des sentiers tellement rapides, que, laissant aller nos bêtes à leur guise, nous atteignons à pied les pâturages de Roumigas pour arriver à l'hospice, et reprendre le chemin de Luchon.

Ludovic, pour son début à cheval, s'est très-bien comporté. A une demi-lieue de la ville, une berline nous précédait, escortée de quatre cavaliers. Notre cocher veut passer en avant; la route est étroite, les deux voitures de front se touchent presque. Le cheval

de votre père, sentant son écurie, prend le galop, traverse l'étroit espace, à mon grand effroi, mais sans effleurer le roi des cavaliers. Il s'excite lui-même, son maître se maintient. Je le suis, les autres chevaux suivent leurs compagnons; l'élan est donné, toute la cavalcade roule, galope et ne s'arrête que sur le cours d'Étigny, Ludovic toujours en tête et pouvant s'écrier comme Tyrrel dans *les Enfants d'Édouard :*

. . . . Qui courait..... en avant
Le premier ? — C'était moi ! Je ne sais pas comment !

Le lendemain... mais jetons un voile sur les joies cuisantes du triomphe !

Voulant faire une pointe en Espagne, nous allâmes à travers de vastes forêts, et, passant par Las Bordas, à Bosost, petit village situé à 800 mètres et perpendiculairement sur Bosost d'où l'on descend, — si l'on n'y tombe, — par des rochers roulés, brisés et lancés pêle-mêle, se soutenant les uns les autres, et formant un immense escalier aux marches fantastiques.

Nous partons pour la vallée du Lis; votre père, émerveillé de l'admirable végétation qui s'offre à ses yeux, s'arrête avec votre mère pour prendre quelques croquis, et nous continuons en avant.

Rien n'est plus frais, plus gracieux, plus fleuri, que ce charmant coin des Pyrénées. On chemine, presque tout le temps, le long d'un gave ombragé par de vieux hêtres et des saules dont les racines se baignent dans l'eau; des blocs de granit tombés des cimes, jonchent les rives; mais la végétation est si puissante, qu'elle triomphe, vivace et vigoureuse, de tous les obstacles qui viennent l'entraver. Toutes les essences d'arbres se trouvent réunies sur cette montagne du Mail aouérau, depuis le chêne, le tilleul, le

sycomore, le frêne, jusqu'à l'alizier, l'aubépine et le sorbier aux fruits rouges. Çà et là, le trou de Bouneou et la cascade Richard viennent rompre le cours tranquille du Lis; un peu plus loin, un petit lac sommeille, ombragé sous un platane centenaire :

Te souvient-il du lac tranquille
Qu'effleurait l'hirondelle agile,
Du vent qui courbait le roseau
Mobile ?

Nous arrivons à l'entrée de la vallée, et nous n'allons pas plus loin, car il faut rentrer; mais quel site! quel spectale! Un cirque de verdure et de fleurs; des lis sauvages, au calice brun et violet, y dominent au milieu des valérianes, des spirées, des géraniums, des aconits; plus loin des bruyères qui s'étagent sur de noires montagnes aux sommets couverts de neige.

Voulant faire partager à Ludovic tout le plaisir que nous avions ressenti de cette course, j'y revins le lendemain avec lui. Nous allons alors jusqu'au fond de la vallée; dépassant l'auberge du Lis, nous arrivons au pied de la cascade d'Enfer; prenant à droite, on gravit en zigzag, à travers les rochers glissants, et, après une demi-heure, on atteint une saillie de roc d'où l'on peut contempler sans danger la cascade du gouffre infernal.

Avant de quitter Luchon, une dernière course à pied, une visite au lac d'Oo. Le temps est malheureusement couvert, nous partons cependant tous les deux, et, après avoir dépassé Saint-Valentin, la pluie commence à tomber. Un moment d'hésitation, et en avant... La route n'a rien de bien curieux jusqu'aux environs des granges d'Astau. On traverse un beau vallon très-fréquenté des botanistes; on jette un coup d'œil à la cascade, *la Chevelure de Madeleine*, on suit

un long sentier le long d'escarpements boisés, et, au delà d'un pont jeté sur le torrent, on se trouve devant le lac et son magnifique panorama. Il paraît tout d'abord assez petit, et rappelle au souvenir ces vers de Gautier ;

On trouve dans les monts des lacs de quelques toises
Purs comme des cristaux, bleus comme des turquoises,
Joyaux tombés du doigt de l'ange Ithuriel,
Où le chamois craintif, lorsqu'il vient pour y boire,
S'imagine, trompé par l'optique illusoire
Laper l'azur du ciel.

Le soleil a momentanément chassé la pluie ; nous traversons le lac en bateau, et nous sommes en face de la cascade qui jaillit de 250 mètres de haut. Elle a cela de particulier, qu'elle ne tombe pas d'un jet, mais à travers des rochers écroulés, s'éparpillant en tout sens, se resserrant pour se diviser de nouveau. Au lieu de tourner la montagne, rien de plus facile à première vue, que de gravir la cascade elle-même, en se servant des rocs comme d'échelons ; nous tentons l'escalade, sondant de l'œil les passages les plus aisés, nous aidant des pieds, des genoux et des mains. A mi-chemin je m'obstine à prendre sur la droite, votre père, croyant parvenir plus facilement par la gauche. J'arrive à une sorte de couloir où des deux côtés les pentes sont impraticables ; l'issue est obstruée par une roche glissante et mouillée, de 2 ou 3 mètres de hauteur. Il faut cependant sortir de cette impasse ; je jette ma pique qui ne m'est qu'un embarras, et, m'accrochant à quelques fougères éparses, à des buis fragiles, je m'élève un peu ; ma tête arrive au niveau de la plate-forme, la pointe des pieds cramponnée aux fissures du rocher ; mais à cet endroit, couché à plat ventre, nul point d'appui à saisir par un violent

effort qui me hisserait tout entier... Je sens la terre céder peu à peu sous mes pieds; mes mains, ne pouvant rien prendre, glissent doucement; le torrent me semble rouler plus impétueux, le vide se fait plus profond, la vue se trouble, l'imagination galope, et le vertige arrive... J'appelle Ludovic, qui ne peut m'entendre; je me sens tout seul dans le désert; le cœur me bat, les jambes flageolent, et, ne pouvant ni avancer, ni reculer, j'ai le temps, en quelques secondes, de faire d'assez justes mais tardives réflexions sur mon absurdité à venir ainsi, à propos de partie de plaisir, me fourrer dans un casse-cou pareil !

Malheureux l'an, le mois, le jour, l'heure et le point,
Et malheureuse soit la flatteuse espérance,
Quand, pour venir ici, j'abandonnai la France
La France et mon Anjou dont le désir me poingt (1) !

Je finis cependant par en sortir, faisant un suprême effort et, de rochers en rochers, j'arrive au sommet, où m'attendait Ludovic, fort inquiet de mon retard.

Comme nous nous reposions de ce rude assaut, en admirant au-dessous de nous le lac, encaissé de tous côtés dans les rochers, tout à coup les nuages, s'élevant d'en bas, plongent toute la contrée dans l'ombre, puis se déchirant, la remettent en pleine lumière. C'est un spectacle étrange et curieux que cette bataille de brouillards et de nuages montant du sol, nous enveloppant complétement, luttant contre le vent qui les repoussait; puis, comme une armée en déroute, se reformant, revenant à l'assaut pour être définitivement chassés et repoussés dans la vallée.

Nous ne perdons pas une minute, et, profitant

(1) Du Bellay.

d'une éclaircie, nous quittons ces parages dangereux, descendons au lac par le sentier des pâtres, sautons en barque, et reprenons notre route sur Luchon par une pluie battante qui nous accompagne trois heures durant. Ne pouvant nous arrêter, nous marchons bravement au milieu du chemin qui se transforme bientôt en ruisseau, créant de temps à autre de petits lacs fangeux dont les remous s'élèvent jusqu'à nos genoux. Nos imperméables se transforment en éponges que nous tordons de temps à autre, et nous faisons notre entrée sur le cours d'Étigny, à l'état de terre-neuve, mais heureusement par une nuit obscure.

Le lendemain, nous disions adieu, — et quant à moi sans doute pour toujours, — à ce Luchon, si attrayant, et nous partions pour Toulouse.

Il est difficile de parler des villes, après un voyage de montagnes, de torrents et de glaciers, et cependant, un mot de souvenir pour cette ville, au premier abord d'un aspect assez sévère et triste, mais qui est remarquable à bien des titres. Il faut visiter son Capitole et la salle de Clémence Isaure, les longues colonnades intérieures de Saint-Servin, la nef de Saint-Pierre, le portail de la jolie église de la Dalbade. Cherchez et vous trouverez, dit-on communément; c'est bien le cas pour le musée de Toulouse : au milieu d'une petite rue, étroite et sombre, se présente une porte massive et basse. On ose à peine sonner, la porte s'ouvre, et l'on entre sous les arcades du petit cloître des Augustins, au milieu d'un patio espagnol, donnant accès au grand cloître entouré de quatre avenues de vingt arcades reposant sur des colonnes de marbre enguirlandées de lauriers roses, de jasmins de Virginie, de vignes vierges courant sur les murs et s'entrelaçant aux arceaux; au milieu d'un

frais gazon, des saules pleureurs, des yuccas, des altéas, formant un fond de verdure à un sarcophage antique, d'où une tête de lion en marbre laisse tomber une eau qui, semblable au temps, ne s'arrête jamais. De tous les côtés, au milieu de cette végétation luxuriante et vivante, apparaissent les emblèmes des siècles passés : statues de dieux, et bustes d'empereurs, des bijoux, des vases, des ustensiles de toutes les époques.

Le musée de peinture, installé dans l'ancienne chapelle des Augustins, renferme de belles toiles du Pérugin, de Miéris, de Ruysdaël, du Corrége, de Van-Dyck, du Poussin, et, parmi les modernes, la *Soif de l'Or* de Couture, le *Port de Boulogne* d'Isabey, un Delacroix, un *Soir* de Corot, et la *Sorcière* de Bracassat, une des compositions les plus intéressantes de ce maître.

Désirant voir un peu en détail le bassin d'Arcachon, nous nous y arrêtons vingt-quatre heures. Cette petite ville a promptement réalisé sa devise : « *Heri solitudo, hodie vicus, cras civitas.* Les maisons, les chalets entourés de galeries extérieures, se multiplient chaque année, construits pour la plupart dans la principale rue et ayant une façade sur la plage, une autre sur la forêt. Son climat est celui de Nice ; sa plage est sûre, les enfants même peuvent s'y baigner à marée basse. La forêt à 3,600 hectares ; nous nous y promenâmes aisément, grâce aux nombreux sentiers qui la sillonnent, et, parvenu au sommet du roc de la Truque, l'on découvre une vue fort étendue sur la forêt de la Teste et le bassin d'Arcachon.

Le lendemain, tous les quatre à cheval, excursion à Cazau, à travers la forêt de pins et de sapins, qui, incisés verticalement, laissent couler de leurs blessu-

res cette résine précieuse et utile dont le produit est la richesse du pays. Nous allâmes jusqu'à l'étang de Cazau ou de Sanguinet, qui couvre une surface de 6,000 hectares et nous regagnâmes par les landes, et le bord du canal, brisés par l'allure de nos chevaux, Arcachon et son souper.

Avant de reprendre le chemin de fer, une barque nous conduisit au cap Ferret, où, après avoir monté les cent cinquante marches qui mènent au sommet de la tour supportant le phare, l'Océan nous apparaît dans toute son étendue.

> Les phares sont debout au cœur de la tourmente,
> Il faut avoir le pied marin par intervalles :
> Leurs tiges de granit, sous le fouet des rafales,
> Oscillent brusquement comme de longs roseaux,
> Il semble que parfois, la tour déracinée,
> Par la rage du vent tout d'un bloc entraînée,
> Comme un arbre arraché disparaît dans les eaux.

Quelle abnégation, quel dévouement, ne faut-il pas à ces veilleurs des côtes, à ces gardiens du feu, qui demeurent dans ces tours battues par la tempête, et séparés souvent de toute communication avec le littoral pendant les mauvais temps qui règnent quatorze heures de nuit, du golfe de Biscaye au détroit de la Manche ! Le ciel est noir, le marin éperdu y cherche en vain une étoile tutélaire, les écueils sont là, à deux pas peut-être ; va-t-il donc y briser son navire ? Du bord de l'abîme un homme a répondu :

> ... Le phare est solide et tient bon, — l'homme veille !
> Tous les bruits de la mer ont usé son oreille.
> Il n'entend pas les cris d'oiseaux tourbillonnants,
> Hors d'haleine, accourus dans un vol de tempête,
> Affolés de lumière à se briser la tête
> Aux grands vitrages clairs de ces feux rayonnants (1).

(1) Poésies d'André Lemoine, Alphonse Lemerre, éditeur.



Nous passons une journée à parcourir Bordeaux et à visiter ses quais, qui offrent un panorama des plus variés. La place des Quinconces, les allées de Tourny, promenade charmante et très-animée ; les fossés de Bourgogne et d'Albret, la place de l'Hôtel-de-Ville et la mairie, autrefois l'hôtel de la préfecture ; l'église Saint-Michel et la tour, où l'on voit, dans un caveau, des cadavres ayant la peau parcheminée, avec les cheveux et la barbe. Le théâtre est fort beau et rappelle l'Odéon quant à l'extérieur. Le musée est peu riche ; il faut toutefois y remarquer une *femme adultère* du Titien, quelques Ruysdaël et Téniers.

Partis le soir par le chemin de fer, nous arrivons vers le matin dans la capitale de la grasse et molle Touraine, comme l'appelait le Dante.

Être située entre deux rivières, la Loire et le Cher, entourée de plaines chargées d'arbres à fruit, de champs de blé, de collines couvertes de vignes et peuplées de maisons de campagne, d'abbayes, de tours en ruine ; ici, des îles charmantes, là, les deux tours de la cathédrale qui apparaît au milieu du feuillage ; posséder un pont réputé l'un des plus beaux de l'Europe en 1834, quoique Sthendal écrivît en 1837 : « Il faut être journaliste payé ou rédacteur « d'un annuaire départemental pour avoir le front « de trouver cela beau ; » avoir donné naissance à Charles VIII, à Agnès Sorel, à Gabrielle d'Estrées et à mademoiselle de La Vallière ; à Racan et à Descartes, à Balzac et à leur maître à tous, à Rabelais ; posséder tout cela dans son passé et pour bien des gens ne devoir sa célébrité qu'à ses pruneaux !...

Nous dirigeant sur le château de Chenonceaux, nous apercevons en passant, les quelques restes du château de Plessis-les-Tours, bâti en briques. C'est

là que, caché à tous les yeux, Louis XI faisait pendre aux arbres voisins ceux qu'il redoutait ; c'est là qu'il mourut en 1483, tremblant et soupirant à l'idée de la mort, comme le dernier des hommes, enrichissant son médecin et appelant un saint du fond de la Calabre.

A Amboise, nous montons visiter le château fondé par les Romains, rebâti au IVe siècle et modernisé par Louis-Philippe 1er, auquel il appartient. L'extérieur est très-fortifié, défendu par une tour de près de 100 pieds de haut, au sommet de laquelle l'on peut arriver en voiture par un chemin circulaire intérieur. Abdel-Kader devait y passer plus tard cinq années, prisonnier des Français. Une demi-heure après, l'on part pour Chenonceaux où l'on cherche un gîte, et, voyant écrit sur une porte en gros caractères : *Bon vain*, *bon logis*, nous entrons. Semblable à celle de Philémon et Baucis,

La table où l'on servit le champêtre repas.
Fut d'ais non façonnés à l'aide du compas.

Les mets furent à l'avenant, Boileau les a décrits dans sa fameuse satire, et arrosés de ce vin du Cher, noir et épais, dont une dose homéopathique suffit pour colorer le litre tourangeau.

Le château de Chenonceaux, bâti par François Ier, s'élève à l'extrémité d'un pont jeté sur la rivière. On entre par une magnifique salle des gardes, décorée des anciennes tapisseries et des mêmes meubles qu'au temps du roi. On nous fit voir les lits de Catherine de Médicis et de Diane de Poitiers, la chaise en ébène, où Marie Stuart, se trouvant mal, se laissa choir, un peu avant son départ pour l'Angleterre ; c'est peut-être là, que la pensée de ces vers célèbres lui vint à l'esprit :

Adieu, plaisant pays de France,
O ma patrie
La plus chérie,
Qui a nourri ma jeune enfance!
Adieu! France, adieu! mes beaux jours!
La nef qui déjoint nos amours
Na eu de moi que la moitié :
Une part te reste, elle est tienne;
Je la fie à ton amitié,
Pour que de l'autre il te souvienne!

VOYAGE EN SUISSE

(1859)

Dans les premiers jours de juillet 1859, nous étions réunis entre amis à la campagne, et nous parlions voyages. Les uns vantaient les Pyrénées, leurs montagnes, leurs gaves bondissants, leurs vallées si verdoyantes ; les autres préféraient la Suisse, ses lacs, ses glaciers, ses cascades. Un des convives, homme d'esprit, mais sceptique et railleur, vient à s'écrier : « Que parlez vous de la Suisse ? Au point de vue du « pittoresque et de l'imprévu en voyage, elle se « meurt, elle est morte ! Vous croyez encore à ses « précipices, à ses torrents, à ses dangers, aux périls « à affronter, aux couchers bien durs, au pain et au « lait pour toute nourriture ! quelle erreur, quelles « déceptions vous attendent ! La route qui mène aux « glaciers et aux avalanches, sablée comme une allée « de jardin, est couverte de voitures ; des vapeurs nu- « mérotés comme des fiacres de Paris vous attendent,

« vous traversent et vous livrent à des cochers qui « vous mèneront où vous voudrez. Interlaken, un « des plus beaux sites du monde, est une succursale « du boulevard des Italiens, et des toilettes sorties « des mains de Palmyre disputent à la Yung-Frau, « l'admiration des dandys. Le soir, sur une vaste « pelouse, la danse, la musique, toutes les habitudes « de Paris...... Avancez vers Lauterbraun; la route « est tout aussi belle, tout aussi facile; les mendiants « abondent sous toutes formes, jeunes filles of- « frant des bouquets, enfants, des chalets; tout est « prévu, arrangé, étiqueté. Ici des escaliers et des « balcons près des cascades; là des repos ménagés « pour vous vendre du lait ou des pierres du glacier; « plus loin et partout, des gens qui demandent, des « mains qui se tendent vers vous. Montez encore, « traversez les nuages : arrivés, poudreux et fatigués « au sommet, un hôtel se présente, une porte s'ouvre, « et vous voilà au milieu d'une salle étincelante de « dorures et de lumières. Vous êtes ébloui par la toi- « lette des femmes, enivrés par l'odeur des fleurs, « charmés par les sons de la musique..... Non, non, « vous n'êtes plus cette Suisse agreste et sauvage, « si chère aux voyageurs d'autrefois. »

Cette boutade fut attaquée, défendue tour à tour, personne ne voulut se prononcer à la légère; la question était grave, il fallait voir par ses yeux pour bien juger, et, huit jours après, le 18 juillet, nous montions en chemin de fer pour la Suisse.

Autrefois c'était en diligence que je partais. Quels souvenirs : la diligence, le grand fouet du postillon, les grelots retentissants des chevaux qui se cabrent, le coin si recherché de l'intérieur, la connaissance vite établie, si les compagnons de route vous plaisent, les

côtes montées à pied, quelquefois deux à deux; le raccourci sous bois que l'on prend pour aller plus vite et arriver plus tard! Les villes bruyamment traversées, la table d'hôte si attendue, si gaie souvent, si elle n'est pas entravée par la morgue orgueilleuse des gens du coupé, le cri du conducteur : *En voiture, messieurs*, venant vous presser au milieu du repas; puis les sites que l'on peut admirer, les incidents du chemin, la nuit qui doucement arrive et vous endort..... à peu près! quels charmants souvenirs qu'on ne retrouve plus avec le chemin de fer!

Adieu, le village et l'auberge avenante
Et la vieille aubergiste, et la jeune servante
Du Grand Cerf ou du Lion d'or!

Partis de Paris à six heures du matin, on arrive à Nancy à cinq heures et demie après une journée de 35 degrés de chaleur. Le soir on se promène sur la place *Stanislas*, l'une des plus belles que l'on puisse trouver en France, placée au centre de la ville, ornée d'hôtels et de pavillons construits sur un plan uniforme; aux deux angles de la place, il faut admirer des grilles en fer dorées, d'un travail riche et élégant, exécutées par le celèbre serrurier *Lamour ;* elles donnent accès à la *Pépinière*, dont la terrasse et le jardin anglais sont le rendez-vous de la société élégante.

19 juillet. — Au sortir de Lunéville, on commence à apercevoir les Vosges. Voici les premières montagnes ; on se prépare à en admirer les sommets et les pentes, mais un tunnel se présente, on le franchit dans une obscurité profonde, et, quand le jour revient, les montagnes ont fui ! Les deux tours en ruine de *Lutzelbourg* se laissent entrevoir, le paysage est grandiose. Le rail-way traverse le canal de la Marne au Rhin; un immense château en briques rouges frappe

les yeux, on est à la station de *Saverne*. Le château, qui date de 1670, reconstruit par le cardinal Louis de Rohan, fut affecté par Napoléon III aux veuves des hauts fonctionnaires de l'Empire. Il est presque inhabité, personne n'y est venu, et la solitude y a remplacé les fêtes d'il y a cent ans. Le marquis de Valfons nous dit dans ses mémoires récemment publiés : « La « maison comptait sept cents lits, cent quatre-vingts « chevaux, des calèches à volonté ; il y avait toujours « de vingt à trente femmes des plus aimables de la « province, sans parler de celles de la cour et de Paris. « La plus grande liberté y régnait ; un maître d'hôtel « parcourait le matin les appartements, prenant note « de ceux qui voulaient être servis chez eux. Le soir « tout le monde soupait ensemble, ce qui avait tou- « jours l'air d'une fête. Le cardinal trouvait des « expédients à tout. Le château était si plein un jour « que j'arrivais de Strasbourg avec quelques femmes, « qu'une dame veuve avec un jeune militaire crut « qu'il ne fallait point prolonger son séjour. « Elle vint prendre congé du cardinal qui demanda « pourquoi un si prompt départ. — « Monseigneur, « l'univers est ici ; je reviendrai quand la foule sera « un peu diminuée. — Non, madame, il faut demeu- « rer. Le valet de chambre tapissier, chargé de la « distribution des appartements, faisait la grimace et « répétait tout bas à son maître : — Monseigneur, il « n'y a pas de quoi la loger. — Taisez-vous, vous « êtes un sot. Est-ce que l'appartement des bains est « plein ? — Non Monseigneur. — N'y a-t-il pas deux « lits ? — Oui, Monseigneur, mais ils sont dans la « même chambre, et cet officier... — Eh bien ! ne « sont-ils pas venus ensemble ? les gens bornés « comme vous voient toujours tout en mal. »

Mais Saverne et son château sont déjà loin ; le temps est lourd, orageux, l'on arrive à Strasbourg à quatre heures et demie.

Strasbourg est remarquable par son pavé, qui est détestable, etle patois allemand qui est insupportable. Une douloureuse légende se rattache à la première horloge astronomique de la cathédrale. Le chapitre souverain voulant une œuvre digne de sa magnifique cathédrale, fit un appel aux mécaniciens les plus habiles, aux astronomes les plus savants. Un homme se présenta, ses services furent acceptés. Il se mit à l'œuvre, et, en 1352, l'horloge fut terminée. C'était une véritable merveille, dépassant tout ce que le chapitre avait pu espérer; les chanoines se retirèrent pour délibérer sur la récompense promise ; mais une réflexion leur vint à l'esprit : l'homme qui avait fait cette horloge ne pouvait-il, instruit par l'expérience, en faire une plus merveilleuse encore pour une autre ville? Un seul moyen est proposé, accepté et mis de suite en exécution : le malheureux est privé de la vue ! On lui apprit ensuite la cause de ce traitement barbare : « Insensés ! s'écria-t-il, qu'avez-vous « fait ? l'horloge n'est pas achevée, une pièce y man- « que, et moi seul connais sa place. » On se hâte de le conduire près de son chef-d'œuvre; mais, à peine arrivé, il saisit un rouage qui conduisait tout le mécanisme, le brise et arrête ainsi pour toujours ces mouvement ingénieux qui devaient faire sa gloire et celle de Strasbourg. On essaya de la réparer en 1550 ; elle cessa de fonctionner en 1789. En 1838, M. Schwilgué, Strasbourgeois, commença celle qui existe aujourd'hui et la termina en 1842.

La soirée se termina à la *Robertsau*, promenade charmante sur la rive droite de l'*Ill*, ornée d'allées,

dont quelques unes ont été dessinées par Le Nôtre, de pelouses, de massifs d'arbustes, de corbeilles de fleurs, et conduisant à l'*Ile du Wacken*, dans laquelle s'élèvent de jolies maisons particulières.

20 juillet. — En nous rendant à la gare, traversant une partie de la vieille ville, nous remarquons quelques anciennes maisons en bois, avec ces grands toits qui offrent tant de combinaisons variées pour finir l'édifice. Une des décorations qui nous frappe le plus, ce sont des nids établis sur les hautes cheminées et destinés aux cigognes, qui, n'étant jamais inquiétées, sont fort peu farouches et viennent chercher presque dans la main leur nourriture, ou volent au-dessus du marché à un demi-jet de pierre.

Bâle (à midi à l'hôtel de la Cigogne), offre à première vue un aspect triste et froid, une impression de solitude ; les rues et les maisons sont d'une exquise propreté ; des bancs relevés pendant l'hiver et incrustés dans la muraille, des mains courantes en fer viennent en aide aux passants. La cathédrale, construite sur un plateau qui domine le Rhin, manque de légèreté et n'a aucune valeur historique. Ce qu'elle renferme de plus curieux, c'est le tombeau d'Érasme, le mausolée de l'impératrice Anne, épouse de Rodolphe de Habsbourg, fondateur de la monarchie autrichienne, et la salle du fameux concile de 1431, entourée des mêmes bancs de bois sur lesquels s'assirent les membres qui y prirent part. Le musée brille surtout par les Holbein qu'il contient. Nous admirons la *Passion* sur bois, en huit compartiments dont, en 1641, le prince Maximilien de Bavière offrit vainement 30,000 florins ; le portrait d'Érasme et un *Christ mort*.

Comme nous sortions, nos yeux se portèrent sur un

tableau qui nous arrêta soudain. Une femme d'une quarantaine d'années tient d'une main, sur ses genoux, une petite fille, tandis que l'autre s'appuie sur l'épaule d'un jeune garçon. La figure de la mère exprime une souffrance datant de loin, une résignation profonde, simple et vraie. Les trois visages sont pâles, les yeux rougis par les pleurs ; le fils, vu de profil, regarde sa mère d'un œil tendre et doux. Il est impossible de ne pas se sentir ému à la vue de cette toile si expressive qui vous retient malgré vous. Votre père nous en fit saisir toutes les beautés.

— Quel grand artiste ! s'écria-t-il.

A ce mot, un petit vieillard qu'on aurait cru sorti lui-même d'un cadre d'Holbein, et qui se trouvait à nos côtés, nous dit :

— Quel chef-d'œuvre, n'est-il pas vrai ! Quel génie, quelle âme il a fallu pour comprendre et exécuter une pareille peinture ! Connaissez-vous l'histoire de ce tableau ?

Puis, sur un signe de tête négatif, il continua :

« — Un soir, ici même, Holbein, la figure animée, « la chanson aux lèvres, arrive en chancelant à la « porte de son humble logis ; il ouvre. Une faible « lumière éclaire une triste scène : près d'un foyer « sans feu, sa pauvre femme est assise avec ses en- « fants. Ils ont faim, et Holbein sort d'une orgie. « A la vue du chef de la famille, aucun reproche ne « s'échappe des lèvres de la malheureuse mère. Quel « sentiment a éprouvé Holbein ? quel remords le dé- « chire ? d'où vient qu'il s'arrête, qu'il tarde à s'élan- « cer, à entourer de ses bras ces chers abandonnés ? « Immobile au seuil de la porte, il contemple le « groupe silencieux et froid comme la pierre. Un cri « s'échappe de sa poitrine. Est-ce le mari, le père qui

« le pousse? Non, c'est le grand artiste! Sublime!
« Ne bougez pas! Paix, pas un mot, pas un mouve-
« ment, pas un geste! Quel tableau! Et il court cher-
« cher son crayon, ses pinceaux. Il s'agenouille, il
« se complaît à reproduire ces physionomies dou-
« loureuses, à imiter ces traits qui trahissent les an-
« goisses de la faim. Silence, malheureuse mère,
« malheureux enfants! Souffrez la nuit comme vous
« avez souffert le jour. Respect à l'inspiration du
« grand artiste! Retenez vos soupirs, étouffez votre
« plainte; mais pleurez, pleurez; vos pleurs l'enthou-
« siasment. Félicitez-vous, groupe misérable, vous
« serez son chef-d'œuvre! »

— Et voilà, continua notre cicerone, comment Hans Holbein fut un grand artiste.

Il en est ainsi : le génie ne voyant que son œuvre immortelle, y sacrifie tout sans pitié, les joies et le bonheur du foyer domestique, ses propres douleurs, les tortures secrètes de son âme, sa vie même. C'est Holbein, qui ne voit dans le visage de sa compagne, triste et muet reproche de son indigne conduite, qu'un sujet palpitant pour ses pinceaux; c'est Molière mettant son cœur à nu dans Alceste; c'est Talma poussant un cri déchirant en apprenant tout à coup la mort de son père et disant quelques instants après : « Ah! si je pouvais retrouver ce cri-là sur le théâtre! » Et, lorsqu'à son tour il se vit lui-même en face de la mort, prenant un miroir et regardant son visage décharné : « Quel malheur, murmura-t-il, de ne pas jouer Tibère avec ce visage-là! » C'est Paganini mourant de son violon, comme la fille du conseiller Krespel meurt de son chant dans Hoffmann; c'est Lamartine immortalisant sa douleur dans ces vers sur la perte de sa fille :

C'était le seul débris de ma longue tempête,
Seul fruit de tant de fleurs, seul vestige d'amour,
Une larme au départ, un baiser au retour,
Pour mes foyers errants une éternelle fête ;
C'était sur ma fenêtre un rayon de soleil,
Un oiseau gazouillant qui buvait sur ma bouche,
Un souffle harmonieux la nuit près de ma couche,
Une caresse à mon réveil !

C'était plus : de sa mère, hélas ! c'était l'image ;
Son regard par ses yeux semblait me revenir,
Par elle mon passé renaissait avenir,
Mon bonheur n'avait fait que changer de visage ;
Sa voix était l'écho de dix ans de bonheur,
Son pas dans la maison remplissait l'air de charmes,
Son regard dans mes yeux faisait monter les larmes,
Son sourire éclairait mon cœur.

Maintenant tout est mort dans ma maison aride,
Deux yeux toujours pleurant sont toujours devant moi ;
Je vais sans savoir où, j'attends sans savoir quoi ;
Mes bras s'ouvrent à rien, et se ferment à vide.
Tous mes jours et mes nuits sont de même couleur ;
La prière en mon sein avec l'espoir est morte.
Mais c'est Dieu qui l'écrase : ô mon âme ! sois forte.
Baise sa main sous la douleur !

C'est mademoiselle Desclée, enfin tuée par le théâtre, ainsi que l'exprime A. Dumas fils dans ces belles paroles prononcées sur la tombe de la sympathique artiste :

« Oui, tuée ! Cet art où elle a été la première ; cet « art si séduisant, si acclamé, si enivrant ; cet art est « mortel à certaines organisations d'élite. L'émotion « que nous, spectateurs, nous sommes mille ou douze « cents à partager et qui est si grande encore, si exi« geante, qu'elle nous fait éclater en larmes, en cris et « en applaudissements ; cette émotion, l'artiste dra« matique est forcé de la contenir longtemps tout en« tière en lui seul. Rude métier ! Ce sourire qui nous

« charme, cette intonation qui nous pénètre, ce mou-
« vement, ce geste, ce cri qui nous exalte et fait mon-
« ter notre âme jusqu'aux lèvres de ce comédien, sa-
« vez-vous ce qu'ils lui coûtent ? Que d'études, que de
« battements de cœur, que de fièvres, que d'insom-
« nies, que de luttes avec la nature pour la nature ! Il
« observe, il compare, il se souvient. Afin de traduire
« le poëte, de s'emparer du spectateur, il descend
« dans les profondeurs de son être à lui ; il fouille, il
« remue, il agite, il exhume, il dissèque, il profane
« quelquefois. Qu'importe ! il faut qu'il soit vrai ; le
« démon le tient et le public l'appelle ! Ses impres-
« sions les plus intimes, ses souvenirs les plus se-
« crets, ses douleurs les plus sacrées, ce qu'il a
« caché à son meilleur ami, ce qu'il a voulu se ca-
« cher à lui-même, l'artiste le réveille tout à coup ;
« il recommence la passion avec laquelle il croyait
« avoir fini ; il ressuscite la douleur qui se croyait
« morte ; il remet son âme dans l'état nécessaire à
« son art ; il contraint ce qui n'était plus à être de
« nouveau pour donner la vie à ce qui veut être, et il
« dit : « Viens, souvenir ; viens, amour ; viens, re-
« mords même ; répète-moi ce que tu m'as dit autre-
« fois ; il faut que j'aime et que je souffre ; il faut que
« je fasse aimer, il faut que je fasse pleurer, il faut
« que je charme et que j'épouvante des milliers de
« créatures humaines. Je te vends momentanément
« mon âme, et, s'il le faut, je suis prêt à l'attentat et
« au sacrilége. »

Nous sortons du musée. Pendant que ma fille et son mari vont visiter le vieux Bâle qui se prolonge sur les bords du Rhin, tombé du haut des Alpes, car en arrivant à Bâle, il a déjà descendu une pente de 6,000 pieds, je fus m'asseoir sur la terrasse plantée de

marronniers qui s'étend derrière l'abside de la cathédrale, d'où la vue s'étend sur la ville et sur le fleuve jusqu'aux montagnes de la forêt Noire. Ma pensée se reporta sur cette pauvre femme qu'Holbein devait abandonner plus tard dans la misère, pour aller prodiguer en de folles dépenses les sommes considérables qu'il gagna à la cour de Henri VIII. De combien de sang, de combien de ruines, de combien de larmes se compose souvent le génie qui fait notre admiration! Il faut qu'il accomplisse son œuvre ici-bas; comme le Juif errant, il marche, marche toujours, l'œil fixé sur le but, et sans regarder tout ce qui sombre, hélas! autour de lui, sans se préoccuper de cette poussière humaine qu'il broie sous ses pieds.

Et marche d'un pas intrépide
Au but que la gloire a montré!

21 Juillet. — De Bâle à Zurich, le pays est assez plat jusques à Brugg, où commence une série de paysages intéressants, avec les Alpes dans l'éloignement. Nous avons laissé nos *boîtes* françaises, pour des wagons où du moins l'on peut quitter sa place, circuler d'un endroit à l'autre, descendre et monter à son gré aux arrêts, sans être à chaque instant entravé par un chef de gare grincheux, exécutant d'une manière vexante un règlement souvent ridicule. Ne devant demeurer à Zurich qu'un jour, nous laissons nos malles en consigne, et nous nous rendons pédestrement, un sac ou une valise à la main, à l'hôtel de Belle-Vue. Deux ou trois domestiques se précipitent, le portier s'avance lui-même au-devant des voyageurs; mais tout ce monde en habit noir et en cravate blanche, voyant que rien ne nous suivait, qu'aucune cargaison de bagages ne nous accompa-

gnait (ma fille n'en était pas encore à cet heureux temps où il lui fallait veiller au transbordement d'une trentaine de colis) tout ce monde, dis-je, tourne le dos et nous laisse en présence d'une simple servante, qui veut bien s'occuper de nous trouver deux chambres. Quelques malles vides, une voiture de place, impertinents et vaniteux, l'on nous traitait en prince! Gœthe voyageant fort jeune dans cette même Suisse rapporte dans ses mémoires :

« Quelle misérable créature, l'homme n'est-il pas, « quand il s'est dépouillé de toute vanité! Avant-hier « nous fûmes accostés par un jeune homme qui nous « déplut extrêmement, à Ferdinand et à moi; ses « côtés faibles étaient évidents, sa frivolité mani- « feste, son attention pour l'extérieur frappante; « nous le regardions comme nous étant très-inférieur, « et il était partout mieux reçu que nous. Entre autres « sottises, il portait un gilet de dessous de satin « rouge, taillé autour du cou de telle sorte qu'il sem- « blait être le ruban d'un ordre. Nous ne pûmes nous « défendre de le railler sur cette sottise; il nous « laissait tout dire, tirait de la chose un excellent « parti, et sans doute se moquait de nous à part lui. « En effet, l'hôte et l'hôtesse, le cocher, le garçon, « les servantes et même quelques voyageurs se lais- « saient éblouir par ce faux ornement et traitaient « notre compagnon plus poliment que nous. Il était « le premier servi, et, à notre grande confusion, nous « vîmes que les jolies filles de la maison lui adres- « saient leurs plus vives œillades; à la fin nous dûmes « payer par portions égales, la note que ses airs dis- « tingués avaient élevée. Maintenant, qui était dupe? « assurément ce n'était pas lui. »

Zurich n'a rien qui frappe et fixe le souvenir, si ce

n'est son lac ; seulement la Ville n'en permet pas l'accès. Les propriétaires riverains en ont envahi les bords : deux hôtels Brauer ont empiété sur l'ancienne promenade publique, puis l'ont fermée, de sorte qu'il faut, ou s'introduire dans les jardins de l'hôtel dont on peut vous prier de sortir, ou faire une demi-lieue pour jouir à son aise des eaux bleues et transparentes du lac.

22 juillet. — Comme avant-goût à nos courses de montagnes, nous entreprenons l'ascension de l'*Utliberg;* de Zurich au sommet, il y a deux heures de marche ; l'on part par trente-six degrés de chaleur en suivant une route faisant de capricieux détours à travers des vertes prairies et des collines boisées, bientôt la montée devient rude, nous commençons, Ludovic et moi, notre apprentissage des *raccourcis* de montagnes. On arrive à une sapinière, halte d'un moment, sentier qui s'enfonce dans les bois contournant d'énormes rochers, et arrivée au plateau où se trouve un chalet servant d'auberge. Après un repos de deux heures, nos enfants ayant pris les devants, nous regagnons Zurich, moins gaiement qu'en allant. La chaleur écrasante et la fatigue ont donné à ma femme une violente migraine accompagnée de fièvre. Ma fille est allée se baigner ; sa mère va la rejoindre, et bientôt migraine et fièvre disparaissent comme par enchantement dans les eaux bienfaisantes du lac. Une bonne nuit chassa les inquiétudes que nous avait causées, pour la suite de notre voyage, ce début malencontreux, et l'on put partir le lendemain matin pour *Schaffouse*,

Rassurés et remis d'une alarme si chaude.

23 juillet. — « Figurez-vous un Anxur suisse, un

« Terracine allemand, une ville du xve siècle, dont
« les maisons tiennent le milieu entre les chalets
« d'Anterseen et les logis sculptés du vieux Rouen, per-
« chée dans la montagne, coupée par le Rhin qui se
« tord dans son lit de roches avec une grande cla-
« meur ; dominée par des tours en ruine, pleine de
« rues à pic et en zigzag, livrée au vacarme assour-
« dissant des nymphes et des eaux, et au tapage des
« laveuses. »

Telle est l'opinion de M. Victor Hugo sur Schaffhouse, où Montaigne, en 1580, « ne vit rien de rare. »

Descendus à l'hôtel de la Couronne, où Gœthe logea en 1797, nous reconnûmes, en parcourant la ville, la vérité de la description de Victor Hugo, puis nous partîmes pour le château de *Laufen*, aujoud'hui hôtel public, où nous fîmes connaissance avec certain bouillon

Produit de pourpier jaune et d'autres herbes fades

que nous devions retrouver plus tard jusqu'au fond de la Hollande. Mais, n'étant pas venus là pour bien manger, nous courons vite à la *chute du Rhin*. Elle est fort habilement exploitée, et ce n'est que d'étape en étape, toutes bien gardées, qu'on peut parvenir à la contempler. Décidément *la nature* n'était pas encore *inventée* au temps où vivait Montaigne. Voici ce qu'il dit de ce magique tableau :

« Au-dessous de Schaffhouse, le Rhin rencontre un
« fond plein de gros rochiers, où il se rompt ; au-
« dessoubs, dans ces mesmes rochiers, il rencontre
« une pante d'environ deux piques de haut, où il faict
« un grand sault escumant et bruiant estrangement.
« *Cela arreste* le cours des bateaux et interrompt la
« navigation de ladite rivière. » A. Dumas nous la dé-

crit ainsi : « On arrive à une construction en planches « qu'on appelle *le Fischetz;* elle conduit si près de la « cataracte, qu'en levant la tête, on la voit se préci- « piter sur soi, et qu'en étendant le bras, on la tou- « che avec la main. C'est de cette galerie tremblante « que le Rhin est véritablement terrible de puissance « et de beauté. Là, les comparaisons manquent; ce « n'est plus le retentissement du canon, ce n'est plus « la fureur du lion, ce ne sont plus les gémissements « du tonnerre; c'est quelque chose comme le chaos, « ce sont les cataractes du ciel s'ouvrant à l'ordre de « Dieu pour le déluge universel, une masse incom- « mensurable, indescriptible enfin, qui vous op- « presse, vous épouvante, vous anéantit, quoique « vous sachiez qu'il n'y a pas de danger qu'elle vous « atteigne. »

Écoutez maintenant, mes enfants, la description de Lamartine :

De rochers en rochers et d'abîme en abîme
Il tombe, il rebondit, il retombe, il s'abîme;
Les débris mugissants roulent de toutes parts;
Le Rhin sur tous les bords sème ses flots épars;
De leur choc redoublé le roc gémit et fume;
Le flot pulvérisé roule en flocons d'écume,
Remonte, court, serpente; aux noirs flancs du rocher
Semble avec ses cent bras chercher à s'accrocher,
Sur les borbs de l'abîme accourt, hésite encore;
Puis, dans le gouffre ouvert, qui hurle et le dévore,
Réunissant enfin tous ses flots à la fois,
D'un bond majestueux tombe de tout son poids :
L'abîme en retentit, l'air siffle, le sol gronde;
Le gouffre, en bouillonnant, s'enfle et revomit l'onde!
Le fleuve, épouvanté, dans ses fougueux transports,
Retombe sur lui-même et déchire ses bords,
Et semble, en prolongeant un lugubre murmure,
De ses flots mutilés étaler la torture,

Et d'un cours insensé s'enfuyant au hasard,
En cent torrents brisés roule de toute part.

Nous passons le Rhin en bateau, approchant aussi près que possible de la chute pour la voir sous tous ses aspects; puis nous retournons à Schaffhouse pour prendre le bateau à vapeur qui doit nous conduire à *Constance.*

Le *lac de Constance* a 53 lieues d'étendue, sa plus grande profondeur est de 321 mètres et sa largeur est de 3 lieues et demie. Arrivés à l'embarcadère, nous sommes dans le grand *duché de Bade*, et la douane réclame les droits sur nos bagages; heureusement nos malles sont restées au bateau, et nous foulons le territoire badois sans avoir subi l'inquisition des agents du grand duc.

Deux heures à Constance, c'est beaucoup, c'est trop; nous nous bornons à faire la visite traditionnelle et obligée de la cathédrale, et à monter à la tour, le seul moyen de bien voir la ville, le lac et ses environs. La cloche nous appelle, le bateau file, touche à *Friedrichshofen* dans le *Wurtemberg*, s'arrête à *Landau* en *Bavière*, prend du monde à *Brégentz* en *Autriche* et nous remet en *Suisse* à *Rorschach*. Là, le chemin de fer, tout récemment établi, se dirige sur *Saint-Gall* par une route où, pendant le court trajet d'une heure, sont accumulés tunnels et viaducs, franchissant les montagnes et offrant à chaque moment des vues magnifiques sur le lac et les sommets ardus, surplombant le train qui s'enfuit trop rapidement pour le touriste.

Saint-Gall, l'une des villes les plus élevées de l'Europe, est admirablement située à 273 mètres au-dessus du lac de Constance, dans un vallon étroit, sur *la Steinach* dont les eaux, captées par vingt



aqueducs, approvisionnent plus de trois cents fontaines publiques ou particulières. Nous montons en une heure environ sur le *Freudenberg* par un sentier, parsemé de charmantes villas, qui le contourne. On embrasse dans leur ensemble le lac, les deux cantons de Saint-Gall et de Thurgovie, et les montagnes d'Appenzell. L'église ci-devant abbatiale, du VIIe siècle, a été reconstruite en 1755, et renferme de belles fresques de Moreto.

25 juillet. — Départ à six heures du matin par la poste suisse pour *Appenzell*, où nous arrivons à une heure. On déjeune, et, laissant nos malles à l'hôtel, nous gagnons à pied (une heure de marche) *Weissbad*, où nous comptons coucher pour faire le lendemait l'ascension du *Kamor*, élevé de 1,700 mètres, notre première course véritable, projet longtemps médité, entrée de jeu pour de plus rudes journées. La situation de Weissbad et son air excellent font sa seule réputation, car ses eaux n'ont aucune propriété particulière : c'est une de ces nombreuses cures au petit-lait comme nous devions en rencontrer tant d'autres.

Le ciel se brouille dans la soirée, des nuages s'amoncellent du côté du Kamor ; nous interrogeons chacun sur le temps de demain. Pourrons-nous faire notre ascension? fera-t-il beau? Question capitale dans les voyages en Suisse. On se couche toutefois avec l'espérance d'un beau lever de soleil.

Je dormais d'un profond sommeil, lorsqu'un bruit de pas au-dessus de ma tête,—les planchers en sapin sont fort indiscrets, — me réveille : on va, on vient, on s'agite, on parle ;

— Il m'est impossible de dormir ainsi.

— Mais pourquoi?



— Je suis sûr qu'il y en a une !

— Tu as toujours ces idées-là; dormons.

Le silence se fait, et je me prépare à continuer ma nuit. Au bout d'une demi-heure, une allumette pétille, on se lève, on paraît jeter à terre matelas et couverture.

— J'en étais bien sûre, je viens de la voir !

— Eh bien ! prends-la.

— Si tu crois que c'est facile !

Et l'on va, et l'on vient, et l'on pense la tenir, et elle s'échappe de nouveau.

Cette étrange discussion rappelle à mon souvenir, un coquet petit volume, *La Puce de madame Desroches* publiée par D. Jouaust dans sa curieuse librairie des bibliophiles. La scène se passe à Poitiers en 1579, dans le salon de Mademoiselle Catherine Desroches, appartenant à la lignée des *Précieuses* de Molière. Un jour dans le salon de cette dame, le savant Etienne Pasquier aperçut une puce qui s'était « parquée au milieu du sein » de Mademoiselle Desroches. Il s'ensuivit quelques propos badins, échange de deux pièces de vers entre Pasquier et Mademoiselle Desroches, et assaut général de tous ces graves magistrats, qui se prirent à célébrer la puce en français, en espagnol, en latin, voire même en grec. Mademoiselle Desroches avait commencé :

Petite puce frétillarde
Qui d'une bouchette mignarde
Succçotes le sang incarnat
Qui colore un sein délicat...
Quelquefois vous faites la morte,
Puis, d'une ruse plus accorte,
Vous fraudez le doigt poursuivant,
Qui pour vous ne prend que du vent...
Vous ne voulez être surprise :

Quand vous avez fait quelque prise
Vous vous cachez subtilement
Aux replis de l'accoutrement...
Vous sautelez à l'impourvuë,
Quand vous soupçonnez d'etre veue,

Et de vous ne reste, sinon
La crainte, l'adresse et le nom.

Et M. Estienne Pasquier de répondre :

Et partant, puce pucette,
Je veus, puce pucelette
Petite puce, je veus
Adresser vers toy mes veus...
Ces que madame par toy
Se puisse esveiller pour moy,
Que pour moi elle s'esveille
Et ay la puce en l'oreille.

Messieurs les avocats en la cour de Parlement, Claude Druet et Odet de Tournebu, ripostent à l'envi.

Cependant, le jour commence à paraître dans le chalet de Weissbad, le calme règne dans la chambre au-dessus, et nos enfants, déjà levés, nous pressent de partir ; mais, hélas ! il a plu toute la nuit, le ciel est encore trop menaçant pour se risquer dans l'ascension du Kamor, et ce n'est pas sans qu'une larme perle aux yeux de votre mère, que l'on renonce à partir.

Quelle triste et maussade chose que la pluie, quand elle vous prend dans un chalet ou dans un hôtel suisse ! Incertitude générale, délibération à chaque coin de la salle commune ; partira-t-on, ne partira-t-on pas ? On ne quitte pas les fenêtres, les yeux fixés aux sommets des montagnes, cherchant avec anxiété quelqué éclaircie qui permette d'espérer.

— Guide, le temps se lèvera-t-il ?

— Certainement, répondent-ils tous invariablement, dans la crainte de perdre une course.

— Hôtelier, fera-t-il beau?

— Eh! eh! Je crains bien que nous n'en ayons pour toute la journée, disent-ils tous invariablement, dans la crainte que leurs déjeuners leur restent.

Les timides attendent l'heure de midi; — les plus hardis se mettent en route. C'est ce que nous fîmes sur les dix heures, munis de parapluies, et voulant au moins parcourir un peu les environs. Ils sont ravissants, ces alentours de Weissbad, parsemés de chalets jetés sur de vertes collines; le soleil vient de dissiper les nuages, il brille sur ces pelouses encore humides, au milieu desquelles de jeunes enfants gardent de nombreux troupeaux de brebis et de vaches aux mamelles rebondies; les pâturages sont drus et gros, les grands bœufs se jouent au milieu des hautes herbes :

Ludit herboso pecus omne campo (1),

tandis que les pâtres réunis font entendre ces chants de montagnes, mélodieux et rustiques, que l'échorépète :

Dicunt in tenero gramine pinguium,
Custodes ovium carmina fistula (2).

Nous soupons et couchons à la maison des bains, devant retourner le lendemain à Appenzell et prendre la poste pour nous rendre à *Gaïs*.

Ce village d'une cinquantaine de maisons est groupé tout entier autour de la place de l'Église, ombragée par de vieux tilleuls. L'hôtel de la Couronne, encombré, ne peut recevoir que deux de nous, j'y laisse nos enfants et nous allons un peu plus loin, mais sur la

(1) Horace, *Odes.*, liv. III, ode 18.
(2) *Ibid*, liv. IV, ode 12.

place même, dans un chalet dépendant de l'hôtel.

Gaïs est surtout recommandé pour les cures de petit-lait; aussi voit-on beaucoup de poitrinaires toussant et toussotant, enveloppés et emmitouflés, à cause de l'air très-vif qui règne dans ces contrées.

27 juillet. — Ces dames se reposent. Nous montons sur le *Gaebris* (1220 mètres), d'où la vue traditionnelle s'offre à nos yeux. Tout à coup nous voyons au loin comme une fourmilière courant et s'agitant, de la fumée, puis de la flamme s'élever dans l'air. Nous regardons avec une longue vue : c'est un hameau qui brûle, événement qui malheureusement arrive trop souvent, parmi ces pauvres demeures construites en bois.

Nous mettons nos bagages à la voiture, et, conduits par un jeune enfant, nous quittons Gaïs par un sentier sous bois, prenons une route de montagne qui descend jusqu'à *Altstaeten* et gagnons *Sargans* par le chemin de fer. C'est un dimanche; le temps est beau, et la foule encombre les gares, les habitants des cantons de Glaris, de Saint-Gall et d'Appenzell se rendant à Zurich pour passer la journée. Les costumes sont pittoresques et variés; les coiffures surtout se font remarquer par leur élégance.

Bacon a dit : « Celui qui visite un pays étranger « avant d'avoir appris la langue de ce pays, va à l'é« cole au lieu de faire un voyage. » Cela est vrai dans une certaine mesure; mais cependant, il vaut encore mieux voyager dans un pays dont on ignore la langue, que de ne pas voyager du tout : on en est quitte pour quelques méprises pareilles à celle qui arriva à un de nos compagnons de route. On avait passé plusieurs stations sans s'y arrêter, et l'on arrivait à Trübbach, lorsqu'une dame, montée en même temps que nous,



met la tête à la portière et s'écrie, s'adressant à ses voisins :

— Oh! nous voici à *Abtritt!* A cette exclamation nous voyons plusieurs personnes sourire discrètement, d'autre rire franchement. Nous ne comprîmes rien d'abord à cet accès d'hilarité, et ce n'est qu'un peu après que nous sûmes que cette station d'*Abtritt* équivalait à celle de *Water-Closet* en Angleterre !

Sargans, détruit presque totalement par un incendie en 1811, est aujourd'hui entièrement reconstruit. Nous traversons à pied quelques prairies marécageuses, et nous allons jusqu'au pied du Rhatiskon, dont les flancs abruptes et déchirés, ferment tout passage au fond de cette vallée qui semble être au bout du monde.

Le bateau à vapeur nous conduit de Wallenstadt à *Wesen*. Les bords du lac sont plats à ses deux extrémités; mais, sur tout le reste de son cours, il est encaissé par des montagnes rocheuses qui le dominent comme d'immenses et gigantesques murailles. Ses eaux paraissent noires, ses bords sombres et sévères ; de nombreuses cascades s'élancent en bondissant. Nous voulûmes revoir sous tous ses aspects ce lac, le seul de ce genre dans toute la Suisse, et le lendemain, nous prenons le chemin de fer qui côtoie ses bords, et qui a dû s'y frayer un passage par neuf tunnels, dans lesquels se trouvent de distance en distance, des percées sur le lac, offrant dans leurs encadrements des tableaux merveilleux.

28 juillet. — *Wesen* n'est qu'un point de transition entre le canton de Glaris et de celui Zurich. On nous avait recommandé une promenade sur l'*Ammomberg ;* les brouillards qui existent presque tous les matins s'étant dissipés, nous partîmes par un brillant soleil

éclairant les cîmes des Alpes. Après avoir côtoyé le lac pendant quelque temps, le sentier s'élève en pente rapide sur une paroi de rochers à pic. Le chemin est bordé de gazon; partout des arbustes et des fleurs ; à chaque détour, un point de vue nouveau. Près d'un chapelle admirablement située, on contemple dans toute sa majesté le lac qu'on a sous les pieds, et le cours de la Lintte. La pente devient bientôt moins rapide; on traverse des prairies et des vergers qui conduisent à *Amden*, charmant village aux maisons éparses dans de gras pâturages.

29 juillet. — Au moment de quitter Wesen, nous nous apercevons qu'une de nos malles manque ! Oh ! les bagages, les malles, les colis, les embarras en voyage !

Seigneur, préservez-moi, préservez ceux que j'aime,
Frères, parents, amis et mes ennemis même,
S'en allant en voyage
Des mendiants nazillards, des hôteliers rapaces,
Des lits trop habités, des poulets coriaces,
Des colis et bagages !

Nous retournons à Zurich chercher l'enfant prodigue, et repartons de suite pour *Rapperschwyl*, rendez-vous indiqué du bateau qui doit nous mener à *Arth*, d'où nous ferons l'ascension du *Righi*. Après avoir traversé une partie du lac de Zurich, on atteint *Waedenschwyl*, où l'omnibus nous transborde à Zug sur le vapeur qui conduit à *Arth*. Nous y arrivons d'assez bonne heure pour prendre un bain dans les eaux azurées du lac et parcourir la ville, qui ne possède qu'une grande rue avec quelques maisons portant sur leurs façades, les portraits à la fresque des grands hommes de l'ancienne Suisse.

Samedi, 30 juillet. — A cinq heures du matin, dé-

part avec un guide et un mulet pour les dames, par un soleil qui nous promet une chaude journée. En sortant de Arth, on s'engage de suite sur les pentes du *Rossberg*, et l'on atteint au bout de vingt minutes, la chapelle qui a été construite sur l'emplacement occupé par un des villages écrasés lors du terrible éboulement du 27 septembre 1806. La partie de la montagne qui s'écroula avait un lieue de long et 32 mètres d'épaisseur. Cinq minutes suffirent pour transformer en désert une des plus riantes vallées de la Suisse. Quatre villages, cent-vingt maisons, quatre cent cinquante-sept habitants furent écrasés sous les ruines du Rossberg.

Nous traversons cet amoncellement de rocs incrustés dans la terre, sur lesquels le temps a fait pousser ça et là quelques plantes; la route devient plus raide, et l'on passe successivement devant treize chapelles jusqu'à la quatorzième et dernière, où se trouve la petite église de *Notre-Dame-des-Neiges*. Ce chemin est fort animé; de nombreux voyageurs se rencontrent à ce point, où aboutissent les huit chemins qui conduisent aux diverses localités situées au bas du Righi. Quelques voyageurs, craignant de ne pas trouver de chambre au *Kulm*, s'arrêtent à cet endroit. Après un moment de repos, notre guide nous presse de partir, la nuit arrivant; nous poursuivons, *tirant de l'aile*, et nous mettons enfin le pied sur le sommet du Righi.

Le grand hôtel est comble; on ne peut nous offrir que deux chambres dans la succursale, ce que nous sommes fort heureux d'accepter; nous courons bien vite réparer, tant bien que mal, les dégâts que la marche et la poussière ont faits à notre modeste toilette, et nous allons un peu à tâtons au grand-hôtel

pour le repas du soir. Une porte s'ouvre devant nous ; nous entrons dans une salle étincelante de bougies et de fleurs ; une table de cent couverts, richement garnie, est éclairée au milieu par trois grands lustres; dans les embrasures des fenêtres, sont dressées vingt à trente tables de quatre à six couverts. L'odeur des fleurs, des mets, le bruit du champagne, les rires des convives, la transition si prompte du froid du dehors à la chaleur de la salle ; tout cela nous éblouit, nous étourdit, et nous nous hâtons de nous asseoir à une petite table heureusement vide, nous demandant si nous sommes bien réellement à quelque 1,800 mètres au-dessus du niveau du boulevard des Italiens.

A neuf heures, tout le monde se retire pour aller prendre un repos bien acquis, et se trouver prêt au rendez-vous du matin. A peine rentré, j'entends du bruit dans le corridor sur lequel donnent nos chambres, je sors et je vois Ludovic en grandes explications avec la servante ; pas de chance, le malheureux ! Il avait beau moduler sur tous les tons possibles le seul mot d'allemand que nous avions appris au chemin de fer, la bonne, impassible, ne bougeait pas. Enfin le danger devenant pressant, une pantomime accentuée, ô bonheur ! arrache des *ya ya* à la servante, et ils s'éloignent, tous deux satisfaits, l'un de s'être fait comprendre, l'autre d'avoir compris.

Une heure avant le lever du soleil, les sons aigus d'une longue corne de bois, réveillent les voyageurs. On se lève, on se couvre chaudement, sans emporter les couvertures de son lit, (recommandation expresse affichée dans chaque chambre), et l'on se rend à la hâte sur le plateau, car le roi soleil n'attend pas.

Topffer, dans ses *Voyages en zig zag*, dit : « Voir

« lever le soleil, c'est un goût que tout le monde « n'a pas ; plusieurs préfèrent que le soleil les voie « se lever. Le spectacle a beau être magnifique, au « sortir du lit, on en jouit mal : l'âme dort encore, « elle se laisse faire sans s'en mêler ; et quand, ré- « veillée à la fin par les splendeurs de l'aube, elle « serait disposée à en jouir, elles se sont noyées dans « la blafarde lumière du matin. » Ce qui l'excuse, c'est qu'il ajoute quelques lignes après : « Au surplus, « le soleil ne se lève pas ce matin. » Nous fûmes plus heureux ce jour-là et deux Américains, venus tout exprès de New-York, n'eurent pas à regretter leur voyage. Après quinze ou vingt minutes d'attente, un frémissement parcourt la foule. Un rayon de lumière bien faible apparaît vers l'est ; peu à peu, il devient une raie d'or tout le long de l'horizon, se teinte de plus en plus en rose, et illumine lentement l'un après l'autre tous les sommets des montagnes ; l'espace qui sépare le Righi de l'horizon, sombre encore, s'éclaire ; les forêts, les collines, les lacs, les villes apparaissent indécis sous une vapeur vague et froide, jusqu'à ce que le disque du soleil ait dardé ses rouges rayons sur le paysage.

L'ombre diminue
Et, comme une nue,
S'élève et s'enfuit...

Il faut se hâter de regarder et d'admirer, car des brouillards jaloux s'élèvent rapidement du fond des vallées et cachent une partie de ce merveilleux panorama.

Comme nous étions encore sous le charme, un cicerone s'approche et nous demande si nous voulons qu'il nous explique la vue du Righi ! Il paraît qu'il y

a rivalité entre le Righi et le mont Pilate; du premier, on peut apercevoir onze lacs, tandis que du Pilate on n'en voit que neuf. Nous laissons notre homme pérorer; nous nous isolons de la foule et admirons tout simplement ce que nous voyons, sans nous préoccuper si cette tache là-bas, là-bas, est un lac, si ce point noir est une cathédrale. La position est d'autant plus belle que rien ne fait obstacle à la vue, et que les quatre points cardinaux offrent une circonférence de cent lieues d'étendue.

31 juillet. — Nous déjeunons au grand hôtel, charmés par des chœurs que chantent, sans accompagnement d'instruments, de jeunes Suisses faisant leur tour du pays, et nous partons à pied, ayant dirigé nos bagages vers Lucerne, pour descendre à Woegis et y prendre le bateau. La route se déroule en zig-zag à travers des rochers, des bois et des pâturages jusqu'à Kaltbad, station de bains. Tout en marchant, nous entendons, un peu plus bas, une voix jeune, pure et fraîche, vocalisant de ces tyroliennes qui font tant de plaisir au milieu des montagnes. Nous cherchons à entrevoir la chanteuse, qui paraît un instant, cueille une fleur, file et module un son, puis disparaît légère comme un oiseau. Elle nous précède ainsi et nous conduit jusqu'aux premières maisons de Woegis, où le bateau, qui fait le tour du lac, nous prend et nous mène à Lucerne.

Le lac des Quatre-Cantons, le plus poétique de la Suisse, n'a que 8 lieues dans sa plus grande longeur; les aspects en sont imposants et variés, les légendes terribles ou touchantes. Sa forme très-irrégulière ressemble à une sorte de croix brisée, qui se subdivise en quatre lacs, le lac d'Alpnach, le lac de Küssnacht, le lac de Buochs et le lac d'Uri, réunis en un seul,

connu sous le nom de lac de Lucerne ou des Quatre-Cantons.

Si, en arrivant à Lucerne, vous suivez la rive gauche, vous dirigeant vers la cathédrale, vous verrez, avant d'arriver à l'hôtel des Postes, le théâtre, puis un café à mine assez engageante extérieurement, et portant le nom de *café du Théâtre*. Surtout, n'y entrez pas; quelque faim que vous ayez, quelque pressantes que soient les invitations de votre estomac, n'y entrez pas : il vous en sera très reconnaissant !

La ville n'a rien de bien remarquable, elle est coupée en deux par la Reuss, que l'on traverse sur des ponts couverts, dont l'un, le pont des Moulins, est orné de trente tableaux, représentant la danse des morts. A chaque tableau, est ajoutée une inscription menaçante ou moqueuse; c'est la mort avec tous ses vices, sous toutes ses faces, sous tous ses costumes : roi, guerrier, magistrat, noble, paysan.

Il ne faut pas quitter Lucerne sans entrer au jardin où se trouve le fameux lion suisse sculpté par Thorwaldsen en bas-relief, dans une grotte creusée elle-même sous une paroi de rocher, que couronnent des plantes grimpantes, et du haut duquel se précipite un filet d'eau dans un bassin fait tout exprès pour le recevoir. Au-dessus du lion, sont gravés les noms des Suisses morts le 10 août 1792, en défendant la famille royale de France.

2 août. — Notre journée doit être bien remplie; nous quittons Lucerne pour aller coucher à Brientz en traversant le Brunig. Nos bagages adressés à Interlaken, nous montons en bateau pour Alpnach, petite ville située au pied du mont Pilate, station forcée des voyageurs allant de Lucerne dans l'Oberland, et qui se compose d'un grand hôtel et d'une vaste et belle

église, sur le fronton de laquelle se lisent ces mots en allemand : « Pourquoi tant de dépenses ? — Parce que cette maison est la maison du Seigneur. »

Nous prenons place dans les diligences suisses pour Lungern. La route est charmante jusqu'à Sarnen, parsemée de maisons de campagne, et monte ensuite assez longtemps à travers un bois serré et dont le feuillage épais la laisse presque totalement dans l'ombre. Lungern est construit en maisons hautes et massives, aux fenêtres surmontées d'un petit auvent pour écarter la neige ; ce ne sont pas encore ces jolis chalets aux escaliers en dehors, aux balcons circulaires et découpés, comme nous allons en trouver dans l'Oberland.

La traversée du Brunig, de Sungern à Brientz, est une des plus belles de la Suisse ; c'est un perpétuel jardin anglais dessiné par dame nature. Après avoir traversé de vertes pelouses coupées de bouquets d'arbres, on arrive à des bois de sapins, hêtres et mélèzes, s'élançant droit au ciel ; des rochers couverts de mousse, de lianes, de plantes grimpantes mêlées aux pins centenaires, sillonnent la route à droite et à gauche ; puis de nouvelles prairies, des chalets, des troupeaux de vaches paissant dans l'herbe touffue et verte vous regardent passer d'un œil calme et tranquille ; une forêt nouvelle ardue et difficile au pied, à cause de ces débris d'aiguilles fines et luisantes qui couvrent le sentier, embaumant l'air d'un parfum balsamique, mais vous faisant glisser à chaque pas. Nous sommes sur le revers du Brunig, ne sentant pas la fatigue, tant le temps est beau et le paysage enchanteur. Quelques instants de repos, une tasse de lait tiré devant nous, bue avec plaisir, et nous descendons par un chemin rapide et assez étroit

pour qu'on soit obligé de se ranger sur les parois des rochers et d'y monter même afin de laisser passer les cavalcades qu'on rencontre allant ou revenant. A mesure qu'on avance, la vallée de l'Aar se déroule aux yeux : à droite Brientz et son lac ; à gauche, Mayringen ; en face les pics de Grindelwald, du Grimsel, du Saint-Gothard.

La fatigue cependant se fait sentir ; on s'appuie davantage sur la pique ferrée, on descend plus doucement et l'on arrive enfin à l'entrée de Brientz, où, pendant qu'on prépare le souper, les eaux du lac nous rafraîchissent et nous délassent.

Brientz, où nous restâmes un jour, est un charmant et pittoresque village, composé uniquement de chalets aux formes les plus variées. L'industrie de la sculpture sur bois y est poussée à sa dernière perfection ; nous visitons avec intérêt plusieurs fabriques *buishas*, où chalets, groupes et animaux abondent, quelques-uns d'une délicatesse et d'un fini remarquables. Les ornements de feuille surtout sont exécutés avec un rare talent, et tout cela par des paysans se servant, sans dessin ni modèle, d'un canif et de quelques autres lames ayant la forme d'un bistouri.

Le bateau à vapeur traverse en une heure le joli lac qui sépare Brientz d'Interlaken, ce village d'une rue bordée d'hôtels, de villas et de chalets, et qu'on peut appeler *le Luchon* de la Suisse. Pour nous préparer à notre excursion du lendemain, nous montons à la promenade du *Jungfraublick* (regard de la Vierge), puis au petit et au grand Rugen, où des sentiers tournants, garnis de bancs de distance en distance, conduisent au sommet, sans fatigue, le voyageur qui ne peut affronter ces grandes ascensions.

Mauvaise nuit dans notre chalet ! La petite solitaire

du Willbad s'est multipliée à l'infini; les planchers de sapin les font naître, dit-on, et, au milieu de la nuit, nous constatons, chez nous comme chez nos enfants, que toute chasse est inutile, que tout combat serait vain : les parquets en sont noirs. Tout cela saute, frétille, s'agite, mais en définitive, ne paraît pas trop s'occuper de nous; peut-être le voyageur qui nous avait précédés avait-il satisfait largement à quelque repas pantagruélique, et nous en sommes quittes à meilleur compte que nous ne pensions. Quelle fortune nous aurions pu faire à nous quatre, si nous avions vécu en 1702, à en croire Misson, car, il dit en parlant des artisans d'Augsbourg : « Ils ont ici une assez plaisante babiole. Ce sont des puces enchaînées par le cou avec des chaînes d'acier; cette chaîne est si délicate, quoiqu'elle soit à peu près longue comme la main, que la puce l'enlève en sautant: l'animal tout enchaîné se vend dix sols. »

5 août. — Nous avons aujourd'hui à aller à Grindelwald par la Wengernafp; aussi sommes-nous prêts à cinq heures du matin pour pouvoir rentrer à huit heures du soir. Une voiture nous conduira à Lauterbrunen, puis nous attendra à Grindelwald, tandis que Ludovic et moi à pied, les deux dames à mulets, nous traverserons la montagne.

A quinze minutes d'Interlaken, notre cocher nous fait descendre à Matten, pour nous faire voir d'assez curieux vitraux de la petite église, un peu plus loin, les ruines d'un vieux château, puis, arrivant à un pont où la route se bifurque, nous laissons la gauche qui conduit à Grindelwald et prenons la droite, remontant le cours de la Lutchine, pour aller à Lauterbrunen.

« Cette petite vallée, dit A. Dumas, est certes une

« des plus délicieuses de la Suisse, nulle part cette « ardeur de végétation, si développée à la base des « montagnes, ne se fait mieux remarquer qu'en la « traversant. Partout où s'étend un coin de terre, « quelque graine d'arbre dit aussitôt : cette terre est « à moi, et la couvre. Un rocher nu et aride roule-t-il « du sommet de la montagne ? Il s'est à peine arrêté « dans la vallée que le vent le couvre de poussière ; « une pluie arrive et la fixe sur la surface. Bientôt un « peu de mousse y verdit, un gland y tombe, le petit « arbrisseau pousse, étend ses milles racines ram- « pantes qui suivent en s'arrondissant les contours « capricieux du roc, jusqu'à ce qu'enfin elles tou- « chent à la terre. Alors la masse de pierre est pri- « sonnière pour des siècles ; le chêne qui reçoit dé- « sormais sa nourriture de la mère commune, se pose « impérieusement sur elle comme la serre d'un aigle « sur un caillou, se développe de jour en jour, gran- « dit d'année en année, si bien qu'il ne faudra un « jour, rien moins que la colère de Dieu pour déra- « ciner le géant. »

La Lutchine suit son cours, tantôt murmurant, tantôt bondissant sur les rocs qui encombrent son lit. La route se rétrécit, se contourne, et la vallée semble se fermer à chaque détour. On passe tour à tour près des Roches-du-Frère, du Rothenfluh (roche rouge) du Boesestein (mauvais rocher) ayant tous leur légende, et l'on arrive à une montée qui précède Lauterbrunen. — Des guides viennent au-devant de nous offrant leurs mulets ; nous refusons, voulant choisir à l'auberge. Cependant, deux jeunes et grands garçons nous pressent de prendre leurs chaises à porteurs pour ces dames ; elles seront bien mieux qu'à mulet, moins fatiguées, moins secouées ; nous n'o-

sons vraiment pas d'abord imposer une telle fatigue à ces hommes; mais ils insistent avec tant de douceur, en nous disant qu'ils y sont habitués, qu'ils seront bienheureux du gain d'une journée, que nous acceptons leurs offres.

Pendant que tout se prépare, nous allons à la cascade du Staubbach (poussière d'eau), l'une des plus vantées de la Suisse. Tout à coup le son du cor des Alpes, se fait entendre. C'est un impôt qu'on retrouve auprès de toutes les curiosités en Suisse, et qu'il faut bien subir. Le Staubbach est, ce nous semble, un peu trop vanté; il glisse tranquillement, sans bonds impétueux, il n'a pas l'abondance et la grâce de la cascade de Pisse-Vache, ni l'impétuosité de la cascade de Barberine.

Au sortir de l'auberge de Lauterbrunen, on traverse la Lutschine, on gravit en zigzag, à travers les vignes, une pente fort raide, et on se repose sur un plateau ombragé d'arbres magnifiques ayant en face les chutes supérieures du Staubbach, à gauche la vallée fermée, à droite la Lutschine courant vers Interlaken. Nous traversons les chalets Mettlen, laissant à notre droite un ravin sauvage couvert de sapin, et nous arrivons aux chalets de la Wengernalp, où cesse la végétation des arbres; une demi-heure encore, et l'on atteint le col lui-même appelé la petite Scheideck à 2,093 mètres. Pendant qu'on prépare notre déjeuner, nous nous avançons sur le plateau,

La rêveuse Yung-Frau, de son vert piédestal
Déploie aux vents des nuits sa robe de cristal,

à sa droite est le Welterhorn (pic du temps), à sa gauche la Blumlisolp (montagnes des fleurs), toutes deux plus élevées, mais qui n'ont ni la beauté, ni la forme, ni l'éclat de la célèbre Vierge immaculée.



C'est sur ce plateau où nous sommes, sur ce rocher peut-être où l'on nous sert, que Byron écrivit *Manfred.* « O vous, rochers de glace! avalanches qu'il « suffit d'un souffle pour précipiter comme des mon-« tagnes croulantes, venez et écrasez-moi! J'entends « fréquemment au-dessus de ma tête et à mes pieds « le fracas de bonds redoutables, mais vous passez « sans m'atteindre; vous allez tomber sur des êtres « qui veulent vivre encore; sur la jeune forêt au ver-« doyant feuillage, sur la cabane ou le hameau du « villageois inoffensif! Les brouillards bouillonnent « autour des glaciers — un vertige me saisit. »

Un pâtre arrive, portant un petit canon qu'il pose près de nous, le pointe et le fait partir; la détonation, se heurtant sur la montagne, nous revient par un écho, dont les vibrations grondent comme un lointain tonnerre.

Pendant ce temps, le ciel s'est couvert, quelques larges gouttes de pluie nous font hâter notre départ. La descente se fait rapide; mais, à une lieue de l'auberge, l'orage éclate, le vent se déchaîne et une pluie diluvienne nous inonde. Les porteurs prennent énergiquement le milieu du sentier qui s'est transformé en torrent; ils se raidissent sur leurs jarrets et courent sans broncher, sans faire un faux pas, inondés de sueur sous l'eau qui les transperce. Nous pouvons à peine les suivre, ayant pris d'ailleurs comme eux le parti de marcher en pleine eau, le parapluie sous le bras, toute tentative de le tenir ouvert étant parfaitement inutile. Au bout d'une heure, le soleil a chassé les nuages et brille d'un vif éclat; nous nous gardons bien de nous arrêter un instant. Nous avons dépassé les chalets Alpigeln, nous atteignons la grotte de Mellenbalm, puis le glacier inférieur de Grindel-

wald et enfin l'hôtel de l'Ours, où un grand feu de branches de sapin nous sèche pendant que nous dînons. Notre voiturier nous presse, la nuit approche, les chemins sont détrempés. Nous partons et rentrons à Interlaken à neuf heures du soir, enchantés et ravis de cette course de treize heures.

6 août. — On arrive à Interlaken par le lac de Brientz, on en sort par le lac de Thun; la petite ville de ce nom est bien située, mais les touristes la visitent généralement fort peu, pressés qu'ils sont, en arrivant, de courir vers les grandes beautés de la Suisse, et en partant, fatigués et blasés, de regagner leurs logis. On monte donc en chemin de fer et l'on arrive à Berne.

Le canton de Berne est un des plus beaux et des plus pittoresques de la Suisse; ses annales sont fécondes en glorieux souvenirs. L'aspect de la ville est fort curieux. « Les maisons, écrivait Madame Roland, s'avancent sur la rue en arcades très-commodes pour les passants, mais un peu basses pour l'effet. Les rues, bien ouvertes, bien pavées et ornées de fontaines, sont encore arrosées d'une eau courante dans un petit canal revêtu en pierres et pratiqué au milieu d'elles.» Ses bannes flottantes aux diverses couleurs, ses naïves statues, surmontant les fontaines, son hôtel de ville avec ses deux escaliers extérieurs, son géant Goliath, son horloge à personnages mouvants, sa vieille cathédrale, sa terrasse dominant de plus de 100 pieds la vieille ville, et les fameux ours, que tout le monde va voir, lui donnent un cachet tout particulier. L'orgue est célèbre, il possède 3,294 tuyaux. Celui de Fribourg en à 7,800. On ne devait pas le jouer le jour de notre départ, mais nous pûmes, pour le soir, obtenir une séance extraordinaire, moyennant

la faible somme de 12 francs. L'église était sombre et silencieuse, le recueillement profond ; on nous joua deux morceaux où le vent en fureur, le tonnerre, l'éclair qui déchire la nue, furent rendus avec une puissance de vérité incomparable ; puis, peu à peu, la tempête décroît et s'apaise, le calme renaît, et des voix angéliques rendent des actions de grâce au Dieu tout puissant. L'émotion ressentie fut vive et profonde.

7 août. — Rien de saillant de Berne à Soleure, chef-lieu du canton et bâti, prétendent quelques antiquaires, par Abraham. Ce qu'il y a de certain, c'est que des inscriptions, des médailles et autres antiquités trouvées dans les environs, autorisent à penser qu'elle a été rétablie à une époque inconnue par une colonie romaine. La tour de l'horloge, remontant, dit-on, à cinq siècles avant Jésus-Christ, attire l'attention ; tous les quarts d'heure, un chevalier cuirassé se frappe la poitrine et la mort retourne son sablier ; à l'heure, la figure assise incline son sceptre et ouvre la bouche.

L'arsenal renferme de curieuses armures, deux drapeaux pris à la bataille de Morat, et deux du temps des croisades. Philippe le Bon, père de Charles le Téméraire, le plus mortel ennemi des Suisses, vint à Soleure en 1453. Pendant trois jours, il fut défrayé, ainsi que sa suite fort nombreuse, d'une façon si brillante, que le duc en fit des remerciements au conseil de Soleure. L'état des dépenses faites à cette occasion et conservé dans une chronique à la bibliothèque, est fort curieux, le voici :

Viande de bœuf.	31	07
Pain.	20	35
Vin	51	80



Poisson	35	20
Flambeaux de cire.	11	11
Pâtisserie	78	10
Menus plats (*in variis*).	11	
30 messes pour la conservation du duc.	1	65
Frais d'écurie pour ses chevaux et ceux de tous ses gens. . . .	39	27
Total.	279	05

Cette note expliqua la nôtre à l'hôtel de la Tour-Rouge, où un dîner servi exprès pour nous quatre, rentrés fort tard, et composé de douze à quinze plats, melon, gibier, poisson, pâtisserie, nous fut compté huit francs !

« De toutes les excursions que l'on puisse faire, non-« seulement à Soleure, mais dans toute la Suisse, « l'une des plus agréables est sans contredit celle qui « embrasse tout à la fois l'*ermitage de Sainte-Vénène*, « le *Weingistein et le Weissenstein.* » Nous ne pouvions manquer une pareille course, et malgré une excessive chaleur, nous partîmes à neuf heures du matin.

Sortant de Soleure par la massive porte de Bâle, on passe près d'une villa à deux tours, et l'on arrive bientôt dans la vallée de Sainte-Vérène, gorge étroite, fraîche, sous bois, sillonnée de sources et de ruisseaux; tout à l'extrémité, se trouve l'ermitage; à droite, la demeure de l'ermite, à gauche, la chapelle taillée dans le roc; elle possède un saint-sépulcre avec des figures de grandeur naturelle. La grotte qui sert d'habitation fut, dit-on, creusée au XVII[e] siècle par Arsenius, ermite venu d'Egypte; il mit trente ans à ce travail. Au fond, à droite de l'autel, se trouve une niche où, suivant la légende, sainte Vérène se réfugia; à gauche, on voit dans le rocher un petit

trou qu'elle fit pour se cramponner lorsqu'elle était poursuivie par Satan.

Un peu plus loin, on arrive à de belles carrières de marbre, on traverse des prairies assez étendues, on gravit une colline, et l'on entre dans une vaste forêt. Arrivé à un endroit écarté, à l'ombre de sapins et de mélèze, sur un tertre de gazon épais et touffu, je laisse ma femme, un peu fatiguée par la chaleur et redoutant de faire l'ascension jusqu'au sommet; nous la reprendrons au retour. Nous continuons notre marche jusqu'au pied de rochers très-escarpés; il faut alors grimper pendant une heure pour atteindre le Wengistein (pierre de Wengi) puis une demi-heure encore, et l'on est au haut du Weissenstein.

Alphonse Karr a dit fort spirituellement, en l'appliquant à la politique : « Plus ça change, et plus c'est toujours la même chose. » On pourrait, pour les ascensions et les vues des sommets, retourner la phrase et dire avec autant de raison : « Plus c'est toujours la même chose, plus ça change ! » En effet, ce sont toujours forêts, ravins, rochers à vos pieds, clochers, vallées, fleuves dans le lointain, les mêmes objets pour le même tableau, et cependant quelle variété infinie de tons, de lumière, d'ombre, d'aspect, selon l'heure, le jour, le nuage qui transforment incessamment tous ces paysages !

Nous étions arrivés en nage au terme de notre course ; une soif ardente nous séchait le gosier, craignant pour ma fille le lait froid qu'elle désirait, je lui fis prendre d'abord un petit verre de rhum, puis du lait et du rhum comme adoucissement, puis de nouveau du rhum pour corriger le laitage ! Il s'en fallut de beaucoup qu'on eût froid en partant; on descend, se tenant par la main, courant sur les pentes gazon-

nées, on traverse la forêt par des sentiers nouveaux; on reprend au passage la compagne abandonnée quelques heures et l'on rentre à la Tour-Rouge, après neuf heures de marche, savourer l'excellent souper relaté plus haut.

8 août. — Le chemin de fer nous conduit à Bienne pour prendre le bateau et traverser le lac de ce nom jusqu'à Neufchâtel. C'est sur ce lac que se trouve l'île de Saint-Pierre, où J.-J. Rousseau vint se réfugier en 1765, pour échapper aux persécutions qui l'assaillirent après la publication de ses *Lettres écrites de la montagne*. Il faut lire dans ses *Confessions*, au livre XXII de la IIe partie, la description de cette île dans laquelle il espérait passer quelques mois, mais d'où les persécutions de Motiers le chassèrent à l'entrée de l'hiver, y laissant Thérèse, ses effets, et ses livres.

Neufchâtel, se trouve à l'extrémité du lac de Bienne. Son lac d'une étendue de neuf lieues, est loin d'offrir les beautés qu'on découvre sur ceux de Zurich, de Lucerne, de Brientz; ses rives sont plates, il est souvent fort orageux et d'une navigation dangereuse.

Nous prîmes un bain délicieux dans ses eaux claires et tièdes, tandis que ces dames ne peuvent avoir le même plaisir, faute de costumes de bain. Il n'y a pas, en effet de bains sur ses bords, comme à Zurich et à Zug; les femmes se baignent purement et simplement en chemise plus ou moins transparentes; mais il est à remarquer, à l'éloge des habitants, que, dans l'endroit à ce destiné, aucun homme ne se montre, qu'elles n'ont pas à affronter le coup d'œil curieux et le binocle consacré à Trouville et à Dieppe; c'est d'une tranquillité et d'une solitude

dont certaines de nos Parisiennes ne se contenteraient pas.

« Excursion intéressante, dit le *Guide*: Traverser « la gorge curieuse de Séyon et son torrent bondis- « dissant ! » Après quelques hésitations, tant la chaleur est torride, l'on se décide pourtant et l'on part. Le début laisse à désirer, on s'engage

Dans un chemin montant, sablonneux, malaisé
Et de tout les côtés au soleil exposé :

pas un arbre, pas un abri; de la poussière blanche qui fatigue les yeux. Dix fois nous sommes sur le point de retourner sur nos pas; mais *la gorge curieuse* nous attire, et nous continuons. Au bout d'une heure de marche, le site est toujours le même. Une brave paysanne passe près de nous :

— Pouvez-vous nous indiquer où se trouve la gorge du Séyon?

Elle nous regarde, paraît chercher; et nous répond qu'elle ne connaît pas. Légèrement inquiets, nous montons encore, interrogeant de nouveau, on nous dit que nous l'avons dépassée d'une bonne demi-heure et que cette gorge se trouve sur notre gauche en descendant; on rétrograde en maugréant; mais, rassurés par la certitude d'atteindre enfin le but de notre course, on quitte la grande route, on suit quelques talus jadis gazonnés, on arrive dans un fond un peu marécageux;

Et, tout découragés, cherchant
Lac, cascade, ou ruisseau
Nous voyons l'ombre d'un peu d'eau
Roulant dans l'ombre d'un torrent !

Que de Séyon hélas ! que d'espérances déçues l'on rencontre en voyage et ailleurs !

La cloche du bateau se fait entendre ; nous y courons, traversons le lac dans toute son étendue jusqu'à Yvernon, où le chemin de fer nous conduit à Lausanne.

9 août. — J'avais donné rendez-vous à ma belle-sœur à Lausanne, à l'hôtel de France où nous devions descendre. Tout est plein. On nous offre deux cabinets pour la nuit, deux chambres devant être libres le lendemain. On s'y case comme l'on peut, je cherche à l'hôtel Gibbon une chambre pour notre compagne : plein aussi, l'hôtel Gibbon ; plein l'hôtel d'Angleterre.

Tout en le parcourant du haut en bas je trouve enfin votre tante arrivée de la veille et perdue au fond d'un troisième étage, assez en peine de ne voir aucun de nous.

Réunis enfin, on parcourt la ville, assez peu attrayante ; on monte du marché, par un escalier de cent soixante-deux marches, à la cathédrale, l'une des plus belles de Suisse, datant du XIII[e] siècle et l'on se rend au *Signal*, point de vue dont la réputation est européenne, et d'où l'on embrasse le lac Léman, la vallée du Rhône, les Alpes de la Savoie et du canton de Fribourg.

10 août. — Nous nous embarquons à Ouchy, au bas de Lausanne. C'est là dans une petite auberge, où retenu par les mauvais temps pendant deux jours, en juin 1816, que Lord Byron écrivit son beau poëme du *Prisonnier de Chillon*. Nous voguons sur ce beau lac chanté par Lamartine, et nous arrivons à Vevey, sur lequel Rousseau a écrit : « Je dirais volon-
« tiers à ceux qui ont du goût et qui sont sensibles :
« allez à Vevey, visitez le pays, examinez les sites,
« promenez-vous sur le lac et dites si la nature n'a

« pas fait ce beau pays pour une Julie, pour une « Claire et pour un Saint-Preux, mais ne les y cher- « chez pas. »

Nous montons à *Clarens*, nous cherchons le *Bosquet de Julie*, et, de cet endroit si admirablement décrits dans quelques lettres de la *Nouvelle Héloïse*, il ne reste rien que le souvenir de Jean-Jacques !

Nous sommes à *Chillon;* voici son vieux château dominant le lac et ce que dit Byron dans son poëme : « Il y a sept pilliers de structure gothique dans les « cachots profonds et antiques de Chillon; il y a sept « colonnes massives et grisâtres qu'éclaire obscuré- « ment une lueur triste et captive, et à chaque pillier « il y a un anneau et à chaque anneau une chaîne... « au pied des murs de Chillon, le lac Léman étend « ses vastes ondes à une profondeur de mille pieds, « vagues et murailles forment autour de ce lieu un « double rempart et en font comme une tombe vi- « vante... Je creusai des marches dans le mur, non « pour m'échapper, mais j'étais curieux de monter « aux barreaux de ma fenêtre et de reposer, une fois « encore sur les hautes montagnes, un regard paisi- « ble et charmé. Je les vis. — Elles étaient les mê- « mes, elles n'étaient pas changées comme moi ; je « vis sur leur sommet leurs mille ans de neige, à leur « pied le lac immense et le Rhône rapide aux flots « d'azur ; j'aperçus aussi une petite île qui semblait « me sourire : dans son enceinte, il y avait trois « grands arbres ; et sur elle soufflait la brise des « montagnes, et autour d'elle coulaient des eaux « limpides, et il y croissait de jeunes fleurs aux belles « couleurs, aux doux parfums. Les poissons na- « geaient le long des murs du château et tous parais- « saient joyeux ; l'aigle volait emporté sur les ailes

« de l'aquilon naissant ; et alors de nouvelles larmes « mouillèrent mes paupières, je regrettai d'avoir « quitté ma chaîne récente ; et, quand je redescendis, « l'obscurité de mon sombre séjour retomba sur moi « comme un poids pesant, comme une tombe fraî- « chement creusée qui se ferme sur celui que nous « voulions sauver. »

Personne n'était plus digne de traduire Byron qu'Eugène Delacroix, et il a déployé toute sa verve et toute son énergie dans le tableau où il représente les efforts désespérés du malheureux prisonnier pour briser sa chaîne et courir au secours de son frère déjà sourd à ses cris.

Mais le bateau poursuit sa course et nous dépose au bout du lac, à Villeneuve, où le chemin de fer, attend les voyageurs pour Bex. Nous descendons à l'hôtel de l'Union, et, le lendemain matin, tout plein des souvenirs des salines de Dieutz, j'entraîne mon monde, séduit par mes descriptions, à celle de Bex, course de une heure à quatre heures. On prend un petit sentier qui part du jardin même de l'hôtel, monte d'abord assez rudement et conduit, en le traversant, à un grand bois de châtaigniers. La route devient facile et charmante, et l'on arrive gaiement aux salines, on s'affuble d'un vêtement de mineur, on prend une lampe, l'on s'avance vers l'entrée taillée dans la montagne et où commence la mine du *Bouillet*. Elle consiste principalement en une galerie de 2,213 mètres de longueur sur 2 mètres de large. Un ruisseau coule au milieu, et l'on se trouve forcé de marcher sur des planches mouillées, larges de 20 centimètres et se prolongeant bout à bout. C'est très-gentil au départ ; mais, après quelques centaines de mètres de ce glis-

sement continuel, toujours chaque jambe droit devant elle, sans déviation aucune, un agacement faible d'abord, puis s'accentuant de plus en plus, vous gagne et vous énerve ; on prend le parti d'en rire, on veut oublier cette interminable traîne en chantant et en se moquant un peu les uns des autres ; que ne donnerait-on pas pour un changement de front, une conversion à droite ou à gauche, un simple entrechat ! Mais impossible, à moins de se plonger dans une eau sale et noire ; alors les rires saccadés s'accentuent, l'énervement vous brise, les crampes vous arrachent des cris, l'épilepsie est imminente, quand, merci, mon Dieu ! on arrive enfin à une petite salle de trois mètres de haut soutenue par des piliers. Tout cela n'est pas très-curieux ; l'eau suinte de tous les côtés, pas de sel gemme, mais seulement des sources que l'on ne traite que lorsqu'elles contiennent au moins vingt pour cent de sel. Nous regrettons un peu notre excursion souterraine, en pensant aux deux mille mètres de planches que nous avons encore à suivre. Un mineur nous propose de sortir par les échelles d'un puits qui débouche au sommet de la montagne ; sept cents pieds à peu près à grimper ! La proposition est rejetée à l'unanimité, et nous reprenons notre premier chemin beaucoup plus silencieusement qu'au départ, Après trois quarts d'heure qui nous paraissent bien longs, le jour brille dans le lointain ; nous pressons le pas et respirons enfin l'air pur de la vallée.

Mais, comme cela arrive bien souvent en voyage, nous avions dépensé toutes nos forces, et nous nous trouvâmes très-fatigués, quand le moment du retour, fut venu ; deux heures de marche et pas une seule voiture, pas un mulet tout au moins pour ces dames ! — Il fallut bien se résigner. On part. La chaleur,

heureusement est tombée; on cherche par tous les moyens possibles à tromper surtout la fatigue de votre tante qui, novice en voyage, et débutant par ces longues marches auxquelles ma femme et ma fille étaient déjà habituées, commence réellement à souffrir. Enfin, les premières lumières de Bex apparaissent, car la nuit était survenue ; encore un effort, et nous atteignons le souper qui nous attendait.

C'est bien un des plus agréables moments, après une longue excursion, que celui où l'on se trouve assis le dos au feu, les coudes sur la table, sans gêne ni cérémonie, se rappelant les uns aux autres les incidents de la route, la beauté des sites, les petits accidents, les chutes, les mécomptes, les joies ! On mourait de faim, mais la fatigue l'emporte ; on cause, on boit un petit vin blanc d'Yvorne, le plus avenant du monde, et ce n'est que tardivement, après maints efforts, que l'on se décide enfin à monter se coucher.

11 août. — Nous mettons ces dames dans le petit cabriolet de l'hôtel ; nous leur confions deux bouteilles de ce vin blanc si dégusté la veille, — dépôt bien mal placé, hélas ! — et je pars à pied avec votre père, remontant les rives du Rhône, traversant Saint-Maurice, et retrouvant nos compagnes près de la cascade de Pisse-Vache, une des plus vantées de la Suisse. Au détour d'un chemin, elle apparaît tout à coup, tombant de son noir rocher, se heurtant aux parois, étincelant aux rayons du soleil et se perdant ensuite au milieu de la vallée.

Avant d'entrer à Martigny, nous nous arrêtons aux portes des gorges du Trient ; il faut aller chercher le gardien, prendre son ticket moyennant un franc par personne, et pénétrer ensuite dans ces gorges à ciel ouvert, où un chemin de planches agrafées aux pa-



rois du roc, à quelques cents pieds du torrent qui mugit, les contourne et les traverse sur ces ponts branlants ; le bruit de l'eau en furie qui se précipite en bondissant sur les rochers lui barrant le passage, et rejaillissant en poussière vous empêche de rien entendre. Des arbres sont tombés des hauteurs, d'autres s'élancent droit vers le ciel ; des plantes descendent le long de ces blocs luisants, quelques oiseaux s'égarent un moment dans ces solitudes et s'enfuient épouvantés. Tout est là grandiose et terrible, et c'est sans contredit un des plus magnifiques spectacles que la Suisse offre au voyageur. Il y a très-peu d'années que ces gorges sont connues : en 1779, Gœthe parlant de Martigny écrivait : « Nous arrivâmes à l'endroit où le Trient penche dans la vallée en tournant une gorge étroite de roches verticales, au point que l'on doute s'il ne sort pas de dessous la montagne. »

Arrivés de bonne heure à Martigny, nous avons encore le temps d'aller visiter les ruines du vieux château, dont la silhouette se dessine à la pâle clarté de la lune.

12 août. — Six heures, tout le monde est prêt. Il y a dix lieues de Martigny à l'hospice, les sept premières peuvent seules se faire en char ; aussi prenons-nous une voiture qui nous mènera à Saint-Pierre, et dont les chevaux porteront ensuite ces dames jusqu'au mont Saint-Bernard.

En quittant Martigny, nous laissons à droite la route de Chamouny et nous prenons à gauche un chemin qui nous conduit par une pente insensible en suivant le cours de la Dranse jusqu'à Orsières où l'on déjeune.

Au sortir de ce village, on entre dans le val d'En-

tremont, et l'on suit une route étroite, avec un talus droit comme un mur d'un côté, et le précipice de l'autre, à 3 ou 500 pieds de profondeur, avec la Dranse qui bouillonne. Placés sur la banquette extérieure, nous plongeons sur l'abîme. Cette vue et les perspectives qui en découlent, jettent un froid dans la conversation, toute l'attention étant attachée aux pas des chevaux et au sillon de la voiture. Par malheur, nous avions un cocher fort entêté et l'un des deux mulets était malade (ce dont notre damné cocher avait eu bien soin de ne pas nous prévenir). De plus, cet animal, pas le cocher, avait l'habitude de reculer à chaque coup de fouet de son maître, qui, marchant à gauche, en plein sur la route,ne faisait aucune attention au bord du ravin. Plusieurs fois déjà, d'énergiques avertissement n'avaient servi à rien; nous restions attentifs. Un nouveau coup de fouet fait reculer le mulet, une des roues de derrière mord la limite du chemin et descend sur la pente. Nous nous élançons, votre père, à la bride des chevaux, moi, à la roue de la voiture que nous arrêtons heureusement, il était temps !

Nous continuons en forçant le cocher à marcher du côté du ravin, nous atteignons Liddes, puis, traversant sur un pont assez frêle une cascade qui descend de la montagne, on poursuit cette route où passa Bonapare du 15 au 21 mai en 1800, pour remporter quelques jours après la victoire de Marengo. Nous atteignons Saint-Pierre, nous changeons notre mulet malade et nous partons, pressant le pas, car la nuit commence à venir. Nous traversons une belle forêt, puis une gorge aride et sauvage. De distance en distance, de grands poteaux se dressent; ce sont, pour l'hiver, les seuls guides indiquant la route, car

il n'y a plus alors qu'une plaine de neige de 7 à 8 pieds d'épaisseur. Le sentier se rétrécit de plus en plus, se ferme en certains endroits, à ce point que les mulets sont obligés de l'abandonner et de prendre des zigzags où ils puissent poser pied sur des rochers épars.

Le vent souffle fortement, le froid est vif ; votre mère, se sentant glacée, préfère aller à pied, quoique le chemin soit rude et glissant sur les rocs dénudés. Il fait noir, la neige tombe ; nous entrevoyons sur notre gauche un lac glacé, nous entendons les aboiements, si doux à l'oreille du voyageur, des chiens du Saint-Bernard, et nous atteignons le seuil hospitalier à huit heures du soir. Il fallut descendre de cheval, et porter ces dames à moitié gelées, pour les laisser quelques instants se dégourdir, avant de passer du froid extérieur à la chaleur du dedans.

Nous sommes dans une salle à manger, vaste et simple, ornée de gravures et de dessins donnés par des voyageurs. Une quinzaine de personnes y sont réunies, une dame est au piano, et nous soupons gaiement sous la surveillance et les soins d'un des frères.

La journée avait été magnifique, aucun accident ne nous était arrivé.

Malgré le vent du Nord qui fouettait son visage
Ludovic fut ravi de ce grand paysage,
De ces rochers ardus, de ce beau lac glacé !
Mais, pourquoi maintenant, cet air sombre, agacé ?

Sur les dix heures chacun quitte la salle pour gagner son appartement....

Ah ! j'ai donc le secret de l'humeur de mon gendre !

On exécute le finale de *Bonsoir, monsieur Pantalon!* puis les dames tournent à droite et l'on nous dirige à

gauche assez loin, dans un bâtiment isolé où se trouvent notre gîte pour la nuit.

La chambre que nous occupons contient deux lits. Nous nous regardons tous deux, la même pensée nous venant à l'esprit : comment y atteindre? Le bois de lit, la paillasse, deux matelas représentent une élévation d'au moins 1 m. 50, non compris un édredon lourd, épais, rebondi, qui touche presque au plafond. Ludovic s'accroche aux draps, il se hisse sur la pointe des pieds, il quitte terre... Crac! voilà que ça glisse! et il retombe. — Il faut pourtant atteindre ce *Kulm-bett*, et nos efforts réunis nous permettent enfin de prendre possession de notre domaine aérien.

3 août. — Il fait grand jour, il faut se lever. Votre père brave courageusement le vertige que lui cause la vue de ses pantoufles et il s'élance à terre. Tout est gelé, carafe, verres tiennent à la toilette. Nous ouvrons la fenêtre : le paysage qui s'offre à nos regards est morne et triste. Nous sommes à 7,700 pieds au-dessus du niveau de la mer. C'est l'habitation la plus élevée de l'Europe. A droite, le lac de glace que nous avons entrevu la veille; à gauche, des pics élevés, des rochers, partout de la neige ; l'hiver, en effet, est ici perpétuel, aucune végétation, quelques choux seuls poussent, chétifs et rabougris, dans le jardin de l'hospice.

Ne devant partir qu'à midi pour redescendre à Martigny, nous prenons une tasse de lait et nous nous dirigeons vers la grande Chenalette (2,743m.). Il nous faut trois heures pour aller et revenir. Aussitôt sortis de l'hospice, on suit à gauche, un long sentier qui s'élève à travers des rochers jusqu'à un mamelon gazonné sur lequel votre grand'mère et sa belle-sœur

préfèrent nous attendre et renoncent à aller plus loin. Nous partons donc tous les trois ; ce sont d'abord de petits couloirs, des bris de grandes roches, qui croulent sous les pas et dégringolent le plus vite qu'ils peuvent. Nous nous aidons de nos piques pour arrêter les pieds dans des angles de rochers, de nos bras et de nos épaules, comme marchepieds, nous hissant, nous soutenant les uns les autres ; puis voilà des rampes qui plongent et qu'il faut contourner. Je tremble un moment pour ma fille, je propose de s'arrêter là ; mais, à peine reposée, intrépide, elle repart, cinquante mètres au plus nous séparant du plateau. On y arrive après de rudes efforts ; il est large de 4 à 5 mètres carrés tout au plus, et, du côté opposé à notre arrivée, il se dresse sur un abîme profond. Le vent souffle avec violence ; nous nous couchons à terre, cramponnés aux rocs et contemplant l'étendue de pics, de neiges, de gouffres qui nous entourent. Je rampe sur le bord pour accoutumer mes yeux au vide ; mais, même couché, il y a danger, à cause du vent, à demeurer plus longtemps, et nous redescendons doucement, prudemment, me rappelant alors toutes les promesses de sagesse faites à ma femme, et nous rejoignons notre monde, heureux de nous retrouver, après nous avoir vus réduits à l'état de trois petites quilles défilant sur le bord des précipices.

Nous atteignons l'hospice, accueillis tout d'abord par ces braves et bons chiens, à peine entrevus la veille au soir, qui, sur les pas des religieux, vont, la nuit comme le jour, au milieu des avalanches, parmi les crevasses de la montagne porter secours au voyageur égaré. En les voyant, on serait tenté de s'écrier avec Diderot : « Mes amis, vivent les chiens ! Il n'y a « que cela de bon sous le soleil ! » si l'abnégation et

le dévouement de ces braves religieux ne vous remplissaient d'admiration.

En attendant le déjeuner, nous allons à quelques pas de l'hospice, visiter un bâtiment peu élevé, *la morgue*, où se trouvent exposés, tels qu'ils ont été trouvés, les corps des voyageurs qui ont péri dans les neiges. Le froid y est si vif qu'il empêche la décomposition, et les cadavres que nous voyons, déposés là depuis deux ou trois ans sans doute, ne nous firent pas éprouver l'impression qu'en ressentit A. Dumas en 1832 : « Il faudrait s'être trouvé dans la position « où nous étions nous-mêmes, pour avoir une idée « de l'impression que nous fit éprouver la vue de ces « malheureux. Il faudrait avoir regardé ces figures « noires et grimaçantes à la lumière tremblotante et « douteuse de nos bougies improvisées, pour les « garder dans sa mémoire, comme elles resteront « dans la nôtre. Il faudrait avoir eu pour soi-même « et dans un pareil moment à craindre le sort ter- « rible des devanciers que nous avions sous les « yeux, pour comprendre que nos cheveux se dres- « sèrent, que la sueur nous coula sur le front et que « quelque besoin que nous eussions de repos, nous « n'éprouvâmes qu'un désir, celui de quitter au plus « vite, cette hôtellerie mortuaire. »

La chapelle, bâtie sur l'emplacement où s'élevait un temple du Jupiter, (d'où le nom de *mons Jovis* que portait autrefois le Saint-Bernard) renferme le tombeau de Desaix; l'hospitalité la plus entière étant gratuite pendant tout le séjour que l'on fait à l'hospice, un tronc se trouve dans l'église; nous y déposons notre offrande et partons à midi, après avoir remercié les vénérables et excellents religieux de tous leurs soins obligeants.

Le retour se fit dans de très-bonnes conditions. Notre cheval, repris à Saint-Pierre, était rétabli, et nous pûmes descendre les pentes rapides de la route sans danger, sinon sans craintes.

14 août. — « Si voyager, c'est vivre dans toute la « plénitude du mot, c'est oublier le passé et l'avenir « pour le présent, c'est respirer à pleine poitrine, « c'est jouir de tout, c'est s'emparer de la création « comme d'une chose qui est sienne ; » nous vivions alors, car chaque journée était largement remplie ; aujourd'hui nous allons coucher à Chamonix par la Tête-Noire.

A six heures, les mulets de ces dames sont à la porte de l'hôtel ; on déjeune à la hâte et l'on part. Nous traversons la Dranse en laissant à notre gauche la route de la veille allant au Saint-Bernard ; nous montons pendant deux heures en contournant la montagne boisée de la Forclaz, sur le plateau de laquelle, en nous reposant, nous avons sous les yeux un des plus splendides panoramas de la Suisse. Embrassant l'ensemble de la vieille ville de Martigny tout au fond, à droite la route du Simplon par la vallée du Rhône se déroule jusqu'à Sion ; à gauche le chemin vers Genève par la vallée de Saint-Maurice ; devant nous deux routes, toutes deux allant à Chamonix, l'une par le col de Balme, l'autre, que nous allons suivre, par le sombre pic de la Tête-Noire, et dans le bas, à 2,000 pieds de profondeur, le torrent du Trient, qui va fendre une montagne, traverser ses gorges et courir se perdre dans le Rhône. N'ayant pas à mon service la plume de Théophile Gauthier, je ne fais qu'indiquer les lignes du tableau magique qui s'offre en cet endroit quand le temps est favorable. Je devais traverser, quelques années plus tard, en

1866, la deuxième route, d'une façon assez singulière.

Je me trouvais à dîner chez des amis, vers la fin de mai, lorsque, venant à m'annoncer leur départ pour la Suisse, ils me demandèrent si je voulais les accompagner; c'était au plus une absence de huit jours. Quand on parle de voyage devant moi, la raison est là, je suis de fer..... Je ne résiste pas à l'aimant qui m'attire. Tout fut promptement convenu; le soir, on partait pour Lausanne et deux jours après l'on était à Vernoya où l'on couchait pour aller à la cascade de Barberine par le col de Balme.

Le lendemain matin, par un magnifique temps du mois de juin, si quelqu'un nous eût aperçu partir, il aurait pu se croire en Espagne devant la fameuse hôtellerie de la plaine de Montiel.

L'un des trois voyageurs était grand, mince, moustache et barbe blondes et effilées, et rappelant de loin, le héros immortel de Cervantes dont il avait même une partie des qualités morales, la raison et le savoir que donnent l'étude et la réflexion, mais aussi toutes les illusions d'une imagination vive qui entraînent trop souvent aux erreurs. Le second, campé sur un petit cheval comme un patriarche, gros de corps, fin d'esprit, au bon sens inné, ayant su, heureusement pour lui, pratiquer les vieux proverbes : « Quand « le bien arrive, mets-le dans ta maison; car c'est « sur un œuf que la poule en pond d'autres, et beau- « coup de *peu* font un *beaucoup*, » attendait, la gourde en bandouillère, regardant ces montagnes d'un air qui exprimait une grande envie de se voir déjà à leurs sommets. Le troisième enfin, allant, venant, toujours en mouvement, impatient du repos, pressait le départ.

En face même de l'auberge, un chemin laissant à gauche l'entrée de la gorge du Trient, conduit en droite ligne à la montagne de ce nom, aride, escarpée, formée à sa base de rochers entremêlés, paraissant obstruer par un mur infranchissable tout passage aux piétons et par conséquent aux mulets. Arrivés à quelques cents pas de la montagne, l'un des voyageurs, visiblement intrigué et que nous appellerons Gontran, s'adresse au guide et lui dit :

— Par quel chemin allons-nous prendre?

— Droit devant nous.

— Mais c'est insensé !

— On ne voyage que pour faire des choses insensées.

— Et nous arriverons?

— Il se peut faire.

— Tous?

— Il n'est pas impossible.

— Sains et saufs?

— Il en sera ce qui pourra.

Ces réponses à la Marphurius parurent un instant faire hésiter nos voyageurs.

— Bah! s'écrie Gontran, « où l'on s'y attend le moins, on fait sauter le lièvre ! » Marchons.

Et l'on arrive à la base de la montagne, où l'œil aperçoit un petit sentier tournoyant et zigzagant, que le cheval marchant en tête prend de lui-même et par habitude.

De loin c'est quelque chose, et de près ce n'est rien.

On monte ainsi jusqu'à Salvent en longeant la crevasse par laquelle se précipitent les eaux furieuses du Trient; on s'arrête à Trinquent, puis, descendant les sentiers rapides et dangereux d'une belle forêt de

mélèzes et de sapins, on traverse l'Eau-Noire, et l'on arrive à Valorsine, où, comme premiers voyageurs de l'année, on nous accueille avec enthousiasme, et Gontran est porté en triomphe par deux jeunes, frêles, mais vigoureuses montagnardes.

Nous retournons à Martigny, à Berne, à Giessbach, où les beaux yeux de la fille de la maison laissent dans l'esprit de Gontran un plus long souvenir que les quatorze cascades; à Interlaken, puis à Grindelwald vers la mer de glace. La course doit être longue; ne se sentant pas fort habile dans l'exercice de la marche, Gontran prend un cheval et un guide. On admire la grotte de glace, une des beautés de la Suisse, et, poussant à gauche, on gravit à la base du Mettemberg, des pâturages, des bois, puis un sentier très-raide surplombant de 2 à 300 pieds les crêtes de la mer de glace. Quelques minutes d'arrêt pour respirer, et l'on continue, Gontran ayant quitté son cheval, arrosant le calvaire de ses sueurs et s'exclamant à chaque étape :

— Nom d'un petit bonhomme, que j'ai chaud! Guide, en avons-nous encore pour longtemps?

— Vingt minutes à peu près.

Quarante minutes s'écoulent :

— Nom d'un petit bonhomme, que j'ai chaud! Guide jusqu'où allons-nous?

— A ce sapin que vous voyez là-bas.

Cela paraît tout près, mais le sentier tourne, s'escarpe davantage, et Gontran s'écrie :

— Je ne vais pas plus loin, je vous attends ici.

Nous continuons; au bout d'un quart d'heure, ayant traversé un monticule de neige, reste d'avalanche, mon compagnon s'écrie :

— La tête me tourne, je rejoins Gontran.

— Quant à moi, conduit par un des meilleurs guides de la Suisse, le loup des glaciers, qui avait fait dix fois l'ascension du Mont-Blanc, je suis avec lui les parois du glacier jusque vers un grand couloir, par lequel descendent souvent de redoutables avalanches, et où se trouve une dernière masure en ruines destinée à servir d'abri aux chevaux qui ne peuvent aller plus loin. A quelques pas de là, un parapet peu élevé permet d'embrasser sans crainte de vertige, toute la grandeur du tableau qu'on a devant soi : la mer de glace, encaissée dans des pyramides de neige, s'étend à perte de vue. Ses flots irrités et écumeux semblent avoir été frappés d'immobilité pour ceux qui veulent marcher sur cette onde solide.

Une échelle de soixante-cinq gradins appliquée au roc, offre un chemin, je ne dirai pas très-facile et très-sûr, car à peine avais-je enjambé le premier échelon, qu'un certain tremblement dans les mains préludait à l'éblouissement qui me gagnait ; je fermai les yeux, priant le guide qui me précédait de veiller à mes pieds, et je parvins au bas de l'échelle sans encombre. Là, toute végétation a disparu ; on se trouve au milieu des masses de glace les plus sauvages et les plus grandioses, l'on ne voit que les sommets arides de l'Eiger et du Schreckhorn. De distance en distance, la glace fendue, présente aux yeux d'immenses profondeurs, d'où sortent de sourds gémissements et dont les eaux d'un bleu de saphir vous attirent et vous fascinent. Malheur à qui s'arrêterait à ce séduisant et dangereux spectacle !

Au bout d'un quart d'heure de marche, de silence et de contemplation, il fallut partir. A mesure que j'avançais, je pensais à Gontran, aux vives recommandations de sa femme ; N'a-t-il pas eu froid ? N'est-il

pas tombé dans quelque précipice en voulant retourner à Grindelwald?

> Gontran a-t-il tout ce qu'il veut,
> Bon souper, bon gîte et le reste?

Enfin accourt son ami, inquiet lui-même de ma longue absence :

— Vous voilà donc! Vous n'êtes pas raisonnable.

— Et Gontran? lui dis-je.

> Là-bas dans l'angle d'un rocher,
> Il cuit, comme un lézard, afin de se sécher.

— Ah! tant mieux!

— Mais vous devez avoir faim? Voulez-vous prendre quelque chose?

— Et Gontran?

> Notre ami, célébrant le saint jour du dimanche,
> D'un pâté de jambon, engloutit une tranche!

— Ah! tant mieux!

— Prenez donc une gorgée de rhum cela vous fera du bien.

— Et Gontran?

> Admirant les glaciers et les eaux,
> Il a déjà vidé deux flacons de Bordeaux!

— Ah! tant mieux!

Enfin nous arrivons au lieu du rendez-vous, où

> Je trouve Gontran se portant à merveille,
> Gros et gras, le teint frais et la bouche vermeille.

Nous retournons de là à Paris assez rapidement par Fribourg et Neufchâtel.

Après cette longue digression, revenons, mes enfants, à notre voyage de 1857.

Arrivés à l'hôtel de la Tête-Noire, nous voulons passer outre, notre intention étant d'aller déjeuner

à Valorsine; refus du guide, qui, sans aucun doute, avait une remise de l'hôtel sur les voyageurs qu'il amenait; insistance de notre part, discussion et départ du guide avec ses mulets, nous laissant sur la route en présence de nos bagages. L'on prend bravement son parti, trois quarts d'heure seulement nous séparant de Valorsine. On enfile malle et sacs de nuit dans les piques, on se met deux par deux, et on part gaiement au nez du guide un peu désappointé. Après avoir traversé *la Roche-Percée*, tunnel de 15 à 20 pas de largeur ouvert par la mine, on suit un chemin adossé à la forêt, et longeant un précipice effrayant, où tout faux pas serait mortel. Je ne sais si, en secret, quelqu'un de nous ne regrette pas un peu le parti chevaleresque qui a été pris; mais ce qu'il y a de sûr, c'est qu'un paysan nous ayant rejoints et nous ayant offert de porter nos effets, la proposition fut acceptée d'acclamation. Au pied du mont Châtelard, près d'une petite redoute nous quittons la Suisse pour entrer en Savoie : nous voici à Valorsine. Pendant qu'on prépare le déjeuner, l'on propose d'aller visiter la cascade de Barberine, je laisse ma femme, très-fatiguée par l'allure du mulet qui vous raidit le corps et vous brise les reins, se reposer et reprendre des forces pour continuer sur Chamonix et nous partons. Après une demi-heure de marche, votre tante accablée par la chaleur, demande grâce et s'assied à l'ombre sur le gazon; nous continuons tous trois, et, après quelques derniers efforts nous atteignons la chute supérieure de Barberine. Muets d'admiration, nous contemplons, presque épouvantés, sur l'étroite planche où nous sommes, la chute, non de la cascade, mais du torrent impétueux et furieux, qui d'un

bond se brise à nos pieds, sur les rochers, pour de là rebondir et retomber à cent mètres plus bas. Enveloppés d'une poussière d'eau impalpable, assourdis par le fracas des eaux, fascinés par le gouffre qui rugit et miroite, nous ne pouvons nous arracher à ce spectacle que pour courir vers votre tante l'engager, la forcer, à venir partager notre émotion. Dieu sait si nous fîmes bien, et si ce n'est pas un des plus beaux souvenirs qu'elle ait remportés de ce voyage!

Il faut cependant rentrer à l'hôtel; le temps fuit et nous sommes encore bien loin de Chamonix. Après un déjeuner réparateur, ma belle-sœur gardant son mulet, nous continuons à pied, vos mères ne voulant à aucun prix remonter sur ces rudes et trop fatigantes bêtes. On suit l'Eau-Noire à sa droite, on traverse le hameau de la Poya, d'où une éclaircie du ciel, nous permet d'entrevoir le Mont-Blanc; on gravit la gorge sauvage des Montets, en dédaignant la cascade de Bérard, chétif filet d'eau comparé à Barberine. On a hâte d'arriver; le pas est plus lent, la parole moins vive, et la fatigue pèse lourdement aux pieds endoloris de nos voyageuses. Enfin voici Argentières, une heure de marche nous sépare encore de Chamonix, mais il est impossible d'aller plus loin. Heureusement, un long char, porté sur deux roues, et servant à transporter du bois, passe à vide; nous nous y étendons le moins mal possible, et alors, au grand trot, sur un chemin tout pavé de pierres, de rochers, cahotés, ballottés, secoués, cramponnés aux parois pour amortir les chocs, nous atteignons Chamonix à la tombée de la nuit, tout transpercés de l'humide brouillard qui s'élevait au-dessus de l'Arve.

15 août. — Le temps qui, jusque alors nous avait favorisés, a changé ce matin; le ciel est noir, une



pluie fine tombe tristement et assombrit tous les visages. Heureusement pour nous, il avait été décidé que ces dames se reposeraient toute la journée, pour se préparer à la traversée de la mer de glace le lendemain. Après déjeuner, Ludovic m'entraîne — est-ce bien lui ? — et nous partons vers le glacier du Bossons.

La vallée de Chamonix, très-élevée dans les montagnes, a six ou sept lieues de longueur, et très-peu de plaine, le sol montant presque immédiatement des bords de l'Arve. Nous suivons la rivière pendant une heure environ, et nous la traversons au village du Bossons pour arriver au glacier par un sentier de plus en plus raide. Nous posons les pieds sur ce sol de glace ; mais, au premier pas, glissant, tombant même, n'ayant ni souliers ferrés, ni piques, nous nous réservons pour le lendemain et nous gagnons, en tournant la moraine, la cascade des Pèlerins, près du hameau de ce nom, où est né Jacques Balmat qui, en 1786, partit de là pour gravir le premier la cime du Mont-Blanc et périt quarante-huit ans plus tard, en 1834, dans les glaciers qui dominent la combe de Sixt, du côté du Trient. La chute de la cascade est d'environ 50 mètres, elle s'élance par un jet et forme un demi-cercle complet. A quelques pas, se trouve la cascade du Dard, au milieu d'un bois de bouleaux et de sapins, assez insignifiante et qui ne mérite pas la peine d'être visitée.

La pluie a cessé ; nous rentrons à l'hôtel, et nous faisons nos préparatifs pour la course projetée.

16 août. — La journée s'annonce devoir être très-belle. Ma belle-sœur prend une chaise à porteurs, ma femme et ma fille en prennent une autre dans laquelle elles monteront tour à tour, et nous partons escortés

de huit guides qui, avec nous cinq, forment le long des zigzags des sentiers un personnel assez respectable.

« La route du Montanvert, dit Alexandre Dumas, « est une des plus exécrables que j'ai faites ; vers la « fin de l'année surtout, lorsque les gens de pied et « les mulets l'ont dégradée, les parties étroites du « chemin s'éboulent et alors la surface plane dispa- « raît et fait place à un plan incliné ; or, c'est comme « si l'on marchait à une hauteur de 2,000 pieds sur « un toit d'ardoises : un faux pas, une distraction, un « point d'appui qui manque, et vous roulez jusque « dans la source de l'Arveyron. » Dumas écrivait cela en 1832 ; nous y passions vingt-sept ans après lui et sans doute la route avait été améliorée, car, dans bien des parties de la Suisse et des Pyrénées, nous en avions parcouru de plus mauvaises et de plus dangereuses.

On se repose et on se rafraîchit quelques moments à mi-chemin, à la fontaine Caillet, et l'on continue à monter en glissant à chaque pas sur les brindilles de sapins qui couvrent le sentier. Au bout de trois heures de ce rude travail, on atteint une petite maison située en face de l'aiguille de Dru, élevée de 12,500 pieds : c'est l'hôtel du Montanvert où l'on trouve provisions et étalage d'ouvrages en cristal et cornes de chamois. Pendant qu'on prépare le déjeuner, Ludovic et moi allons buissonner au haut de l'aiguille de Charmoz, une heure de montée, histoire de se maintenir en haleine.

Il est convenu que quatre de nos guides iront, avec les chaises, nous attendre à l'entrée des sources de l'Arveyron et que, traversant la mer de glace avec les quatre autres, nous les rejoindrons par le sentier qui

se dirige vers le Chapeau. Munis de chaussons, de cordes et de nos piques, nous descendons, en face de l'hôtel, un chemin raide et raboteux, et nous sommes enfin en présence et sur le bord de la mer de glace.

Alimenté par le sommet du Mont-Blanc, le glacier descend du pic du Géant et s'avance jusqu'au milieu de la vallée ; là, une large ouverture de 80 à 100 pieds de haut laisse échapper le torrent de l'Arveyron. Rien de plus grandiose, de plus curieux que l'existence de ces masses de glace au milieu souvent des végétations les plus luxuriantes. La ligne de ces neiges éternelles varie beaucoup : près de l'équateur elle est à 4,800 mètres ; dans les Alpes à 2,750 ; au cap Nord à 720 ; au Spitzberg au niveau même de la mer Glaciale. Les immenses amas de neige, appelés *Névés*, formant de véritables rivières de glace, coulent comme celles de la plaine, parcourant en un siècle le chemin que celles-ci font en une minute. La surface de ces glaciers est couverte de blocs de pierres de toute grandeur, appelés *blocs erratiques ;* ils s'accumulent à leurs pieds et forment un amas connu sous le nom de *moraine terminale.*

« Nous voulûmes marcher sur la mer de glace, dit « Gœthe, et observer ces masses énormes en les « foulant sous nos pieds. Nous descendîmes la mon- « tagne et nous fîmes quelques centaines de pas sur « ces flots de cristal. Le coup d'œil est admirable, « lorsque, debout sur la glace même, on regarde les « masses qui se pressent d'en haut, séparées par d'é- « tonnantes crevasses. Mais nous ne jugeâmes pas à « propos de rester davantage sur ce sol glissant. »

Alexandre Dumas raconte ainsi ses impressions : « Nous fîmes, lui marchant devant, et moi derrière, « à peu près un quart de lieue sur cette mer dont on

« ne peut mesurer la largeur, que lorsqu'on se trouve
« au milieu de ses vagues et dont les horribles cra-
« quements semblent des plaintes inconnues, qui
« montent du centre de la terre jusqu'à sa surface ;
« je n'avais aucune crainte puisqu'il n'y avait aucun
« danger, et cependant je ne pus rester au milieu de
« ces crevasses ouvertes sous mes pieds, de ces
« vagues suspendues sur ma tête, je pris le bras
« de mon guide et je lui dis : « Allons-nous-en. »

Citons encore ces quelques lignes inspirées à deux illustres voyageurs par la contemplation de la mer de glace :

« — Cela est beau ! s'écria Franz, après quelques moments d'admiration silencieuse. Cela est beau parce que cela est complet : rien ne manque à ce tableau de mort et de silence.

« — Rien... que la vie, dit George. Est-ce donc si peu de chose que cela ?.. Pourquoi appeler ceci la mer de glace ? Le lac de glace, le fleuve de glace, je comprendrais et j'admirerais peut-être, mais pourquoi évoquer par un nom l'image bien autrement sublime du vieil océan du Nord, avec ses montagnes flottantes et ses monstres marins, avec ses ténèbres et les magiques splendeurs de ses aurores boréales, avec ses tempêtes et ses mille voix mugissantes...

« — Vous voilà bien, dit Franz d'un ton d'humeur, vous voilà bien avec votre imagination vagabonde et insatiable qui déborde toujours tout ce qu'elle embrasse. On vous donne du beau, vous voulez du sublime ; on vous donne du sublime, vous exigez du plus sublime. On vous ferait voir d'un coup d'œil l'univers entier que vous demanderiez à coup sûr : « Et au delà ? »

« — Que voulez-vous, mon bon Franz, reprit George

avec une grande simplicité, si je suis fait ainsi. Et cependant vous m'accusez à tort d'avoir une imagination insatiable ; car tenez, ajouta-t-il en étendant le bras pour cueillir une jolie cloche bleue qui semblait le saluer amicalement en se balançant sur sa tige, j'aime mieux cette campanule que toute votre mer de glace.

« — Je vois bien, dit Franz, que vous êtes en ce moment dans votre humeur récalcitrante, dans cette disposition d'esprit où l'on vous écraserait plutôt que de vous faire convenir de la plus petite vérité. Pourquoi ne pas avouer que vous trouvez cela beau ?

« — Parce que je n'aime pas la mort, reprit George avec vivacité. Quand mon œil plonge dans cet abîme de glace et de rochers, il me semble que je regarde dans l'âme stérile et désolée de quelque vieillard dont les idées, les sentiments, surpris par le froid de l'âge se sont pétrifiés dans la bizarrerie de leurs formes, ou si vous aimez mieux, j'y vois l'image de notre siècle encombré, comme cette vallée, de débris glacés et de vieilles roches qui se décomposent. Il faudrait l'éruption d'un volcan et ses laves brûlantes pour déblayer ce désert et y ramener la vie par la destruction. La vie ! la vie, Franz ! Vive la vie ! »

Cette page est de 1836, depuis Franz est entré dans les ordres et George s'est élevé jusqu'au premier rang de nos romanciers.

Il faut une bonne demi-heure pour traverser la mer de glace. Nos quatre guides s'occupent principalement de ces dames, nous les suivons, votre père et moi, appuyés sur nos piques, perdus au milieu de ce chaos, dont les flancs entr'ouverts laissent voir des profondeurs, où l'on aperçoit une eau d'un bleu d'azur, coulant avec un murmure sourd et régulier,

Les crévasses ne sont pas larges, heureusement, car il faut les franchir ; un faux pas, un saut mal calculé, et tout serait dit! Il est bien entendu que ce passage est impossible quand il est tombé récemment de la neige, qui, couvrant alors d'une surface uniforme, fentes, puits et crevasses, cache le péril aux yeux les plus exercés.

Arrivés au bout sans accident, la sortie ne fut pas facile ; le fleuve glacé se trouve en contre-bas d'environ deux pieds ; en venant du Montanvert, on saute de haut en bas ce qui n'offre pas grande difficulté ; en sortant vers l'aiguille de Dru, il faut grimper un sol glissant sur un sentier plus glissant encore. Nos guides s'élancent et nous aident des mains et des cordes, et c'est alors que se présente, pendant vingt minutes environ, le plus dangereux passage que pour ma part j'aie vu, et où la tête faillit un moment me manquer. Le sentier qui se profile le long de la mer de glace, en la dominant à plusieurs centaines de mètres de hauteur, est rapide, difficile, et serait impraticable sans une corde passée dans des crampons de fer et servant de point d'appui aux voyageurs. Au milieu de ce passage, les parois ardues et polies du rocher avancent en pointe et surplombent l'abîme. Le chemin tournant brusquement, il faut abandonner un moment la corde de la main droite pour la ressaisir de la main gauche. Prenez bien garde alors, ne baissez pas les yeux, rassemblez tout votre sang-froid, toute votre présence d'esprit et dominez le vertige qui vous perdrait. Une vive préoccupation, cependant, nous tenait tous anxieux : soit fatigue, soit l'extrême chaleur, soit l'émotion de ces dangers qu'elle affrontait pour la première fois, votre tante avait été prise d'une violente migraine qui l'em-

pêchait de voir et presque de marcher : il fallut toute l'adresse et le sang-froid de nos braves et excellents guides, pour lui faire franchir *le mauvais pas* et atteindre la Pierre-aux-Anglais, sorte de voûte où quelques gens d'Argentières tiennent, pendant la saison d'été, une petite cantine ; nous y trouvâmes heureusement du feu, du thé ; et quelques instants de repos permirent à ma belle-sœur de se remettre et de gagner nos chaises qui nous attendaient aux sources de l'Arveyron, pour nous ramener souper à Chamonix.

17, 18 et 19 août. — Il faut six heures en diligence de Chamonix à Genève ; ces dames prennent le coupé et nous la banquette. Le temps, un peu couvert d'abord, devient beau, et la route se fait fort agréablement ; suivant les bords de l'Arve, puis les quittant pour les reprendre encore, on traverse Saint-Gervais-les-Bains, situé au fond d'une magnifique vallée ; on suit une route très-escarpée à travers la forêt, pour atteindre Chêde, dont on salue en passant la petite cascade, et l'on arrive à Sallanche, séparé de Saint-Martin par un pont. On relaie, puis nous prenons l'avance sur la voiture pour admirer plus longtemps le panorama que l'on apercoit, et le Mont-Blanc qui se montre dans toute sa majesté. On passe devant Arpenaz et sa cascade, Closes et sa cascade. Pas de mince filet d'eau, pas de petit monticule où l'ingénieux montagnard n'ait, agencé sa petite cascade, préparé son petit boniment, pour avoir son petit sou.

Nous arrivons à Genève, nous cherchons un hôtel, puis, de même qu'au bord de l'Océan ou de la Méditerranée, la première chose, c'est de courir à la mer, ici nous nous dirigeons vers ce beau lac, si vaste, si magnifiquement entouré :

O Léman...
Jamais Dieu versa-t-il sur sa terre choisie
De sa corne de dons, d'amour, de poésie,
Plus de noms immortels, sonores, éclatants,
Que ceux dont tu grossis le bruit lointain du temps ?
L'amour, la liberté, ces alcyons du monde,
Combien de fois ont-ils pris leur vol sur ton onde,
Ou confié leur nid à tes flots transparents (1) ?

Voltaire, arrivant dans sa terre, lui a adressé une épître :

Que tout plaît en ces lieux à mes sens étonnés !
D'un tranquille océan, l'eau pure et transparente
Baigne les bords fleuris de ces champs fortunés ;
D'innombrables coteaux ces champs sont couronnés ;
Bacchus les embellit ; leur insensible pente
Vous conduit par degrés à ces monts sourcilleux
Qui pressent les enfers, et qui fendent les cieux.

De la petite île, au milieu du nouveau pont, où se trouve la statue de Rousseau (né à Genève en 1712), par Pradier, artiste génevois, on jouit d'un coup d'œil merveilleux. A gauche les Voirons, à droite les Salèves, le lac à vos pieds, puis les glaciers à l'horizon et le Mont-Blanc, leur roi, dans toute la grandeur de ses sommets éblouissants. « C'est l'Océan qui a envoyé « son portrait en miniature à la Suisse, » écrivait M. de Boufflers.

Genève est une grande et belle ville, à l'aspect froid et sévère :

On y calcule et jamais on y rit,

a dit le seigneur de Ferney ; aussi les étrangers n'habitent guère que les quartiers neufs qui bordent le lac, si animé par les bateaux à vapeur allant et venant toute la journée pendant la belle saison.

(1) Lamartine.

Mais mon âme, ô Coppet, s'envole sur tes rives,
Où Corinne repose au bruit des eaux plaintives.

Nous nous faisons descendre au village de Coppet et nous montons au château. D'un style fort simple, il est entouré d'un parc magnifique, sous les ombrages duquel se promena le philosophe Bayle, où mourut Necker, le ministre de Louis XVI, où demeura enfin sa fille, l'illustre Madame de Staël.

Après trois heures de promenade, la cloche du bateau nous rappelle ; nous partons : le vent s'est élevé et souffle assez violemment. La miniature de Boufflers

Envieuse, s'étend, et s'enfle et se travaille
Pour égaler l'Océan par sa taille...

Votre père paraît préoccupé, il s'assied, puis se lève, puis marche à grand pas, s'accoude sur le bord du bateau, anxieux, et les poissons du lac semblent en le regardant se dire entre eux : « Ma sœur, ne vois-tu rien venir? » Tout le monde en fut quitte pour la peur et nous débarquons à Genève sains et saufs.

20 août. — Nous partons par le Fort-Lécluse, situé à cinquante toises au-dessus du Rhône, dans une gorge resserrée, et là, ce beau fleuve, qui, auprès de Genève, à près de 120 pieds de large, n'en à ici que 15 à 16; mais en revanche il est très-profond et disparaît complétement aux yeux pour reparaître cent pas plus loin.

Nous restons trois jours à Lyon pour nous reposer un peu de nos fatigues et visiter cette grande ville bien changée, bien embellie depuis que je l'avais vue en 1845. Parcourir ses quartiers neufs, la rue Impériale, la place Bellecour, les quais de la Saône, dîner gaiement à la Tête-d'Or, ce bois de Boulogne de Lyon, faire l'ascension obligatoire à Notre-Dame de Four-

vières et provision de chapelets bénis ; admirer au musée quelques belles toiles de saint Jean, visiter des métiers, le jardin botanique, la jonction du Rhône et de la Saône, les cafés, les théâtres, tout cela suffit grandement à notre repos.

23 août. — Départ pour Macon, et Cluny, où l'un de nos amis nous attendait pour nous conduire à Saint-Point et nous présenter à M. de Lamartine. En suivant la route qui conduit à Cluny, je songeais à cet homme illustre que j'avais vu, en 1848, jeté au milieu des orages populaires, acclamé par la France entière, puis si vite oublié. Onze années s'étaient écoulées ; l'homme était ruiné et le poète, à près de soixante ans, avait dû s'attacher à un rude et pénible labeur, pour améliorer une situation bien précaire...

A deux lieues environ de Macon, on aperçoit sur la gauche

. . . . Une montagne aride
Qui ne porte en ses flancs ni bois ni flots limpide,
Dont par l'effort des ans l'humble sommet miné
Et sous son propre poids jour par jour incliné,
Dépouillé de son sol fuyant dans les ravines
Garde à peine un buis sec qui montre ses racines,
Et se couvre partout de rocs prêts à crouler
Que sous son pied léger le chèvreau fait rouler.

Au tournant de la route, au milieu de ce désert on entrevoit

. . . . Un toit rustique et sombre
Que la montagne seule abrite de son ombre
Et dont les murs battus par les pluies et les vents,
Portent leur âge écrit sur la mousse des ans.

Il faut lire dans *Milly ou la terre natale*, l'admirable description que le poète fait de cette modeste demeure sans ombre, sans gazon,

Sans ruisseau sous des bois, ni fraîcheur, ni murmure,
Et c'est là qu'est son cœur !

Il arriva un moment où il fallut se décider à vendre ce domaine, ou du moins une partie, et, obligé d'aller sur les lieux avec l'acquéreur pour examiner ce qui pourrait plus facilement s'en détacher, le poëte raconte ainsi sa visite : « Monsieur, me dit cette homme, « un de ces monnayeurs intelligents de la terre, en « étendant le bras et en coupant l'air du geste comme « un arpenteur coupe le terrain, voilà un lot qui « se vendrait facilement ensemble et qui n'ébré- « cherait pas trop ce qui vous restera. — Oui, ré- « pondais-je, mais c'est la vigne qu'a plantée mon « père l'année de ma naissance et qu'il nous a tou- « jours recommandé de conserver comme la meil- « leure pièce du domaine arrosée de sa sueur, en « mémoire de lui. — Eh bien, en voilà un autre qui « tenterait bien les acheteurs de petite fortune, parce « qu'il est propre au bétail. — Oui, mais cela ne se « peut pas ; c'est la rivière, le pré et le verger où « notre mère nous faisait jouer et baigner dans notre « enfance ; cherchons ailleurs. — Ce coteau derrière « la maison ? — Mais, c'est celui qui bornait le jardin « et faisait face à la fenêtre du salon de famille ! Qui « pourrait maintenant le regarder sans des larmes « dans les yeux ? — Ce groupe de maisons détachées « avec des vignes en pente qui descendent dans la « vallée ? — Oh ! c'est la maison du père nourricier « de mes sœurs et de la vieille femme qui m'a élevé « moi-même avec tant d'amour. Autant vaudrait leur « acheter deux places au cimetière. — Eh bien, la « maison principale avec les bâtiments, les jardins et « l'espace autour de l'enclos ? — Mais j'y veux mou- « rir dans le lit de mon père. C'est impossible ! Ce

« serait le suicide de tous les sentiments de la fa-
« mille. — Qu'avez-vous à dire contre le fond de
« vallon qu'on n'aperçoit pas de vos fenêtres? —
« Rien, si ce n'est qu'il contient l'ancien cimetière
« où furent ensevelis sous mes yeux, pendant mon
« enfance, mon petit frère et une sœur que j'ai tant
« pleurés. Allons ailleurs!... »

Le prix du volume des *Confidences* servit alors à sauver ses pauvres *Charmettes* ou plutôt à en retarder la vente : « Le temps que leur prix m'avait acheté n'a « pas suffi pour me conduire jusqu'au seuil de la de- « meure où l'on ne regrette plus rien!... Mes *Char-* « *mettes* sont vendues! »

Arrivés à Cluny, nous parcourons l'abbaye fondée en 910, l'un des monuments les plus remarquables du moyen âge et dont il ne reste plus que des ruines. Le lendemain nous prenons le chemin de Saint-Point. Après avoir suivi pendant quelque temps les bords de la petite rivière de Vallouze, on traverse un hameau appelé Bourg-Vilain, puis une colline dominée par un vieux château flanqué de tours compactes, qui, aujourd'hui décapitées de leurs flèches, ne servent qu'à maintenir un massif carré de pierre brute, percé d'un escalier tournant, c'est le château de Saint-Point.

Nous attendons un moment dans le cabinet de travail de M. de Lamartine, placé dans la tour du nord. Des livres, des tableaux, une table sur laquelle tant de chefs-d'œuvre furent écrits, telle est cette pièce, d'où l'on passe dans un salon fort simple, où se trouvait notre hôte avec sa sœur et madame de Lamartine. Après quelques instants de conversation générale, nous descendons au jardin, sous un berceau de verdure d'où la vue s'étend sur la plus belle partie de la

vallée de Saint-Point. Des prés en pente rapide viennent se fondre dans une prairie arrosée par la Vallouze, où commence à remonter la chaîne de collines qui sépare Saint-Point de l'horizon de la Bresse, du Jura et des Alpes ; revenant ensuite par une allée de noyers, de peupliers et de bouleaux, ces dames s'assirent sur un banc placé sous la galerie de pierres qui longe la façade principale du château. L'auteur de *Jocelyn* s'étendit sur la pelouse avec ses deux grands lévriers blancs, et nous demeurons une heure ainsi sous le charme de sa parole et de ses souvenirs. Nous prenons congé du poëte, longeant le cimetière où il repose aujourd'hui près de sa fille Julia, par les soins de celle qui fut « la compagne dévouée, « courageuse de Lamartine, qui l'encouragea dans « ses luttes, l'applaudit dans ses triomphes, le sou« tint dans ses épreuves, et sans cesse entendit, « joyeuse ou triste, retentir dans son cœur l'écho « d'une grande destinée. »

26 août. — Arrivés le matin à Dijon et devant y coucher, nous visitons les églises, entre autres, la cathédrale de Saint-Bénigne, trois fois reconstruite, et Saint-Michel, dont les détails extérieurs sont de style grec et l'intérieur de style gothique ; le palais des ducs de Bourgogne et la salle des gardes, avec sa cheminée monumentale et ses magnifiques et curieux tombeaux de Philippe le Hardy et de Jean sans Peur, une des productions les plus élégantes du xve siècle. Soixante-dix petites figures de marbre, hautes d'un pied environ, représentant des chartreux, ornent ces deux tombeaux. « L'expression, dit Stendhal, de la peur « de l'enfer, de la résignation et du mépris pour les « choses de la terre y est vraiment admirable. Plu« sieurs de ces moines ont la tête cachée par leur ca-

« puchon rabattu et les mains dans leurs manches :
« le nu ne s'aperçoit pas, et, malgré cela, ces figures
« sont remplies d'une expression grave et vraie. La
« religion est belle dans ces marbres. »

Enfin, après quarante jours de voyage, je reviens au logis : j'ai parcouru de bien beaux pays ; rivières et montagnes, glaciers et vertes prairies, m'ont tour à tour charmé ; mais, que je suis heureux de retrouver ce site que je connais si bien, ce toit où sont nés mes enfants. Pourquoi? Le chansonnier l'a dit :

Pourquoi ? Je m'en vais vous le dire
Et vous me donnerez raison :
Ce site et ce toit que j'admire,
C'est mon pays et ma maison.

BELGIQUE-HOLLANDE

(1858)

Alphonse Karr décrit ainsi, dans un de ses livres, toute la peine qu'il avait à se mettre en voyage :

« Vous savez avec quelle difficulté un Parisien s'ar-
« rache de Paris, et comme la plante humaine pousse
« de profondes racines à travers les fentes de son
« pavé. Je restai bien trois mois à me décider à ce
« voyage de quinze jours. Mon paquet fut fait et dé-
« fait dix fois, et ma place retenue à toutes les dili-
« gences ; j'avais dit, je ne sais combien de fois,
« adieu aux trois ou quatre personnes que je croyais
« capables de s'apercevoir de mon absence ; ma sen-
« sibilité souffrait beaucoup de ces scènes pathéti-
« ques, et je commençais à avoir mal à l'estomac, à
« force de boire le coup de l'étrier ; enfin un beau ma-
« tin, ayant changé un assez gros tas de pièces de cent
« sous contre un fort petit tas de louis, je me pris au
« collet moi-même, et je me mis à la porte de chez

« moi, en enjoignant au camarade que j'y laissais,
« de me tirer dessus comme sur un loup enragé, si je
» m'y présentais avant trois semaines et je m'en allai
« à la fatale rue du Bouloi, où était la voiture. »

Malgré l'esprit et l'humour de cette page, je suis bien loin de partager cette horreur du départ que ressentait l'auteur de *Sous les tilleuls*. Un souvenir d'une course lointaine me traversant l'esprit, un oiseau qui s'envole en chantant, un rayon de soleil venant éclairer un coin de paysage, l'eau fuyant dans la prairie et allant se perdre à la rivière qui l'entraîne avec elle : tout m'était autrefois un prétexte pour courir au loin. On a bien soin, dans ces cas-là, de ne pas sonder tous les motifs accumulés, de peur que la raison, en soufflant dessus, ne fasse crouler tout cet échafaudage.

Car, faibles que nous sommes,
La raison n'est pas ce qui règle les hommes.

Or, cette année, le motif était des plus convenables ; ne fallait-il pas faire voir à votre père toutes les beautés d'un art auquel il s'était destiné? Et n'était-ce pas dans les musées et les églises de la Belgique et de la Hollande, qu'il pourrait le mieux apprécier les merveilleuses toiles de l'école flamande et hollandaise? Deux fois déjà, j'avais parcouru ces pays, et quoi de plus doux que de faire partager des plaisirs éprouvés, des joies ressenties, et de revoir en famille tous ces chefs-d'œuvre, comme si l'on relisait ensemble les pages marquées jadis d'un auteur aimé !

Aussitôt dit, aussitôt fait : un bon vent souffle ; on part, on est parti ! Nous descendons à Bruxelles, à l'Hôtel-Royal.

« Ce qui manque à cette ville, a dit Gérard de Ner-
« val, c'est un fleuve. Qu'est-ce qu'une capitale où

« l'on n'a pas la faculté de se noyer? (Quelques an-
« nées plus tard, Gérard se pendait dans une rue de
« la Cité à Paris.) Gand a l'Escaut, Liége a la Meuse,
« Bruxelles n'a qu'un pauvre ruisseau, qu'elle inti-
« tule *la Senne*, triste contrefaçon. Imaginez ensuite,
« au centre du pays le plus plat de la terre, une ville
« qui n'est que montagnes : montagne de la Tour,
« montagne du Parc, montagne des Larmes, monta-
« gne aux Herbes-Potagères, etc. ; on y éreinte les
« chevaux ou les chiens pour une course de dix mi-
« nutes. Tout flâneur y devient poussif; des rues em-
« brouillées, au point de passer parfois les unes sous
« les autres, des quartiers plongés dans des abîmes,
« tandis que d'autres se couronnent de toits neigeux
« comme les Alpes. »

Nous nous lançons après dîner dans la ville pour avoir une première idée de son aspect général. Les toitures des maisons, au lieu de pencher sur les rues, forment un chaperon pointu et taillé de mille manières. Le Parc, ressemble à tous les parcs royaux : mêmes gazons entourés d'épais massifs, bassins d'eau limpide, statues de marbre, avenues ombragées de grands arbres taillés en rideaux. Sainte-Gudule, la cathédrale, placée à mi-côte, n'a de remarquable que sa chaire en bois sculpté, représentant Adam et Ève chassés du Paradis terrestre par un ange aux ailes déployées. Les escaliers, formés de troncs et de branches, portent tous les animaux de la création; tous les détails en sont d'une délicatesse et d'un travail infinis. Après avoir parcouru la rue de la Loi, le cours de la Montagne et l'Allée-Verte, avoir passé devant le *Manneken-pis*, petit bonhomme en bronze, premier bourgeois de Bruxelles, nous débouchons sur l'hôtel de ville. Il est assez tard, les pâles rayons de la lune

éclairent à demi une partie de la place, ce qui rend l'effet plus saisissant. Tout un côté est occupé par le palais, avec clochetons et balcons découpés. Un triple rang de lucarnes historiées; au milieu un beffroi s'élançant, tout taillé à jour, à une grande hauteur et surmonté d'un archange les ailes étendues, l'épée à la main. Les trois autres côtés de la place contiennent : ici, un palais gothique, là, des hôtels surchargés de festons et d'ornements, plus loin des maisons, où pas un pouce de pierre n'existe sans être recouvert de ciselures, de médaillons, de bas-reliefs; c'est merveilleux.

En face de ce monument, sur cette place même, s'est passé, le 15 juin 1568, le terrible drame commandé par Philippe II, le sombre et cruel habitant de l'Escurial, à son digne ministre le duc d'Albe : les comtes de Hoorn et d'Egmont étaient décapités. Gœthe a immortalisé le dernier dans la tragédie qui porte son nom; son grand caractère, son amour pour la patrie éclatent dans ces paroles qui terminent la pièce de Gœthe : « L'ennemi l'enveloppe de toutes « parts, les épées brillent ! Courage, amis, vous avez « derrière vous, parents, femmes, enfants ! Mais ceux-« ci : (montrant les Espagnols) par quoi sont-ils exci-« tés? Par leur courage? Non, par une parole du « maître. — Peuple, défends tes biens ! et, pour sau-« ver ce que tu as de plus cher, tombe avec joie, « comme je t'en donne ici l'exemple. »

Le musée renferme de fort belles toiles; nous y avons remarqué, entre autres, une *Sainte famille* du Guide, *Vénus et Vulcain*, *Jésus foudroyant la terre* de Rubens, *un Repas* de Jordaens, des portraits de Van-dyck et de Vélasquez, et bien d'autres.

Le jardin zoologique, bien dessiné, possède des

animaux fort heureusement logés ; au jardin botanique se touve un aquarium très-curieux.

Le chemin de fer passe à Malines ; le voyageur s'y arrête deux heures, temps plus que suffisant, pour voir cette petite ville, très-renommée autrefois par ses dentelles, fabriquées tout d'une pièce au fuseau, et dont le caractère particulier consiste en un fil plat qui borde toutes les fleurs et leur donne l'apparence d'une broderie.

La cathédrale renferme une *Élévation de croix* de toute beauté, par Vandyck, et l'église Saint-Jean, une *Adoration des Mages* de Rubens.

Nous arrivons à Louvain, et, pour la première fois, nous pouvons enfin boire de la bière : à Bruxelles, dans les hôtels, si vous avez le malheur de demander un verre de *faro*, ou une bouteille de bière, le garçon vous répond avec hauteur qu'on n'en sert pas, sa mine indiquant assez que cela n'est bon que pour les goujats. Vous obtiendrez par faveur de l'*ale*, du *porter*, mais de la bière belge, à Bruxelles, jamais !.... C'est donc à Louvain que nous dégustons à notre aise et apprécions le faro, et l'excellente bière blanche du pays.

L'hôtel de ville, construit au milieu du XVe siècle par Mathieu de Layens, est le plus beau spécimen d'architecture ogivale de tout le nord de l'Europe. Les sculptures en sont aussi fines, aussi délicates, aussi multipliées, que sur les plus belles œuvres de Benvenuto Cellini. Il faudrait une journée pour examiner toutes les statuettes et les scènes, qui couvrent un seul côté de ce magnifique monument. La cathédrale se trouve à deux pas. Elle est surtout remarquable par la richesse de son intérieur. On y voit un jubé merveilleusement sculpté, une statue de la

Vierge du xv[e] siècle, l'horloge qui date de 1462, et des peintures dues au pinceau de Van Eyck et Hemling.

Quel beau livre que celui, où, pareil à l'album d'un naturaliste dans lequel se piquent insectes et papillons aux brillantes couleurs, aux formes variées, on prendrait tour à tour la plume d'un maître pour décrire les beautés de l'art et de la nature ! Les cathédrales gothiques, les hôtels de ville aux tourelles légères, aux clochetons élégants, les vieux *burgs* du Rhin démantelés et en ruines, reviendraient de droit à Victor Hugo ; Théophile Gauthier, avec son coloris puissant, sa prose imagée et éclatante, peindrait les musées, les tableaux, les intérieurs d'Espagne ou d'Italie; traverserait-on des montagnes ? l'auteur de *Jocelyn* prêterait sa poésie aux majestueuses beautés de la nature, aux âpres sommets, aux neiges éternelles ;

Air pur, flots de lumière!
Vents sonores des bois, vagues de la bruyère !
Onde calme des lacs, flots poudreux des torrents !

Quel charme enchanteur Jean-Jacques répandrait sur les lacs, les coteaux verdoyants et parés de toutes parts, les cascades courant sous le feuillage non loin de la pervenche en fleurs. Traversez-vous un de ces paysages, encadrés de grandes lignes de verdure un peu rougie aux approches de l'automne, au terrain d'un brun vigoureux, où des pluies récentes ont laissé, dans quelques sillons, des lignes d'eau que le soleil fait briller comme de menus filets d'argent? Vous auriez la plume de G. Sand, qui rivaliserait avec le pinceau de Corot. De temps à autre, Stern égayerait la route par une de ces histoires qui font le charme de son *Voyage sentimental*, ou nous toucherait au récit des infortunes de quelque autre Marie. Et dites-moi alors,

si jamais notes de voyage seraient plus agréables et plus intéressantes?

Nous arrivons à Bruges, l'une des villes les plus originales et les moins visitées de la Belgique. Sorte d'Herculanum du moyen âge, cette ville, possédant autrefois 200,000 habitants, réduits aujourd'hui à 40,000, recevant cent cinquante vaisseaux par jour, s'est pour ainsi dire momifiée avec ses monuments gothiques, ses maisons historiées, ses balcons à jour, ses fenêtres étincelantes de sculpture, et ayant chacune le miroir dénonciateur. Le séjour des Espagnols y a laissé plus d'une trace qui se retrouve dans les types plus réguliers et plus fiers qu'en aucun autre lieu des Pays-Bas, *formosis Bruga puellis*.

Charles le Téméraire est toujours présent au souvenir des habitants, sous le nom de Charles le Hardi, et son corps enseveli d'abord à Nancy, dans l'église Saint-Georges, y resta depuis 1477 jusqu'en 1553, où Charles-Quint le fit transporter à Bruges.

Cette ville renferme les plus rares et les plus beaux tableaux d'Hemling, appartenant à l'hôpital Saint-Jean. Peintre d'abord, soldat ensuite, il tombe malade à Bruges, entre à l'hôpital Saint-Jean et y reste plusieurs années. En échange des soins donnés au pauvre soldat malade, l'hôpital possède, depuis des siècles, les œuvres d'un des plus grands peintres de cette école célèbre.

La cathédrale, fondée par saint Éloi, n'a rien de remarquable à l'extérieur; l'intérieur est enrichi d'une foule de tombes espagnoles ornées de plaques de cuivre richement gravées; mais son joyau le plus rayonnant est une statue de la Vierge en marbre blanc, portant l'enfant Jésus dans ses bras, et due au ciseau de Michel Ange.

En 1846, j'avais accompagné en Belgique, à titre de secrétaire, le baron James de Rotschild, et nous étions entrés dans l'église avec madame la baronne James et ses deux enfants, Alphonse et Gustave. Après avoir examiné la table de communion enguirlandée de fleurs et de fruits, d'une finesse et d'un travail exquis, nous apercevons la statue de la Vierge, mais *o mirabile visu!* à ses pieds se dresse un paquet informe, enfermé dans un morceau de calicot d'un jaune sale... Madame la baronne s'enquiert auprès du sacristain des causes d'un pareil fait. Est-il arrivé un accident à l'enfant? Travaille-t-on à une réparation? Le sacristain, dans un jargon mi-flamand mi-français, explique, avec quelques périphrases entortillées, que le fils de Marie n'a pas même le mouchoir que Tartufe offrait à Dorine, que

> Par de pareils objets les âmes sont blessées
> Et cela fait venir de coupables pensées!

Cela nous rappela le mot célèbre d'un enfant devant un tableau d'Adam et d'Ève chassés du paradis terrestre.

— Lequel est Adam? lui demandait un de ses petits camarades.

— Comment veux-tu que je le sache, puisqu'il n'ont pas d'habits?

Une pièce de monnaie a bientôt fait tomber la pudeur du sacristain ainsi que le voile de la statue, et il nous a été permis d'admirer un groupe complet alors, d'une poésie, d'une grâce et d'une chasteté incomparables. L'enfant Jésus est debout à l'extrémité d'un des plis de la robe de la Vierge Marie. Sa tête, calme et d'une grande audace, semble considérer en bas les hommes qui le crucifieront un jour. D'une

main il se rattache à celle de sa mère, qui, dominant la tête de son fils, voit les douleurs de l'avenir, les résume et s'y résigne. Cette œuvre, dont Horace Walpole offrit 80,000 florins, est d'une beauté ravissante et grandiose tout à la fois.

Gand, patrie de Charles-Quint, a plus de vie, de mouvement, de commerce que Bruges ; ses nombreuses filatures y occupent 30,000 ouvriers, ses raffineries de sucre, ses fabriques de produits chimiques, de bougies, de toiles de lin, sont en grande activité. Saint-Bavon, sa cathédrale, assez lourde, possède à l'intérieur un grand luxe de marbres et d'ornements ; il s'y trouve un Christ en croix de Van Dyck, d'une noblesse sans pareil. Elle est élevée sur des cryptes en ruines, datant de 680. L'hôtel de ville, commencé en 1481, et plusieurs fois interrompu, présente un assemblage bizarre de tous les styles : une façade de 41 mètres, ayant neuf ou dix étages de fenêtres carrées et sans caractère ; une autre, composée des colonnes classiques du XVIIe siècle, et la façade du Nord modèle du plus pur gothique.

Si près d'Ostende, nous allons y passer une journée à parcourir les dunes qui ceignent la rade, et dont le sable fin et épais rend la marche très-fatigante. Nous demandons à tous les hôtels d'alentour quelques-unes de ces huîtres si renommées ; impossible d'en avoir ; il faut une permission de l'autorité ! Nous avions mieux à faire qu'à perdre notre temps à courir après, et nous quittons Ostende sans avoir même aperçu ce mollusque.

Les armoiries d'Antwerp composées d'un château surmonté de deux mains, nous apprennent que nous entrons dans la plus belle ville de la Belgique, qui fut longtemps une des plus riches du monde. Ces deux

mains se rattachent à une vieille légende fort accréditée dans le pays. Un géant monstrueux, se tenant sur les bords de l'Escaut, faisait prisonnier ceux qui refusaient de lui payer un tribut, leur coupait la main et la jetait dans le fleuve; de là le nom d'*Andwert*, qui veut dire en flamand *main coupée*.

Pour nous rendre à la cathédrale, première visite de tout voyageur, nous traversons la Place-Verte, sur laquelle se dresse la statue de Rubens, né à Cologne et mort à Anvers en 1640, à soixante-quatre ans; son élève et son émule Van Dyck, né à Anvers, mourut à Londres à l'âge de quarante-deux ans.

Les richesses abondent dans la cathédrale; une table de communion, sculptée par A. Quellyn, a d'admirables têtes d'enfants; des boiseries d'une rare finesse d'exécution, représentent les diverses expressions de la figure humaine, les âges, les professions, les légendes. Trois toiles de Rubens au maître-autel, une assomption dans deux chapelles; à gauche l'érection de la croix, à droite la descente de croix. ! « Au lieu « d'un chapitre, dit Alphonse Karr, il me faudrait un « volume in-8° pour représenter la stupeur admira- « tive dont je fus saisi à la vue de ces prodiges. » Quant à nous, dans nos nombreuses courses, aux quatre coins de la ville, nous sûmes toujours trouver un chemin et une heure pour voir et revoir ce chef-d'œuvre de la descente de la croix. Quoique l'anecdote racontée à ce sujet se trouve partout, je vous la rapporte ici, mes enfants, pour vous éviter la peine de la chercher ailleurs.

Les élèves de Rubens, un jour que le maître était à la campagne, avaient obtenu l'entrée de son cabinet de travail; l'un d'eux, poussé par un camarade, trébuche sur le tableau et efface le bras de la Madeleine



et la tête de la Vierge, que Rubens venait de terminer. On juge de la consternation !

Il reste deux heures de jour, dit l'un d'eux ; que Van Dyck, comme le plus capable de nous, répare l'accident.

Tous applaudissent, Van Dyck hésite un moment, puis se met au travail, et le lendemain, Rubens, ne soupçonnant pas la retouche étrangère, aurait dit devant ses élèves : « Voilà une tête et un bras qui ne « sont pas ce que j'ai fait de plus mal. »

Nous montons les cinq cents quatorze marches du clocher pour admirer le panorama gigantesque, que, par un ciel sans nuages, la vue embrasse de tous côtés ; et, pressés par le temps, nous ne pouvons que jeter un coup d'œil trop rapide à l'église Saint-Jacques, où se trouve la sépulture de Rubens, et dans une chapelle particulière, au-dessus d'un autel, le tableau où il s'est peint entouré de ses parents, de ses femmes et de ses maîtresses ; à Saint-André, où l'on voit un mausolée en marbre, élevé à la mémoire de Marie Stuart ; à Saint-Paul où *Jésus portant sa croix*, par Van Dyck, vous arrête par son admirable expression et vous fait souvenir de la vie trop courte de ce grand peintre résumée dans ce sonnet de M. F. Boissard :

Quand le jeune Van Dyck allait en Italie,
Au village, l'amour un instant le retint :
Ce fut à Saventhem qu'il peignit saint Martin ;
Il y mit bien trois mois... Elle était si jolie !

Des beaux jours de vingt ans, que jamais on n'oublie,
Cet élégant tableau garde un reflet lointain.
Mais il fallait partir. Il suivit son destin,
Son destin plein de gloire et de mélancolie.

Et Londres le revit jeune, adoré, charmant,
Prodiguer tout son or au creuset décevant,

Et sa lèvre pâlie aux baisers des duchesses;
Puis il tomba vaincu par ces folles ivresses.
Il mourut, mais sans doute encore se souvenant
Des jours de Saventhem et de la pauvre enfant!

Le jardin zoologique, dessiné à l'anglaise, est fort curieux; des pièces d'eau, des kiosques, des animaux féroces séparés, disséminés dans de jolies et rustiques habitations; tout cela portant le cachet d'un goût parfait, procure une promenade des plus agréables dans laquelle, toutefois, il ne faut pas avoir toujours les yeux en l'air, car, en regardant des oiseaux fort rares, nous faillîmes marcher sur un crocodile assez grand, ma foi, et qu'une simple bordure en fer, de 20 centimètres de hauteur, séparait de l'allée que nous suivions.

Malgré la richesse des églises, le musée est encore un des plus remarquables du monde, pour la qualité des tableaux, si ce n'est pour la quantité. Van Artois, Wynants dans des *paysages*, Vanhulden dans un *repas de noces*, le Guide et Otto-Vanveck par leurs *Saintes familles*, un incomparable Rubens, *Vénus et Vulcain*, Van Dyck, Vélasquez, Jordaens, Floris et bien d'autres y brillent au premier rang. Nous ne pouvons donner qu'un coup d'œil rapide à tant de chefs-d'œuvre, mais ils n'en laissent pas moins, dans notre esprit, un souvenir toujours présent.

Nous quittons Anvers à midi; la douane hollandaise nous visite à Roosendaal et nous arrivons à Moerdyck, où s'arrête le rail-way. Le *Stoomboot* (rappelons-nous que nous sommes en Hollande), nous attend et nous conduit à travers les eaux grisâtres de la Meuse jusqu'à Dordrecht en côtoyant de nombreux îlots et le territoire envahi par la mer dans la nuit du du 18 novembre 1421, où trente-cinq villages et près

de 100,000 habitants furent engloutis par le Rhin qui rompit une de ses digues.

La physionomie de cette ville est tout d'abord assez bizarre : ses canaux et ses ponts, ses fenêtres à guillotine, les toiles métalliques bleues ou vertes appliquées aux croisées qui portent à leurs angles les miroirs que nous avions déjà vus à Bruges, beaucoup de maisons baignées par les canaux et ayant des poulies scellées pour puiser l'eau ménagère et enfin les couleurs variées et étranges, dont les façades sont peintes : le bleu, le chocolat, le pistache, le jaune surtout, avec toutes ses nuances, rivalisent ensemblent à qui plus laid. Rien autrement à voir, et nous quittons, à sept heures, la patrie des deux frères, Jean et Corneille de Witt, de Cuyp et d'Ary Scheffer devenu Français, pour reprendre le bateau par un temps sombre et pluvieux qui est loin d'égayer le paysage jusqu'à Rotterdam.

Un écrivain anglais dit en parlant de Rotterdam :

« Toutes les fleurs qu'on peut se procurer à prix « d'or répandent leurs parfums d'un côté, tandis que « de l'autre, les canaux empoisonnent l'air des exha- « laisons les plus méphitiques. Ces marécages fétides « défient toutes les puissances qui gouvernent les « Provinces-Unies et conservent leur puanteur « comme une précieuse franchise. »

Ce tableau, s'il a été vrai, est un peu exagéré aujourd'hui, surtout si vous traversez le *Boompies*, promenade d'une demi-lieue sur le bord de la rivière, plantée d'arbres et ornée de charmants hôtels. Les canaux et les ponts sont en bien plus grand nombre qu'à Dordrecht, et justifient le surnom de Venise du Nord qui a été donné à Rotterdam. Nous passons devant une des trois statues élevées à Érasme, né dans

cette ville en 1467, ainsi que l'indique l'inscription suivante qui décore une taverne près de la grande église :

Hæc est parva domus, magnus quâ natus Erasmus.

Le port est fort animé, surtout pendant la pêche au hareng, ce petit poisson qui, pendant plusieurs siècles, a fait la fortune du pays. Ce n'est qu'au xve siècle qu'un pêcheur de Rotterdam imagina les procédés de *paquage*, perfectionna l'art d'embariller, et d'expédier au loin, en assurant ainsi le monopole presque exclusivement à sa partie.

Depuis 1847 seulement, Rotterdam possède un musée de peinture, formé du legs fait à sa ville natale par Otto Boymans, qui avait consacré sa vie et sa fortune à se former une galerie. Il y a de fort belles choses, mais c'est surtout à La Haye et à Amsterdam que brille d'un éclat sans pareil l'école hollandaise.

En deux heures, nous sommes à La Haye, ce Versailles Hollandais. Ses vastes places, ses larges rues, ses édifices, ses hôtels, ses plantations, ses eaux abondantes, la politesse et la complaisance de ses habitants, en font un séjour des plus agréables.

Il faudrait le pinceau de Corot pour donner une idée du bois de La Haye, promenade à une demi-lieue de la ville. L'ombre y est profonde, sous l'épais feuillage des hêtres, des chênes de toutes grandeurs qui y entre-croisent leurs rameaux touffus; les eaux, tantôt lacs étendus, tantôt minces ruisseaux argentés, y procurent pendant l'été un charme incomparable; mais aux saisons pluvieuses, le sol marécageux conserve trop longtemps une humidité, qui n'est pas sans inconvénient. Au milieu se trouve le pavillon de la

Reine, ou Maison-du-Bois ; fort simple à l'extérieur, l'abord en est facile aux étrangers et il mérite d'être visité. La salle chinoise, tendue en soie brodée représentant des fleurs, des oiseaux, avec leurs plumages naturels, mêlés à la broderie, est d'un effet merveilleux et d'un prix inestimable.

De là, traversant le cabinet de travail de la reine, qu'elle venait de quitter gracieusement pour nous laisser plus à notre aise, nous entrâmes dans la salle d'Orange, pièce octogone couronnée par une coupole élevée de 20 mètres, décorée d'une toile immense de Jordaens, et de panneaux des premiers maîtres.

Que dire du musée de tableaux, si ce n'est de rappeler que c'est là que se trouvent : de Rembrandt, la *Leçon d'anatomie, Siméon au temple, Suzanne au bain ;* de Paul Polter, son fameux *Taureau ;* de Terburg, *un Officier, un trompette et une femme* écoutant, tableau d'une couleur et d'une délicatesse exquises ; de Breugel d'Enfer, *Jésus délivrant les âmes du purgatoire ;* des Metzu, des Miéris, des Jean Steen, parmi lesquels la curieuse toile de *la Comédie humaine; la Femme assise dans un intérieur devant une fenêtre ouverte* ayant à côté d'elle un enfant au berceau, de Gérard Dow, etc...

Le musée japonais contient une quantité innombrable d'antiquités chinoises et japonaises : meubles, armes, vêtements, vases, jouets, monstres alliant le grotesque à l'effroyable.

Nous étions trop près de la mer pour ne pas nous laisser tenter par le plaisir d'y aller prendre un bain. Une large route dont les bas-côtés sont plantés d'arbres y conduit en une heure. Le village de Scheveningen peut se diviser en deux parties : d'un côté, l'établissement des bains et tout ce qui s'est groupé

autour : hôtels, casino, élégantes habitations ; de l'autre, des masures en briques, dans des rues étroites et sales, une population misérable, des filets, du linge, des chemises séchant à chaque fenêtre, et pardessus tout, une odeur nauséabonde de poisson pourri, que des chiens désablent et se disputent. C'est pourtant ce triste pays que Diderot avec son imagination a transformé en un tableau de Greuze : « Ces bonnes gens ont la simplicité, la franchise, la « piété fraternelle et filiale du vieux temps ; c'est l'a- « mour conjugal des premiers âges du monde. A me- « sure qu'ils descendent de leurs navires, leurs fem- « mes se précipitent entre leurs bras ; ils embrassent « leurs pères et leurs enfants ; chacun se charge de « poissons ; le fils jette à son père un cabillaud, un « saumon, que le veillard porte en triomphe dans sa « chaumière, en bénissant le ciel qui lui a donné un « enfant aussi laborieux et si bon. Cet exemple s'est « transmis de temps immémorial aux petits-enfants. « Entré dans son domicile, la vue du poisson réjouit « la compagne du vieillard, bientôt il est dépecé ; des « amis du voisinage invités, bientôt il est dévoré, et « cependant le domicile retentit d'actions de grâces « à Dieu et de chants d'allégresse. »

Il n'y a pas de bains mixtes à Scheveningen, nous allâmes donc, votre père et moi, vers nos cabanes, tandis que votre mère se dirigeait du côté réservé aux dames. Une fois à l'eau, nous voulûmes nous rejoindre et nous fûmes alors témoins, avec toute la plage, d'une pantomime aussi curieuse qu'animée. Deux fortes et grandes baigneuses surveillaient de près ma fille, et, voyant qu'elle se dirigeait vers nous, voulurent la saisir ; celle-ci, excellente nageuse, ainsi que vous le savez, mes enfants, se débat, plonge, fait quel-

ques brassée sous l'eau, reparaît et se retrouve en face de ses cerbères, qui parviennent enfin à s'en emparer. Elle a beau dire : Mais je sais nager, c'est mon mari ! rien n'y fait, un dialogue franco-hollandais se poursuit, mêlé de plongeons et d'ébats qui lancent l'onde salée en plein visage de ces scrupuleuses mais peu intelligentes gardiennes des mœurs du pays, et elles entraînent enfin, vers le rivage, leur proie vaincue mais furieuse.

Nous avions vu la scène de loin, sans trop nous l'expliquer. L'air était vif, l'eau très-froide; nous sortons à moitié gelés, et nous nous habillons, pour aller nous mêler à la foule réunie, assez en émoi de ce qui venait de se passer, lorsque une dame nous explique en français, que jamais, au grand jamais, une femme ne se baigne avec son mari, et que la ligne de démarcation ne peut ni ne doit se franchir.

Le retour à la ville se fait d'une manière fort agréable; des équipages sillonnent la route, les jeunes Hollandaises s'on vont à pied, les cheveux épars sur les épaules ; elles sont vraiment charmantes ainsi : leur visage reposé par le bain, leurs yeux animés, leur chevelure abondante éclairée de reflets éclatants par les rayons du soleil qui s'y jouent et les dorent, rappellent à l'esprit ce vers d'Horace :

Desinit in piscem mulier formosa superne.

Leyde forme un contraste frappant avec La Haye : ville universitaire, essentiellement scientifique, elle est propre, uniforme dans l'aspect de ses maisons, sans mouvement, sans bruit de voitures, immobile et silencieuse comme ses canaux. Son musée d'histoire naturelle est le plus célèbre et le plus riche d'Europe,

son jardin botanique peut soutenir la concurrence avec tous les jardins scientifiques du monde, par ses arbres et ses végétaux exotiques ; nous y avons vu le caféier, le camphrier, l'attrape-mouche, et bien d'autres arbustes à l'état de sujets fort remarquables. Cette ville fut le berceau de la famille des Elzévirs, et donna naissance à Lucas de Leyde, à Rembrandt, à J. Steen, à Gérard-Dow, à Metzu, à Miéris et au maître de Rubens, Otho Vœnius.

Arrivés assez tard à Harlem, nous descendons à l'hôtel de l'Alouette; mais ce n'est pas cet oiseau matinal qui interrompt notre sommeil : tantôt c'est le carillon des églises, tantôt la voix monotone et criarde des gardes de nuit, réveillant les gens pour leur dire de dormir tranquilles. Il est une chose assez difficile en Hollande, c'est de trouver... Comment dirai-je? Ma foi, puisque le latin « en ses mots brave l'honnêteté, » mettons *latrinas*. Ici, il faut traverser au rez-de-chaussée, la salle commune où tous les buveurs et joueurs sont réunis, se faufiler entre les tables pour trouver tout au fond la seule issue de cet *indispensable*. A La Haye, hôtel de la Cour-Impériale, vous cherchez, furetez partout, traversez un large vestibule menant à la salle à manger; un garçon intelligent comprend à votre mine ce que vous désirez, il vous ouvre... une armoire. Vous reculez, croyant à une erreur; mais non, c'est bien là, à deux pas de la table d'hôte et sur le passage incessant des voyageurs. A Amsterdam, ce sera dans l'escalier en forme de tourelle, de sorte que, dépassant la porte et montant quelques marches, vous vous trouvez au niveau même de la fenêtre éclairant fort mal à propos cet endroit solitaire.

Dès le matin nous nous mettons en course, à tra-

vers cette petite ville tranquille où l'on n'entend ni cochers qui jurent, ni marchands criant leurs marchandises, ni populace se disputant. Au milieu de Groot-Markt, se trouve la statue de Laurent Coster, le véritable inventeur de la typographie, suivant cette inscription latine, gravée sur le piédestal :

Extulit hic, monstrante Deo, Laurentius artem
Dissimulare virum hunc, dissimulare Deum est.

Plus loin nous sommes frappés à la vue de deux maisons dont les portes sont ornées de dentelles de prix. Diderot nous en donne l'explication : « D'espace « en espace, au-dessus des portes des maisons, on « voit de petits écriteaux de toile taillés en carré. Je « demandai ce que cela signifiait et l'on me répondit « qu'il y avait là une accouchée, que la mère et l'en« fant se portaient bien, que l'enfant était un gar« çon, et que, jusqu'aux relevailles, on n'y pourrait, « sans péril d'être assommé à coups de pierres, exer« cer aucune action juridique, ni pour dettes, ni « pour d'autres délits, tant on avait d'égards pour « celui et pour celle qui avaient donné un citoyen de « plus à la république. »

Notre *Guide de voyage* (édition de 1850!!) recommandait vivement une excursion, à la mer de Harlem, et à ses curieux travaux de desséchement. Un matin donc, après avoir pris tous les renseignements possibles, nous nous mettons en route. Traversant d'abord le bois, magnifique reste de forêts antiques, touchant Harlem même et lui servant de promenade, nous traversons plusieurs petits villages d'une propreté et d'une fraîcheur exquises, annonçant bien le voisinage de la mer; çà et là de jolies maisons de plaisance pour les riches bourgeois de la ville, et, à l'en-

trée de l'une d'elles, nous nous reposons un instant sous un bouquet de hêtres, d'une grosseur prodigieuse, d'une ramure élégante et souple; nos huit bras, embrassant l'énorme tronc de l'un d'eux ne peuvent se rejoindre, c'est bien là, ce grand arbre dont M. de Laprade a dit :

Ton immobilité repose sur ta foree !

Nous marchons déjà depuis deux heures, et rien, si ce n'est un air vif et qui nous semble salé, ne nous fait entrevoir cette mer de 24 kilomètres de longueur et de 1 kilomètre de largeur. Voilà six jours que nous n'avons entendu un mot de français; sur ce long chemin nous n'avons pas rencontré un seul passant, il faut songer au retour; mais d'un autre côté, il est bien dur de partir sans avoir au moins trempé nos pieds poudreux dans l'onde amère. Ces dames sont fatiguées, nous les laissons se reposer à l'ombre d'une charmille, et nous tentons, Ludovic et moi, un dernier effort. Au bout d'une demi-heure, — est-ce l'effet d'un mirage? — Nous croyons voir cette eau si désirée; mais, cruelle déception! partout des prairies, des champs cultivés, et nous parvenons enfin à comprendre que cette terre que nous foulons aux pieds, était mer autrefois, mer orageuse, où s'étaient livrées des batailles navales, où des navires avaient fait naufrage! Étrange et successive transformation de ces lieux : Il y avait là en 1531 quatre petits lacs insignifiants, et, tout près, florissaient trois villages; un siècle plus tard, les lacs se sont réunis, les villages ont disparu :

Exspatiata ruunt per apertos flumina campos,
Cumque satis arbusta simul, pecudesque virosque,
Tectaque, cum suis rapiunt penetralia sacris.

Jamque mare et tellus nullum discrimen habebant,
Omnia pontus erat (1).

En 1836, un vent d'ouest furieux chasse les eaux jusqu'aux portes d'Amsterdam ; la ville menacée, plus pratique que le roi Xerxès, qui fit battre les flots de l'Hellespont, dit à la mer d'Harlem : tu disparaîtras ! de puissantes machines furent commandées ; elles entrèrent en fonction en 1848, faisant mouvoir onze pompes qui, travaillant ensemble, soulevaient le poids énorme de 66 mille kilogrammes d'eau. Au bout de trente-neuf mois, le travail était terminé, la mer de Harlem avait existé, et 1,800 hectares de terre retrouvés et vendus forment aujourd'hui la vaste plaine verdoyante, *les Polders*, (terres desséchées et endiguées).

Nous ne pouvions quitter Harlem sans visiter quelques jardins particuliers, que la culture des tulipes, a rendus célèbres dans le monde entier. Toute la banlieue, à huit milles de distance, n'est qu'un assemsemblage de jardins admirablement cultivés ; malheureusement la floraison était passée, et nous ne pûmes contempler que des monceaux d'oignons, parmi lesquels se trouvaient peut-être les descendants de l'*amiral Hiefkens-Hock*, vendu 4,400 florins, et du *semper augustus* poussé, dit-on, jusqu'à 13,000 florins !

Vous vous rappelez dans le *Gendre de M. Poirier*, le sujet touchant d'un tableau, que le marquis de Presle promet à son beau-père de lui faire faire : « Il y avait « sur une table un petit oignon, coupé en quatre, un « pauvre petit oignon blanc ! le couteau était à côté... « Ce n'était rien et ça tirait les larmes des yeux. »

(1) Ovide. *Métam.*, livre I.

Cette spirituelle plaisanterie n'aurait nullement fait sourire un de ces matyrs de la tulipe auquel advint cette aventure.

« Un matelot lui ayant apporté un jour quelques « marchandises ne reçut de lui pour tout pourboire « qu'un hareng sec. Mécontent, il avise, en se reti- « rant, quelques oignons de tulipe sur le bord d'une « fenêtre, et, les prenant pour des oignons quelcon- « ques, s'en saisit et les mangea avec son hareng, fai- « sant ainsi un modeste repas qui coûta au malheu- « reux négociant 30,000 florins. »

Le chemin de fer, qui conduit de Harlem à Amsterdam, est le premier qui ait été construit en Hollande ; d'un travait très-hardi, passant entre le lac et les vagues profondes de l'Y, on a été obligé de jeter là des milliers de fascines recouvertes de terre, puis d'autres fascines, du sable et de la pierre, pour pouvoir poser des rails, sur l'emplacement d'un marais.

Nous n'entrons en gare qu'à dix heures du soir, au milieu des préparatifs de la fête qui doit avoir lieu, dans deux jours, pour la majorité du prince d'Orange. Une vigilante nous conduit successivement à trois hôtels, qui, faute de places, ne peuvent nous recevoir ; onze heures viennent de sonner ; nous entendons au loin commencer le refrain habituel : « Bourgeois, dormez tranquilles ». Avis assez ironique dans un moment où nous n'avons d'autre perspective pour notre nuit, que la voiture qui nous emporte, nous et nos bagages, lorsque, passant sur le *Singel*, devant l'hôtel du Commerce, nous rencontrons une hôtesse, qui, quoique Allemande, écorche un peu d'anglais et nous accueille. Elle n'a pour le moment qu'une grande chambre à nous offrir ; c'est peu pour quatre ; mais, grâce à Ludovic, notre truchement atti-

tré, l'on nous promet mieux pour la nuit suivante. Un paravent partage en deux notre domaine et quelques heures sont bientôt passées.

Vu de nuit, Amsterdam présente un aspect curieux et bizarre. Ces allées de grands arbres longeant les quais, ces maisons plongeant souvent dans l'eau, ces canaux sombres et noirs reflétant de loin en loin la pâle lueur d'un reverbère, ces ponts et ces écluses, ces barques voguant parallèlement aux voitures qui cheminent, ces mâts qui dépassent le deuxième étage de notre hôtel, tout cela offre au voyageur, cherchant à grand peine le chemin de son logis, un aspect singulier et quelque peu fantastique.

La ville est sale et mal entretenue. La place du Dam est assez large ; elle renferme le palais royal et l'hôtel de ville, ce dernier bâti sur 13,659 pilotis, ce qui fit dire à Érasme : « Je suis arrivé dans une ville « où les habitants, ainsi que les corneilles habitent « sur le haut des arbres. »

Pour nous rendre au jardin zoologique, nous traversons dans toute son étendue le faubourg des Juifs. Comme en Italie, à Londres et à Francfort, vous vous trouvez tout à coup, quittant de beaux quartiers et de riches hôtels, en présence d'un dédale de ruelles impraticables, étroites, encombrées d'ordures infectes, aux maisons basses et sordides. Notre air étranger, nos vêtements qui ne rappelaient en rien certains tableaux de Courbet, et surtout un manteau acheté dans les Pyrénées l'année précédente et que portait ma fille, attirèrent à leurs fenêtres, puis au pas de leurs portes, et bientôt au milieu de la rue, ici des hommes couverts de haillons luisants de crasse, là des femmes aux cheveux et aux yeux noirs, à peine vêtues d'un châle qu'aurait envié don César de Bazan ;

plus loin enfin des enfants demi-nus, courant, criant, grouillant, et nous montrant du doigt. Peu à peu tout cela se rapproche, se resserre, nous enveloppe ; les regards nous semblent durs et envieux, les figures ironiques et méchantes. Nos yeux expriment éloquemment le fameux mot d'Arnal : « Je voudrais bien m'en aller ! » et c'est avec un véritable soulagement que nous atteignons le jardin zoologique.

C'est à coup sûr un des plus célèbres et des plus beaux établissements que nous ayons vus. Le jardin est vaste, bien entretenu, parfaitement aménagé ; les animaux séparés, isolés dans de pittoresques habitations. Rien de mieux compris que la cage des ours blancs ; une grille circulaire de 5 à 6 mètres de hauteur entoure un bassin de marbre blanc terminé par des rochers énormes pendants en forme de gigantesques stalactites, d'où l'eau s'échappe en bouillonnant. La faune spéciale des îles de la Sonde, de Java, de Bornéo et des diverses colonnies hollandaises y est richement représentée ; dans une autre partie se trouvent les singes en plein air, des oiseaux rares, des serpents monstrueux, puis la salamandre du Japon, le python de Java, le paresseux de Surinam, etc.

Nous eûmes la fantaisie de visiter un moulin hollandais ; les 25,000 moulins qui existent sur tout le territoire de ce pays, varient entre eux d'aspect, de physionomie, de couleur, et d'usages. Les uns sont occupés à moudre, les autres à scier, ceux-ci à épuiser les eaux ; il y en a en bois grossièrement charpentés, en briques rouges, en maçonnerie blanche, simples, travaillés, décorés, sveltes, garnis de balustrades élégantes. Toute une vie se passe dans ces habitations aériennes ; la chambre où l'on nous reçut était d'une propreté exquise, tapissée, parée de cuivres reluisants,

ombrée de rideaux brodés, et donnant sur la terrasse circulaire chargée de plantes et de fleurs qui enguirlandaient tout le soubassement du moulin.

C'est surtout à l'école flamande et hollandaise qu'on peut appliquer ce mot de Pascal : « Quelle vanité que « la peinture, qui attire l'admiration par la ressem- « blance des choses dont on n'admire pas les origi- « naux ! » A côté, en effet, de toiles magistrales et sévères, vous en avez d'autres ne représentant que les objets les plus usuels, les incidents les plus communs de la vie, mais rendus avec un art et un naturel incomparables. Le musée d'Amsterdam est fort riche. *Le Banquet de la garde civique*, chef-d'œuvre de Van der Helst, rivalise avec *la Ronde de nuit* de Rembrandt ; les paysages de Wynants luttent de beauté avec ceux de Wouvermans ; Jan Steen a trois ou quatre toiles d'un mérite égal à celles de *la Tentation de saint Antoine* de Teniers ; un *Intérieur d'église* de Neefs, *le Buveur* de Metzu, revissante figure d'un homme assis, un bras appuyé sur un tonneau, une main tenant sa pipe, tandis que l'autre porte un pot de bière : la figure est souriante, les traits fins, les yeux rêveurs ; le tout est d'un effet surprenant. Miéris, Van Ostade, Flinck, C. Crayer, Jordaens et son *Faune*, *la Piété filiale* de Rubens et bien d'autres.

Un des maîtres de la galerie d'Amsterdam est Gérard Dow. Son *École du soir*, panneau mis sous verre comme une relique, achetée en 1808, 17,500 florins, est une merveille de patience, de finesse, de vérité et de difficultés vaincues. Au premier plan se trouve une chandelle dans une lanterne entr'ouverte jetant sa lueur sur le plancher qui l'environne ; une seconde éclaire un petit groupe composé du maître d'école gourmandant un élève, et d'une jeune fille

répétant sa leçon ; une petite fille tient à la main une troisième chandelle et éclaire ce qu'écrit un écolier sur une ardoise ; plusieurs autres étudient ensemble autour d'une quatrième, et enfin la cinquième se soupçonne, plutôt qu'elle ne se voit, aux trois quarts effacée par l'éloignement et les vapeurs de ce réduit enfumé. L'illusion dans cette toile, est poussée à la dernière limite.

Rentrés assez fatigués de notre journée, nous nous couchâmes de bonne heure : sous le poids d'un profond sommeil, je fus emporté dans un rêve fantastisque qui me rappela les charmants contes de *la Belle au bois dormant* et du *Dormeur éveillé*. Après avoir traversé un bras de mer, nous glissions lentement et en silence, dans un canal qui nous déposa, au bout de deux heures, au milieu de prairies d'une riche verdure, animées çà et là par des troupeaux qui s'arrêtaient de paître pour nous regarder passer. Au tournant d'une haie, nous apercevons quelques maisonnettes, construites en bois, de couleur blanche, verte ou jaune. Nous avançons dans des rues étroites pavées de briques posées en losanges, ornées de trottoirs à bordures symétriques. Portes et fenêtres sont closes ; aucun bruit dans ces demeures, personne au dehors. Nous pénétrons dans l'une d'elles. Où sommes-nous ? Est-ce la cuisine ? Des cuivres polis et brillants pourraient le faire croire, si le plancher reluisant, des broderies aux fenêtres, un dessus de cheminée à volants festonnés, des porcelaines sur des étagères, n'indiquaient presque un salon. A côté, se trouve une pièce contenant quatre ou cinq compartiments en planches de sapin poli ainsi que les murailles ; le pavé est en mosaïque ; au milieu une rigole d'eau claire et pure, des rideaux partout éclatants de blan-

chœur, et au plafond, au-dessus de chaque stalle, un clou à crochet destiné à tenir la queue des vaches relevée, (car nous sommes dans une étable), pour éviter qu'elles ne se salissent. Inutile d'ajouter qu'à l'instar du palais du prince d'Orange à Bruxelles, des babouches sont à l'entrée pour les visiteurs. Dans les rues, pas une plume, pas un grain de sable. Une pancarte à l'entrée du village prévient des conditions qu'il fallait subir du temps que la ville vivait : « Laisser « en dehors, voitures, chevaux, domestiques, ne pas « cracher dans les rues, n'y fumer que des pipes « soigneusement munies de leurs couvercles, pour « empêcher la chute des cendres, etc. »

Au détour d'une place, un vaste jardin s'offre à nos regards, la porte s'ouvre au loquet, nous entrons et nous parcourons enfin une campagne pleine de vie et d'animation. Pavillons rustiques, pagodes chinoises, temples gothiques, tout se trouve réuni ; sur la pièce d'eau, glissent deux cygnes blancs et quelques canards ; nous passons doucement près d'un chasseur qui ajuste un lapin qui n'y pensait guère.

Je vois fuir aussitôt toute la nation
Des lapins, qui sur la bruyère,
L'œil éveillé, l'oreille au guet
S'égayaient et de thym parfumaient leur banquet (1).

Le chien, fidèle gardien de la ferme, aboie à notre passage près d'un paysan qui fume sa pipe à côté de sa femme occupée à filer en chantant. Un peu plus loin, dans un petit chalet écarté, le bruit d'une baratte à beure appelle notre attention, j'entre et je me retire bien vite, assez confus de mon indiscrétion, d'avoir surpris certain galant embrassant la jolie fer-

(1) La Fontaine. *Les Lapins.*

mière. Les fleurs sont attachées à des tuteurs dorés, les branches des arbustes, taillées, contournées, torturées, représentent soit des êtres animés, soit des figures géométriques.

Tout à coup un vent d'une violence sans pareille nous entraîne sur la route déjà parcourue, nous pousse, nous coupe la respiration ; je me réveille à demi suffoqué et je cherche à rassembler mes idées, me demandant si réellement Broek existe, ou bien si ce petit coin de terre, oublié par le Créateur, n'a pas reçu l'étincelle de vie, et n'est pas, maisons et habitants, une œuvre fantastique, un produit d'une imagination malade, une grande mécanique en zinc et en bois, comme le chasseur, les lapins, les cygnes, les canards, le paysan et sa femme, la rougissante fermière !

Nous ne passons que deux heures à Utrecht, le temps de parcourir cette ville propre, triste et solennelle, et de monter les quatre cent cinquante-trois marches du *Domtoren*, d'où l'on jouit d'un immense panorama.

Arnhem présente une physionomie plus gaie et plus riante, entourée de ses promenades et de ses maisons de campagne toutes encadrées de fleurs. Nous laissons Tolhuys, où le 1er juin 1672, Louis XIV franchit le Rhin. Il est calme et tranquille en ce moment ; ce n'est plus

> Le fleuve essuyant sa barbe limoneuse
> Qui prend d'un vieux guerrier la figure poudreuse (1).

Nous quittons la Hollande à Emmerick sans lui adresser ces paroles dont Voltaire salua, dit-on, ce pays après son séjour en 1722 : « Adieu, canaux, ca-

(1) Boileau. Épître iv.

« nards, canaille ! » et nous descendons à Cologne, hôtel Royal, à 5 heures du soir.

Quand on se promène dans les rues de Cologne, pour la plupart sales et étroites, ce qui frappe tout d'abord, c'est l'innombrable famille des Jean-Marie-Farina. « Ici c'est le seul Jean-Marie Farina ! Là c'est le vrai ! Plus loin c'est l'unique ! De ce côté c'est le fils ! De l'autre c'est la veuve ! Il y a trentre-quatre établissements qui débitent l'eau de Cologne en se disputant l'étiquette et le nom fameux !.. »

A part la cathédrale, commencée en 1248, inachevée aujourd'hui, ce qui semblerait vouloir donner raison à la célèbre légende du diable et de l'architecte dans laquelle Satan vaincu s'écria : « Tu tireras peu de « profit de ta trahison. Ton nom restera inconnu et « ton œuvre à jamais inachevée ; » à part, dis-je, la cathédrale, véritable merveille, Saint-Pierre, où se trouve le martyre du saint, par Rubens, et Sainte-Ursule, qui renferme les os des onze mille vierges, il n'y a plus qu'à passer dans Sternen-Gasse, pour saluer et s'arrêter devant une vieille et modeste maison qui porte ces deux inscriptions gravées sur marbre noir :

« Ici naquit P.-P. Rubens en 1577.

« Ici mourut en 1642, dans l'exil et la misère, Marie de Médicis, veuve de Henri IV ! »

Tout en étant touché de cette grande infortune, on ne peut s'empêcher de songer aux paroles du président Hénault, disant en parlant d'elle : « *Elle ne fut* « *pas assez surprise de la mort de Henri IV.* »

Nous sommes sur le Rhin que nous allons remonter jusqu'à Mayence. Après avoir vu sa source, au sommet du Saint-Gothard, s'éparpiller dans la vallée des Grisons, bondir à Schaffouse, se perdre à Laufen, renaître en lac à Constance, devenir fleuve à Cologne,

nous l'avions vu finir en marais à Leyde. Il est ici dans toute sa magnificence, varié de teintes et d'aspects, tantôt large ou resserré, calme ou emporté. Tantôt ses eaux arrosent des plaines riches et verdoyantes ; tantôt elles se précipitent dans des gorges étoites, dominées par des montagnes à pic, surtout depuis les Sept-Monts, à Kœnigswinter, jusqu'à Bingen.

Nous passons devant Bonn, un des premiers castels romains bâtis sur le Rhin, fortifié par Julien l'Apostat, ruiné sous Charles le Gros, rebâti en 1240, et devenu une des résidences les plus agréables, ainsi que le témoigne cette ancienne inscription latine :

Bonna, solum felix, celebris locus, inclyta tellus,
Florida martyrio, terra sacrata Deo.

Voici Godesberg, au bas de la montagne de ce nom, avec son vieux château en ruine ; le Drachenfeld, s'élevant à une prodigieuse hauteur, et dont le penchant est orné de vignes. C'est en effet un spectacle curieux, sur les bords du Rhin, que de voir, partout où un rayon de soleil brille, pour peu que le roc fasse la moindre saillie, le paysan porter à dos quelques paniers de terre, planter un cep de vigne et l'entourer de pierres.

Presque en face du Drachenfelt et de Rolandseck, au milieu du Rhin, s'élève, sur un rocher, un bâtiment ayant dans la brume du soir, l'apparence d'un navire ; c'est le Platz, bâti en 1320, sans porte pour y entrer; on y pénétrait par une trappe et une échelle du côté de la rive droite. Suivant une tradition populaire, les princesses palatines venaient toutes y faire leurs couches, afin que, dès sa naissance, leur enfant semblât prendre possession du Rhin.

Andernach se présente, avec ses tours et ses édifices

en ruine, au milieu d'un vaste amphithéâtre de montagnes, dont les flancs noirâtres donnent à ces lieux un aspect sombre et sévère.

Que j'aime à voir la décadence,
De ces vieux châteaux ruinés,
Contre qui les ans mutinés
Ont déployé leur insolence !
Les sorciers y font leur sabbat
Les démons follets s'y retirent
Qui, d'un malicieux ébat,
Trompent nos sens et nous martirent
Là se nichent en mille trous
Les couleuvres et les hibous. (1)

Le bâteau file et nous dépose bientôt à Coblentz, après avoir passé sous les canons du fort d'Ehrenbreistern.

Traversant le fleuve sur un pont de bâteaux de 485 pieds de long, nous entrons dans un vallon étroit où se trouve une source d'eau de seltz, nommée Chalborn, légèrement ferrugineuse et d'un goût fort agréable... lorsqu'elle est mêlée au vin de la Moselle. Elle se boit sur place ou dans les hôtels de la ville, on ne peut l'expédier au loin, l'eau devenant noire et fétide dans les 24 heures.

Nous montons sur les hauteurs, vers la route, que bien des années auparavant, nous avions pris votre grand'mère et moi, pour aller dans la vallée de la Lahn passer une journée à Ems. Bien des fêtes charmantes, bien des paysages pittoresques, n'ont pu nous faire oublier les quelques heures passées dans cette jolie ville. Sur la rive droite de la Lahn, se dressent des masses de rochers très-élevés mais couverts, du pied à la cime, là de jardins anglais, ici de

(1) Saint-Amand.

vignes cultivées avec soin, tandis que, sur la rive gauche ce ne sont que forêts de chênes et de hêtres. Dans le bas la petite ville étendue sur une seule et longue rue.

Nous montâmes à pic sur le sommet de la Mooshulte, nous reposant çà et là sous des saules et des bouleaux, bien récompensés de notre peine, en pouvant contempler, mais peu d'instants seulement, car le grand courant d'air qui y règne presque toujours est fort dangereux, les sites grandioses et effrayants à la fois qui se présentent aux regards.

Ces souvenirs s'effacent, et nous reprenons tous le bateau le lendemain. Notre attention est bientôt attirée par *Die Bruder*, Sternberg et Liebenstein et leur touchante légende, car tous ces *burgs* ont la leur ; Rheinsfels ou le rocher du Rhin, surnom que lui ont valu, à juste titre, les masses de fortifications qui se projettent sur Saint-Goar, au passage fort dangereux, par le courant très-rapide qui, se brisant sur un groupe de rochers, les uns à fleur d'eau, les autres invisibles, fait bouillonner les eaux écumantes et forme un gouffre profond appelé le *Ranc*. *Die Mans* (la Souris), nous montre ensuite sa forteresse féodale ruinée. Pourquoi ce nom ? me demanderez-vous. Voici ce que raconte la légende :
« Au XIIe siècle, il n'y avait là qu'un petit burg, guetté
« et souvent molesté, par un château-fort situé à
« une demi-lieue plus loin, qu'on appelait Die-Katz
« (le Chat) ; Kuno de Falkenstein le fit raser et con-
« struisit à la même place un château, disant : *Que*
« *désormais ce serait la Souris qui mangerait le Chat.* »

Passant ensuite devant le rocher de Lurley, on tire en l'honneur des passagers, un coup de canon pour faire entendre l'écho de cet endroit, l'un des plus merveilleux de l'Europe, et nous abordons à Mayence.

Nous sommes ici en pleines mœurs allemandes; les mouchoirs vous servent de serviettes, les serviettes, de draps; tout y est froid, tout y est lourd, tout y est indigeste; vous avez d'épais gâteaux, d'épaisse bière, d'épais convives, les confitures arrosent le gigot de mouton, les pruneaux s'annexent au lièvre; puis vient l'horrible monnaie qui vous demande une étude approfondie des mathématiques, et deux heures pour vérifier une note d'hôtel émaillée de ducat, thaler, florin, silvergroschen, kreutzer et pfenning!

La ville, irrégulièrement bâtie, renferme un grand nombre de rues étroites, tortueuses, tristes et peu fréquentées. Une grande et belle statue de Gutenberg se remarque sur la place de ce nom; à la face postérieure se lit cette inscription :

Artem, quæ Græcos latuit, latuitque latinos
Germani sollers extudit ingenium.
Nunc quidquid veteres sapiunt, sapiuntque recentes,
Non tibi, sed populis omnibus id sapiunt.

La cathédrale, ou dôme, n'a pas de façade, se termine à ses deux extrémités par deux chœurs, et présente comme édifice un aspect lourd et sans goût. Je préfère l'église Saint-Ignace, dont la voûte peinte est superbe, ainsi que le maître-autel, surmonté d'une auréole de toute beauté.

Un chemin de fer conduit en une heure à Wiesbaden, situé au pied des montagnes du Taunus, au milieu d'une riche nature. Douée d'abondantes sources thermales, cette petite ville, en dehors de sa maison de jeu, offre aux voyageurs tous les agréments désirables. En 1843, pour achalander sa roulette, et y retenir le touriste, le Kursaal se mettait en frais de toutes sortes; nous y dînâmes alors à un florin par tête, vin compris, et l'on nous servit vingt-quatre

plats en dehors du dessert. Que les temps sont changés ! on y est servi aujourd'hui à la carte, assez mal et fort cher.

Orné d'une colonnade, sous laquelle, à droite et à gauche, se trouvent des boutiques de toutes sortes et surtout de cristaux de Bohême et de bijoux faits avec des cailloux du Rhin, le Kursaal renferme, outre les salles de jeu, de vastes salons de réunion et de danse. Au delà, un jardin magnifique, planté à l'anglaise, avec pièces d'eau, poursuit ses méandres jusqu'aux ruines de Sonneberg, but d'une charmante promenade. A gauche des sources minérales, une allée d'acacias conduit au val de Mérou, lieu remarquable par ses vallées cultivées, ses bois ombragés, et les rochers romantiques qui en décorent le fond.

De l'autre côté de Wiesbaden, à une lieue environ, s'élève, sur le penchant du Nerosberg, la chapelle grecque que l'empereur de Russie, Nicolas, fit élever en 1855 pour servir de mausolée à la duchesse Élisabeth de Nassau. Ce monument, tout en marbre blanc, ainsi que sa haute coupole ornée de peintures et soutenue par seize grandes colonnes composites, renferme la statue de la jeune princesse couchée sur un riche tapis. Tout cet ensemble est plein d'une chaste poésie et d'un doux recueillement.

En 1843, votre grand mère et moi nous étions partis de Mayence le 3 septembre à huit heures du soir, après avoir pris toutes nos précautions, pour nous assurer deux places de coupé jusqu'à Trèves, et les payant d'avance. *Nota :* le service était prussien. Un peu fatigués de la journée, la nuit étant arrivée, nous nous étions endormis assez rudement bercés par le roulis de la voiture. Tout à coup l'arrêt de la diligence nous réveille; nous sommes sur une grande

route, devant une masure isolée ; la portière est ouverte et l'on nous dit en allemand de descendre, ce que nous comprenons parfaitement avec notre intelligence française. Voudraient-ils nous dévaliser? Dans ce cas, c'eût été de bonne heure se faire la main pour leurs exploits futurs ?... Nous descendons toutefois, assez surpris de voir les autres voyageurs rester à leurs places. Sur le pas de la masure, un couple allemand, *rudis indigestaque moles!* se hisse dans le coupé; nos deux modestes valises sont remplacées par deux malles d'un cuir gras et poudreux, le conducteur remonte sur son siége et tout disparaît dans l'ombre de la nuit, le bruit seul des grelots des chevaux répondant à mes cris de fureur.

Que s'était-il donc passé ? Oh! mon Dieu, c'était bien simple. La bicoque était un bureau de l'administration, deux Allemands désiraient aller à Trèves, il ne devait passer de voiture qu'à une heure du matin, et il était onze heures du soir. Le conducteur alléché sans doute par un pourboire, avait donné nos places, et nous dûmes attendre deux heures, assis à la belle étoile, le passage de l'autre voiture où nous trouvâmes deux places de rotonde en échange de notre coupé.

Le lendemain nous arrivions à destination après vingt-deux heures de route.

Trèves dispute même à Rome la palme de l'ancienneté, et ose la primer par cette devise hardie :

Ante Romam Treviris stetit annis mille trecentis.

On y voit de très-beaux restes d'antiquités romaines, des arènes avec deux tours demi-circulaires, dont on ne s'explique pas la destination. C'est dans ce lieu qu'en 306, Constantin le Grand fit déchirer, par des

bêtes féroces, les prisonniers qu'il avait faits sur les Franks.

Plus loin, se trouve la Porte-Noire, *Porta-Nigra*, un des monuments les plus importants de l'antiquité. La construction remonte à 310, et ne paraît pas avoir été terminée.

Nous retournons en France en suivant les bords riants de la Moselle en passant par Luxembourg, dont la citadelle, élevée sur des rochers escarpés, constitue une place forte de premier ordre. Singulière et bien orageuse destinée que celle de cette petite province! Prise en 1443 par le duc de Bourgogne, en 1479 par les Français, puis la même année par le margrave de Bade, elle retourne aux Français en 1543, aux Impériaux en 1544; attaquée en 1559 par le duc de Guise, en 1597 par le maréchal de Biron, Louis XIV s'en empare en 1684; cédée à l'Espagne en 1697, recédée aux Français en 1701, rétrocédée aux Hollandais en 1713, elle est occupée en 1715 par les Impériaux, puis devient enfin grand-duché indépendant.

Revenons à Wiesbaden, après cette digression sur un souvenir de quinze ans. Ayant visité sur la rive droite du Rhin, à Biébrich, la magnifique résidence d'été des ducs de Nassau, avec son immense parc, ses serres, ses pièces d'eau, nous reprenons le bateau pour nous faire descendre à Braubach, dont le roc isolé et imposant couronné de son antique château de Maxburg, avait vivement attiré notre attention. Nous suivons les sentiers abruptes de la montagne, trouvant çà et là quelques vestiges des vieux escaliers de basalte des Burgraves, nous accrochant aux broussailles et touffes d'herbes, et nous atteignons le château, fondé au XIIIe siècle par le landgrave Jean le

Vaillant, dont une partie sert de prison d'État et l'autre tombe en ruines. Cette dernière est de beaucoup la plus curieuse. Des poternes béantes laissent entrevoir des restes d'escaliers, transformés en rampes de gazon. Nous avançons, nous engageant dans une tour ronde où de larges baies laissent deviner la place des portes et des plafonds. Le sol effondré est couvert d'herbe, les parois hérissées de houx, de chardons, d'aubépines, de ronces entrelacées qui vous barrent le chemin. Un peu plus loin, c'est presque un gouffre à moitié caché par des mûres sauvages, mêlées à des liserons et à des mauves éclairés d'un rayon de soleil.

Arrivés enfin au faîte de cette tour crénelée, accoudés sur les pierres brisées du parapet, nous contemplons l'immense paysage qui se déroule devant nous. Sous nos pieds, le petit village groupé autour de son clocher, tout au fond, comme un point noir, le Rhin dont le murmure monte jusqu'à nous, et sur l'autre rive, de sombres montagnes boisées ou dénudées, couronnées de donjons ruinés, de châteaux éventrés et de tours démantelées, mais menaçantes encore.

Quelques heures après, nous couchions à Coblentz pour prendre le lendemain la voie ferrée jusqu'à Aix-la-Chapelle.

A huit heures du soir, nous entrons dans la première auberge qui se présente à nous, car la ville est assez loin de la gare. C'est l'heure du souper ; toute la maison est réunie, le maître et sa famille au haut bout de la table, les serviteurs à la suite. On met nos couverts et nous assistons au repas commun composé de laitage et de fruits.

Pour le touriste qui arrive à Aix-la-Chapelle, sous

l'impression des grands souvenirs qui s'attachent à ce nom, la désillusion est grande. Il trouve au sortir du débarcadère, une ville toute moderne, c'est-à-dire fort insignifiante, encombrée de fabriques, dont les longues et hautes cheminées répandent partout une fumée grisâtre. Vous errez au hasard dans ces rues sans physionomie, devant ces maison sans reliefs, et, si vous arrivez sur la place de la cathédrale, vous demandant ce qui reste de cette auréole qui plane sur l'antique cité, il vous semble entendre une voix s'écrier :

Moi ! et c'est assez !

En effet, Aix n'a que sa chapelle, et sa chapelle, c'est Charlemagne. Cette église, comme toute église bien née, a sa légende ; ici, comme à Cologne, le diable y joue le premier rôle. A droite du portail, une grosse pomme de pin en bronze est placée sur un pilier ; de l'autre côté, une louve d'airain, la gueule entr'ouverte et les dents serrées ; voici l'explication de ces choses.

Désirant bâtir une église, les habitants d'Aix-la-Chapelle, se cotisèrent, et l'on commença. Au bout de six années, l'argent vint à manquer ; que faire? on s'assemble, on parle, on discute, mais l'on n'avance à rien. Un étranger arrive, offre un million pour achever l'église, mais à la condition qu'en échange, la première âme quelconque qui entrera dans l'église et qui en franchira la porte le jour de la dédicace, lui appartiendra. Les bourgmestres se signent, mais négocient, et le marché est conclu. Deux ans après, l'église était bâtie. Chacun avait juré de ne conter le chose à personne, et chacun, le soir même, avait conté la chose à sa femme.

Rien ne pèse tant qu'un secret :
Le porter loin est difficile aux dames (1).

Et il arriva ceci : c'est que lorsque l'église fut terminée, personne n'y voulut entrer; un moine les tira d'embarras :

« Vous devez, leur dit-il, la première âme qui pas-
« sera par la porte de l'église, mais le diable n'a pas
« stipulé de quelle espèce serait cette âme, faites en-
« trer un loup, il faudra bien qu'il s'en contente ; ce
« ne sera qu'une âme de loup, mais ce sera une âme
« quelconque. »

On suivit ce conseil; on amène un loup dans une cage, et l'on ouvre en même temps porte de la cage et porte de l'église. Le loup s'élance; le diable l'attendait, la gueule ouverte, et l'avale; puis, rugissant de fureur, s'envole en frappant du pied la grande porte d'airain. Avec un peu de foi et beaucoup de bonne volonté, on peut encore voir cette fente aujourd'hui. Et voilà pourquoi, ajoutent les bonnes vieilles, on a placé la statue du loup et la pomme de pin, emblème de sa pauvre âme si stupidement mâchée par le diable.

L'aspect extérieur de l'église est lourd, discordant, sans grandeur. Entrons. Sous une rotonde à deux étages, est suspendue au plafond, par une chaîne de fer de quatre-vingt-dix pieds de long, une immense lampe circulaire à quarante-huit becs, de 12 pieds de diamètre, donnée au XIIe siècle par Barberousse à Charlemagne : elle a la forme d'une couronne impériale, au-dessous se trouve une dalle de marbre noir, usée par les pieds des passants, et portant ces mots en lettres de cuivre : *Carolo Magno*. Dans cette vaste

(1) La Fontaine, *les Femmes et le secret.*

solitude; sous ces voûtes à demi-éclairées, on pense à ces vers du poëte :

Avoir été plus grand qu'Annibal, qu'Attila !
Aussi grand que le monde ! — Et que tout tienne là !
Ha ! Briguez donc l'empire ! et voyez la poussière
Que fait un empereur ! Couvrez la terre entière
De bruit et de tumulte; élevez, bâtissez
Votre empire, et jamais ne dites : c'est assez !
Taillez à larges pans un édifice immense !
Savez-vous ce qu'un jour il en reste ? — O démence !
Cette pierre ! — Et du titre et du nom triomphants ?
Quelques lettres, à faire épeler des enfants (1) !

Depuis sept siècles, cette pierre même ne recouvre plus les restes de Charlemagne; en 1166, Frédéric Barberousse le fit déterrer. L'Église s'est emparée de ses ossements pour en faire commerce. On nous a montré dans la sacristie, renfermés dans une armoire (coût, 2 francs!) le crâne et le bras du grand empereur, certifié *Brachium sancti Caroli Magni.* Ces ossements sont vraiment prodigieux de grandeur ; on sait d'ailleurs que le fils de Pépin le Bref, avait en hauteur sept fois la longueur de son pied, lequel est devenu la mesure appelée le pied de roi. Il nous semble, à ce propos, que l'auteur de *Notre-Dame de Paris* pousse bien loin l'amour de l'antiquité, du gothique, du vieux quel qu'il soit, quand il dit : « c'est ce pied de « roi, ce pied de Charlemagne que nous venons de « remplacer platement par le *mètre*, sacrifiant ainsi « d'un seul coup l'histoire, la poésie et la langue, à « je ne sais quelle invention dont le genre humain « s'était passé six mille ans, et qu'on appelle le *sys-* « *tème décimal.* »

Nous continuons notre parcours dans ce musée

(1) VICTOR HUGO, *Hernani.*

impérial, et l'on nous montre le cor de Charlemagne, sa croix, bijou où se trouve enchâssé un morceau de la vraie croix, la corde dont fut lié Jésus-Christ pendant la flagellation, un morceau de l'éponge imbibée de fiel, la ceinture de la Vierge en tricot, celle de Jésus-Christ en cuir, celle-ci donnée à Charlemagne par Haraoun-al-Raschid, qui la tenait de Constantin. Plus loin, ce sont deux châsses, d'une valeur immense et d'une grande beauté; — l'une ne s'ouvre jamais, l'autre tous les sept ans. Ici, c'est le sarcophage, cercueil romain en marbre blanc, où avant Charlemagne s'était couché Auguste; là, enfin, le fauteuil de pierre, où, la couronne en tête, le globe dans une main, le sceptre dans l'autre, l'épée germanique au côté, la croix de Jésus-Christ au cou, l'empereur Charlemagne fut assis dans son tombeau pendant 352 ans.

Francfort présente un aspect tout différent que celui d'Aix-la-Chapelle. L'aisance, le confort moderne, l'agrément de la vie, le luxe même, les jardins qui lui forment une ceinture embaumée, se mêlent aux vieilles églises et aux vieux logis.

Le 7 juillet 1846, accompagnant le baron James de Rothschild qui se rendait aux eaux de Wilbad, c'est à Francfort que nous apprenions l'horrible catastrophe arrivée à Fampoux le 8, lendemain même de notre passage. Le convoi avait déraillé sur un remblai élevé de sept mètres au-dessus d'une ancienne tourbière remplie d'eau. Onze voitures furent précipitées, les blessés, les morts étaient nombreux. Le baron fut très-vivement affecté. Violemment attaqué dans les journaux comme le principal administrateur du chemin de fer du nord, il recevait d'autre part, les témoignages les plus vifs et les plus empressés de dé-

vouement. M. Vatry, entre autres, lui écrivait :

« Nous sommes de trop vieux amis pour qu'il « puisse vous arriver du mal sans que j'en revendi- « que ma part... quant à du bien, c'est différent, vous « connaissez mes principes absolus, d'après lesquels « je ne veux jamais le moindre intérêt dans aucune « affaire, tant que j'aurai ou que, comme aujourd'hui, « je solliciterai l'honneur de représenter mon pays ; « aussi n'entendriez-vous pas parler de moi, s'il s'a- « gissait de vous complimenter sur quelque bonne « aubaine, pour en grappiller pied, patte ou aile. En « pareille occurrence, vos flatteurs ordinaires sont « toujours sûrs de ne pas me trouver sur leur chemin; « mais, lorsque je vous vois attaqué aussi injustement « par les journaux, comme ce matin, j'éprouve le be- « soin de vous dire combien je suis indigné... Je « viens de rouvrir ma lettre pour vous dire que la « maréchale Oudinot en reçoit une à l'instant du gé- « néral, sauvé si miraculeusement; il lui annonce « que son aide de camp vivra. Dieu soit loué, c'est « une victime de moins. »

Nous passâmes quelques jours à Francfort. Le baron habitait à la campagne chez son frère ; je m'y rendais chaque matin, prendre les instructions pour le courrier du jour, et, le reste du temps, logé à l'hôtel de Russie sur la Zeil, j'étais libre. J'aimais surtout à parcourir la vieille ville, si pittoresque et si curieuse. Près de la cathédrale, à l'angle de la place du Marché, un toit aigu à triple inclinaison surmonte l'étage principal d'une maison, à droite de la porte se trouve un bas-relief représentant un portrait avec cette inscription : *In silentio et spe erit fortitudo vestra.* Ce portrait est celui de Luther; cette maison, celle qu'il habita et des fenêtres de laquelle il a fait entendre sa

voix au peuple. Un peu plus loin, s'ouvre la grosse Hirschgraben, dont la deuxième maison porte ces mots gravés sur marbre blanc : *Ici naquit Jean Wolfgang Gœthe le* 28 *août* 1749.

Près d'une des portes de la ville, se trouve le cimetière, et, dans le cimetière, la chambre des morts créée pour empêcher que la léthargie ne soit prise pour la mort véritable. Dix cellules convergent à une petite pièce, où reste un veilleur qui ne doit pas s'endormir sous peine de perdre sa place. Le cercueil ouvert est placé sur un châssis de fer ; au-dessus pendent dix dés attachés par de légers fils et dans les dix dés entrent les dix doigts du mort : le moindre mouvement agite les fils qui correspondent à une sonnette, et le veilleur accourt.

Je reviens par la rue des Juifs que je parcours dans toute son étendue ; c'est à coup sûr une des grandes curiosités de Francfort. Judengass a été un peu élargie et rebâtie en 1662 ; il y a des parties où l'on peut passer jusqu'à trois de front et où, en cherchant bien l'endroit favorable, l'œil aperçoit un petit coin du ciel. On se demande ce que cela pouvait être avant 1662, en regardant ces masures noires et sombres, aux fenêtres grillagées, aux portes bâtardes ferrées de toutes parts ; quelques-unes sont ouvertes : le couloir est humide, vermoulu, suintant. Des boutiques où gisent entassés des ballots, des marchandises de toute provenance, de toute nature, véritable arsenal où M. Simon, dans l'*Avare*, a dû puiser tout ce qu'il offre à Cléante comme argent comptant, depuis *les fourchettes assortissantes, le fourneau à brique, le luth de Bologne garni de toutes ses cordes ou peut s'en faut, jusqu'à la peau de lézard de trois pieds et demi remplie de foin, le trou-madame et le jeu d'oie renouvelé des Grecs,*

Aux fenêtres quelques jeunes filles au teint brun, aux yeux noirs ; sur le seuil et dans la rue, de vieilles femmes accroupies, aux cheveux gris, à la face blême. Vers l'extrémité de la rue, il est une maison qui ne se distingue que par des rideaux blancs aux fenêtres; elle est close. C'est la maison paternelle des banquiers Rothschild, maison que leur mère n'a jamais voulu cesser d'habiter.

J'allais de temps à autre aux comptoirs du baron Anselme, écrire quelques lettres pour la maison de Paris. Le luxe était loin d'y régner : dans les bureaux, des tables élevées à siéges de paille, des paniers où se jetaient les enveloppes portant des cachets de cire lesquels étaient tous refondus ; le cabinet du chef de la maison était petit, mesquin, sans ornements. Un jour que je pliais une lettre, le baron me la prend des mains, déchire la page blanche pour la mettre de côté, et me rend la feuille dédoublée, en me faisant observer mon manque d'économie. Et aux portes mêmes de ces bureaux où se passaient ces petites choses, jamais des pauvres ne s'arrêtaient, quel qu'en fût le nombre, sans recevoir un florin : donner, mais ne rien perdre, telle était la devise de la maison. Quand je n'allais pas à Borkenheim, au château du baron Anselme, me promener dans le parc qui paraît n'avoir pour limites que les bases du Mont-Taunus, et qui n'a pas son pareil pour le goût, les fleurs, les eaux et les pelouses qu'on y admire, je passais mon temps à la bibliothèque, riche en curieuses raretés bibliographiques; je touchais la première bible imprimée par Gutenberg, ou je feuilletais l'œuvre gravée d'Albert Durer.

En quittant Francfort, nous nous arrêtons quelques heures à Stuttgard, puis gagnons Wildbad en

poste. Seul avec le baron James, la route, si curieuse et si pittoresque côtoyant la Forêt-Noire, est bientôt franchie ; le baron, heureux d'avoir échappé un moment aux soucis des affaires, affranchi pour quelques heures de ce terrible courrier qui le poursuit partout, est joyeux, affable, causeur ; aux relais, il se mêle aux paysans qui entourent la calèche, les interroge, distribue des florins aux petits enfants, tout étonné de l'incognito qu'il peut garder, et nous arrivons ainsi à Wildbad, petite station de bains cachée dans le fond d'une vallée calme et sauvage, où l'on ne joue pas, où l'on ne danse pas, où l'on ne fait qu'une seule toilette par jour !

Nous devons demeurer ici dix-huit jours, minimum de la durée d'une saison de bains ; je travaille le matin avec le baron jusqu'à dix heures. Le déjeuner, le dîner occupent tout le temps que je ne consacre pas à la promenade. Fréquenté seulement depuis trois ans, Wildbad est partagé en deux, par la rivière de l'Euz, dont les eaux claires et peu profondes sont à chaque pas brisées par des rochers qui obstruent son cours. Le flottage des bois y est assez actif, et il est fort curieux de voir ces immenses radeaux, composés de pins et de sapins liés ensemble, descendant la rivière, entraînés par le seul courant, et dirigés par un homme debout à la tête du train. Contenant à peine trois cents habitants, Wildbad a fort peu de ressources, et il faut faire venir de Baden toutes les provisions nécessaires aux voyageurs qui s'y rendent pendant la saison. Les environs sont charmants ; le nom des montagnes est plus rude à prononcer pour moi que leurs sommets à gravir, car dans une de mes belles courses, je passe du *Jennbachlhœlchen* à la *Paulinenhœhe* pour gagner le *Kühlenbrunnen*, à près de

2,000 pieds de hauteur; la vue au sommet est moins belle qu'à mi-côte, parce que, arrivé à une certaine hauteur, les sapins et les hêtres masquent tout le paysage; plus bas au contraire, on jouit d'un beau panorama sur *l'Alb-Souab*, au sein d'une magnifique floraison de digitales, de renoncules et de scabieuses; l'air y est vif et salubre, mais froid et humide le soir et le matin, ce qui demande beaucoup de précautions.

Nos derniers huit jours ont été un peu plus animés; le baron et la baronne Nathaniel sont venus rejoindre leur père. D'une amabilité, d'une bonté charmante, la jeune baronne jette un peu de gaîté dans cette vie si monotone et si uniforme. Un jour au dîner, servi comme à l'ordinaire avec un grand luxe de pièces montées, auxquelles on ne touchait pas, et qui, enlevées avec soin, reparaissaient le lendemain, le baron, je ne sais à quel propos, s'enquiert auprès de Joseph, son valet de chambre, du prix d'un de ces repas; on lui présente la note, et il voit à l'article, dessert, un chiffre assez fabuleux répété chaque jour. Il fait venir le maître de l'hôtel, prétend qu'il ne touche jamais au dessert et qu'il ne veut pas le payer; celui-ci représente qu'il ne se permettrait pas de servir autrement le baron de Rothschild; le baron s'entête, s'emporte, le maître d'hôtel soutient humblement sa thèse, et le baron fait rayer le dessert sur sa note en donnant le double de sa valeur aux gens de service.

Ce ne fut qu'en 1847 que je sortis de la maison Rothschild, pour me mettre à la tête d'un établissement industriel, dans lequel j'avais quelques intérêts qui pouvaient être compromis par la mort de mon beau-frère, et ce ne fut pas sans regret que j'abandonnai cette position. Que d'agréables et de curieux souvenirs j'ai conservés de mon passage dans ces

bureaux connus de l'Europe entière, et rendez-vous de tout ce qui marquait dans la finance, dans les arts, dans la noblesse ! dans cette pièce où se trouvaient trois bureaux pareils, auxquels siégeaient le vieux baron Salomon au bout, le baron James au centre, et au dernier ses neveux, les barons Nathaniel ou Anselme ; le premier froid, réservé, à la tournure élégante et britannique et qui depuis, cloué à tout jamais sur son lit de douleur par une maladie impitoyable, a su par sa patience et sa résignation s'approprier ces vers :

De murmurer contre elle et perdre patience
Il est mal à propos ;
Vouloir ce que Dieu veut est la seule science
Qui nous met en repos (1).

le second, à la figure ouverte, bienveillante, sans façon, était fort aimé de tous ceux qui l'approchaient ; quelquefois aussi le jeune baron Alphonse, l'aîné des fils du baron James, qui avait accompagné ses parents dans notre voyage en Belgique, venait s'asseoir à ce bureau, pour apprendre les premiers éléments d'une science qu'il devait plus tard, succédant à son père, porter si haut.

Quelle correspondance curieuse et variée m'est passée sous les yeux ! Comme tout convergeait vers ce nom magique : le baron de Rothschild ! Tantôt c'était le sculpteur Bosio, à l'âge de soixante-dix-huit ans, offrant l'esquisse en cire de *la Salmacis* pour que, placée dans ce salon d'élite, elle pût le faire connaître des amateurs étrangers ; tantôt deux auteurs dont le nom ne se sépare pas de celui d'Arnal, terminant ainsi une demande d'action : « Car ils ont cru, eux qui

(1) MALHERBE, *Consolation à M. Du Perrier.*

« appartiennent autant à la presse qu'au théâtre, « que le maréchal de la finance ne refuserait pas sa « protection aux caporaux de la littérature ; » tantôt ces lignes si touchantes, si tristement émues et si désespérées d'un poëte : « Si tous les malheurs que vous « secourez n'ont pas lassé votre âme généreuse, « faites une humble part à la mère de famille qui « vous prie et s'honorera de votre pitié, après avoir « été dépouillée de tous les fruits d'un travail hon- « nête. Ma plume de femme est brisée, monsieur le « baron, je la jette à vos pieds, comme aux pieds de « la Providence dont vous êtes si souvent le mi- « nistre. » Je fus bien heureux de pouvoir monter moi-même à la mansarde de cette femme illustre, alors malade et alitée, et de lui porter, au nom de celui qu'elle avait imploré, un secours qui la mît à même d'attendre des jours meilleurs.

Au milieu de cette famille si unie, rayonnait la figure pleine de bonté de la baronne James

> Qui sur tous ses enfants attachés à ses pas,
> Épandait son amour et ne mesurait pas (1) !

Affable avec tout le monde, d'une charité inépuisable, d'un esprit juste et élevé, d'un conseil bien souvent demandé et toujours suivi, la baronne était aimée de tous. J'étais souvent appelé auprès d'elle pour écrire quelques lettres. Un jour que je me trouvais dans son salon et que je prenais la plume pour répondre à un billet daté de Madrid et signé *le duc de Rianzares*, jadis Fernando Munos, simple garde du corps, et depuis le mari de la veuve de Ferdinand VII d'Espagne, entre le gros et joyeux Lablache, hôte assidu de la maison. Sa conversation étincelle d'es-

(1) V. Hugo.



prit comme son jeu, son rire est communicatif; il se met à raconter, en mêlant un assez mauvais français à un excellent italien, quelque anecdote du jour, puis chante et mime une canzona napolitaine soulignée à chaque mot d'un geste comique, d'une intonation bouffonne et d'un jeu de cette physionomie si vive et si mobile! La baronne James, toute au plaisir d'écouter, riait aux larmes; je faisais ma partie à la sourdine, et ma foi! Ce jour-là le comédien fit attendre le roi d'Espagne!

Mais, suivant de trop près l'exemple de notre aimé et regretté professeur, M. Saint-Marc de Girardin, je m'égare un peu trop par mes digressions dans ces souvenirs du passé, il est temps de revenir à 1858 à Aix-la-Chapelle.

Le 13 septembre, nous quittons avec plaisir la Prusse et ses habitants, hôteliers, douaniers, employés, tous jaloux, envieux, bourrus et désagréables, et nous gagnons Spa, par une route des plus pittoresques, surtout à partir de Pepinster. C'était un jour de fête, l'on dansait au Casino, et la promenade de sept heures, tout illuminée, faisait ressortir la jolie position de cette petite ville. Abritée par de fraîches montagnes, entourée de collines, de plaines, de vallées, de ruines, village de santé, de tranquille repos, Spa a une célébrité de plusieurs siècles. En 1326, un marchand de Breda se fait bâtir une maison près la source du Pouhon, pour en boire à son aise; en 1575, Louis de Gonzague vint y guérir les blessures qu'il avait reçues en combattant les calvinistes; Marguerite de Valois, première femme de Henri IV, à laquelle on avait ordonné ce voyage, s'arrêta à Liége où l'on lui apportait, pendant la nuit, l'eau des sources qu'elle buvait.

Il est assez curieux de comparer la vie qu'on menait à Spa il y a un siècle avec celle d'aujourd'hui. Les étrangers, les bobeleins, comme les appelaient les gens du pays, s'y réunissaient en confrérie sous l'autorité d'un chef portant le titre de « *Jovial boit bien*, « roi de Geronstère, duc de Pouhon, comte de Tonnelet, seigneur de belle humeur, etc. » Les statuts de 1762 portent ces renseignements sur le genre de vie d'alors : « Nos sujets bobeleins prendront leur « chocolat ou un verre de malaga de neuf à dix « heures, dîneront amplement à midi, souperont lé« gèrement à sept heures et iront se coucher à neuf « heures, dix heures au plus tard. Il sera permis, « après le déjeuner, d'aller à sa toilette, aux dévots « à la messe fondée à onze heures pour leur commo« dité ; l'après-dîner on pourra rendre des visites « d'amitié ; à cinq heures, au bal ; à sept heures à la « promenade. Il sera permis aux jeunes filles et « veuves d'appliquer du rouge et du blanc et de se « faire valoir, les exhortant néanmoins très-sciem« ment à ne point barbouiller de beaux visages... Dé« clarons de contrebande, tristesse, chagrin, mé« lancolie, souci, inquiétude, mine sérieuse, air « hautain....

Suivent vingt articles, le tout signé : *Boit-Bien* et plus bas : *La Joie*, secrétaire par ordonnance.

« Aujourd'hui, nous dit J. Janin, la vie se passe « au grand jour, au grand air ; on est ici pour vivre, « c'est-à-dire pour rêver tout à l'aise à ce qui n'est « plus la vie d'hier, à ce qui n'est pas encore la vie de « demain. Le repos, voilà la grande œuvre de ces « campagnes. On va, on vient, on se regarde, on « se promène ; on a un jour de plus, c'est vrai, mais « un jour si léger à porter ! Ce qu'on fait durant ces

« vingt-quatre heures, on l'ignore. Ces belles malades « viennent se guérir par le bal d'avoir trop dansé l'hi- « ver, par le chant d'avoir trop chanté ; il leur est « permis, que dis-je, permis ! il leur est ordonné, de « par toutes les facultés, de se faire belles, parées, « souriantes. On boit trois petits verres d'eau, mais « aussi on fait trois grandes toilettes par jour ; on se « promène pour se délasser du cheval, on monte à « cheval pour se reposer de la voiture, et le soir, « après dîner, les portes de la Redoute s'ouvrent à « deux battants pour le concert, la causerie, le jeu. »

Ce vilain mot de *jeu* vient malheureusement assombrir ce séduisant tableau, et nous rappelle ces vers d'Alfred de Musset :

. . . . Dans cette salle immense,
S'étale un tapis vert, sur lequel se balance
Un grand lustre blafard au bout d'un oripeau
Que dispute à la nuit une pourpre en lambeau.
Là, du soir au matin, roule le grand *peut-être*,
Le hasard, noir flambeau de ces siècles d'ennui,
Le seul qui dans le ciel flotte encore aujourd'hui.
Les croupiers nasillards chevrotent en cadence,
Au son des instruments, leurs mots mystérieux ;
Tout est joie et chanson, la roulette commence.

Les environs, à deux lieues à la ronde, présentent de charmantes promenades ; mais visitons tour à tour, la source du Pouhon et l'inscription qui témoigne du recours que Pierre Ier eut à ses eaux en 1717 ; la fontaine du Tonnelet ; la Géronstère, située au beau milieu d'une forêt pleine de fleurs et de gazon ; non loin, la Sauvenière et son monument élevé en mémoire du rétablissement de la santé de la duchesse d'Orléans, mère de Louis-Philippe Ier. Nous poussons, à ânes, jusqu'à la cascade de Coo, la plus célèbre des environs et auprès de laquelle il faillit arriver un

accident assez sérieux à l'un de nos coursiers. Nous passions un petit cours d'eau sur un pont fabriqué de deux pierres juxtaposées et reliées ensemble par de la terre formant ciment. Soit par le travail des années, soit par la pluie récente de ces derniers jours, une fissure s'était formée entre les deux pierres ; l'un des ânes, le nez au vent, laisse passer une jambe, et s'abat ; pris comme dans un étau, il nous est impossible de le retirer. Il nous faut donc le maintenir étendu, la tête appuyée fortement à terre pour empêcher tout mouvement, tandisque l'un de nous court à une demi-lieue au prochain village, pour chercher un paysan et des outils pour desceller la pierre et rendre la liberté au pauvre animal. Nous en fûmes quittes, nous pour la peur, et lui pour retourner à Spa libre de tout fardeau.

Le lendemain nous allons en voiture visiter les grottes de Remouchamp, par une route magnifique à travers la montagne. Elles sont très-curieuses ; mais, me réservant de vous parler de celles de Han, qui, leur sont de beaucoup supérieures, je m'abstiens, *bis repetita non placent.*

Nous arrivons à Liége vers le soir ; le jour venait de tomber quand, dans le lointain, un feu s'allume, puis un autre, puis toute la vallée semble un cratère à cent bouches : c'est le travail de nuit dans les usines qui entourent la ville d'un cercle de feu. Le lendemain, au jour en la parcourant, on se prend à regretter le spectacle de la veille. D'un aspect sombre, enveloppée continuellement d'une brume grisâtre, on marche dans un brouillard de suie. L'industrie envahit tout, Les vieux hôtels ont donné asile aux manufactures ; pour peu qu'il pleuve, on se croirait, au milieu des rues, dans des chemins de houillères.

Nous visitons les hauts-fourneaux de M. Cóckerill, à Seraing, et nous sommes émerveillés des prodiges de l'industrie humaine, dont ces lignes de Victor Hugo donnent une parfaite image :

« Les roues, les scies, les chaudières, les laminoirs, « les cylindres, les balanciers, tous ces monstres de « cuivre, de tôle et d'airain que nous nommons des « machines et que la vapeur fait vivre d'une vie ef- « frayante et terrible, mugissent, sifflent, grincent, « râlent, reniflent, aboient, glapissent, déchirent le « bronze, tordent le fer, mâchent le granit, et, par « moments, au milieu des ouvriers noirs et enfumés « qui les harcèlent, hurlent avec douleur dans l'at- « mosphère ardente de l'usine, comme des hydres et « des dragons tourmentés par des démons dans un « enfer. »

Avant de quitter Liége, remontons encore une fois le cours de mes années passées : c'était en 1837, j'a-vais quitté Paris tout seul pour voir la Belgique et aller à Maestricht visiter les cavernes de Saint-Pierre; mais, comme cette ville était assiégée par les Hollandais depuis sept ans, j'avais pris mon passeport pour entrer en Hollande par mer. Arrivé à Liége, je m'informe si je pourrais néanmoins aller à Maestricht ; sur l'indication de l'objet de ma visite, on me promet l'entrée, je monte en diligence. Après avoir suivi pendant quelque temps les bords pittoresques de la Meuse, nous prenons la plaine et arrivons à neuf heures du soir aux portes de Maestricht ; on s'arrête ; un soldat visite les passeports, les remet tous aux mains des voyageurs, sauf le mien, hélas ! qu'il donne au conducteur en lui disant quelques mots que je n'entends pas, mais que celui-ci me fait parfaitement comprendre, en déposant sur le milieu de la chaussée

ma malle et ma valise ; puis, remontant sur son siége, après m'avoir indiqué une auberge à une demi-lieue de là, entre dans la ville dont les portes se referment sur lui et sa voiture.

Il est incontestable, *savez-vous*, que je rage et beaucoup, que je maudis ce misérable qui m'a trompé, qui me laisse à pareille heure sur le grand chemin ; mais, comme toutes les imprécations possibles ne changent rien à la situation, je me dirige vers l'auberge, traînant ma malle pendant quelques mètres, retournant chercher mon sac pour le laisser à son tour et reprendre ma malle ! Cet agréable manége dura près d'une heure. Arrivé à l'auberge, je demande à souper, et, tout en mangeant, je fais part à mon hôte de mon désappointement. Il faut absolument que je reparte le lendemain par la voiture de retour de six heures du matin ; il me sera donc impossible de voir les cavernes de Saint-Pierre, objet de mon voyage.

— Vous pouvez y aller ce soir, me dit-il, il n'y a qu'à traverser la Meuse ; voici un homme qui vous conduira, vous trouvera un bateau et vous indiquera la maison des guides des carrières.

Ma foi ! mon désir était si vif, que je ne sus pas résister, et voilà que nous partons tous les deux, *savez-vous*.

Le temps s'est mis à l'orage ; quelques éclairs brillent dans le lointain ; mais peu m'importe, nous serons à couvert dans les grottes. Arrivés au bord du fleuve, mon compagnon hèle le batelier, et bientôt, comme le Dante voyant le nocher Phtégyas.

Io vidi una nave piccioletta
Venir per l'acqua verso noi in quella
Sotto y governo d'un solo galeoto...

Lo duca mio discese nella barca
E poi mi fece entrare appresso lui (1).

Pendant que nous voguons ainsi en silence, l'orage est arrivé, le vent souffle avec violence, le tonnerre gronde et se rapproche ; les eaux du fleuve roulent en vagues rapides, et me voilà songeant que je suis seul, inconnu, en pays étranger, à onze heures du soir, à la merci de deux hommes, que j'ai payé en or mon repas et ma chambre à l'auberge, que l'un d'eux l'a vu, que ma chaîne brille beaucoup trop à mon gilet, et qu'il serait hélas ! bien facile d'ensevelir un crime dans les eaux de la Meuse ! On peut appliquer à la peur quelques traits de la tirade de Bartholo sur la calomnie ; quand elle a commencé à s'emparer de vous, si vous ne résistez pas énergiquement, le mal est fait, il germe, il rampe, il chemine, se dresse et grandit à vue d'œil. Je me sens véritablement effrayé de mon imprudence, et il me semble entendre les flots murmurer à mon oreille ces vers d'André Chénier :

Mon beau voyage encore est si loin de sa fin !
Je pars, et des ormeaux qui bordent le chemin
J'ai passé les premiers à peine.
Au banquet de la vie à peine commencé
Un instant seulement mes lèvres ont pressé
La coupe en mes mains encor pleine.
O mort ! Tu peux attendre; éloigne, éloigne-toi,
Je ne veux pas mourir encore?

Une secousse me tire de mes sombres réflexions : nous sommes à l'autre rive, et bientôt, laissant la barque m'attendre, je pénètre avec un nouveau guide dans les noires cavernes.

Ces carrières du Pitersberg, s'étendent le long de la

---

(1) *L'Enfer*, chant VIII.

Meuse, à plusieurs lieues au-dessous de Maëstricht ; elles forment cent vingt mille galeries ou rues, s'embranchant les unes dans les autres, se croisant, se ramifiant en longueur de plus de six lieues ; elles ont servi de refuge aux habitants des campages pendant les guerres qui ont affligé le pays ; les naturalistes y trouvent sans cesse des débris fossiles de coquillages et d'animaux dont les espèces ont disparu.

L'ouverture qui sert d'entrée de ce côté de la montagne a 52 pieds de large et 44 d'élévation. J'y entre à la pâle lueur d'une torche de résine que porte le guide qui me précède ; une première impression de froid et d'humidité me saisit d'abord, mais je ne tarde pas à me faire à la température, et je m'enfonce de plus en plus dans ce labyrinthe, tantôt par des galeries hautes de 20 pieds, tantôt par des couloirs plus étroits et plus bas ; de temps à autre, nous passons devant des ouvertures latérales, dont le vide et les ténèbres vous saisissent malgré vous. Le silence le plus profond règne sous ces voûtes, *muta quies habitat:* c'est le néant, un tombeau immense. Ici les parois sont irrégulières, là, taillées avec un certain art ; de nombreuses dates et inscriptions les couvrent, parmi lesquelles se lisent distinctement les noms du duc d'Albe, de Louis XIV, de Voltaire, du maréchal de Saxe, de Talma et de bien d'autres dont les uns, effacés par le temps laissent encore apercevoir les dates de 750, 895, 950, 1050.

Par moments, mon guide égaye notre marche silencieuse par des à-propos de cette nature : « Tenez, « dans ce coin, un chien expira après s'être égaré, « cherchant son maître qui avait oublié de lui atta- « cher un grelot ; là, un bourgeois de Maëstricht, « dont le cadavre, bien conservé, fut retrouvé plus

« de soixante ans après sa mort, en 1795 ; un homme, « en 1814, étant venu y enfouir son trésor, n'en put « ressortir. » Ces détails, tous poignants d'un intérêt local, commençaient à agir sur mon esprit, ces voûtes pesaient sur moi d'un poids énorme et j'aurais pu m'appliquer ce vers de Victor Hugo :

Et je me sens toujours l'Etna sur la poitrine !

Les terreurs qui m'avaient assailli en passant le fleuve, revenaient doublées d'une crainte nouvelle. Qu'arriverait-il, si nous nous égarions ? si notre torche venait à s'éteindre ? Cette hypothèse avait à peine traversé mon esprit, que, au milieu d'un carrefour, mon guide sans me rien dire, tourne à gauche, puis à droite, et disparaît à mes yeux. J'appelle, je crie, pas de réponse. Je n'ose bouger de la place où je suis, et les secondes, une éternité, se passent, me laissant devant cette certitude, je suis perdu ! les sinistres souvenirs d'Ugolin, du radeau de la Méduse assiégent ma tête affaiblie, mon cerveau se trouble, mes idées s'égarent, je me demande si je n'en serai pas réduit à me dévorer moi-même pour m'empêcher de mourir de faim !

L'infortuné déjà voit cent spectres hideux;
Le délire brûlant, le désespoir affreux,
La mort... Non cette mort qui plaît à la victoire,
Qui vole avec la foudre et que pare la gloire;
Mais lente, mais horrible, et traînant par la main
La faim qui se déchire et se ronge le sein.
Son sang, à ces pensers, s'arrête dans ses veines.
Et quels regrets touchants viennent aigrir ses peines !
Ses parents, ses amis, qu'il ne reverra plus !

Quand soudain un coup de tonnerre éclate, et retentit en de longs échos ; je n'ai pas le temps de me

demander ce que ce peut être ; mon guide reparaît, tout guilleret de sa plaisanterie.

— Vous avez entendu ? me dit-il.

— Oui, qu'est-ce que cela ?

— Un coup de pistolet pour produire cet écho très-remarquable.

— Pourquoi ne pas m'avoir prévenu? — Ah ! pour la surprise, *savez-vous !*

J'en ai assez des courses la nuit, des catacombes, des souterrains, des torches ; nous retournons sur nos pas, je revois enfin la barque qui m'attend, le fleuve qui gronde, le ciel sillonné d'éclairs, la pluie qui tombe à flots ; comme je respire, comme la nature est belle !

> Dieux ! quel ravissement quand il revoit les cieux
> Qu'il croyait pour jamais éclipsés à ses yeux ?
> Avec quel doux transport il promène sa vue
> Sur leur majestueuse et brillante étendue !
> La cité, le hameau, la verdure, les bois,
> Semblent s'offrir à lui pour la première fois ;
> Et, rempli d'une joie inconnue et profonde,
> Son cœur croit assister au premier jour du monde (1).

Assez de retours sur le passé, et revenons enfin à notre voyage de 1858.

Le 19 septembre nous quittons Liége pour nous rendre à Namur, ville froide, triste et qui n'a été qu'un passage pour aller à Han-sur-Lesse explorer ses grottes remarquables.

La route de Namur à Rochefort est très-pittoresque ; nous couchons dans cette ville, et, le lendemain à cinq heures du matin, nous partons à pied. Après une heure et demie de marche environ, Han-sur-Lesse apparaît au milieu de montagnes parsemées de bois et de roches grises. Une vieille église en ar-

(1) Delille. *L'Imagination*, liv IV.



doises massives, un hôtel, puis quelques chaumières le long de la route, tel est le village égayé par les eaux de la Lesse, qui, sortant des flancs de la montagne sous laquelle elle court mystérieusement, se divise en plusieurs bras, la contourne et s'échappe au loin. Nous prenons deux guides, des torches, des vêtements, et, à 500 mètres du village, nous atteignons un rocher de 5,000 mètres de tour, recouvert de terre, boisé et dominant la rivière de 100 mètres de haut. C'est là que se trouve l'entrée des grottes.

Est prope..... Longo spelunca recessu
Mons cavus....
Quo nunquam radiis oriens, mediusve, cadensve
Phœbus adire potest (1).

L'ouverture est basse, cachée dans des bouleaux et des saules enlacés de houblon et de plantes grimpantes ; nous nous glissons plutôt que nous n'entrons dans les grottes, et alors allumant nos torches, suivant notre guide, nous poursuivons, pendant deux heures, un voyage qui tient plus du rêve que de la réalité. Il faut prendre garde à toute préoccupation, à toute défaillance physique, car la promenade n'est pas sans danger. L'air est froid, lourd et humide, on avance pas à pas, une lampe à la main, ne quittant pas le guide, tantôt par des corridors étroits et tortueux où l'on ne peut se tenir debout, gravissant ici de gigantesques paliers, descendant là de rapides gradins, glissant sur des rochers aux formes bizarres, enfonçant les pieds tantôt dans un sol spongieux; tantôt dans un sable fin. Chaque rocher, chaque salle porte un nom : *le Trône de Pluton*, *la Mosquée*, *le Boudoir de Proserpine*. Mille images diverses, inattendues, s'offrent aux yeux : des colonnettes, des piliers énormes d'où

(1) Ovide. *Métam.*, liv. XI.

pendent des fougères, des palmiers, des cascades, des dentelles d'une finesse inouïe, formées par les gouttes d'eau qui se pétrifient en stalactites d'une blancheur de marbre. Les échos sont nombreux et variés; le bruit des pas du guide, répercutés de toutes parts, ressemble au fracas d'un bataillon qui charge; une note lancée au hasard, s'épure, se prolonge, et revient douce et sonore. Voici la *salle du Dôme*, voûte d'une hauteur prodigieuse, d'une richesse d'ornements naturels dont on ne peut se faire une idée. Voici la Lesse qui reparaît.

. . . . , ...•Saxo tamen exit ab imo
Rivus aquæ lethes, per quem cum murmure labens
Invitat sommos crepitantibus unda lapillis.

Nous sommes au cinquième acte de la féerie, à l'apothéose finale. Une barque nous attend; nous y entrons, les guides éteignent torches et lampes, l'obscurité est complète, noire, profonde.

. . . . Nous voguons en silence
On n'entendait au loin, sur l'onde et sous la voûte,
Que le bruit des rames qui tombaient en cadence.

Nous attendons, anxieux; bientôt l'ombre devient moins dense, moins épaisse, elle se nuance d'une imperceptible teinte bleuâtre qui s'agrandit peu à peu; une sorte d'arche se dessine, augmente, s'élève gigantesque; le point lumineux s'élargit, des lueurs azurées éclairent l'extrémité de la grotte et se réfléchissent dans les eaux transparentes de la rivière; le soleil brille au dehors, et dans cet encadrement magique, apparaissent au loin la campagne, les arbres, les verts gazons, les fleurs épanouies : tableau splendide qu'aurait envié le pinceau de Ruysdaël ou de Claude Lorrain!

ITALIE

Le 16 mars 1862 nous partons pour visiter le midi de la France et faire une pointe en Italie. Un voyageur nouveau s'est joint à nous, c'est toi, mon René, qui, à vingt-deux mois, joue le rôle de Grippe-Soleil, *tu es de la compagnie!*

Nous couchons à Dijon, puis à Vienne, colonie romaine fondée par Tibère, surnommée *Pulchra*, admirablement située sur les bords du Rhône; cette dernière ville possède une église gothique remarquable, et quelques ruines, telles que le Prétoire, la Pyramide appelée l'Aiguille, le tombeau de Ponce-Pilate, et, au milieu des vignes, les ruines d'un théâtre parmi lesquelles, on retrouve parfaitement des murs, des gradins et la demi-circonférence de la salle.

Partis de Vienne à midi, nous entrons à trois heures à Avignon, *la ville sonnante*, comme la nomme Rabelais, à cause de ses nombreux clochers. Au haut du rocher des *Dons*, a été bâti au XIVe siècle, le palais

des papes servant aujourd'hui de caserne, la vue est une des plus belles de France; on embrasse d'un coup d'œil les remparts réédifiés en 1349 par Clément VI entourant la ville et lui donnant l'aspect pittoresque des cités du moyen âge. Le musée est fort riche en médailles; il en possède douze mille parmi lesquelles se trouve la très-belle collection des empereurs de Rome.

Nous avons passé la journée à Vaucluse, et j'en donnerai quelques détails, trouvant bien bref ce qu'en dit Stendhal : « J'arrive de la fontaine de Vau-
« cluse si chère aux gens qui lisent les sonnets de
« Pétrarque; mais on a fait tant de belles phrases
« sur ce lieu célèbre que je n'en dirai rien. »

A quelques pas du village, un groupe de rochers assez élevés ferme brusquement le joli vallon de Vaucluse, par une grotte de 20 mètres de hauteur sur 30 de large; une nappe d'eau noire dans le fond, transparente et pure à vos pieds, alimentée par des sources inconnues, se nomme ici la fontaine de Vaucluse, pour devenir la Sorgue un peu plus loin. A certaine époque de l'année, ses eaux rapides se précipitent en bondissant dans le lit de la Sorgue; on nous fit remarquer que cette eau va si vite, qu'elle ne forme ni rouille, ni mousse sur les rochers qu'elle arrose : *Ha pas lou tem*, comme disent les paysans dans leur patois.

Le père de Pétrarque, banni de Florence, s'était fixé à Avignon; il conduisit un jour son fils à la fontaine de Vaucluse; le souvenir de ce beau lieu ne le quitta plus; il s'y retira plus tard, abreuvé d'amertumes par ses ennemis, pour y aimer et travailler.

Nous montons avec toi, qui fais là tes débuts d'ascension, sur la pointe d'un rocher, où se trouvait la

demeure de Pétrarque. « Ici, écrit le poëte dans une « de ses lettres, je fais la guerre à mes sens et je les « traite en ennemis ; mes yeux, qui m'ont entraîné « dans toutes sortes de précipices, ne voient mainte- « nant que le ciel, l'eau, le rocher. Je n'entends que « les bœufs qui mugissent, les moutons qui bêlent, « les oiseaux qui gazouillent, les eaux qui bruissent. « Je garde le silence depuis le matin jusqu'au soir, « n'ayant personne à qui parler. Ma maison ressem- « ble à celle de Fabricius ou de Caton ; tout mon in- « térieur domestique consiste en un chien et en un « serviteur. »

Nous cueillons quelques fleurs d'églantiers sauva- ges, dans un recoin abrité, ou sans doute fut son jardin :

« Je me suis, écrit-il encore, défriché deux petits « jardins qui conviennent merveilleusement à mes « goûts... L'un est ombragé, recueilli, propre à l'é- « tude ; c'est mon site d'inspiration. L'autre est plus « contigu à ma demeure, moins sauvage, tapissé de « pampres et, ce qui est singulier, à côté d'une rivière « très-rapide, séparé par un petit pont, d'une grotte « voûtée où les rayons du soleil ne pénètrent pas... « ce lieu recueilli et sombre m'invite à l'étude et à « la composition... Je trouve tant de douceur dans « cette solitude, une si délicieuse tranquillité, qu'il « me semble n'avoir véritablement vécu que pendant « le temps que je l'ai habitée. Tout le reste de ma « vie n'a été qu'un continuel tourment. »

C'est de cette simplicité de vie, de ces promenades, de ces méditations, que sont nées ces *canzoni* si gracieux adressés à cette femme, objet mystérieux d'une affection si pure et si constante, à cette Laure, que Boileau appelait *une iris en l'air*, et qui, suivant

quelques-uns, habitait non loin de là, dans un château bâti sur une autre éminence. « Ces pièces qu'on « appelle *Canzoni*, dit Voltaire, sont regardées comme « ses chefs-d'œuvre. Il immortalisa la fontaine de « Vaucluse, Laure et lui-même. S'il n'avait point « aimé, il serait beaucoup moins connu. Voici à peu « près le commencement de sa belle Ode à la fon- « taine de Vaucluse en vers croisés : »

Claire fontaine, onde aimable, onde pure,
Où la beauté qui consume mon cœur,
Seule beauté qui soit dans la nature,
Des feux du jour évitait la chaleur;
Arbre heureux, dont le feuillage,
Agité par les zéphirs,
La couvrit de son ombrage,
Qui rappelle aux soupirs,
En rappelant son image;
Ornements de ces bords, et filles du matin,
Vous dont je suis jaloux, vous moins brillantes qu'elle,
Fleurs qu'elle embellissait quand vous touchiez son sein,
Rossignol dont la voix est moins douce et moins belle,
Air devenu plus pur, adorable séjour,
Immortalisé par ses charmes,
Lieux dangereux et chers, où de ses tendres armes
L'amour a blessé tous mes sens;
Écoutez mes derniers accents,
Recevez mes dernières larmes (1).

En repartant pour Avignon, nous fûmes frappés par l'aspect assez étrange d'une maison entièrement bâtie sous un rocher de 3 à 400 pieds de hauteur. Une grille élégante s'ouvrait sur une large allée; excités par la curiosité, nous descendons de voiture, demandons à parcourir cette demeure, dont le propriétaire, M. Villars de la Baume, nous fit les hon-

(1) Voltaire, *Essai sur les mœurs*.

neurs avec la plus aimable courtoisie. Il vivait là avec sa femme, en philosophe, ayant lui-même créé dans la montagne, avec cette maison confortable, des jardins suspendus, des bois, des cultures diverses s'élevant par étages au sommet, d'où la vue s'étend jusqu'au Rhône.

D'Avignon à Nîmes, nous nous arrêtons au pont du Gard. Ce monument qui apparaît majestueusement dans une profonde solitude, n'en inspire que plus d'étonnement et d'admiration. Attribué à Agrippa, gendre d'Auguste, cet aqueduc date de dix-neuf ans avant Jésus-Christ et ce qui en reste aujourd'hui, forme cette grande masse de 600 pieds de long sur 160 de haut. Il y avait, et il y a encore trois rangs d'arcades, s'élevant les unes sur les autres, dont la dernière, portant le canal, a 6 pieds de large et 6 pieds de profondeur. Il est construit en pierres de taille, blocs énormes posés à sec sans mortier ni ciment, reliés seulement par des crampons de bronze, au milieu d'une vallée étroite et profonde, loin de toute habitation. Quel était donc ce peuple qui, pour conduire à Nîmes les eaux d'une fontaine, élevait sept lieues d'une pareille construction!

Le plus beau des monuments que les romains élevèrent à Nîmes, est ce temple auquel on a donné le nom bourgeois de *Maison Carrée*, quoiqu'elle ne soit pas carrée du tout. On y remarque un goût exquis de proportions, une netteté élégante de profils qui rappellent toute la finesse des Grecs. Jamais peut-être une châsse mieux taillée, plus artistement ciselée, ne servit de demeure aux idoles romaines. Viennent ensuite les arènes, miniature par rapport au Colysée de Rome, ce dernier contenant plus de cent mille spectateurs, tandis que l'amphithéâtre de Nîmes n'en ren-

fermait que dix-sept mille Il ne possède que deux étages au lieu de quatre, mais son enceinte extérieure est presque intacte, ce monument n'ayant pas, comme celui de Rome, servi de carrière pour des constructions modernes.

Le débris le plus considérable de l'antique enceinte de la ville, est la tour Magne, qui occupe le sommet de la colline au bas de laquelle se trouve Nîmes et les bains d'Auguste, dont l'intérieur est fort pittoresque. Au milieu des plus fortes chaleurs, il règne à l'ombre de ces grands murs romains une fraîcheur délicieuse.

Arles offre un labyrinthe assez inextricable de ruelles étroites, sales, tortueuses, inégales, circulant à travers des masures et de superbes ruines antiques. Les Arlaisiennes, renommées pour leur beauté, portent gracieusement leur gracieux costume : large ruban de velours sur des cheveux noirs, grand fichu brodé dessinant le cou, tablier et jupon court. Descendus à l'hôtel du Nord, nous allons, ton père et moi, une lanterne en main, dans les caves, anciennes catacombes, remuer des monceaux d'ossements et de crânes gisant là depuis vingt siècles peut-être! Les Arènes, plus grandes que celles de Nîmes, sont moins biens conservées, mais ce qui nous retint plus longtemps, ce fut l'église de Saint-Trophime, un des plus beaux édifices romans du XII[e] siècle; sa façade surtout est admirable; elle s'élève sur un escalier de huit à dix marches, se termine en fronton dont les deux côtés portent une corniche soutenue par des consoles; la face représente des figures allégoriques, des mufles de lion, et des feuillages courant au hasard. Au-dessus de la porte d'entrée, le martyre de saint Étienne.

J'avais visité Marseille en 1844 ; j'allais à Hyères avec ma femme. Trois moyens de transport existaient alors pour aller d'Arles à Marseille. Je me renseigne. — Par mer : à cause du vent violent du mistral, vous n'arriverez pas ; — par terre : à cause des chemins défoncés par les pluies de ces derniers jours, vous n'arriverez guère ; — par le canal : à cause des eaux élevées et des écluses, vous arriverez peu. — Il fallut pourtant se décider ; nous prîmes le coche, et, au bout de cinq heures, après avoir entrevu les champs de la Camargue et les marais salins, nous étions au petit port de Bouc, où la diligence nous conduisit à Marseille. En deux heures cette année, nous sommes rendus ; quel changement s'est opéré dans l'espace de dix-sept ans ! Boulevards percés, la Cannebière dégagée, le port élargi, nettoyé, des hôtels, des cafés, des casinos, la magnifique promenade du Prado, se continuant sur le bord de la mer, le restaurant de la Nouvelle-Réserve qui la domine de 60 pieds de haut, toutes ces magnificences font de Marseille la capitale du Midi par excellence ! Nous y avons fait une rude connaissance avec le Mistral le *Caurus* des Latins :

Semper spirantes frigora Cauri (1).

Il n'a pas changé ; furieux, indomptable, glacé. Nous t'avons rentré à la hâte, cher enfant, tenant de tes deux petites mains ton chapeau, et, de tout ton voyage, tu n'as conservé que le souvenir de ce terrible vent, desséchant le sol et balayant tout devant lui.

De Marseille à Toulon, rien de remarquable, si ce n'est la fameuse et redoutable gorge d'Ollioules. Pendant près de trois quarts d'heure on marche entre

(1) Virgile.

des rochers resserrés, au milieu d'un profond silence, et d'une nature morte; la pente des rochers sur la route est abrupte, et, lorsque la diligence passe, des enfants calculant la distance et l'allure des chevaux, s'élancent en faisant la roue et viennent tomber presque sous la voiture pour réclamer le petit sou traditionnel.

L'Italie et le soleil nous attirent, il faut donc très-rapidement faire une visite au vaisseau le *Montebello*, à la salle des armes dans l'arsenal, au bagne, où se trouvaient près de quatre mille galériens, admirer en passant les belles cariatides du Puget qui soutiennent le balcon de l'hôtel de ville, et monter dans les messageries du Var à quatre heures du soir pour être rendus à Cannes sur les six heures du matin, sans avoir l'agrément de coucher à Piquans et d'y payer dix francs une demi douzaine d'œufs, prix qui étonna par son bon marché le président de Brosses quand il eut à faire aux aubergistes génois.

La ville de Cannes est la sœur cadette et modeste de Nice; autant cette dernière étale fastueusement ses vastes et brillantes maisons aux visiteurs qui viennent périodiquement l'enrichir, son quai peuplé de somptueux hôtels, son jardin des Anglais, bordé sur une étendue de plus de deux kilomètres de villas pittoresques plongeant, sur les flots bleus de la Méditeranée, ses collines remplies d'oliviers, de roses et de jasmins, autant Cannes, jusqu'à présent, s'est préservée du luxe de sa rivale. Peu d'hôtels, en proportion des visiteurs, des vieilles rues assez mal bâties; mais une population toute française, un printemps perpétuel et une position admirable l'abritent des vents froids qui soufflent des Alpes. Tu passes tes journées sur cette plage magnifique, jouant avec le

sable épais, et je vois encore tes pleurs et ton désespoir, lorsqu'un certain petit vase, à l'usage de ta poupée, fut entraîné par les flots vers les deux îles de Lérins.

> Hinc atque hinc vastæ rupes geminique minantur
> In cœlum scopuli, quorum sub vertice late
> Æquora tuta silent (1).

Les montagnes qui l'entourent sont couvertes de bois, tandis que celles qui dominent Nice sont blanchâtres, sèches et dénudées. Nous allons sur les hauteurs traversant des champs d'une incroyable fertilité, des bois d'orangers d'où l'on récolte les fleurs en hottes comme les raisins de nos vignobles ; pressés de rentrer et ne voulant pas revenir par le même chemin, nous franchissons une légère clôture entourant la montagne et donnant accès dans un parc anglais, orné de fleurs de toute sorte, de cours d'eau, de gazons, de bancs de repos, de serres remplies d'arbustes rares. Nous dirigeant sur le château à mi-côte, car il fallait nécessairement passer devant, pour descendre à la route, nous étions préparés, à la première rencontre, à nous excuser d'une indiscrétion, qu'en pareille circonstance on nous pardonnait, lorsque, nous nous trouvons tout à coup en face d'une personne à la taille élevée, aux cheveux blancs, très-simplement vêtue, que nous prenons pour l'intendant du château et qui, surpris de cette apparition inattendue, fait vivement quelques pas en arrière.

— Monsieur, lui dis-je, en l'abordant, nous sommes entrés sans le vouloir dans cette propriété et nous vous demandons la permission d'en sortir.

Il nous accueille avec bienveillance, nous tend

(1) Virgile. *Énéide*, liv. I.

une main que nous daignons serrer, et, pendant que Ludovic continue la conversation, je cours après le facteur qui passait.

— Quelle est cette propriété ?

— Celle de lord Brougham.

— Et cette personne ?

— C'est lord Brougham lui-même.

— Je demeure interdit et confus.

Le noble lord nous accompagne jusqu'au bout de la terrasse et nous indique une allée que nous suivons après avoir pris congé de lui. Au seuil de la grille, levant les yeux pour jeter un dernier regard au site enchanteur que nous quittions, nous lisons cette inscription :

Inveni portum : Spes et Fortuna, valete;
Sat me lusistis; ludite nunc alios.

Ainsi ce vieillard âgé alors de 87 ans, était ce pair d'Angleterre, membre associé de notre Académie des sciences morales et polittiques, une des plus grandes gloires de son pays, d'un esprit prompt et infatigable, d'une ironie perçante, doué des connaissances les plus étendues et les plus diverses. Deux ans après notre rencontre, cette nature si riche, épuisée par les travaux, tombait en enfance; mais l'Angleterre a un tel respect pour ses grands hommes que souvent lord Brougham montait à la tribune et durant deux heures battait la campagne ; toute l'assemblée l'écoutait sans mot dire, le lendemain tous les journaux, par une touchante complicité de délicatesse, reproduisaient ce rabâchage sénile et l'accompagnaient d'éloges.

Le lendemain nous allons au Cannet, chez M. Sardou voir la maison où le 3 janvier 1858, mourut Ra-

chel, à l'âge même où mourut Adrienne Lecouvreur. Ni le lieu, ni la maison n'étaient propres à faire oublier à la grande artiste ses souffrances et le terme fatal qui s'avançait si rapidement pour elle ; le jardin encaissé est triste, la chambre où elle disait, comme Mirabeau : *Dormir !* et où elle appelait l'opium à son aide, est froide et sombre ; mais, entourée par ses parents et ses amis des soins les plus tendres et les plus dévoués, elle put répéter le mot que le maréchal de Saxe disait à son médecin qui pleurait : « Ne pleurez pas... j'ai fait un beau rêve !... »

De Cannes à Antibes, la route est charmante ; nous la faisons à pied, ton père et moi, ce qui nous permet, étant partis de grand matin, de visiter la ville en attendant ces dames. Antipolis, ville grecque, devint possession romaine par décision de Jules César, et fournit aux tables des gourmets cette fameuse saumure de thon inférieure à celle du maquereau, si nous en croyons Martial : « Je suis, je l'avoue (c'est « la saumure qui parle), fille d'un thon d'Antipolis ; « si j'étais fille d'un maquereau, ce n'est pas à toi « que je serais envoyée. »

Il reste aujourd'hui d'assez nombreux témoignages de l'ancienne importance d'Antibes, l'aqueduc romain l'approvisionne encore. Parmi les pierres qui ont servi à construire l'église, l'une porte une étrange inscription latine ; en voici la traduction : « Aux « mânes de l'enfant Septentrion, âgé de douze ans, « qui parut deux jours au théâtre d'Antibes, dansa « et plut. »

« Ce pauvre enfant, a dit M. Michelet, est évi- « demment un de ces esclaves que l'on élevait pour « les louer à grand prix aux entrepreneurs de spec- « tacles, et qui périssaient victimes d'une éducation

« barbare. Je ne connais rien de plus tragique que « cette inscription dans sa brièveté, rien qui fasse « mieux sentir la dureté du monde romain : « parut « deux jours au théâtre d'Antibes, dansa et plut. » « Pas un regret ! n'est-ce pas là, en effet une desti- « née bien remplie ? Nulle mention de parents ; « l'esclave était sans famille ; c'était encore une sin- « gularité qu'on lui ait élevé un tombeau. Mais les « Romains en élevaient souvent à leurs joujoux bri- « sés ; Néron bâtit un monument aux mânes d'un « vase de cristal. »

Le 28 mars, nous entrons à Nice et traversons le Paillon dont le lit sert de lieu de séchage aux blanchisseuses de la ville. Après avoir pris nos chambres à l'hôtel des Étrangers, nous montons au jardin du vieux château. De tous les côtés, dans tous les chemins, aux clôtures des maisonnettes, sur les haies, nous admirons :

Les autres boutons vermeilles,
La girofléa et les œillets,
Et le bel esmail qui varie
L'honneur gemmé d'une prairie,
En mille lustres s'esclatant,
Ensemble ne me plaisent tant,
Que fait la rose pourperette,
Et de Mars la blanche fleurette (1).

Remontant le cours du Paillon, nous arrivons à la villa Orson qu'on nous avait recommandée ; la maison et les jardins n'ont rien de particulier, mais ce qui a rendu cette villa célèbre, c'est le tableau merveilleux qui se déroule aux yeux du haut de ces jardins qui fit dire à M. de Talleyrand y passant après les cent jours : « Si j'avais su que ce pays fût si beau,

(1) RONSARD, *Odes*, livre V.

« ce n'est pas le roi de Sardaigne qui l'aurait. »

De là nous nous rendons aux ruines de Cimier, dont le cirque antique porte aujourd'hui le nom de Cuve des fées, et est entouré de solitude et de silence. Continuant notre route vers le mont Chauve, gravissant de riantes montagnes que tapissent de perpétuelles verdures, des pins, des arbousiers, mêlés aux bruyères, nous atteignons le couvent de Saint-Barthélemy, habité par des capucins, puis rentrons en ville par des gorges très-pittoresques, et visitant encore les villas Gastaud et Laurens, embaumées par les jasmins d'Espagne, les orangers, les citronniers et les cassiers ou mimosas.

Le lundi, impossible de faire une longue promenade à cause de la pluie, il y avait huit mois qu'il n'était tombé une goutte d'eau à Nice. Nous en profitons pour voir la ville plus en détail et en particulier le quartier des Juifs, où, dans des rues tortueuses, quelques femmes se peignaient l'une l'autre leurs longs cheveux, sur le seuil de petites boutiques qui exhalaient souvent des odeurs de haillons et d'huile rance.

Nous vous avions donné rendez-vous sur le chemin des Anglais, au bord de la mer, et nous nous y rendions tranquillement, lorsqu'en approchant nous y apprîmes, non sans une certaine émotion, qu'un accident, qui aurait pu avoir des suites terribles, venait de leur arriver. Ces dames avaient quitté avec toi le chemin assez élevé et s'étaient assises, sur la plage où tu ramassais des coquillages, que joyeux tu leur apportais. Tout à coup, sans que rien pût le faire soupçonner, une vague assez forte vient se briser à leurs pieds; elles se lèvent aussitôt, ta mère se retourne pour prendre son pliant, quand, pa-

reille à ces panthères qui, guettant leur proie, se ramassent sur elles-mêmes, et d'un bond se précipitent, une seconde vague furieuse, se dressant tout à coup à deux mètres de haut, s'abat, renverse ma fille et la roule sur les galets, pendant que sa mère, qui avait vu venir le flot et t'ayant près d'elle, couverte d'eau, mais debout, te serre dans ses bras en élevant ta tête au-dessus de la vague. Deux minutes à peine se passèrent, mais terribles et pleines d'angoisses, pour l'une qui, aveuglée par la vague, ne te voyant pas, jetait des cris désespérés, pour l'autre, ayant vu tomber sa fille, entendant ses cris et la croyant blessée gravement.

La mer était redevenue tranquille et calme, de tous côtés on s'empressait, on nous entourait; d'une maison en face, on offrit une chambre, où ces dames se réchauffèrent pendant que Ludovic courait à l'hôtel chercher des vêtements secs, et nous fûmes quittes de cette alerte pour la peur et un repos de quatre jours avant de continuer notre voyage.

Mardi nous partons tous les deux à pied pour Monaco, il faut quatre heures au piéton et six heures au moins à la voiture à cause des nombreux détours nécessités par la raideur de la pente. On monte d'abord par une futaie d'oliviers et le regard, plongeant à travers le feuillage, contemple de moments en moments, un des plus riants et des plus fortunés bassins qu'il soit possible de rencontrer. Au bout d'une demi-heure, on se trouve au sommet du col qui sépare Nice de Villefranche dont on admire, en les surplombant jusqu'à pic, la ville et sa superbe rade. A partir de ce point, la montagne perd ses oliviers et laisse apparaître la roche à laquelle pendent, çà et là, des myrtes, des cactus, des aloès. La

montée est plus rude jusqu'à Esa, bâtie au sommet d'un rocher pyramidal et inaccessible de tous côtés, sauf par un étroit sentier taillé dans le roc. Nous approchons de la Turbie, et l'on se demande si l'on est encore en France, si l'on est déjà en Italie? L'itinéraire d'Antoine marque précisément à cet endroit : « *Usque hùc Italia*, *hìc Gallia.* » C'est dit-on, à la Turbie qu'Auguste a vaincu les peuplades des Alpes; le sénat ordonna l'érection d'un monument, Pline nous a conservé le style de l'inscription, et ce monument, c'est la tour de Turbie, dont il ne reste que des ruines qui ne permettent pas de se faire une idée précise de sa grandeur.

Monaco se voit tellement au-dessous de la terrasse de la Turbie, qu'il semble qu'on pourrait y sauter à pieds joints. La route taillée en haut demande une heure. — En un quart d'heure, nous y serons, dis-je à Ludovic. Foin de la grande route! Voyez donc à deux cents pas ce petit sentier qui fuit sur la gauche, comme il est engageant! il doit raccourcir évidemment; prenons-le, et tant pis si le trompeur allonge un peu notre route. D'ailleurs Monaco est en face, tout au fond, allons en droite ligne, à travers prés, à travers champs; s'il y a des haies, sautons; des murs, escaladons; des rochers, franchissons; mais en avant et droit sur Monaco. Ce qui fut dit fut religieusement exécuté, aux dépens de nos genoux, de nos figures que les ronces écorchèrent, trouvant parfois des murs assez hauts à franchir, des cours d'eau à sauter; mais enfin nous arrivons haletants, harassés et d'une bonne demi-heure en retard sur un voyageur parti en même temps que nous de la Turbie.

C'est de là, chers enfants, que dans nos promenades, plus tard, votre grand-père, pas toujours très-

raisonnable, oubliant les petites jambes de Marcel, vous proposait *une course à la Monaco*, acceptée avec joie et arrêtée quelquefois par le garde champêtre de l'endroit.

Nous passons entre deux tours par une rampe escarpée à gradins, sous une voûte basse, puis l'on découvre sur une place assez étroite, à droite, sur la partie qui domine l'isthme, le château, résidence du prince suzerain et commandant des armées de terre et de mer. Une épidémie effrayante régnait alors dans son armée, la veille, il avait perdu le onzième de ses troupes! (Il convient de rappeler que l'armée du souverain se compose de douze hommes!) En face du château, quelques maisons; des deux autres côtés, des terrasses; au bout, le salon de Conversation au milieu d'un jardin public planté de pins, de cyprès, de platanes, d'aloès, de cactus, descendant jusqu'au port, creusé, dit-on, par Hercule opérant lui-même et en s'amusant, lorsqu'il vint en Espagne combattre Géryon : voilà Monaco. Nous y passons une agréable journée, jetant de temps à autre un coup d'œil à la roulette, que certains joueurs quittaient à peine pour le dîner et nous attendons dix heures du soir pour retourner à Nice. La nuit est venue, le vent s'est élevé et la pluie tombe. Nous gagnons le bateau en suivant de très-près d'autres voyageurs accompagnés de falots; le salon, déjà comble, ne nous permet pas de nous y caser, et nous nous asseyons à la hâte dans un coin du pont, sur quelques cordages enroulés. Pas drôle du tout cette petite traversée d'une heure et demie; glacés par le vent et la pluie, secoués par le roulis, écœurés par un voisin fort occupé à régaler les sardines, nous arrivons à Nice. Mais on ne peut aborder au quai, des barques nous attendent, des planches

sont posées du bateau à celles-ci et poussant, poussés, vacillant, ballottés, nous sautons enfin sur le pavé et gagnons prestement notre hôtel.

Le 2 et le 3 avril se passent en promenade dans la campagne de Nice qui s'étend entre la rive droite du Paillon, la mer et le Var ; ce ne sont que villas et jardins fleuris. Nous prenons une voiture pour aller à la grotte Saint-André. Une route très-pittoresque conduit d'abord au château, à l'entrée de la vallée de Tourette, puis à la grotte dans laquelle les eaux du Paillon s'engouffrent ; une mousse épaisse tapisse cette voûte profonde, d'où des lianes pendent jusqu'au sable fin sur lequel nous marchons.

Au moment de quitter ces lieux, un orage éclate et la pluie tombe avec violence. Nous attendons une demi-heure, puis nous nous décidons à partir : les ruisseaux débordent, les chemins forment de petites rivières ; le Paillon, que nous avions traversé le matin à sec, semble vouloir se venger de nos dédains ; il roule impétueux, l'eau monte aux roues de la voiture, et il me semble, du milieu de son mugissement, entendre une voix murmurer et répéter, comme Mercure, de Sosie :

Comme avec irrévérence
Parle des Dieux ce maraud !
Mes flots vengeurs sauront tantôt
Réprimander cette insolence.

Heureusement, le soleil nous protége, le fleuve irrité s'apaise, et nous rentrons mouillés, mais tout prêts à reconnaître que de temps à autre, quand il pleut, il y a de l'eau dans le Paillon, un peu moins qu'ailleurs.

Il y a soixante ans, on allait de Nice à Gênes, ou

par mer ou en chaise à porteurs par terre ; voici quelques détails que donne Madame de Genlis du voyage qu'elle fit alors avec la duchesse de Chartres depuis mère du roi Louis-Philippe :

« Apprenant à Nice que l'on pouvait aller à Gênes « en chaise à porteurs, nous prîmes tout à coup la « résolution de faire ce périlleux voyage, dont le « nom seul est effrayant, puisque ce chemin s'ap- « pelle très-justement la Corniche. J'envoyai cher- « cher l'homme qui nous louait des mulets. Je voulais « le questionner sur les dangers de la route. Cet « homme, après m'avoir attentivement écoutée, me « répondit : Je ne suis pas inquiet pour vous, mesda- « mes ; mais, à dire la vérité, je crains un peu pour mes « mulets, parce que, l'an passé, j'en perdis deux qui « furent écrasés par de gros morceaux de roches qui « tombèrent sur eux, car il s'en détache souvent de « la montagne. Cette manière de nous tranquilliser « ne nous rassura pas trop, cependant il nous fit rire « et nous partîmes. » Ce voyage de quarante lieues dura six jours. « A l'Hospitella, le plus affreux gîte où « l'on ait jamais donné l'hospitalité, nous couchâmes « toutes les trois dans la même chambre ; il s'y trou- « vait deux grands tas de blé, et le maître de la « maison, nous assura, ma compagne et moi, que « nous dormirions fort bien en nous établissant sur « les monceaux de grains. Il fallait se coucher dans « une attitude singulière, c'est-à-dire presque debout. « Nous passâmes la nuit dans une agitation conti- « nuelle, causée par les glissades et les éboulements « des grains de blé... Ce voyage le plus dangereux et « en même temps le plus curieux que l'on puisse « faire se passa gaiement et sans accidents. L'hor- « reur des précipices me fit faire plus des trois quarts

« du chemin à pied, sur des cailloux et des roches « coupantes. J'arrivai à Gênes avec les pieds enflés « et pleins de cloches, mais en très-bonne santé. »

Peu désireux de prendre la mer, nous avions retenu la rotonde de la diligence, et, pour ne pas te fatiguer, non plus que ces dames, nous devons coucher à Oneglia pour reprendre la voiture du lendemain. Au moment de partir, force fut de retarder d'un jour, l'orage de la veille avait enflé les cours d'eau qui descendent des montagnes, un pont avait été renversé et le passage intercepté aux voitures.

Nous quittons enfin Nice par un temps superbe, qui nous promet une chaleur un peu forte, et nous reprenons, jusqu'à Monaco, ce chemin sinueux au flanc des montagnes, comme suspendu entre le ciel et la mer, qui rivalisent entre eux d'azur et d'éclat. Bientôt la route se détourne, monte ou descend, pénètre dans une gorge étroite, au milieu d'escarpements brusques, de roches nues écroulées, de pyramides sortant des eaux; puis traversant un souterrain sombre et frais, elle vous mène de nouveau dans d'adorables paysages, parsemés de charmantes villas comme endormies dans un nid d'orangers et de citronniers. Nous traversons Mentoue, Ventimiglia, Saint-Remo dont les collines fournissent des palmes à Rome pour le jour des rameaux, Oneglia, enfin, à onze heures du soir. On soupe, ces dames se couchent, tandis que ton père et moi parcourons la ville et le rivage aux clartés de la lune. A quatre heures du matin, debout et en route avec le même spectacle, la vue de la mer, la succession de caps, de golfes, de ports, de villages; voici Varigotti, où l'on traverse une galerie d'environ 130 mètres taillée dans le marbre; Savone et sa statue colossale de la Vierge, pla-

cée à une tour du port; on y lit ce distique tout à la fois latin et italien :

In mare irato, in subita procella
Invoco te, nostra benigna stella.

puis Cogoleto, où naquit Christophe Colomb, dans une cabane, au bord de la mer, qui devait plus tard l'emporter à la conquête d'un nouveau monde :

Unus erat mundus ; duo sint, ait iste : fuere.

Pègli enfin, où nous laissons la voiture pour prendre une barque et entrer à Gênes par la vraie porte, la mer. On embrasse d'un seul coup d'œil ce port qui n'a pour rival en Europe que celui de Constantinople. On se trouve en présence d'un vaste amphithéâtre de palais, de maisons, de terrasses, de balcons, de jardins suspendus, de verdure et de marbres, s'appuyant sur les monts Apennins et descendant doucement dans cette mer Ligurienne, dont les Génois et les Vénitiens se disputèrent si longtemps l'empire.

Si le panorama de Gênes, en arrivant par la mer, est grandiose, l'intérieur ne répond pas entièrement à l'idée qu'on s'en était faite. Entre la montagne et la mer, on n'a eu d'espace que pour bâtir trois rues horizontales : l'une derrière le port, abandonnée aux matelots et au bas peuple; la deuxième, large de huit pieds, est celle du grand commerce et de la plupart des hôtels; la troisième, la plus rapprochée de la montagne portant les noms successifs de Balbi, Nuova et Nuovissima, est une des plus belles rues du monde par les nombreux palais de marbre qui s'y trouvent.

Nous sommes restés quatre jours à Gênes; rappelons nos souvenirs et ne parlons que de ce que nous avons vu.

Le premier palais où nous entrons est le palais Brignole-Sale, ou palais Rouge, à cause de la couleur de la façade, un des plus riches en tableaux; on y remarque, entre autres, six portraits de Van-Dyck, deux du Titien, quatre toiles de Paul Veronèse, une *Sainte Famille* d'André del Sarto, des Teniers, des Guido et un *Saint Jean-Baptiste* de Léonard de Vinci.

Le palais Durazzo, construit au XVII[e] siècle sur les dessins de B. Bianco, est magnifique de goût, de richesses, de tableaux. Un vestibule à colonnes donne accès au fameux escalier de Tagliafico, et l'on pénètre dans les salles où se trouvent des Van Dyck, une adorable Vierge pressant son enfant dans ses bras d'André del Sarto, une sainte Catherine de Paul Véronèse, quatre vieillards de Ribéra, etc.

Le palais Balbi, aux riches colonnes de marbre, possède quatre salons où se trouvent quatorze toiles de Van Dyck, du Corrége, de Paul Véronèse, etc.

Le palais Serra, au salon soutenu par seize colonnes de marbre, dont les corniches, les embrasures et les panneaux ont reçu pour un million de francs de dorure.

Le palais Pallavicini, un des plus célèbres de Gênes où brille une Vierge de Raphaël;

Enfin le palais Royal ou palais Durazzo, qui date de 1650, aux escaliers de Fontana commençant par deux lions couchés et se continuant par des ornements de fleurs et de fruits s'enlaçant et fouillés par un art et une délicatesse rares.

Nous nous étions plusieurs fois rafraîchis dans un café-terrasse de la rue Nuova, la Concordia, dont la réputation est européenne. Il faut un peu en rabattre : ses bosquets d'oranger se bornent à un seul; son jet d'eau monte à peine à un mètre au-dessus du bassin

grand comme une table de six couverts; mais nous y avons savouré l'*aqua rossa* glacée, avec cinq ou six cerises au fond du verre et le parfum délicieux du noyau de cerise écrasé. Cette chose excellente ne coûte que trois sous! Le soir, promenade dans la rue des Marchands, étroite et dallée, où sont les confiseurs et les marchands de filigranes et de coraux.

Le lendemain fut consacré aux églises. Sainte-Marie de Carignan, où l'on arrive par un pont gigantesque jeté sur la basse ville; construite sur les dessins de Galeas Alessi, élève de Michel-Ange, elle possède un des plus beaux tableaux de Guerchin et le célèbre *Saint Sébastien* du Puget, d'un style si simple et si vigoureux en même temps.

Saint-Ambroise, due à la magnificence des Pallavicini, est riche d'une superbe *Ascension* de Guido Reni et d'un *Saint-Ignace* de Rubens.

Saint-Cyr, une des plus riches en marbre et des plus grandes de la ville, a de belles fresques et un maître-autel orné de figures d'anges en bronze doré du Puget.

San Stefano, de la fin du xe siècle, où se trouve *le Martyre de saint Étienne* dessiné par Raphaël et peint par Jules Romain.

Enfin l'Annunziata dont la façade n'est pas achevée vous éblouit à première vue :

> Aimez-vous la dorure? on en a mis partout,

mais elle est tellement encombrée de fleurs en papier, d'images enluminées, de petits reliquaires, de cœurs en argent, que tout cela est du plus parfait mauvais goût.

Avant de partir, il fallait de toute nécessité aller à Pègli visiter la villa Pallavicini, l'orgueil de Gênes.

Autrefois, il y avait une montagne s'élevant du rivage, en partie rocheuse, abrupte et stérile, en partie forêt de pins et de sapins au feuillage sombre. Si l'on s'aventurait avec peine jusqu'à son sommet, en revanche, on était émerveillé à l'aspect de cette nature sévère formant un singulier contraste avec les contours éclairés des rocs, la silhouette des arbres, les champs cultivés, la plage couverte de barques baignées par l'écume des vagues et au loin l'immensité de la mer.

Aujourd'hui le marbre blanc de Carrare a construit des terrasses, des temples; des cours d'eau serpentant sous de frais ombrages, des sentiers aménagés, ornés çà et là de moelleux coussins en porcelaine, vous conduisent sans fatigue sur le plateau parsemé de pagodes, de kiosques, de statues, de forts du moyen âge, de pyramides égyptiennes. Tout à coup une grotte s'offre à la vue, une barque est à l'entrée, elle glisse doucement sous des stalactictes éblouissantes de blancheur, et débouche sur un lac qui semble se confondre avec le ciel aussi pur que ses ondes, avec la mer aussi bleue que le ciel. Des cygnes amoureux y prennent leurs ébats, des îles de rhododendron et d'azalées en fleurs émergent de ses eaux. Vous quittez la barque, vous vous promenez dans ces labyrinthes, au milieu de ces bosquets rêvant à quelque fête des *Mille et une Nuits* lorsque, sous un berceau, une pluie fine vous tombe sur la tête, vous vous reculez et un jet d'eau vous frappe la figure..., histoire de rire et d'un bouton pressé par votre guide; cela jette un froid physique et moral sur votre enthousiasme. Cette villa, quasi-merveille, a occupé quatre cents ouvriers pendant huit années!

Nous parcourons l'Acqua Sola promenade plantée

de platanes, rendez-vous de la société de Gênes, entrons au théâtre Diurne, puis le soir au Carlo-Felice, l'une des premières salles de l'Italie par sa grandeur; au théâtre Paganini, de construction toute récente et d'une grande richesse de décoration.

En somme, Gênes est la ville la plus bruyante, la plus gaie, la plus animée de toute l'Italie après Naples. On y rencontre les prêtres partout, au café, au théâtre, aux lieux publics, tantôt dégustant le vin d'Asti glacé, tantôt roulant une cigarette dans leurs mains aristocratiques.

Si la beauté d'une ville consiste dans l'alignement de ses rues, la régularité de ses bâtiments, la grandeur de ses places, Turin est une des plus belles villes de l'Italie. Le palais Royal est vaste, somptueux, mais sans goût. La galerie d'artillerie qui y touche, est riche en vieilles armures; on y voit, entre autres, celle d'Emmanuel-Philibert et un beau bouclier de Benvenuto Cellini. En églises, il faut voir la chapelle du Saint-Suaire dans la cathédrale.

Le musée de peinture possède de nombreuses et remarquables toiles; il faut s'arrêter devant une *Sainte-Famille*, de Van Dyck (247), une *Madeleine*, de Rubens (258), une *Sainte-Famille*, du même (261), *Portrait d'un Rabbin*, de Rambrandt (266), *Portrait de Calvin*, d'Holbein (273), deux portraits de Van Dyck (278, 279), *Portrait*, de G. Dow (302), *Cabaret* de Téniers (308), un *Bourgmestre*, de Rembrandt (389), un Breughel (502).

Traversez le Pô, pour aller au couvent des capucins del Monte, montez à la Superga, puis hâtez-vous de partir avant que l'ennui ne vous gagne.

« Marchands, aubergistes, maîtres de poste, ou-
« vriers, religieuses, tout est d'une friponnerie et

« d'une méchante foi inouïes, » a dit le président de Brosses en 1739 en parlant des Italiens. Est-ce bien changé en 1862? Pas le moins du monde, en ce qui concerne au moins les bateliers du Pô qu'il a oubliés, les maîtres d'hôtel, qui ont remplacé les aubergistes, et les *vetturini*.

Le tunnel du mont Cenis, qui a inspiré cette boutade à Louis Veuillot, n'était pas encore fait :

« La science a terminé ce gand trou dans le mont « Cenis, par lequel elle joint l'Italie à la France. Elle « en est très-fière et elle s'en réjouit fort. Autrefois, « on passait le mont Cenis en l'air, et c'était l'un des « plus beaux voyages qu'il y eût sous le ciel. On vi- « vait pendant une trentaine d'heures dans les sa- « pins, dans les précipices, dans les neiges, dans « les étoiles ; on traversait comme l'aigle toutes « les splendeurs de l'espace, éclairés des flambeaux « divins du jour et de la nuit. Ce ne sera plus cela. « On passera comme la taupe à travers les épaisses « ténèbres et les infectes fumées. Ils se congratulent « sur ce progrès. Les beautés perdues, les grandes « pensées qu'elles apportaient à l'âme, le repos et « les souvenirs charmants qu'elles y laissaient leur « importent fort peu. Les ballots arriveront plus vite, « c'est ce qu'il leur faut. »

J'ai fait prix et marché avec un maître de poste pour aller de Turin à Saint-Michel : tout est bien débattu, discuté, convenu, arrêté au départ ; mais, une fois en route, devenu *la chose* du *vetturino*, c'est tout autre, et cela se change en discussions, récriminations, plaintes et friponneries à l'arrivée. Nous entrons fort tard à Suse ; il faut courir chercher un hôtel, souper, préparer les chambres. On se hâte très-lentement à nous servir ; depuis deux heures déjà, mon cher René, tu te dé-

bats contre le sommeil, et l'on sait à quel point sont aimables les enfants endormis qui ne dorment pas! Ce ne fut qu'un cri de dix heures à minuit, où enfin, la fatigue l'emportant, tu voulus bien te taire et commencer ta nuit.

Le lendemain, 13 avril, à six heures, les ennuis de la veille sont oubliés, le temps est beau; en route! Le chemin, impraticable avant 1800, est aujourd'hui superbe, et l'un des plus sûrs des Alpes; la vue ne commence à devenir réellement belle que près du dix-septième refuge, à 2,100 mètres de hauteur, et près d'un lac considérable qui reste gelé six mois de l'année; tu gravis à pied, entre ton père et moi, quelques centaines de mètres, jouant avec la neige, admirant tout de tes yeux étonnés. Vers le vingt-deuxième refuge, la neige s'est amoncelée à près de deux pieds, elle tombe encore assez épaisse, les chevaux ne peuvent avancer, et nous sommes forcés de nous arrêter près de deux heures dans ce refuge, sorte d'écurie où nous trouvons cependant des bancs et un peu de feu. Un coup de vent a dissipé la neige, le soleil a pris le dessus, nous continuons à descendre maintenant l'autre versant du sommet orgueilleux du mont Cenis; les roches sont plus imposantes, les précipices plus profonds, les torrents plus écumeux, et tout l'ensemble du paysage est empreint d'une grande tristesse. Nous déjeunons à Lans-le-Bourg, puis, remontant en voiture par un froid très-rigoureux, nous arrivons à Saint-Michel à sept heures du soir, après une traversée de treize heures.

Chambéry est assez triste et mérite peu d'arrêter le voyageur. Deux choses cependant vont nous y retenir quelques jours: une visite aux Charmettes et une course à la Grande-Chartreuse.

A une demi-heure de Chambéry, on monte aux Charmettes par un chemin ombragé, près d'un ruisseau qui descend gaiement vers la ville ; sur ses bords se trouve une

Pâle fleur, timide pervenche,
Je sais la place où tu fleuris ;
Le gazon où ton front se penche
Pour humecter tes yeux flétris !
L'ombre s'y voile, l'herbe égoutte
Les perles de nos nuits d'été,
Le rayon les boit goutte à goutte,
Sur son calice velouté (1),

La maison est des plus simples ; l'on vous présente une grosse machine du temps de Louis XIV, qu'on dit avoir été la montre de Rousseau. Le clavecin est plus authentique ; il porte sa date, son caractère, sa physionomie. Au premier étage, les souvenirs s'effacent ; dès qu'on entre, on sent : « Que les oiseaux « sont envolés et que le vent a emporté le nid ; » mais comme on les retrouve à chaque pas dans le jardin et le verger si souvent décrits par Jean-Jacques.

Solitude charmante, asile de la Paix,
Puissé-je, heureux verger, ne vous quitter jamais !

Sur une petite table de noyer, provenant du mobilier de madame de Warens, un registre est étalé sollicitant la signature du voyageur. Un nom et une date, soit ; mais à quoi bon, grands dieux ! mêler le souvenir de Rousseau à des sottises de cette sorte : « Simple bourgeois de Paris, je suis venu avec mon « épouse pour visiter les Charmettes, et, joignant « l'utile à l'agréable, faire de cette promenade une « leçon sur les égarement d'un cœur trop tendre. »

(1) Lamartine. *Méditations*.

Citons plutôt quelques jugements des commentateurs de l'hôte des Charmettes : « Si le cœur parlait, « je serais éloquente, dit madame de Staël, je serai « simple. Quand on voit Jean-Jacques aux prises « avec les hommes, on l'aime moins ; mais, dès « qu'on le retrouve avec la nature, tous ses mou- « vements répondent à notre cœur, et son éloquence « développe tous les sentiment de notre âme. Comme « son séjour aux Charmettes est peint délicieuse- « ment. »

« Madame de Warens ou Thérèse Levasseur, qu'im- « porte! Son rêve planait au-dessus. J'ai connu Jean- « Jacques Rousseau : il fut toujours le même, plein « de droiture, de franchise et de simplicité, sans au- « cune espèce de faste, ni de double intention, ni « d'art pour cacher ses défauts ou montrer ses ver- « tus. On doit pardonner peut-être à ceux qui l'ont « décrié de l'avoir mal connu : tout le monde n'était « pas fait pour concevoir la sublimité de cette âme « et l'on n'est bien jugé que par ses pairs (1). »

« Il est l'âme de la jeunesse. Chaleur, mélodie pé- « nétrante, voilà la magie de Rousseau. Sa force, « comme elle est dans *l'Émile* et *le Contrat social*, « peut être discutée, combattue. Mais par ses *con-* « *fessions*, ses *rêveries*, par sa faiblesse, il a vaincu; « tous ont pleuré (2). »

« Un paysage n'est qu'un homme ou une femme. « Qu'est-ce que Vaucluse sans Pétrarque? Qu'est-ce « que Sorrento sans Le Tasse? La Sicile sans Théo- « érise? Le Paraclet sans Héloïse? Annecy sans ma- « dame de Warens? Qu'est-ce que Chambéry sans

(1) Mirabeau.
(2) Michelet.

« Jean-Jacques Rousseau? Ciel sans rayons, voix « sans échos, sites sans âmes ! l'homme n'anime pas « seulement l'homme, il anime toute une nature. Il « emporte une immortalité avec lui dans le ciel, il « en laisse une autre dans les lieux qu'il a consacrés. « En cherchant sa trace, on la retrouve et l'on con- « verse réellement avec lui (1). »

« Remercions Rousseau, car il nous a appris à « nous connaître en nous montrant son cœur (2). »

Mardi 15 avril..— Une voiture nous transporte, Ludovic et moi, de Chambéry à Saint-Laurent du Pont ; il est onze heures ; n'ayant rien pris avant de partir, nous entrons dans un café restaurant et demandons deux côtelettes. A ces mots, un regard courroucé et une réponse assez sèche.

— Vous n'en avons pas aujourd'hui.

— Un morceau de veau ?

— Nous n'avons pas de viande ces jours-ci; c'est la semaine sainte !

— Des œufs alors?

— Il n'y a rien ici !

Il était inutile de chercher ailleurs; relevant du couvent, ce petit village est rivé à la loi monastique, et force nous fut de faire provision de petits pains que nous mangerons en les trempant dans l'eau du torrent. La même et inflexible rigueur devait nous attendre à Aix, où, arrivés le Vendredi saint, ma fille fort souffrante ne put avoir à l'hôtel quelques gouttes de bouillon sans l'autorisation du curé, laquelle lui fut, avec la meilleure grâce du monde, absolument refusée.

---

(1) Lamartine.
(2) Chamfort.

Au sortir de Saint-Laurent, au bout d'une demi-heure on entre dans le désert, suivant la rive gauche du Guiers-Mort; les pluies des jours derniers s'étaient changées en neige de 50 centimètres de hauteur, ce qui rend notre marche fort pénible; mais la beauté sauvage de la route, occupant incessamment nos yeux et notre esprit, nous fait oublier toute fatigue. Il n'y a pas en effet, dans toutes les Alpes, de route plus curieuse, de coupures de rochers plus profondes, de torrents plus rapides, se creusant leurs lits rocailleux, au fond des ravins : partout de noirs sapins et des hêtres séculaires le long des gorges étroites, qui, s'enfilant sous une porte, seul reste du fort de l'Aiguillette, construit pour défendre le passage contre Mandrin, débouchent au chalet de Valombrey et conduisent enfin au monastère après quatre heures de marche. Il n'y avait pas encore de visiteurs, aussi nous mit-on dans une petite chambre, la seule, je crois, qui possédât une cheminée; quelques brassées de fagots nous sèchent vite et nous permettent de faire honneur à un frugal, mais très-désiré dîner. Vers la fin du repas, un religieux, grand, jeune encore, à la figure calme et douce quoique pâlie, soit par les chagrins de la vie passée, soit par les austérités de la vie présente, vint s'informer si nous désirions quelque chose. Sa vue, ramenait à la mémoire ces vers (1) :

Mon frère, la tempête a donc été bien forte,
Le vent impétueux qui souffle et nous emporte
De récif en récif
A donc, quand vous partiez, d'une aile bien profonde,
Creusé le vaste abîme et bouleversé l'onde
Autour de votre esquif...

(1) V. Hugo. *Les Feuilles d'automne.*

Nous causons près de deux heures avec notre hôte, l'interrogeant discrètement sur la vie de ces hommes séparés du monde, et ensevelis ainsi dans ces hauteurs solitaires et presque inaccessibles, sur les causes de ce renoncement que nous ne pouvions comprendre, et nous fûmes entraînés par le charme de sa parole, par l'élévation de ses idées, par son indulgence, par sa profonde connaissance du cœur humain et cette sérénité parfaite et sincère avec laquelle il acceptait une situation qui nous paraissait si pénible et si dure. Ludovic fut complétement séduit, et un peu plus tard je reconnus les preuves évidentes du progrès que les idées de notre hôte avaient fait dans son esprit. Nous voulûmes goûter sur place au fameux élixir, une armoire dans notre chambre même en contenait une réserve de plusieurs flacons, il nous en offrit et se retira. Assis tous deux près d'un bon feu, nous causâmes assez longuement, en savourant la liqueur dorée, *large reponens*. Il faut cependant se coucher; je propose à votre père, de lui laisser ma chambre. « Les chartreux, me répondit-il, se contentent d'une cellule, » — le lit assez confortable qui m'est préparé. — « Ils couchent sur la planche » — le feu qui flambe encore, — « leurs prières seules les réchauffent. » — L'armoire et ce qu'elle renferme. — « Ils ne boivent que l'eau pure des torrents, » et il sort regagner la cellule en murmurant :

> Vile potabis modicis sabinum
> Cantharis.

A minuit, nous nous levons tous deux pour assister aux matines. Nous traversons de froids corridors longs de 300 mètres ; de larges fenêtres s'ouvrent sur la campagne et nous nous arrêtons frappés du

spectacle qui nous entoure. La lune est dans son plein, sa vive lumière éclaire tout le paysage, la neige forme de longues stalactites dans les branches des sapins, sur les eaux des cascades, au sommet des montagnes, se groupant de mille manières, offrant des formes curieuses et fantastiques, tandis que le sombre monastère se découpe en noir sur ce tapis éblouissant. Nous restons quelques instants à l'église et regagnons promptement notre coucher.

A peine étais-je endormi qu'une vision m'apparut: parti de Grenoble, j'allais à cette même chartreuse par Voreppe, traversant la délicieuse vallée de l'Isère, passant Voiron et regagnant Saint-Laurent par la gorge de Crosset et par un sentier creusé à travers les montagnes coupées en deux; je franchissais les torrents, sous la menace de rochers immenses suspendus et prêts à rouler sur le voyageur effrayé. J'arrivais au monastère au moment même, où tous les religieux, croix en tête, montaient au Grand-Som, bénir une croix qui devait remplacer celle récemment brisée par les ouragans et la tempête. Rien de plus saisissant que ce long cortége de moines en robe blanche, de montagnards, quittant leurs travaux, de paysannes venant de tous les hameaux voisins, débouchant par tous les sentiers, se joignant à la procession qui montait, montait toujours en suivant les lacets escarpés de ce royaume des neiges. Comment ne pas être ému, lorsque, arrivé au pied de la croix dominant de ses deux bras, à 2,000 mètres de hauteur, cette foule agenouillée, le prand prieur étendant ses mains ridées et tremblantes, appelle la bénédiction de Dieu sur ces pauvres et simples créatures.

Ne voulant pas rentrer par le même chemin, je laissai la procession prendre à gauche et m'aventurai

à droite un peu au hasard, mais me disant qu'il n'y avait en définitive qu'à descendre sur un point donné. Bien souvent, le sentier que je suivais aboutissait à une fondrière, à un roc inabordable, il me fallait rebrousser chemin, chercher quelque passage, m'y engager pour revenir encore sur mes pas. Après quatre heures de marches, j'aperçois enfin les toits du couvent, je suis lentement et à regret un lacet collé d'un côté aux rocs et de l'autre surplombant un abîme de 4 à 500 pieds, sorte de puits à ciel ouvert où l'œil se trouble en sondant sa profondeur. Impossible de marcher deux de front, impossible même de se déranger de côté, car il n'y a ni terre, ni gazon, c'est le rocher ardu, aigu, inexorable, si le pied vient à vous manquer. J'allais donc, les mains collées aux parois, quand devant moi, à l'anfractuosité d'un détour, apparaît un jeune chevreau qui, effrayé à ma vue, s'arrête et recule; ses pieds de derrière glissent et l'entraînent; en vain il s'efforce, bêlant, de se rattrapper, il ne peut rien saisir, et, tournant sur lui-même, il tombe, roule, rebondit et va se briser sous mes yeux dans le fond du précipice. Je me réveille en ce moment sous le poids de ces souvenirs d'un voyage fait vingt-quatre ans auparavant!

Nous quittons le couvent de bon matin, descendons à Saint-Laurent, puis après un repos d'une heure, prenant la route de Chambéry, nous arrivons à un point où la vallée se trouve complétement fermée par un mur de pierres de 260 mètres de hauteur. Avant 1817, on ne pouvait passer qu'au moyen d'échelles superposées dans une caverne, aujourd'hui on traverse une galerie de 325 mètres de longueur, commencée par Napoléon et terminée par le roi de Sardaigne. La route franchit ensuite un étroit défilé qui

se change en riante vallée, arrosée par la petite cascade de Coux, que Rousseau déclare « la plus belle « qu'il vit de sa vie », et nous rentrons au gîte ayant fait nos quarante kilomètres en sept heures.

Aix ne possède qu'une longue et interminable rue, au sommet de laquelle se trouve l'établissement des bains. Nous n'avions heureusement besoin, ni les uns, ni les autres, d'y avoir recours, aussi n'en dirai-je rien. Les environs offrent quelques jolies promenades, entre autres, la gorge de Saint-Germain et la Carrière des Romains. La cascade du Grézy mérite une attention toute particulière. Une belle route conduit près de l'endroit où un moulin et une scierie sont établis sur les bords du torrent. Comment l'eau furieuse n'arrache-t-elle pas les rochers, et ne renverse-t-elle pas le moulin, on ne le comprend pas. Traversant un petit enclos et une partie des bâtiments, on descend un escalier de pierres qui vous conduit sur des roches situées au milieu même du lit du torrent. Une végétation luxuriante tapisse les parois de tous les côtés, l'eau mugit au-dessus et gronde au-dessous. Nous te tenons dans nos bras, mon petit René, car il a fallu t'emmener, notre étreinte redouble, quand nous lisons sur une pierre qui nous fait face ces mots :

« Ici, Madame la baronne de Broc, âgée de vingt-« cinq ans, a péri sous les yeux de son amie, le « 10 juin 1813. O vous, qui visitez ces lieux, n'avan-« cez qu'avec précaution sur ces abîmes et songez à « ceux qui vous aiment. »

En 1813, la reine Hortense voyageait en Savoie, avec Madame de Broc, une de ses dames d'honneur. En traversant la planche qui surplombe le gouffre, Madame de Broc glissa et disparut. Tous les efforts furent vains pour la secourir et ce ne fut que le sur-

lendemain qu'on retrouva le corps remonté à la surface du gouffre.

La promenade la plus séduisante et la plus recherchée, c'est une visite à l'abbaye de Haute-Combe, par le lac du Bourget, immortalisé dans les vers de Lamartine :

Un soir, t'en souvient-il ? nous voguions en silence ;
On n'entendait au loin, sur l'onde et sous les cieux,
Que le bruit des rameurs qui frappaient en cadence,
Tes flots harmonieux....

O temps, suspends ton vol ! Et vous, heures propices,
Suspendez votre cours !
Laissez-nous savourer les rapides délices
Des plus beaux de nos jours.... (1)

L'abbaye de Haute-Combe, habitée aujourd'hui par des moines de l'ordre de Cîteaux, n'a de remarquable que son site. Au-dessus, se trouve le phare de Gessens, du haut duquel on embrasse le lac dans toute son étendue, et où Jean-Jacques Rousseau écrivit cette page étincelante sur le lever du soleil que tu trouveras, mon cher enfant, dans *l'Émile*. A une demi-heure de là, nous allons jusqu'à *la Fontaine des Merveilles*, située dans un bouquet de marronniers, une source intermittente jaillissant avec une régularité parfaite toutes les deux minutes.

Nous nous rembarquons et voguons doucement sur les eaux tranquilles du lac, sans nous douter, hélas ! que quelques années plus tard, à ce même endroit, une barque pareille à la nôtre, emportant quatre personnes, tes parents, partis comme nous pour un voyage de plaisir, n'en rapporterait au rivage que deux vivantes. Ils allaient gais, joyeux, pleins de vie,

(1) Lamartine. *Le Lac.*

quand, tout à coup, un mouvement de côté fait chavirer la barque. Ils tombent à l'eau presque en riant ! les hommes ne sachant pas nager, se cramponnent au bateau ; la mère et la fille, excellentes nageuses, devaient à coup sûr se sauver : que s'est-il passé ? le froid glacial du lac a-t-il paralysé leurs efforts ? leur tête a-t-elle frappé l'esquif? nul ne le sut, car, malgré les plus actives recherches, le lac n'a jamais rendu les corps de ces deux infortunées.

LONDRES — ÉCOSSE

Le 7 août 1862, le lendemain de ta naissance, mon petit Marcel, nous vous laissons tous bien portants et partons, ton père et moi, pour visiter l'exposition universelle de Londres.

Déjà, dans ma jeunesse, j'avais fait une petite excursion dans cette ville. Tenant absolument à rester le plus longtemps possible en mer, j'avais pris au Havre le paquebot de Southampton, et, après une traversée aussi agitée que peu agréable, nous abordâmes, ma malle et moi, sur le sol libre de la vieille Angleterre. Bien que l'hôtel fût à trois pas et en face du bateau, je n'eus pas la liberté de porter moi-même mon bagage; un grand et fort portefaix prit ma petite valise, dans deux de ses doigts et la monta dans ma chambre. Je présente un schilling, sourire de mépris de mon porteur qui me fait comprendre que, si *numero deus impare gaudet*, l'insulaire anglais pense de même, et il me demande trois schilling; refus énergique de ma part, demande plus accentuée de la

sienne, il veut emporter l'objet du litige; je m'asseois dessus, il jure, gesticule, répète à satiété *three schelling*; je lui réponds, impassible et calme : « *One schilling*, » et de guerre lasse, il accepte ce que je lui offre. Le soir, je fus dîner chez un des amis de mon père; nous n'étions que nous deux, et la table, chargée de flacons de toute sorte, faisait entrevoir ce que serait le repas. Après la soupe à la tortue largement épicée, je mords dans des petits pâtés, et, malgré moi, je laisse échapper un cri causé par une vive sensation de brûlure; je venais de tomber sur un amalgame vitriolé qui me met la bouche en feu, comme si j'avais sucé des orties; le blanc de poulet et la quenelle étaient remplacés par un hachis de piment, de poivre long et d'autres condiments si chers aux Anglais. Je bois du madère pour apaiser ma soif, puis du porto pour faire passer le madère, de l'eau-de-vie sur le tout; car c'eût été *shoking* de refuser mon hôte, et je partis rouge comme un coq en me promettant bien de me méfier à l'avenir de la cuisine anglaise.

Cette fois nous partons par Calais, où nous sommes à deux heures du matin, et nous nous embarquons de suite, sur le vapeur qui doit nous conduire à Douvres; la nuit est sombre, le vent violent, la mer très-forte; partirons-nous? Ton père prend son courage à deux mains; et le commandement du capitaine, venant couper court à toute hésitation, nous sommes lancés sur la plaine liquide! Quelle danse! Quelles vagues! Quelles immenses montagnes russes, nous faisant glisser dans l'abîme pour nous faire remonter en tourbillonnant sur la cime des flots! Nous sommes sur le pont, amarrés aux cordages, l'œil plus calme que le cœur; je pressens quelque chose qui monte à

mes lèvres, mais j'ai encore la force de lui dire : Tu n'iras pas plus loin ! Quant à Ludovic, que se passe-t-il donc en lui ? Sombre et crispé, il geint, gronde, éclate, maudit notre départ, veut s'en retourner, se penche de temps à autre, l'œil effaré, le visage pâle, se redresse allégé pour se repencher encore, suit en titubant les contours du navire :

> Et va chercher là-bas un endroit écarté
> Où d'épancher son cœur on ait la liberté !

Enfin, après deux heures de traversée, nous débarquons et le rail-way nous dépose à Londres à six heures du matin. Ayant une adresse pour MM. Alderton, 34, Dean street, soho square Leicester, nous nous y rendons. Nous avons une chambre pour nous deux, nous prendrons nos repas même rue, chez Roussellet, restaurateur français, et nous nous lançons à travers les dédales de cette immense cité. Curieux d'examiner chez lui ce peuple dont Mérimée a dit : « Les Anglais sont individuellement bêtes, et en masse un peuple admirable. Tout ce qui peut se faire avec de l'argent, du bon sens, et de la patience, ils le font ; mais ils se doutent des arts comme mon chat. » Notre première journée se passe à voir Piccadilly, puis l'Exposition, monument assez laid extérieurement, mais dont les dispositions intérieures sont conçues avec goût. Le soir, aprés avoir dîné dans une taverne sous l'eldorado, nous allons aux salons de madame Tussand, *great mystification !*

Le lendemain nous visitons l'abbaye de Westminster, l'un des premiers monuments de l'Europe, le seul véritablement remarquable de Londres. Fondé par Édouard le Confesseur, il fut inauguré en 1065, et, deux ans après, Guillaume le Conquérant y était couronné.

L'ornement de l'intérieur consiste surtout dans les tombes et dans la chapelle de Henri VII où fut enterré Ollivier Cromwell.

Traversant Trafalgar square, nous passons devant la fenêtre :

> Par où Charles premier, qu'on osait méconnaître
> Pour la deuxième fois sortit de White-Hall (1).

C'était le 30 janvier 1649, mois fatal dans lequel, cent quarante-quatre ans plus tard, Louis XVI devait subir le sort de son royal frère d'Angleterre! Nous longeons le Parlement, vaste et belle construction de style gothique, qui s'étend sur les bords de la Tamise; nous entrons dans Saint-James-Parck et Hyde-Parck, moins beaux que notre bois de Boulogne, et la soirée se termine à Covent-Garden où nous entendons *la Muette*, très-médiocrement chantée par Mario.

Quelques journées sont consacrées à nous promener sous les magnifiques ombrages du parc de Richemond dans les serres splendides et si riches de Kew, et à Hampton-Court, donné à Henri VIII par le cardinal Wolsey. Ce palais fort lourd, mélange de constructions modernes entées sur des bâtiments anciens, possède trois choses curieuses à divers points de vue : 1° sa galerie de tableaux où, à côté de copies nombreuses et de mauvais originaux, se trouvent, en peintures d'Holbein et en cartons de Raphael, les plus précieux échantillons qui soient au monde; 2° le labyrinthe, formé par des haies aménagées de telle sorte que, sans guide, il est à peu près impossible d'en sortir; 3° la treille, longue de 34 mètres, formée sur un seul pied de vigne planté en 1768, ayant forcé par trois fois à élargir la serre, couvrant aujourd'hui un

(1) V. Hugo. *Cromwell*, acte II.

espace 2200 *square feet*, et donnant en moyenne de deux à trois milles grappes de raisin. Nous visitons les plus beaux et les plus populeux quartiers de Londres ; Regent-street, le Strand, le jardin zoologique fort bien tenu, le musée Kensington et le musée de peinture, où l'école anglaise brille dans les œuvres de Laurence Wilkia, Hogarth, Gainsborough, Turner.

Nous passons nos soirées à l'alhambra et à Crémorne-Garden. Ces jardins situés assez loin de Londres, sont parsemés de kiosques, de pavillons, de rotondes, d'orchestres, de salles de bal, de théâtres, d'ombres chinoises, de cosmoramas, animaux savants, chiens dressés, géants et nains ; tout s'y trouve, et de demi-heure en demi-heure, des musiciens ambulants entraînent les badauds à chaque curiosité ; les Anglais s'y livrent à tous les excès de la joie la plus bruyante, buvant, chantant, criant, dansant avec une furie qui contraste avec leur flegme ordinaire et qui souvent scandaliserait les timides danseurs de Mabille.

Des porteurs cachés sous d'énormes pancartes nous promettent une great attraction (*One schilling*) pour le palais de Cristal ; vingt mille personnes s'y précipitent et se perdent dans les jardins et les salles de ce gigantesque monument. C'est véritablement une merveilleuse chose que ce palais, haut de 53 mètres, couvrant une superficie d'un peu plus d'un kilomètre et soutenu par trois mille cinq cents colonnes. La maison Pompéi, la salle de la Renaissance, la salle Grecque, ne sont surpassées que par la salle de l'alhambra, où nous voyons pour la première fois, avec un vif plaisir, la reproduction de cet art mauresque] que nous devions admirer l'année suivante à Grenade et à Séville ; à six heures les eaux jaillissent au milieu du jardin éclairé par des feux de

Bengale, et toute cette foule regagne le chemin de fer, qui, par des trains espacés de dix en dix minutes, la déverse sans encombres et sans accidents sur le macadam de Londres.

Avant de quitter la Cité-Reine, comme les Anglais appellent leur capitale, nous la parcourons encore une fois dans ses quartiers les plus variés et les plus infimes. Tout y est grand : son fleuve, ses rues, ses hôtels, ses bouges, ses richesses et ses misères. Vers le pont de Londres, les voiles, les mâts, les agrès, s'entassent et s'entre-croisent; c'est tout un monde venant de tous les coins de l'univers ; la vieille tour est là, sinistre, triste et sombre, avec sa porte des Traîtres qui s'est fermée sur les malheureux enfants d'Édouard,

. . . . Peut-être pour un jour
Un vieil usage encore vous confine à la Tour;
Triste noviciat d'une grandeur prochaine (1)!

Puis sur l'infortunée Jane Grey, décapitée le 12 février 1554 par l'infâme Marie Tudor, et immortalisée par le pinceau d'Holbein sur Anne de Boulen ; enfin.

Prison, séjour d'effroi, toi qui vis si longtemps
De Lancastre et d'York les caprices sanglants,
Souvent tu renfermas dans tes murs redoutables
D'illustres innocents et de fameux coupables :
Mais jamais une épouse, une reine, avant moi,
Implorant, redoutant son époux et son roi (2).

Plus loin c'est le tunnel, cette audacieuse idée, sortie de la tête de l'ingénieur francais Brunel, qui là où il ne pouvait établir un pont sous lequel des vaisseaux passeraient, les fit passer par-dessus une voie construite sous la Tamise.

(1) Casimir Delavigne. *Les Enfants d'Édouard*, acte III.
(2) M. J. Chénier. *Henri VIII*, acte IV.

Nous nous enfonçons du côté de Saint-Cilles dans les quartier les plus pauvres de Londres: ce ne sont que monceaux d'ordure, misérables boutiques, bouges immondes habités par une population plus immonde encore, dormant le jour, travaillant la nuit! La jeunesse décolorée, filles et garçons, née dans le ruisseau, y est vieille à vingt ans! les marchands de vins n'existent pas ici, ils sont remplacés par les vendeurs de gin et de liqueurs fortes.

Dans les beaux quartiers de Londres les coffee-house sont bien loin des brillants cafés de Paris; ce sont des chambres tristes et nues, divisées en cloisons ; puis, à chaque pas, des pâtissiers, des tavernes où l'on va incessamment manger plumpudding, huîtres et homards ; puis, au milieu de ces splendeurs, de ces fortunes monstrueuses et de ces misères qu'on ne peut se figurer, l'Anglais, partout et toujours froid, sec, méthodique, impassible, pressé : *Times is the money*, ne sachant pas si on le heurte, ne s'excusant pas s'il heurte lui-même, égoïste et personnel au suprême degré, et dont le pays est si spirituellement défini par cette boutade d'Henri Heine : « L'An-
« gleterre est un long, maigre et osseux vieux garçon
« qui, pour rattacher à son haut-de-chausses un bou-
« ton décousu, développe un fil roulé en peloton
« autour du globe du monde. Quand il a recousu le
« bouton, il coupe tranquillement le fil qui ne sert
« plus et laisse tomber par terre le monde tout en-
« tier. »

Dimanche 10 août.—Après une journée passée à errer dans les rues mornes et désertes de cette grande ville, où, depuis la veille à minuit, tout est clos, tavernes, théâtres, boutiques, maisons, nous partons à neuf heures du soir pour Glascow, par le train de grande vitesse

de quinze lieues à l'heure. Les deuxièmes classes sont loin de valoir les troisièmes de France ; nous sommes au complet, et pas de coin ! une nuit de onze heures passée à la recherche d'une position la moins incommode possible ! et Ludovic soutenant et gardant sur son épaule, la blonde tête d'un jeune Écossais de huit à neuf ans, accablé de fatigue et de sommeil !

A huit heures du matin, arrivée à Glascow. Quel pays ! quel ciel ! quel temps ! Ville de 3,000 habitants en 1560, en possédant 200,000 en 1830, c'est en 1788, que la première malle-poste y arriva de Londres ; c'est en 1812, que le premier bateau à vapeur de l'Europe y fut lancé sur la Clyde. La ville est noire et assez triste, et nous la quittons le jour même pour aller à Édimbourg, surnommée l'Athènes du Nord. L'aspect est des plus pittoresque ; occupant trois collines réunies par d'énormes chaussées et des ponts gigantesques, elle se compose de deux villes complétement distinctes, la neuve et la vieille. Partant de *Princes-street* où se trouvent situés les principaux hôtels, nous visitons avec un vif intérêt, le monument de Walter Scott, né à Édimbourg le 15 août 1771, et mort à Abbotsford, le 21 septembre 1832. Ornée de cinquante-six statues représentant les héros de ses principaux romans, la plate-forme, à laquelle on monte par un escalier de deux cent quatre-vingt-sept marches, possède la statue de Scott en marbre blanc, assis et un livre fermé à la main. Au-dessous, le Ravin du Nord, lac au XIVe siècle, est aujourd'hui un jardin public attenant au chemin de fer.

Les rues d'Édimbourg sont larges, les squares spacieux, les monuments nombreux ; parmi ces derniers se font remarquer ceux de Nelson et de Burns. La

vieille ville est sale et sombre; la misère sordide et malpropre s'y étale dans toute sa laideur, les femmes et les enfants couverts de haillons, y marchent nu-pieds. La Jail ou prison, nous rappelle le roman de la *Jolie fille d'Édimbourg*. Dans la Canongate, se trouve l'ancienne maison des comtes de Moray, qu'Olivier Cromwell habita en 1648, puis celle du célèbre réformateur écossais John Knox, où il mourut en 1572, et enfin, le palais d'Holy-Rood que les habitants appellent simplement l'Abbaye. L'aile droite de ce château qui ressemble à une forteresse fut occupée jadis par Marie Stuart. Il ne reste d'intéressant que la chambre à coucher qui reçut la malheureuse reine après qu'elle eut quitté la brillante Cour de France :

Adieu charmant pays de France
Que je dois tant chérir!
Berceau de mon heureuse enfance,
Adieu, te quitter, c'est mourir!

cette chambre qu'habitait Marie Stuart est conservée dans l'état ou elle était alors : quelques petites verroteries sur une table, le double fauteuil de son mariage avec Darnley son cousin, et le lit de damas cramoisi, orné de franges vertes sur lequel elle reposa; à droite se trouve le cabinet de 4 mètres carrés, où le musicien Rizzio fut assassiné en sa présence, par Darnley et lord Rutheven. L'aile gauche du château fut habitée par Charles X, après son départ de France, en 1830.

Nous rentrons assez fatigués, mourant de faim et de soif, à notre hôtel, dont le sous-titre : *Société de tempérance* ne nous avait pas frappés tout d'abord. L'éternel rosbeef apparaît, suivi de son inséparable compagnon, un morceau de saumon ; du vin? on n'en boit pas! — de la bière? on n'en sert pas! que boire

donc? de l'eau froide ou chaude, au choix! Nous nous résignons, fort désappointés, Ludovic, à la prendre froide, et moi, chaude avec du thé, et nous manquons de nous donner, par tempérance, une indigestion en mangeant intempéramment rosbeef et saumon.

Le soir nous allons au théâtre de la Reine, où nous voyons représenter une pochade mi-anglaise, mi-française, dont tout le sel et l'esprit consistaient dans un souper servi à un soldat français, et composé d'une soupe aux choux fort épaisse et de larges et longues tartines de pain dont chaque apparition faisait éclater le rire de Jonh Bull.

« Si tu veux voir la belle ruine de Melrose, visite-
« la à la pâle lueur de la lune, car les gais rayons du
« jour éclatant ne dorent ces ruines grisâtres que par
« ironie. Quand les arches brisées sont enveloppées
« des ténèbres de la nuit et que les sculptures des
« fenêtres sont argentées; quand les rayons incer-
« tains d'une lumière froide se répandent sur les rui-
« nes de la tour du Centre, quand chaque arc-boutant
« semble tour à tour d'ébène ou d'ivoire, quand on
« entend la Tweed se plaindre dans l'éloignement,
« quand le hibou chante sur la tombe des morts:
« alors va — mais va seul — visiter les ruines de
« Saint-David, et conviens, en regagnant ta demeure,
« que tu n'as jamais contemplé de spectacle si mé-
« lancolique et si beau. »

C'est en ces termes poétiques, que Walter Scott célèbre les ruines de l'abbaye de Melrose dans son roman *le Monastère*. Il la connaissait bien, car elle lui appartenait; il l'aimait donc et la louait avec un peu de partialité. Nous l'avons visitée, non, il est vrai, au clair de la lune, mais par une assez forte pluie; nous n'avons pas entendu le chant du hibou, mais nous

n'avons pas été très-émus de ces ruines restaurées, soignées, entretenues avec un soin pieux par le gardien ; pas un brin d'herbe desséché sur le vert gazon, tout y est propre et froid.

A quatre milles de là, l'abbaye de Dryburgh présente un coup d'œil plus pittoresque et plus imposant tout à la fois. Cachées au milieu d'épais bouquets d'arbres, ces ruines à moitié ensevelies sous des lierres d'une végétation vigoureuse, qui grimpent, s'élancent sur les arceaux, retombent à travers les fenêtres aux délicates sculptures et recouvrent d'ombre et de mélancolie le tombeau de Walter Scott, car Dryburg est le cimetière de sa famille.

Après avoir vu la dernière demeure de l'auteur de *Quentin Durward*, nous allâmes au château d'Abbotsford, « mon joujou, dit-il, dans une de ses préfaces ; « une jeune fille n'habille pas sa poupée avec plus « de soin et de plaisir. Je savais qu'il me fallait at« tendre longtemps l'accomplissement de mes grands « desseins ; mais j'avais de la patience, et cette lon« gue attente, les embellissements progressifs de ma « maison avaient pour moi un charme extrême. » Il la quitte cependant en septembre 1831, adressant à ses lecteurs, au moment où il part pour aller rétablir sa santé épuisée, un adieu avec l'espérance de revenir finir ses jours dans son pays natal, espoir trop tôt exaucé, hélas ! car un an après, dans ce même mois de septembre, il venait y mourir.

C'est à cet adieu, que Lamartine répondit dans une de ses plus touchantes inspirations :

Le conteur a fini ; vous n'aurez plus sa voix,
Et le temps va sur nous peser de tout son poids,
Ainsi tout a son terme, et tout cesse et tout s'use,
A ce terrible aveu notre âme se refuse :

Nous croyons, en tournant les feuillets de nos jours,
Que les pages sans fin en tourneront toujours;
Nous croyons que cet arbre au dôme frais et sombre
Dont nos jeunes amours cherchent la mousse et l'ombre,
Sous des rameaux tendus doit éternellement
Balancer le zéphir sur le front de l'amant;
Nous croyons que ce flot, qui court, murmure et brille,
Et du bateau bercé caresse en paix la quille,
Doit à jamais briller, murmurer et flotter,
Et sur sa molle écume à jamais nous porter;
Nous croyons que le livre où notre âme se plonge,
Et comme en un sommeil nage de songe en songe,
Doit dérouler sans fin cette prose en ces vers;
Horizons enchantés d'un magique univers :
Mensonges de l'esprit, illusion et ruse
Dont pour nous retenir ici-bas la vie use!
Hélas! tout finit vite : encore un peu de temps,
L'arbre s'effeuille et sèche, et jaunit le printemps;
La vague arrive en poudre à son dernier rivage,
L'âme à l'ennui, le livre à sa dernière page.

C'est toujours avec un sentiment de douce mélancolie qu'on pénètre dans les lieux jadis habités par un poëte aimé: soit que vous vous promeniez sous les épais ombrages de Coppet, où le chantre de *Corinne* regrettait son ruisseau de la rue du Bac; soit que vous entriez aux Charmettes dans la modeste chambre où Jean-Jacques Rousseau fut heureux pendant quelques-unes de ses jeunes années; soit qu'à Saint-Point vous pénétriez dans le cabinet confident de tant de chefs-d'œuvre; soit enfin, qu'arrivés à Abbotsford, on vous introduise dans une vaste salle, éclairée par une seule fenêtre, garnie des livres dont Walter Scott se servait le plus souvent et ornée de deux portraits de Claverhouse et de Rob Roy. Là, vous vous trouvez devant un grand fauteuil de cuir noir et un petit bureau sur lequel l'auteur a tracé cette œuvre que

La main du pauvre enfant peut ouvrir au hasard

Sans qu'un mot corrupteur étonne son regard,
Sans que de ses tableaux la suave décence
Fasse rougir un front couronné d'innocence.
Sur la table du soir, dans la veillée admis,
La famille le compte au nombre des amis,
Se fie à ton honneur, et laisse sans scrupule
Passer de main en main le livre qui circule;
La Vierge en te lisant, qui ralentit son pas,
Si sa mère survient, ne le dérobe pas,
Mais relit au grand jour le passage qu'elle aime,
Comme en face du ciel tu l'écrivis toi-même,
Et s'endort aussi pure après t'avoir fermé,
Mais de grâce et d'amour le cœur plus parfumé (1).

Là, dis-je, vous êtes heureux de vous retrouver au sein même de ces endroits où le génie a vécu, aimé, souffert. Les appartements sont d'une simplicité sévère et élégante ; les armes, les portraits, y abondent, la vue se porte tour à tour sur les rives de la Clyde ou de la Tweed, et sur des bois presque tous plantés par Walter Scott lui-même.

De retour à Glascow, nous partons (par la pluie naturellement) à huit heures du matin pour aller visiter à Hamilton, le palais des ducs de ce nom. Nous étant trompés de gare, obligés de traverser la ville par deux fois et de parcourir ces faubourgs sans fin, qu'on ne rencontre que dans les grandes villes d'Angleterre, nous manquons l'heure du train, ce qui nous donne le temps d'entrer dans une tavern-room, où nous sommes réduits, Ludovic à manger son pain avec un pot de cassonade, et moi à le tremper bravement dans une décoction sombre et ténébreuse. Nous partons enfin, passons par Dumbarton, château célèbre d'où, le 7 août 1548, Marie Stuart s'embarqua pour venir en France, épou-

(1) Lamartine. *Réponse aux adieux de Sir Walter Scott à ses lecteurs.*

ser François II. Le domaine, qui entoure le palais des ducs d'Hamilton, est grand comme une province; les bois et les vallées s'y succèdent; des chênes centenaires, quelques-uns de huit mètres de circonférence y forment des forêts touffues et profondes. Nous y pénétrons, marchant rapidement, craignant de nous y égarer, ne rencontrant personne, et arrivons devant des prés immenses clos de hautes barrières. Les contourner, ce serait trop long; notre route est droit devant nous, le palais est au bout; en avant donc! et sautant par-dessus les clôtures, nous avançons dans une herbe épaisse qui gêne un peu la marche et empêcherait certainement de courir, si la nécessité vous y obligeait. L'un de nous regarde le paysage, l'autre lit tout haut les détails que donne le *Guide* sur les lieux qu'on parcourt : « On trouve dans ces prairies « des vaches et des taureaux sauvages, à la robe « blanche, à la tête, aux cornes et aux sabots noirs; « Ils sont très-dangereux. » Nous en étions là de notre lecture, lorsque, levant les yeux, nous apercevons devant nous un vaste troupeau paissant et regardant ces hôtes étrangers; un rapide coup d'œil nous fait voir que, derrière nous, il y en a d'autres, que les côtés se resserrent et que doucement, lentement, le cercle se rétrécit. Bien qu'il pleuve très-fort, nous fermons nos parapluies, craignant d'offusquer ces animaux, il nous passe un froid en croyant entrevoir quelques robes blanches, quelques sabots noirs; nous nous présentons timidement, humblement, tranchons le mot, nous faisons des bassesses à ces taureaux anglais! nous passons en silence, l'œil inquiet, le regard incertain, l'esprit préoccupé, nous atteignons la barrière! Jamais Auriol, dans ses plus beaux jours, jamais clown anglais ne fit certainement un saut plus

agile, que celui qui nous mit hors d'atteinte de ces diables de bêtes! Mais aussi quelle joie d'être à l'abri, et avec quelle lâcheté nous insultons un troupeau de moutons qui fuit devant nous!

« Oh! dit-il, j'en fais faire autant
Qu'on m'en fait faire! ma présence
Effraye aussi les gens! Je mets l'alarme au camp?
D'où me vient cette vaillance!
Comment! des animaux qui tremblent devant moi!
Je suis donc un foudre de guerre!
Il n'est, je le vois bien, si poltron sur la terre,
Qui ne puisse trouver un plus poltron que soi (1).

Après avoir quitté Hamilton, nous nous dirigeons vers Bothwel-Castle, dont l'origine est inconnue et qui appartient aujourd'hui aux Douglas. Nous trouvant un peu dépaysés, et avisant deux jeunes miss qui venaient vers nous, Ludovic s'avance, et le chapeau à la main, demande de son air le plus aimable et dans un anglais très-correct, ma foi :

— Can you direct me to *Bothwell?*

Un silence des plus dédaigneux fut tout ce qu'il obtint de ces gracieuses insulaires. Deux fois, trois fois même demande, tantôt à des ouvriers, tantôt à des gentlemen ; les uns s'arrêtent, écoutent et ne répondent rien ; les autres répondent qu'ils ne comprennent pas. Cela commence à devenir impatientant, nous sommes sûrs de tourner autour du pont fameux en 1679, et décrit par Walter Scott dans les *Puritains d'Écosse*.

— Il faut, dis-je à Ludovic, que vous prononciez fort mal, vous ne connaissez pas toutes les finesses de la langue.

(1) Lafontaine. *Le lièvre et les grenouilles.*

Et abordant à mon tour un campagnard dans son champ.

— Can you direct me to *Bothwell?*

— Go to the end of this road, then turn to the left, and you will see the Bridge Before you.

— Thank you, sir.

Et voilà comme
Un galant homme

sait se tirer d'affaire en prononçant dans toute sa pureté la langue de Jonh Bull.

Après deux heures de marche sous une pluie continuelle, nous atteignons enfin le château si désiré, château qui ne se visite jamais que le lendemain du jour où l'on se présente pour le voir.

Vendredi 15 août, départ pour visiter quelques lacs d'Écosse : nous irons jusqu'à Oban situé sur le détroit de Mall; nos places sont retenues et payées jusqu'à destination, ce qui est une grave faute en pays étranger. Un bateau à vapeur nous mène par la Clyde à à Bowling, pour prendre le chemin de fer qui nous transporte à Belloch sur le lac Lomond, l'un des plus beaux de l'Écosse, et dont la traversée prend trois heures. Ce lac, rempli d'îles aux aspects variés, les unes arides et sauvages, les autres verdoyantes, couvertes de champs, de bruyères ou de forêts, est tantôt encaissé dans de hautes montagnes, tantôt se confond dans de nombreuses baies aux plaines fertiles et aux cultures les plus opposées. Luss est un joli village situé à l'entrée d'un petit vallon et dominé par le Ben-Lomond, de 965 mètres de hauteur, sur les flancs duquel, de nombreux troupeaux paissent les pelouses qui le tapissent, tandis que le coq de bruyère prend ses ébats un peu plus haut, au milieu des sapins, des chênes et des mélèzes.

Nous quittons le bateau à Tarbet, montons en diligence, *out-side*, l'intérieur étant réservé aux domestiques et femmes de chambre, suivons une longue vallée assez monotone, encaissée entre des montagnes peu élevées et marécageuses, côtoyant le lac *Eck* par une route charmante, rappelant dans de moindres proportions celle de la Corniche, et, à huit heures du soir, nous sommes à Oban sur le golfe de Horn.

Ce petit village date de 1713. Situé au fond d'une baie, abrité du vent d'ouest, c'est une station de bains fort agréable ; nous nous installons à l'hôtel *the Caledonian* d'apparence assez confortable, on nous sert le thé le matin, à déjeuner rosbeef et saumon, à dîner (la variété est une bonne chose), saumon et rosbeef, et le soir du thé. Ce léger changement peut paraître insignifiant au premier abord ; mais, au bout de quelques jours, cette transposition de mets est fort appréciée.

Le lendemain de notre arrivée, le temps se met au beau, la mer est calme, et nous pouvons entreprendre notre course aux îles d'Iona et de Staffa. Nous commençons par cette dernière, masse de lave et de basalte, où l'hiver dure dix mois, nous partons par le détroit de Kerrérer, et, après six heures de mer, nous sommes en présence des bords escarpées et inaccessibles de l'île ; le bâtiment stoppe, on jette l'ancre, les barques sont apprêtées, et les visiteurs, sous la conduite d'habiles matelots, entrent à marée basse, par une étroite ouverture dans la grotte Harmonieuse ou de Fingal. Dix-neuf fois sur vingt, quand la mer est un peu forte, on ne débarque pas, on se contente de faire le tour de l'île, car on serait inévitablement poussé sur les rochers, sentinelles avancées qui gar-

dent l'entrée de la grotte. Le spectacle qui s'offre aux regards est loin de faire éprouver l'émotion que l'on ressent en entrant dans les gorges du Trient en Suisse, mais il n'en est pas moins fort curieux. D'immenses colonnades règnent tout au tour, avec une telle régularité, qu'on se demande si l'édifice n'a pas été taillé par la main des hommes. Une voûte élégante et élevée, des colonnes droites comme d'immenses tuyaux d'orgue, aux hauteurs inégales, le fond ténébreux et fermé comme le chœur d'une chapelle, telle est la grotte de Fingal.

Nous contournons l'île et ses rochers, montons par un escalier taillé dans le roc, sur le plateau, où quelques épis venus à grande peine, sont broutés par de petites vaches noires, gardées par de jeunes pâtres pendant les trois mois de l'année où les tempêtes, qui sont d'une violence effroyable, ne viennent pas se déchaîner sur cette Hébride inhabitable.

Nous redescendons rapidement et voguons vers Iona, où, comme à Staffa, nous sommes transvasés. Déception complète, *une île aride et sans bords*, des dunes de sable, quelques misérables cabanes, un enclos plein de pierres moussues portant le nom de cimetière des druides, un monastère ne présentant plus qu'un amas de ruines, çà et là, quelques fragments qui forment, dit-on, les tombeaux des premiers rois d'Écosse :

« Où est le corps de Duncan ? demande Rosse à
« Macdoff, dans la nuit qui suit l'assassinat du vieux
« roi. — On l'a porté à Colum-Kille (Iona) dans ce
« dépôt sacré où reposent les restes de ses ancêtres,
« et qui garde leurs ossements (1). »

---

(1) Shakspeare. *Macbeth.*

Il faut véritablement être trois fois écossais, pour trouver quelque chose d'intéressant dans ces tas de pierres éparpillées çà et là.

Nous étions partis à jeun, et ne rencontrons, ni hôtel, ni taverne, ni coffee-house, avant notre rentrée à Oban à huit heures du soir.

Dimanche, que faire? tout est fermé, pas un être vivant dans les rues, pas un bruit venant rompre le silence qui enveloppera la ville jusqu'au lendemain. Nous nous décidons à faire une longue promenade, et partons en longeant le lac Etive, montant, descendant, gravissant des rochers, traversant de petites anses à moitié dans l'eau, ramassant des coquillages inconnus, récoltant des bernards-l'hermites et des anémones de mer. *Rose du Bengale*, c'est le nom fort adouci de Ludovic, dont la figure écarlate, suite d'un coup de soleil, offre toutes les nuances des rouges les plus accentués, *Rose du Bengale* a retrouvé ses jambes de Suisse et des Pyrénées, et nous arrivons ainsi aux pieds des ruines du château de Dunstoffnage, qui se dressent au sommet d'un rocher à pic.

Ce château, berceau de la monarchie écossaise, est admirablement situé, commandant la péninsule de la haute Lorn, la terre de Morven, les îles de Lismore, de Mull et de Kerrera, ayant dans sa perspective les montagnes noirâtres de Mull et de Morven; sa forme en carré long, flanqué de tours rondes à ses angles, rappelle le palais d'Holyrood. Il ne reste que quelques pans de murs assez élevés, cachés sous des lierres épais qui tombent sur ces rochers, et plus loin,

. . Sur les débris d'une vieille tour
Parmi les nids sanglants de l'aigle et du vautour,
Sur les tronçons rouillés de la lance et du glaive,
Une fleur des rochers, que l'aquilon enlève,

Va germer et fleurir sur ces sombres remparts,
Tapisse le rocher de ses festons épars,
Et battue en pliant du coup de la tempête
Parfume encor les vents qui balancent sa tête !

Nous repartons. Je reprends la direction de la marche, *malesuada voluntas*, car l'aller, brillamment conduit, devait se changer en déroute complète au retour. Il me faut en voyage du nouveau, des routes non battues, des sentiers sous bois, des chemins impossibles, de l'imprévu surtout, ce je ne sais quoi enfin, qui vous pousse toujours en avant, vers l'inconnu, mirage trompeur !

Le vois-tu bien là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas, dit l'Idéal :
Marchons toujours, brisés et las
Franchissons monts, plaines et val !
Voilà le but, dit l'Idéal.
Courons, courons, doublons le pas
Pour le trouver là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas,

Persuadé qu'Oban est à ma droite, nous ôtons souliers et bas et traversons une baie assez large qui nous barre le chemin ; puis, pointant droit devant nous, prenant une montagne au loin pour point de repère, nous gagnons son sommet, franchissant tout ce qui se présente, barrières, ravins, ruisseaux, marais. Les lièvres s'échappent à nos pieds, les faisans s'envolent devant nous, les bruyères et les ajoncs enlacent nos jambes sans arrêter notre course. Nous sommes en plein désert, au milieu de ses sites majestueux chantés par Byron : « Celui qui a une fois contemplé les hautes collines azurées de l'Écosse, aime « chaque cime qui lui offre cette teinte céleste, salue « dans chaque rocher la figure familière d'un ami, et, « de son âme, il étreint les montagnes. Longtemps

« j'ai erré sur des terres qui ne sont pas ma patrie;
« j'ai vu avec respect, avec amour, les Alpes, les
« Apennins, le Parnasse, la pente escarpée de l'Ida
« et l'Olympe qui couronne l'Océan ; mais ce n'était
« pas la belle nature des collines de l'Écosse qui me
« tenait frémissant sous leur magique empire. »

Cependant les monts succèdent aux monts, la chaleur est étouffante, quoique le soleil baisse sensiblement à l'horizon, et je vais toujours entraînant Ludovic, lui demandant encore cette montagne pour découvrir Oban qui doit être sur le versant opposé; nous montons avec plus d'ardeur, grimpons avec plus de rage, atteignons enfin le sommet désiré et nous voyons... que nous sommes complétement perdus! Mais quel admirable spectacle! Nous dominons tout, nous contemplons le Loch-Etive avec ses contours, ses îles, ses rochers, ses bouquets d'arbres, que le soleil éclaire de teintes diverses en laissant quelques endroits voilés d'ombre. La solitude est complète, le pays semble dépeuplé; nous n'avons pas dans une course de dix heures rencontré quatre personnes. Votre père prend la direction, je le suis l'œil morne et la tête baissée, regardant tristement son pantalon. Pourquoi, me demanderez-vous peut-être, mes chers enfants, regarder ainsi, cet objet dont le nom ne s'exprime pas dans la chaste Angleterre? Mon Dieu, c'est bien simple; n'aimant pas, — vous m'avez vu à l'œuvre dans nos charmantes promenades de Normandie, — n'aimant pas, dis-je, passer par le chemin ordinaire, une barrière formée de houx et d'épines s'était présentée; naturellement je l'enjambe, mais crac, je suis retenu presque en l'air comme Absalon, mais par le côté opposé; je fais un effort pour vaincre cet obstacle piquant, et une longue déchirure vient

me donner un air écossais par trop réussi! Ludovic de se gausser de ma mésaventure.

Enfin le clocher d'Oban se laisse voir au détour d'un bois, et nous y arrivons à huit heures du soir, mourant de faim et heureux de retrouver le rosbeef et le saumon si souvent dédaignés.

Lundi 18, nous quittons Oban pour retourner par mer à Glasvow, votre père aurait désiré revenir à pied à travers ce beau pays d'Écosse ; mais le temps nous presse, je crains la fatigue d'une aussi longue course, les difficultés et les hasards d'un pays inconnu, et nous nous décidons, à son grand chagrin, à prendre la mer. Le vent se fait légèrement sentir, un peu de houle agite la surface des flots que notre vapeur fend cependant avec rapidité. Nous sommes sur le pont, et Ludovic, qui dans le fond doit me maudire, me paraît assez préoccupé. Lorsqu'à la campagne, un orage se prépare, vous voyez par une prescience inquiète, les oiseaux agités presser leur vol en rasant la terre; les bœufs au pâturage s'arrêtent de brouter, dressant la tête, les moutons effrayés se rapprochent, se serrent en mêlant leurs bêlements plaintifs aux aboiements des chiens.

Le taureau hume l'air par ses larges naseaux ;
La grenouille se plaint au fond de ses roseaux ;
L'hirondelle en volant effleure le rivage;
Tremblante pour ses œufs, la fourmi déménage,
Et des affreux corbeaux les noires légions
Fendent l'air qui frémit sous leurs longs bataillons.

De même Ludovic va, vient, s'agite en tous sens, il attend!

Cependant nous avons dépassé l'île de Luinq, et le grain qui nous menaçait passe au large. Nous descendons au salon pour mettre notre correspondance à jour.

Il y avait près d'une heure que nous écrivions, quand nous sommes tout à coup frappés par le silence qui règne autour de nous. Ce va-et-vient sur le pont, ce piétinement au-dessus de nos têtes, le chant des matelots, le murmure confus des voix des passagers, tout s'est éteint, et nous n'entendons plus que le seul bruit de la vague qui se brise sur les flancs du bâtiment qui semble lui-même immobile. Surpris, troublés, nous nous élançons sur le pont, personne! passagers et matelots ont disparu, la mer seule s'étend au loin, nous sommes abandonnés!

Victor Hugo a dit dans *une Tempête sous un crâne :* « Il y a un spectacle plus grand que la mer, c'est le « ciel; il y a un spectacle plus grand que le ciel, c'est « l'intérieur de l'âme. » Comment dire ce qui se passa en moi pendant quelques secondes, en nous voyant ainsi seuls et sans secours! les plus sinistres souvenirs de malheureux abandonnés traversent mon esprit! Robinson, l'ami de mon enfance, Selkirk, le héros si touchant de Saintine, le radeau de la Méduse et son effroyable peinture se présentaient à mes yeux, déroulant devant moi toutes les souffrances de ces malheureux, et faut-il le dire? au fond de ma conscience, « ce chaos des convoitises, cet antre des idées dont « on a honte, » revenait toujours cette réflexion insensée : « Saprelotte, c'est dommage que mon gen- « dre soit si maigre! »

Heureusement, notre effroi dure peu, pendant que nous étions seuls dans le salon d'en bas, on avait atteint le canal de Crinan, point d'arrivée du bâtiment et l'on était parti à pied rejoindre un autre vapeur qui attendait à la pointe de la presqu'île de Cantyre. Ramasser nos papiers épars, remonter l'escalier dans lequel je dégringole, empêtré dans un *plaid* dont j'a-

vais fait l'acquisition à Oban, et qui, quatre fois plus long que moi, me faisait trébucher à chaque pas, nous élancer du vaisseau et courir après nos compagnons que nous hélions, ce fut l'affaire d'un instant, et nous ne reprîmes nos sens et notre tranquillité que lorsque nous fûmes à bord d'un magnifique steamer portant déjà plus de huit cents voyageurs. Nous côtoyons l'île de Bute, passant devant la capitale Rothsay, très-fréquentée pendant la saison des bains de mer, par les habitants de Glascow, et nous entrons dans le golfe de Clyde. Nous avons perdu du temps dans le canal, et nous n'arriverons jamais assez tôt pour prendre à Glascow le train de neuf heures du soir pour Liverpool. Nous rappelant qu'à Greenoch, où l'on s'arrête, il y a un train à cinq heures et demie, nous nous décidons à tenter l'aventure; il est cinq heures vingt-cinq minutes, le vapeur stoppe, nous sautons à terre, bousculant à droite et à gauche, sans dire gare, ce qui est fort gentleman en Angleterre, nous courons au rail way.

— Two places for Glascow, crions-nous de loin, et par un singulier mais heureux hasard, contrairement aux fameux carabiniers, nous arrivons assez à temps pour prendre les deux derniers tickets, et nous ne respirons qu'en nous voyant dans un wagon de bestiaux, debout, serrés et étouffés, nous centièmes dans un espace destiné à quarante personnes!

Au bout d'une heure, arrêt à une immense gare, (elles se ressemblent toutes). Tout le monde nous paraît descendre, nous suivons la foule; il est sept heures, nous avons deux heures à nous pour passer à l'hôtel prendre nos effets et nous rendre à la station; nous flânons donc, regardant la fête, les boutiques, les saltimbanques. Je prends pour la statue de Nelson

une grande cheminée en briques qui m'apparaît de loin; la similitude d'un nom de rue nous confirme dans la direction que nous suivons, quand cependant au bout d'une demi-heure, une certaine inquiétude, vague d'abord, s'empare de nous; nous examinons de plus près les lieux qui nous entourent, les enseignes, les squares, les maisons, et enfin, pour faire plaisir à Ludovic je demande *Georges square?* — On ne connaît pas; quelques pas plus loin; *Argyl street?* même réponse! quand un libraire, nous entendant, nous dit :

— Mais c'est à Glascow, cela!

— Une sueur froide nous prend :

— Ne sommes-nous donc pas à Glascow?

— Non, à Paisley.

— Est-ce loin?

— Huit milles, vous avez un train dans dix minutes.

Nous sommes à un quart d'heure de la gare! notre course vertigineuse recommence, et ahuris, haletants, maudissant mon diable de plaid dont un pan, quoique je fasse, se glisse toujours sous mes pieds, nous pouvons enfin arriver à temps pour prendre le train qui nous dépose à Glascow, traverser la ville sans pluie, signe évident de la protection des dieux, et filer sur Liverpool où nous arrivons à cinq heures du matin.

Ici se termine par le fait notre voyage : quelques heures données à la ville, au port, aux docks, une visite au palais de justice, fort beau monument où nous assistons au jugement d'une affaire dans laquelle siégeaient juges et avocats affublés de la perruque à la Louis XIV; une soirée à Manchester, ville de fabrique, de charbon et de fumée, et nous nous

dirigeons vers le bercail, joyeux de l'avoir quitté, bien impatients d'y rentrer heureux de ne pas dire comme le vieux Du Bellay :

Quand reverrai-je hélas! de mon petit village
Fumer la cheminée et en quelque saison
Reverrai-je le clos de ma pauvre maison
Qui m'est une province et beaucoup davantage.

ESPAGNE

(1863)

René, Dieu n'est pas loin puisque vous êtes-là.
Vous avez donc trois ans, c'est un âge, cela!
Et vous venez, et moi je m'en vais; et j'adore,
N'ayant droit qu'à la nuit, votre droit à l'aurore (1).

Tu venais d'être malade, cher enfant, lorsqu'au mois d'août, nous t'emportions avec Marcel âgé d'un an, pour te rétablir et te fortifier aux doux et vivifiants rivages de la Méditerranée. Deux hamacs en filet ingénieusement arrangés, par les soins vigilants de votre mère, remplacèrent vos berceaux. Nous ne faisons que traverser Bordeaux pour arriver le plus tôt possible à Bayonne. Nous pénétrons dans les landes si tristes et si mornes, couvertes de maigres bruyères, de genêts poudreux, de pins dont les flancs saignent; çà et là quelques bergers assis sur le bord du chemin gardent leurs troupeaux, tondant un triste gazon flétri; des fondrières, des mares à moitié desséchées dont, pendant l'été, les émanations occasionnent

(1) V. Hugo. *L'Année terrible.*

bien des fièvres; le train file à toute vapeur et toujours ces plaines sablonneuses, ces horizons sans fin, ce désert aride et brûlant! A deux heures, nous sommes à Bayonne, et passons le reste de la journée à parcourir la ville, qui n'offre rien d'intéressant. Le lendemain, une calèche nous conduit à l'entrée des Pyrénées, à Cambo, dont les bains situés sur la Nive ont une certaine réputation. La reine Anne de Neubourg, que vous avez vu représentée d'une façon si poétique dans *Ruy-Blas*, y vint, dit-on, en 1728. L'établissement, situé dans un fond, est sombre, triste et n'a rien d'engageant pour le touriste.

Suivant la route qui longe la rive gauche de la Nive, nous gagnons le village d'Itsatson, situé près d'un cirque appelé le Camp de César, entrons dans une gorge assombrie par deux montagnes qui paraissent toucher le ciel; un étroit sentier suit le bord d'un gouffre, au fond duquel le torrent retombe après s'être épuisé contre les blocs énormes qui lui barrent le passage, et arrive enfin vers un rocher dans lequel est ouverte une issue, qui a la forme d'un pied d'homme et que l'on appelle *le Pas de Roland.*

De retour à Bayonne, nous en sortons par la porte d'Espagne, et, suivant une magnifique route bordée d'arbres et de maisons de campagne, encombrée de voitures de toutes sortes, pataches, omnibus, diligences, chars à bancs, landaus et calèches, nous arrivons à Biarritz, précédés d'un essaim de jeunes filles, une corbeille sur la tête, courant pieds nus, la jupe retroussée jusqu'au genou, robustes, élancées, et, criant à tue-tête le prix de leurs anchois ou de leurs sardines fraîches.

La plage de Biarritz est une des plus belles qu'on puisse voir; les rochers creusés, découpés, évasés

par les flots, prennent les formes les plus étranges ; ici c'est un Léviathan endormi, là un pont, un kiosque; plus loin la Roche-Percée laisse entrevoir par l'ouverture d'une voûte un panorama splendide; à chaque pas, au milieu d'un sable fin et doux, des roches arrondies et minées par la vague, formaient de petites baignoires dans lesquelles, vous preniez tous deux des bains au soleil. Quant à nous, nous allions nous baigner au Port-Vieux, sorte de cuve immense et profonde entourée de rochers perpendiculaires, communiquant à la mer par une ouverture assez étroite. Une corde tendue en travers, indique jusqu'à quelle distance les baigneurs peuvent s'avancer sans crainte.

Après avoir passé trois jours avec vous, nous vous laissons pour une quinzaine, voulant, votre père et moi, profiter de l'occasion pour faire une pointe en Espagne. Le 27 août, à cinq heures du soir, nous prenons la diligence pour Oluzagatia, tête de ligne du chemin de fer, où nous arrivons à cinq heures du matin, ayant quitté Saint-Sébastien à neuf heures et passé une nuit assez froide, par un vent violent qui, sur les quatre heures du matin, soulevant presque notre voiture, faillit la lancer dans le ravin que nous côtoyions. A midi nous sommes à Burgos, capitale de la Castille où demeura Rodrigue Diez de Bivar, appelé le Cid Campeador, mort en 1099.

La rue vieille offre dans une de ses parties quelques édifices particuliers datant des XVe et XVIe siècles, fort curieux à voir; mais rien ne rappelle la gloire et la richesse de Burgos, reine détrônée, réduite aujourd'hui à 12,000 âmes, sans commerce, sans industrie, sans vie. La cathédrale reste seule, et c'est assez. Plaquée d'une foule de masures qui l'écrasent, on ne peut en

apprécier l'ensemble extérieur. Le portail, fouillé comme une dentelle, est magnifique. Au dedans, il faut voir avec soin la porte en bois sculpté qui donne sur le cloître, les grilles du chœur en fer repoussé d'un travail délicat, et le dôme, où les arabesques, les statues, les colonnettes, les pendentifs, s'entrelacent et se mêlent dans un fouilli inconcevable.

Nous rentrons souper à la Fonda, et là devait commencer ce travail incessant du pauvre voyageur perdu dans un pays dont il ne connaît pas la langue. Vous serez plus heureux que nous, mes chers enfants, et plus tard, si vous parcourez l'Allemagne, l'Italie et l'Espagne, grâce à ces langues que vous apprenez de bonne heure, vous ne serez pas exposés à recevoir une chandelle, quand vous demanderez de l'eau, ou du chocolat pour de l'encre. Toutefois, l'intelligence de Casilda, la maritorne de l'endroit, et l'énergique besoin que nous avions de manger nous firent arriver à une solution à peu près convenable.

Nous étions seuls tous les deux dans la salle à manger, assez mal éclairée, quand un voyageur entra : c'était un homme dans la force de l'âge, de moyenne taille, trapu et robuste, la barbe épaisse et inculte ; un chapeau de paille bossué, frangé sur les bords, cachait en partie son visage hâlé et couvert de poussière ; une blouse grise toute recoquillée par le bas, un pantalon de coutil maculé par la boue des chemins, sur le dos, un sac bouclé renfermant quelques hardes, un bâton noueux à la main, tel était l'homme qui, suivi d'une petite chienne épagneule, vint s'asseoir à la table à quelques pas de nous. Nous nous regardons, votre père et moi, et le nom de Jean Valjean nous vient simultanément à l'esprit.

Assez embarrassé pour se faire comprendre, nous l'aidons de nos connaissances acquises, et, à la fin du dîner, l'impression première étant complétement effacée, nous lui proposons de nous accompagner le lendemain à la cartuja de Miraflorès, couvent situé à une demi-lieue de la ville. Il doit repartir à midi pour la France ; nous lui promettons d'être de retour pour ce moment, et rendez-vous est pris pour six heures du matin.

Ce couvent, habité par quelques chartreux, n'a de remarquable que son église, et dans l'église, les tombeaux de Don Juan II, de la reine Isabelle, sa femme, et de l'infant Alonzo. Construits en albâtre d'un travail achevé, c'est à peine si l'œil peut saisir les détails de ce merveilleux ensemble. Seize lions, deux à chaque angle, leur servent de base, le roi couché sur le couvercle, tient son sceptre à la main et porte une robe longue, guillochée et fouillée avec une délicatesse infinie.

En regagnant Burgos, nous causons avec *Jean Valjean;* déjà en allant, sa conversation, le tour de son esprit, ses réflexions pleines de sens et d'érudition nous avaient frappés : il nous apprend que, professeur au lycée de Rennes, il s'était rendu pendant les vacances à Toulouse, et que là, si près des Pyrénées, il y avait été en se promenant avec *Miss* (sa petite chienne); que, presque aux frontières d'Espagne, il s'était laissé aller au désir d'en voir un petit coin, qu'il avait donc traversé les Pyrénées, couchant dans une grotte, mangeant sur le pouce, menacé un jour par des bandits auxquels il en avait imposé à l'aide d'un revolver de poche, et qu'ayant vu Burgos, il allait s'en retourner à Rennes comme il était venu.

— Eh quoi, lui disons-nous, Burgos, c'est à peine l'Espagne, quelques heures vous séparent de Madrid, vous ne pouvez pas vous dispenser de voir la capitale de toutes les Espagnes ; venez avec nous.

Sans trop de peine, il se laisse séduire, et tous trois nous partons pour Valladolid.

Trois heures d'arrêt, c'est plus qu'il nous en faut pour courir au musée où se trouvent les tableaux provenant de la succession des couvents ; cette collection prouve le goût de ceux qui ont pillé les églises, par ce qu'ils ont laissé.

La ville est grande et en partie inhabitée, nous admirons le portail de Saint-Jean, ainsi qu'une petite cour ignorée des guides-manuel mais d'un style mauresque très-curieux.

Nous partons à quatre heures du soir. Il est peu de pays plus aride, plus nu, plus triste que la campagne de Burgos à Madrid ; pas un arbre, pas une prairie pour reposer un instant les yeux, et, à mesure que l'on approche de l'Escurial, le site s'accentue encore plus sauvage, les pierres deviennent rochers, qui sous les rayons de la lune, — il est onze heures du soir, — prennent les formes les plus bizarres ; enfin du milieu de ce désert surgissent des masses de granit, Pélion sur Ossa.

Posé comme un défi tout près d'une montagne,
L'on aperçoit de loin dans la morne campagne,
Le sombre Escurial, à trois cents pieds du sol,
Soulevant sur le coin de son épaule énorme,
Eléphant monstrueux, la coupole difforme
Débauche de granit du Tibère espagnol (1).

Le lendemain matin nous en faisons la visite. L'Escurial fut bâti en 1565 par Philippe II, à la suite

(1) Théophile Gautier. *Poésies nouvelles.*

d'un vœu. Il assiégait Saint-Quentin et canonnait l'église Saint-Laurent; craignant que le saint ne se fâchât de voir sa demeure ainsi traitée, il lui promit de lui en bâtir une autre plus riche et plus belle, ce qu'il fit, en imposant à l'architecte l'obligation de donner au monument la forme d'un gril couché à plat.

L'aspect extérieur de l'Escurial est morne et sévère; en y entrant l'impression est grandiose, non d'admiration, mais plutôt de crainte et de terreur; l'ombre royale vous saisit et vous suit partout. La chapelle qui n'est pourtant que la chapelle d'un palais est plus grande que le Panthéon; elle est soutenue par quatre piliers carrés ayant chacun 112 pieds de tour et d'un admirable aspect. Nous montons sur le dôme, nous parcourons les galeries supérieures et voyons la place, où, pendant quatorze ans, vint s'asseoir Philippe II, pénétrant de son palais par une porte cachée dans l'épaisseur de la boiserie.

Il y a aujourd'hui même, dimanche 30 août, course de taureaux à Madrid pour quatre heures; et, de la station de Tolède, nous pouvons nous faire retenir trois places. A peine descendus de wagon, nous arrêtons nos chambres à l'hôtel de Paris et nous nous rendons en hâte à la *Plaza de Toros* par la grande rue qui fait suite à la *Puerta del Sol*. Elle est encombrée de gens, les uns à pied, les autres en omnibus, en voitures, en *calesinos*, en carrioles les plus baroques du monde. Le cirque est comble, la foule est bariolée, remuante, houleuse, parlant, gesticulant, criant et le coup d'œil est des plus curieux, surtout par le mouvement rapide et uniforme des éventails qui s'agitent de toutes parts. Un grand silence se fait, les cavaliers, les *bandilleros*, les *chalos* et les *toreros* défilent devant la loge royale et se mettent en place. On

sonne l'entrée; une porte s'ouvre et le taureau pénètre dans l'arène. Je ne vous ferai pas le récit détaillé d'un combat de taureaux, mes chers enfants; vous les trouverez décrits de main de maître dans Alexandre Dumas ou Théophile Gauthier. D'ailleurs pour notre début, fortement émotionnés, nous ne pûmes en suivre toutes les péripéties; au premier cheval éventré et courant les entrailles pendantes, votre père, se sentant mal à son aise se retire; au premier taureau excité par les *banderillos* et succombant sous l'épée du *matador*, plein de dégoût et d'horreur, je vais le rejoindre, laissant *Jean Valjean* seul, *tenax impavidusque*.

Après dîner, nous donnons rendez-vous à Valjean au Prado, allée de gauche, nous promettant bien de ne pas quitter l'allée de droite, car véritablement sa mise est un peu compromettante. Composé de plusieurs allées, comme nos Champs-Élysées, le Prado est situé au bout de la ville, mais la promenade du beau monde est resserrée entre les deux magnifiques fontaines de Cybèle et de Neptune. La foule est grande, le coup d'œil est animé, les femmes ne portent que la mantille, généralement en dentelle noire, souvent avec quelques fleurs sur la tête et à la main l'éventail indispensable, manœuvré comme on ne le voit qu'en Espagne. Au bout de trois ou quatre tours, qu'apercevons-nous à quelques pas? Jean Valjean, qui de ce jour passa à l'état de vicomte! Le traître avait déserté le côté gauche et nous cherchait dans sa toilette de Burgos au beau milieu du Prado! Nous n'eûmes pas le courage de nous laisser aborder, et notre amour-propre l'emportant, nous quittâmes vite la promenade pour rentrer à l'hôtel.

Le musée prendra notre journée aujourd'hui. En

nous y rendant, nous passons devant le palais royal, œuvre de Charles-Quint, l'une des plus belles résidences qu'il y ait en Europe, dominant le Mançanarès, ayant englouti des sommes énormes en dépenses excessives et travaux immenses, auxquels Madrid doit d'être encore aujourd'hui la capitale du royaume. Nous prenons, en passant à la *Puerta del Sol*, dans le brillant café *del Principe*, des *orchata de chufas* (sorbets). Nous rencontrons à chaque pas, remplaçant nos classiques marchands de coco, des marchands d'eau en détail, *aguadores* ou *aguadoras*, ayant cinq ou six verres avec quelques bâtons de sucre ou caramel poreux et fondants, criant dans tous les coins de la ville : *Agua, agua, agua fresquita, quien quiere agua?*

Le musée est splendide : les Titien, les Paul Véronèse, les Andre del Sarto y abondent ; mais c'est surtout par les Murillo, les Ribeira, les Vélasquez qu'il brille et surpasse tous les musées d'Europe; il y a un *Christ en croix*, de Vélasquez, aussi beau que celui de la *Descente de Croix*, de Rubens, à la cathédrale d'Anvers.

Il est quatre heures du soir; nous allons partir pour Tolède, et, nous adressant au *Vicomte :*

— Il ne faut que cinq heures de chemin de fer pour aller à Tolède; aurez-vous donc été si près de cette merveilleuse cité sans en emporter un souvenir? Cela n'est réellement pas possible !

— Non, en effet, cela n'est pas possible : je vais avec vous, et, demain, pendant que vous continuerez votre voyage, je retournerai à Madrid, puis en France.

Cela dit, il monte avec Miss et nous partons. A onze heures du soir, nous arrivons à la station. Il fait une

nuit calme et douce; nous suivons à pied une route escarpée longeant une montagne; nous passons sous une porte immense et nous entrons dans des rues étroites, tortueuses, aux maisons dentelées, aux clochers aigus, le tout éclairé par les pâles lueurs de la lune, nous laissant apercevoir, de temps à autre, à travers les créneaux, les eaux du Tage bondissant sur les rochers qui, au bas de la ville arabe, encombrent son lit. Tout dort dans la cité : aucun bruit ne se fait entendre, aucun passant attardé ne se croise avec nous, et, pareils à des fantômes silencieux, nous arrivons à la posada del Lino comme l'horloge du beffroi de Ayuntamiento sonnait minuit.

Debout dès six heures, toute notre journée est consacrée à la ville, aux églises, à l'alcazar : nous sommes écrasés, éblouis, grisés, anéantis de tant de merveilles! « Si vous voyagez jamais en Espagne, dit « Alexandre Dumas, si vous visitez Madrid, frétez une « voiture, créez une diligence, attendez une caravane, « s'il le faut, mais allez à Tolède. » Il faudrait une année pour étudier Tolède jour par jour, et M. Parro a consacré, à la cathédrale seule, sept cent quarante-cinq pages dans son ouvrage de *Toledo en la mano*. Quelques notes donc, quelques points de repère pour vous guider, mes chers enfants, toi surtout, Marcel, si ton goût pour le dessin te pousse dans la carrière des arts.

L'Alcazar, deux fois incendié, est en ruine; il n'en reste que les murailles indestructibles et le merveilleux escalier conduisant à une porte qui donne sur un abîme, car cette partie de l'édifice est écroulée. L'église *San Juan de los Reyes*, aux murs de laquelle on voit suspendues les chaînes des prisonniers chrétiens délivrés par la conquête de Grenade.



Le cloître, malheureusement dévasté, possède encore trois galeries sur quatre, aux arcs enguirlandés de feuilles, de fleurs, d'oiseaux, d'animaux et de grotesques du gothique le plus pur.

La synagogue *Nostra sacra del Transito*, aux murs revêtus de stuc et ornés de frises remarquables. *Santa Maria la Blanca*, misérable édifice au dehors, mais pagode fantastique à l'intérieur, aux piliers hardis, aux chapiteaux tous de formes différentes.

Une foule de maisons particulières ayant conservé l'une une porte, l'autre un grillage de fenêtre, celle-ci un balcon, celle-là un puits d'un prodigieux travail.

La cathédrale, enfin, la plus riche d'Espagne, commencée en 1227, dont la construction dura deux siècles et demi, et à laquelle on travaille encore de nos jours. Cinq nefs, séparées par quatre-vingt-huit piliers, formés chacun de seize colonnes, partagent l'intérieur. Le maître-autel, ou *retablo*, est, à lui seul, une église où les colonnes, les statues, les peintures et dorures, sont entassées avec une étonnante prodigalité. Le chœur, ou *silleria*, composé de trois rangs de stalles en bois sculpté avec un art infini; celle de l'archevêque, plus élevée, entourée de colonnes de jaspe et de figures d'albâtre. La chapelle de la *descension* de la Vierge, entièrement revêtue de porphyre, de jaspe, dépasse toutes les splendeurs des *Mille et une Nuits* :

. . . On y vénère une image de Vierge,
Devant qui toujours tremble une lueur de cierge;
Poupée étincelante en robe de brocart,
Comme si l'or était plus précieux que l'art!

C'est là que, suivant la tradition, la Vierge apparut à saint Ildefonse, lorsqu'elle lui apporta la sainte chasuble; on conserve, dans une armoire, la pierre

blanche sur laquelle elle posa son pied en descendant dans l'église.

La sacristie, enfin, qui renferme les vêtements de la sainte Vierge, parmi lesquels une robe, entre autres, est tellement recouverte de perles, de pierreries et de diamants, qu'il est impossible de distinguer le tissu de cette robe, qui vaut, dit-on, plusieurs millions de francs.

Tout en dînant à la Fonda, avant de reprendre le chemin de fer :

— Avouez, dis-je au vicomte, que vous ne regrettez pas de nous avoir suivis?

— Non, certes.

— Et maintenant, est-ce que Grenade ne vous dit rien? Son Alhambra, la cour des Lions, les Abencérages, Boabdil, tout cela c'est de l'histoire; professeur, vous devez étudier les faits sur les lieux mêmes.

Grenade a plus de merveilles
Que n'a de graines vermeilles
Le beau fruit de ses vallons.
Grenade la bien nommée
Lorsque la guerre enflammée
Déroule ses pavillons,
Cent fois plus terrible éclate
Que la grenade écarlate
Sur le front des bataillons (1).

— Allons, laissez-vous aller, venez avec nous : ce ne sont pas vos bagages qui vous gêneront, et Miss ne demande pas mieux.

— Partons, dit-il, sans trop se faire prier.

Et le train nous emporte vers Aranjuez.

Cette résidence royale, placée comme une oasis au

(1) Victor Hugo. *Orientales*.

milieu des steppes que nous avions parcourus jusque alors, traversée par le Tage dont les eaux y entretiennent une fraîcheur perpétuelle, est entourée d'arbres magnifiques, ormes, frênes, bouleaux sous les ombrages desquels nous nous promenons pendant une heure, et, reprenons le train pour Santa-Cruz, où nous arrivons à quatre heures du matin. La diligence attend les voyageurs pour Grenade, les mules sont attelées : — *Pronto ! Pronto ! señores*, s'écrie le conducteur, et chacun de s'empresser et de montrer un billet de correspondance pris au départ de Madrid et que nous n'avions pas, nous étant arrêtés à Tolède, oublieux de cette précaution. Que faire? il nous faut trois places, sous peine de demeurer dans cette gare deux jours et plus peut-être. Un des voyageurs explique notre cas au bureau, on s'adresse au conducteur, qui nous fait dire d'attendre qu'il ait fini son chargement. Dès lors, je ne le perds pas de vue, je ne le quitte pas d'une semelle, et, bien loin de ressembler au chien de Jean de Nivelle, je me précipite à chaque instant, croyant à un signe de lui. — *Pronto! Pronto! señores*, répétait sans cesse notre homme,

Et entassant bagage sur bagage,
Il empilait, empilait, empilait!

Enfin, il arrive vers nous?

— Tres puestos?

— Si, señor.

— Huit cents réaux!

Une sueur froide me prend, je ne suis pas encore accoutumé à leur diable de monnaie et le chiffre de *huit cents* miroite à mes yeux suivi du mot *francs!* enfin, je me rappelle que ce ne sont que des réaux, soit 66 francs environ par personne, le marché est conclu



et l'on m'enfourne, moi septième dans un compartiment de quatre personnes, tandis que votre père et le vicomte montent sur l'impérial, au milieu des bagages, et nous en avons ainsi pour vingt et une heures de route! les premières sont assez rudes à passer, mais les cahots aidant, on se tasse, et, à l'entrée de la Sierra Morena, je commence à cuire au court bouillon. Au relais de Baylen, Ludovic descend, tout engourdi; je lui propose de le remplacer.

— Vous serez trop mal, me dit-il.

— Bah! prenez donc ma place, cela vous reposera, fis-je avec un air un peu hypocrite, et, au départ je grimpe sous la bâche où l'impassible Valjean, nouvel atlas, servait de pivot à une assez grosse malle, l'étayant de ses fortes épaules. Je fais *ma chambre*, déplaçant valises, caisses, cartons, et trouve une position assez convenable arc-bouté des deux pieds et les bras étendus, soutenant les colis artistement échafaudés, mais s'écroulant de temps à autre sur moi et mon voisin.

Le chemin devient très-pittoresque, nous traversons une gorge taillée dans la roche, nous sommes dans la Sierra Morena; voilà bien ces rochers aigus sur lesquels le héros de Cervantes faisait ses fameuses culbutes en chemise. Notre attelage se compose de dix mules efflanquées qui, au repos, ne semblent avoir aucune vigueur, mais qui, une fois lancées, grâce aux cris bizarres, aux jurons de toute sorte, aux glapissements, aux imprécations, aux coups de fouet, aux pierres lancées par l'infatigable *zagal* qui descend, court et remonte incessamment, deviennent aussi enragées que les cochers, gravissent et descendent au grand galop des pentes d'une rapidité extrême; alors les voyageurs et les colis secoués comme

dans un panier à salade s'écroulent les uns sur les autres ; la diligence craque et menace de s'effondrer ou de verser vingt fois dans cette course effrénée, et c'est ainsi que nous arrivons à Jaën.

Cette ville nous parut être un curieux type d'une cité du moyen âge, aux rues tranquilles et désertes ; nous en parcourons quelques-unes, étroites et tortueuses, aux maisons peintes en blanc, percées de rares ouvertures d'où retombaient en grappes épaisses, des plantes grasses à fleurs rouges conservées dans d'élégants vases d'*Andujar*. L'appel du conducteur nous fait remonter en diligence et nous faisons notre entrée à Grenade à deux heures du matin, par une belle nuit d'été. Sur la place où nous descendons, quelques groupes de dormeurs sont étendus sur le pavé, enveloppés de leurs mantes et reposent tranquilles et insouciants *al paraor e la luna!* Pour nous, estimant qu'une chambre et un bon lit feraient bien mieux notre affaire, nous entrons à *la fonda del Comercio*, remettant au lendemain à parcourir la ville-merveille.

Grenade efface en tout ses rivales : Grenade
Chante plus mollement sa molle sérénade;
Elle peint ses maisons de plus riches couleurs;
Et l'on dit que les vents, suspendent leurs haleines
Quand, par un soir d'été, Grenade dans ses plaines
Répand ses femmes et ses fleurs (1).

Nous sommes debout à cinq heures du matin, car dans ce beau pays d'Espagne, on visite les jardins de six à dix heures, et de cinq à sept heures du soir; le reste du temps on se repose. Suivant une allée large et ombragée, embaumée de fleurs, récréée par le

(1) Victor Hugo. *Orientales.*

chant des oiseaux, nous pénétrons dans l'enceinte de l'Alhambra, ce palais forteresse des anciens rois maures, n'offrant à l'extérieur que de hautes murailles massives sur l'étendue desquelles on aperçoit seulement quelques fenêtres; mais à peine entrés, tout change, l'orient vous apparaît avec toutes ses splendeurs et il vous semble rêver, tout éveillés, en vous promenant dans ces salles qui se nomment la cour des Lions, la salle des Ambassadeurs, la salle des Deux-Sœurs.

Vous trouverez partout, mes chers enfants, les descriptions les plus détaillées de ces merveilles de l'art, vous les verrez un jour vous-mêmes, je n'en dis donc rien ici; impuissant à les peindre, je préfère mettre sous vos yeux l'impression toute récente d'un peintre que vous connaissez et que vous aimez comme artiste et comme citoyen. Voici ce qu'en septembre 1869, seize mois à peine, avant qu'une balle prussienne l'eût frappé au front, voici ce que écrivait Henri Régnault sur Grenade même :

« Ah! mon ami, si tu avais vu l'Alhambra! Depuis « que je l'ai vue, cette féerie, ce rêve, ce... je ne peux « plus que soupirer. Rien n'est beau, rien n'est déli- « rant, rien n'est enivrant comme cela. Nous avions « traversé de bien beaux pays pour venir ici. Mais « toutes nos émotions précédentes, tous nos anciens « enthousiasmes, tout a été effacé par cette Alhambra! « au nom du Père, du Fils, du Saint-Esprit, ainsi « soit-il. Ah! Mahomet, toi seul est grand, toi seul « est Dieu, qui as inspiré une œuvre comme celle-là. « Nous sommes à côté des artistes qui ont fait cela, des « barbares, des sauvages, des monstres. Si tu voyais le « palais que Charles-Quint a osé faire construire sur « l'emplacement d'une partie du palais arabe! tu

« hausserais les épaules, tu voudrais ressuciter Charles-Quint, lui cracher à la figure. Il a démoli la moitié de l'Alhambra pour y placer, quoi? son ordure, son immondice! ah! Mahomet! mon Dieu! mon prophète, ne lui pardonne pas!... Et pensant à toi et aux amis, nous nous sommes regardés, Clairin et moi, en disant : que la terre ne tourne plus, que les étoiles tombent, que les villes s'écroulent, que les montagnes deviennent vallées, que nous importe, pourvu que l'Alhambra soit épargnée, et que nos amis puissent la voir! »

En quittant l'Alhambra, on suit un chemin creux tout bordé de figuiers, de lauriers, de pistachiers mêlés de roses et de jasmins, qui, s'entrelaçant, forment une voûte embaumée; c'est par là qu'on arrive au Généralife, dont il ne reste que quelques arcades et, par ci par là, des traces de délicates sculptures; mais ce qui vous attire, vous charme et vous retient, ce sont les jardins arrosés par un canal en marbre blanc, et dont les eaux murmurantes portent partout la fraîcheur et une vigueur de végétation incomparable.

Nous nous asseyons sous un cyprès d'une énorme grosseur, où la favorite de Boabdil venait souvent rêver; dans un des bassins du canal s'épanouit un laurier-rose d'une merveilleuse beauté :

Dans le Généralife, il est un laurier-rose,
Gai comme la victoire, heureux comme l'amour.
Un jet d'eau, son voisin, l'enrichit et l'arrose;
Une perle reluit dans chaque fleur éclose,
Et le frais émail vert se rit des feux du jour.

La cathédrale de Grenade, quoiqu'on ait mis cent soixante ans à la bâtir, n'a rien de bien remarquable; nous ne faisons qu'y entrer un moment en allant au

Monte-Sagrado visiter les demeures des *gitanos*. C'est dans le roc de la montagne que sont pratiquées les habitations des bohémiens, fermées par un simple rideau posé sur une corde ; devant la porte les enfants nus jouent ou se disputent ; les gitanos, pour la plupart forgerons et maquignons, s'occupent de leurs travaux, tandis que les *gitanas* ou font leur toilette au grand jour, ou disent la bonne aventure.

Le Darro aux flots d'or, le Genil aux flots d'argent, traversent Grenade : le second calme et tranquille, le premier impétueux et rapide, tourmentant ses rives, produisant des éboulements ; de là un ancien couplet chanté par les enfants dans les rues :

Darro tiene prometido
El casarse con Genil
Y se ha de llevar en dote
Plaza-Nueva y Zacatin (1).

Nous voulons partir demain pour Cordoue et Valjean pour Madrid ; pas de place à la diligence : tout est retenu pour quatre jours sur Madrid, pour huit jours sur Cordoue. Que faire ? quel parti prendre ? Un négociant français, auquel nous avions été recommandés, nous propose de faire la traversée par la montagne : trente-cinq lieues à cheval, cela nous tente assez et cela valait mieux, en tous cas, que d'attendre huit jours. Nous tournant alors vers notre compagnon fort désappointé :

— Nous ne pouvons pas vous laisser seul à Grenade et vous abandonner ainsi après vous avoir

(1) Darro a pris l'engagement
De se marier avec Genil
Et veut lui apporter en dot
Place-Neuve et Zacatin.



pressé de nous suivre ; au lieu de rester ici, venez avec nous : dans trois jours nous serons à Cordoue et vous aviserez.

— Mais je n'ai pas de rechange, je ne possède que ce que j'ai sur moi, étant parti de Rennes presque en voisin pour flâner, et me voici à Grenade !

— Bah ! dans la montagne vous n'avez pas besoin de toilette, au contraire ; ce qui a déjà fait deux semaines peut bien en faire trois. Vous savez monter à cheval ?

— Pas même à âne !

— Tant mieux, vous nous regarderez : cela vous fera paraître le chemin moins long.

— Mais, cette pauvre Miss !

— Miss est trop grasse : la diligence la fatigue ; elle va courir comme une petite folle.

— C'est que vous vous rappelez bien la bourse de M. Topffer, à la fin d'un de ses voyages en Suisse ; longue, maigre et flasque, elle était bien guérie de son obésité : la mienne est sa sœur jumelle.

— Qu'à cela ne tienne ; quand il y en a pour deux, il y en a pour trois : fions-nous au proverbe.

Nous faisons marché avec Napoléon Balthazar, notre guide, et, moyennant six cent quarante réaux, il s'engage par écrit et devant témoins, à nous conduire sains et saufs à Cordoue.

A quatre heures du matin, un piétinement, retentissant sur le pavé de la place, nous annonce l'arrivée de nos mules ; nous descendons. Valjean va droit à la plus petite ; nous nous arrangeons, Ludovic et moi, des deux autres, aux longues jambes tellement élevées

Que lorsqu'on est dessus, on n'en peut plus descendre.

Napoléon Balthazar est en tête, et c'est ainsi qu'à

quatre heures et demie nous quittons Grenade, « cette « jeune mariée resplendissante de grâce, dont les « pays voisins forment le domaine; » Grenade! de laquelle un vieux proverbe a dit : « *A quien Dios le « quiso bien, en Granada le dio de comer.* » — « A ce- « lui que Dieu aime, il est permis de vivre à Grenade; » Grenade, enfin, où est née l'impératrice Eugénie, dont Napoléon Balthazar nous conta la jeunesse pendant les longueurs du chemin.

Après une heure ou deux d'une route assez monotone, nous atteignîmes les gorges escarpées de la Sierra Elvida, montagne pierreuse, prolongement de la Sierra Morena, et, sur les neuf heures, nous arrivâmes sur un plateau fort élevé, en vue d'une assez méchante cabane, dans laquelle Napoléon nous dit que nous pourrions, sans doute, déjeuner pendant que les mules se reposeraient. Avant de quitter nos selles, à l'abri d'un énorme figuier, nous mangeons à notre aise de ses fruits petits, rouges, fendus par le soleil et la maturité. Nous entrons dans une espèce de grange cailloutée où l'hôtesse met à notre disposition tout ce qu'elle a, des œufs frits et sa bonne volonté. On nous sert; quoique peu difficile,

Ce plat tout ébréché ne me dit rien qui vaille!

A peine ai-je avalé une bouchée que le besoin de la restituer au plus vite se fait naturellement sentir : un haut-de-corps en exprime l'intention; les jambes suivent l'ordre de l'estomac et renversent la table, mais pas avant que Valjean n'ait eu le temps de sauver le plat, qu'il eut seul le courage héroïque de finir!

Par bonheur, nous avions acheté une bouteille de xérès à Grenade; Napoléon la débouche et la casse!

Le pain aurait pu remplacer avec avantage une des nombreuses briques qui manquait aux murailles ; je déjeune avec un morceau de sucre et nous partons.

A deux heures et demie, nous sommes à Alcala-de-Real, l'une des villes les plus élevées d'Andalousie, aux anciennes constructions mauresques ; nous montons à la vieille tour de la *Mota*, placée au sommet du coteau sur lequel la ville est bâtie et nous découvrons une immense étendue, jusqu'aux plaines de la Vega, au milieu desquelles s'élève Grenade. Nous retournons à la posada, type curieux d'une auberge espagnole ; le rez-de-chaussée n'a qu'une pièce fort longue, servant à la fois de cuisine, d'écurie, de salle à manger et de dortoir, le tout pavé de cailloux pointus. Au premier, quelques chambres à peine meublées. Napoléon nous a promis un petit dîner, couleur locale, d'un air souriant qui me fait frémir, car j'ai remarqué qu'il a des goûts *très-avancés*, ce brave guide ; on nous apporte enfin dans notre chambre une terrine... Comment en faire l'inventaire, en décrire tout ce qui, légumes, viande, ou fruit, *guisado frito y asado*, était renfermé dans ses vastes flancs ? O brave et gourmand compagnon de don Quichote, avec quelle joie, tu aurais plongé dans ce capharnaum, où chacun de nous peut cependant découvrir un objet à sa convenance ; mais quel ragoût ! quelle sauce ! quel parfum ! Heureusement que d'excellents raisins firent oublier le riz au safran et autres mélanges pareils.

La nuit n'est pas trop mauvaise ; nous partons à trois heures et demie du matin, obligés, nous et nos mules, d'enjamber par-dessus les muletiers étendus par terre dans la salle, dormant tout habillés et couverts de leurs manteaux. Il fait encore nuit, un

brouillard assez épais nous enveloppe, la route se déroule en montant devant nous à travers des plaines toutes remplies de chardons. Le froid est vif, et c'est à peine si nos mains engourdies peuvent tenir les rênes de nos mules. Sur un premier sommet, le brouillard a disparu; une ligne rouge, tronquée de distance en distance, par quelques crêtes élevées, se montre au ciel, jetant sa lumière faible encore sur ce point, d'où elle sort et laissant tout le reste dans l'ombre qui s'éclaircit peu à peu. Le passage où nous sommes en ce moment est sauvage, aride, étrange; nos montures, aux pieds si fermes et si sûrs, suivent le petit sentier qui serpente autour de ces masses de roches rougeâtres, et nous permettent, en ne les guidant pas, de regarder, de suivre, les progrès du soleil caché par un pic, et qui, au détour d'un coude de la route, jaillit tout à coup, illuminant tout de ses rayons enflammés. Nous avons quitté manteaux et foulards ; à neuf heures et demie notre thermomètre marque trente-cinq degrés.

A dix heures nous nous arrêtons pour déjeuner. Napoléon avait pris ses précautions, s'étant procuré du pain et un lièvre à Alcala; nous entrons au sommet de la montagne dans une *posada;* une femme d'une quarantaine d'années est assise; elle travaille, pas un mouvement de sa figure ne trahit émotion ou surprise à notre arrivée, elle répond à peine à Napoléon, et alors, par le droit que l'appétit donne, nous mettons la table, furetant, ouvrant tout, heureux d'une assiette découverte, d'un couteau trouvé, pendant que Napoléon, ayant allumé du feu, fait cuire le lièvre, qui, bientôt servi, est écartelé, chacun de nous tirant une patte à soi. De longtemps nous n'avions fait un si excellent repas. Nous laissons les restes, quelques

pièces de monnaies, que la femme ne regarde même pas, et nous partons sans avoir pu arracher un geste ni un mot à cette impassible et sauvage hôtesse.

Il est midi; la chaleur est torride, quarante et un degrés dardent sur nous ; nos mules baissent la tête en suivant un chemin aride et poussiéreux, Miss tire une langue d'une longueur démesurée, s'asseoit, puis repart en courant pour nous rattraper, c'était toujours pour la pauvre bête un peu de repos de temps en temps. Nous faisons des étapes de huit à neuf lieues sans rencontrer qui que ce soit, un vrai désert parsemé à plusieurs reprises de petites croix fichées en terre, souvenir d'un coup de couteau ou de fusil. Nous atteignons à deux heures Baena, au pied du versant de la montagne et qui appartient à la province de Cordoue. Nous y faisons une sieste de deux heures, buvant une carafe de vin de Montilla à sept francs la bouteille dans les hôtels et qu'on nous fait payer ici un franc cinquante. Il est délicieux et nous ranime un peu. Nous repartons à quatre heures et arrivons sur les bords du Guadalquivir qui nous barre le chemin ; Napoléon croyait trouver un passage à gué, mais le fleuve, quoique peu large est assez rapide, et, à moins d'une perte de temps de deux à trois heures, il faut traverser où nous sommes. Le guide passe le premier; piquant ferme sur sa droite pour aborder à peu près en face de son point de départ, son cheval bien en main, dans le fleuve jusqu'au poitrail, il arrive sans encombre; Ludovic et moi, nous nous mettons à genoux sur la selle, pour ne pas nous mouiller et maintenant notre équilibre, nous tenant des deux mains au pomeau, nous entrons dans le fleuve : votre père me précède; mais, au milieu du courant, mon cheval lâche pied et m'aurait entraîné,

Dieu sait où, si, en saisissant la bride, Ludovic ne m'avait sorti de ce mauvais pas; quant à l'impassible Valjean, sa petite chienne dans les bras, le corps à moitié dans l'eau, il se laisse conduire par sa monture qui aborde à cinquante mètres plus loin. A six heures nous sommes à Castro, pour souper et passer la nuit. On nous sert presque à la française, un morceau de veau et des pommes de terre; un cruchon lestement vidé, fait place à un second. Nous sommes dans la salle commune, il y a peu de monde ; une fois assis, c'est à qui ne quittera pas sa chaise, et pour cause; peu à peu la chaleur de la pièce, nos saillies, notre gaîté, ce diable de petit vin d'Espagne que nous buvions sans méfiance et sans eau, nous portent à la tête, tout se confond peu à peu dans une sorte de brouillard, et Dieu sait, si ce soir-là, nous fîmes de cette métaphysique transcendante si bien définie par Voltaire : « Quand on ne comprend pas ce qu'on dit, et que ceux à qui l'on parle ne comprennent pas non plus, c'est de la métaphysique. » L'escalier qui mène à nos chambres est là, devant nous, à dix pas; comment parcourir cet espace qui nous paraît aussi long que le tapis vert de Versailles? Enfin nous sommes debout; l'un franchit la distance d'un pas mal assuré, l'autre sous le fallacieux prétexte de chercher quelque chose, fait le tour de la salle en regardant fixement sur les murs les dessins d'un papier absent, tandis que le vicomte, dodelinant de la tête, reste assis par un miracle d'équilibre.

A trois heures du matin, nous nous remettons en route; c'est notre dernière journée, et il est grand temps que nous arrivions, car nous sommes harassés, brisés et pareils à l'infortuné écuyer de don Quichote, « bien près de vomir le peu d'entrailles qui

nous restaient » de nos deux précédentes journées. Si fiers au départ, nous marchons au pas, l'œil morne et la tête baissée, tandis que le vicomte, qui montait un petit cheval andalou, sec et nerveux, et n'ayant jamais pu se mettre à notre niveau depuis deux jours, galopait quand nous trottions, trottait quand nous allions au pas, et cela, non à l'anglaise, malgré nos recommandations, mais de ce petit trot continu, *pilant du poivre*, le sourire aux lèvres et ne songeant qu'à protéger la pauvre Miss, dont les pattes écorchées lui refusaient service. Bien certainement ce n'était pas de la chair, mais du marbre qui retombait en cadence sur la selle de son cheval.

Bientôt enfin nous allions arriver au terme de notre voyage. A l'extrémité d'un dernier sentier bordé de cactus et d'aloès en arbres, nous débouchons dans une petite plaine au bout de laquelle nous voyons s'étendre la muraille mauresque de la ville des califes. Nous nous dirigons vers l'hôtel Suisse, *Parador de las deligensas*, à travers un dédale de rues étroites, tortueuses et désertes, car, à cette heure de grande chaleur, on croirait que les habitants ont quitté leur ville; c'est à peine si dans ces rues où l'herbe croît à son aise, on rencontre çà et là quelques rares passants.

Une heure après, nous allions à la mosquée.

. . . . . . Cordoue aux maisons vieilles
A sa mosquée où l'œil se perd dans les merveilles!

Commencée en 770 par Abdérame I[er], vingt et un ans ont suffi pour terminer ce gigantesque édifice. On y arrive par le *patio de los Naronjos*, vaste cour plantée d'orangers et de citronniers énormes. L'impression que l'on éprouve en entrant dans la mos-

quée, est difficile à rendre; c'est un étonnement profond; une sorte de rêve que cette voûte dans une demi-obscurité, forêt où s'entre-croisent en quinconces huit cent-soixante colonnes des marbres les plus précieux, rouge, vert antique, granit, porphyre et jaspe, surmontées de chapiteaux de différents styles et d'arcades en fer à cheval, dentelées, ornées, superposées sur deux rangs de hauteur, ce qui donne à l'ensemble de l'édifice une légèreté merveilleuse. Les nefs sont au nombre de quarante-huit, et c'est à l'extrémité de l'une d'elles que se trouve le *Mihrab*, *sanctum sanctorum*, où l'on conservait autrefois l'Alcoran.

Nous parcourons la ville pour aller à la promenade de l'Alameda. Partout des balcons en fer forgé ; au rez-de-chaussée le *patio*, cour carrée semblable à l'*atrium* des maisons romaines ; autour règne une galerie couverte soutenue par des colonnes, un jet d'eau au centre, des orangers, des fleurs en profusion tapissent les murs ; des meubles en cuir de Cordoue, des vases, des bibliothèques témoignent que c'est là que se passe la vie de l'Espagnol ; au-dessus une terrasse circulaire sur laquelle s'ouvrent les chambres à coucher. Rien n'est plus coquet, plus frais, plus ravissant que ces *patios* que nous devons retrouver partout en Andalousie.

Nous rentrons à la fonda à 4 heures, accablés de chaleur, et nous nous reposons avant dîner dans nos chambres qui nous paraissent d'une fraîcheur agréable, — quarante degrés ! — auprès de ce que nous avions ressenti au dehors.

Lundi 7 septembre. — Départ en chemin de fer pour Séville, où nous arrivons à midi, *fonda de Europa, calle de las Sierpes*. Au moment de quitter Cordoue, je ne savais trop quel moyen prendre pour

engager encore Valjean à nous suivre : — Vous connaissez le proverbe espagnol, lui dis-je : *Quien no ha visto Sevilla, no ha visto maravilla* ! Mais il était déjà monté en chemin de fer, et, pareil à ces projectiles, qui, une fois lancés, ne peuvent plus s'arrêter avant d'avoir décrit leur orbite, nouveau Juif errant, rien ne l'arrêtait plus.

Grenade, la belle ville,
Serait une autre Séville
S'il en pouvait être deux.

Trois choses principales appellent avant tout l'attention du touriste à Séville. La cathédrale, l'Alcazar et la maison de Pilate. Nous courons d'abord à la Giralda pour y revenir souvent dans nos promenades quotidiennes. « Bâtissons un monument qui fasse « croire à la postérité que nous étions fous » a dit son fondateur. « Les pagodes indoues les plus effré« nées et les plus monstrueusement prodigieuses « n'approchent pas de la cathédrale de Séville ; c'est « une montagne creuse, une vallée renversée, » écrit Th. Gautier. Il est deux heures, on ouvre les portes et nous entrons. L'impression première est grande ; quelques instants après elle est écrasante : cinq nefs partagent l'intérieur ; les piliers, formés de faisceaux de vingt-huit colonnettes, ont 145 pieds de hauteur ; représentez-vous par la pensée, mes chers enfants, la colonne de la place Vendôme, puisque hélas ! vos yeux ne pourront plus voir que son socle décapité, placez la, dans l'intérieur de la Giralda et il s'en faudra de dix pieds qu'elle atteigne la voûte ! Tout y est grand. Le cierge pascal, haut comme un mât de vaisseau, pèse 2,000 livres. Le sol est pavé de dalles de marbre blanc et noir, sur lesquelles s'agenouillent les fidèles,

le chœur et les trente-six chapelles renferment les chefs-d'œuvre de Murillo, Zurbaran, Campana, Cano, Valdès, Herrera. Un demi-jour mystérieux et doux pénètre sous ces voûtes immenses, un profond silence y règne, la majesté du lieu vous saisit, vous domine, et, tandis que, dans la cathédrale de Tolède, émerveillé des richesses qui y sont répandues à profusion, vous n'avez pas le temps de prier, qu'à la mosquée de Cordoue, errant dans cette forêt de colonnes, rien ne vous invite à la prière, à la Giralda, vous vous sentez véritablement dans la demeure de Dieu et vous vous écriez avec Abner :

Oui, je viens dans son temple adorer l'Éternel !

Nous montons à la tour par des rampes douces et faciles jusqu'au sommet, d'où Séville, étincelante de blancheur, s'étend à nos pieds avec ses cloches et ses tours, pygmées auprès du géant la Giralda.

Nous rentrons à l'hôtel nous reposer un peu. Nos chambres donnent sur une galerie intérieure, éclairée par des arcades de marbre ouvrant sur un jardin carré, ombragé d'orangers en fleurs, et orné d'une fontaine, dont les eaux jaillissantes retombent en rosée et entretiennent une fraîcheur constante et délicieuse qui vous invite à la somnolence ; des bancs y sont placés ainsi que des tables pour faire son courrier ; nous nous y asseyons, mais l'on vient nous chercher pour visiter la maison de Pilate et nous abandonnons à regret cette charmante oasis.

La casa de Pilatos, bâtie, dit-on, sur le plan de celle où l'on conduisit le Christ à Jérusalem, appartient aujourd'hui au duc de Medina-Céli, possesseur d'une fortune territoriale telle, que sa seigneurie pourrait voyager toute une année de Valence à Badajoz et de

Saint-Sébastien à Algéziras, en changeant de gîte chaque soir, sans cesser une seule fois d'être chez lui. O *povero* marquis de Carabas ! qu'en penses-tu ? Aucune habitation particulière n'égale à Séville, ce palais en richesse et en élégance.

Que dire de l'Alcazar? Quelle puissance, quelle grandeur avaient donc ces rois Maures, ce Boabdil que Ferdinand le Catholique est venu chasser de ces contrées et qui a emporté avec lui tous ces secrets d'art, de peinture, de couleur, de ciselure, que nos civilisations si avancées ne peuvent plus retrouver !

Nous entrons à l'hospice de la Charité fondé par le fameux don Juan de Marana, et nous contemplons dans la chapelle les chefs-d'œuvre de Murillo, Moïse faisant jaillir l'eau du rocher ou *la sed* (la soif), et la multiplication des pains. « Ce Murillo, dit Henri Ré-
« gnault, qui me laissait complétement froid, m'a
« enthousiasmé à Séville, et maintenant j'affirmerai
« que tout ce que nous avons à Paris, n'est pas de
« lui, où qu'alors il a voulu se mequer de la peinture,
« en produisant de pareilles œuvres, quand il était
« capable de faire aussi puissant, aussi vigoureux,
« fort et voulu, ferme et solide, que ce qu'il a au
« musée de Séville et dans deux ou trois églises. »
A côté de ces deux tableaux, cette chapelle de la Caridad renferme une curieuse et très-effrayante peinture de Juan Valdès : un cercueil entr'ouvert laisse voir un prélat, vêtu des habits les plus magnifiques, et dont le corps est à moitié rongé par les vers. Au bout de quelques minutes d'une contemplation arrachée par la magie du pinceau du maître, il vous semble ressentir comme des démangeaisons provenant de quelques annelés échappés du cercueil.

Notre journée ayant été bien remplie, nous nous

acheminons après dîner vers un café situé au bout de la rue Sierpès, transformé en académie de danse, et, gravissant tous les trois, un escalier raide et étroit, assez mal éclairé d'un *candil* de fer accroché au mur, nous arrivons au deuxième étage et faisons notre entrée dans le salon *del recreo*.

L'histoire de la danse en Espagne remonte presque aussi haut que celle de la nation elle-même; les danseuses gaditanes étaient renommées à Rome entre toutes. Martial, qui était Espagnol, en parle dans ses épigrammes; Pline, le jeune, nous apprend que, de son temps, une fête n'aurait pas été complète, si l'on n'avait fait venir des danseuses andalouses. Pétrone cite les séduisantes filles de *Gades*, vantées également par Appien, Strabon et bien d'autres. Au moyen âge, les danses nationales d'Espagne semblent se réfugier dans les Astruries; on y trouve le *turdion* dans lequel on se livrait à de nombreuses contorsions, Brantôme en a fait le vieux mot *tordion*, et Scarron l'emploie dans son Virgile travesti :

> Et par de certains tordions
> Qui causaient palpitations.

Marguerite de Navarre, femme de Henri IV, excellait à danser la *pavane* d'Espagne. La *chacona* fut inventée par l'Espagnol *Chacon*; arrive la *Zarabanda* (la sarabande) *el pestifero bayle* (*bayle* danse légère), ainsi surnommée par le P. Mariana, et dansée pour la première fois, par *una histriona un demonio de muger*. Malgré toutes les attaques qu'elle eut à subir, la sarabande tint bon, et, un siècle après son apparition, madame d'Aulnoy en parle dans son voyage d'Espagne. La *danza de espadas*, la danse des épées, était en vogue dans les Castilles, au temps de Cervantes; il la mentionne dans les noces de Gamache.

Au commencement du siècle dernier, les danses nationales disparaissent peu à peu et de nouveaux pas, types des danses actuelles, attirent la vogue sous les noms de *seguidillas*, *fandango* et *bolero*.

Le salon où nous sommes entrés est une grande pièce plus longue que large, aux fenêtres garnies de calicot rouge et aux murs blanchis au lait de chaux. Nous sommes seuls d'étrangers; notre compagnon, revêtu de son plus brillant costume (il avait pour cette occasion retourné sa blouse et débossué son fameux chapeau de paille), se hisse sur une banquette, nous nous plaçons modestement un peu loin de lui, et la fête commence.

Une *bailadora* revêtue du classique costume de la cachuca, dansa seule le *jaléo* et le *zapateado*, avec assez de souplesse et de désinvolture, ses plus gracieux sourires adressés au noble Anglais qui cachait son incognito sous la figure impassible de Valjean. Puis vint une négresse revêtue de quelques plumes et de colliers, qui, dans un cercle étroit, sans presque quitter le parquet de ses pieds, aux sons d'un instrument monocorde et monotone, mima avec sa tête, son col, ses bras et son corps, un mouvement lent d'abord, s'accélérant peu à peu, passionné, rapide, vertigineux, qui finit par nous agacer vivement le système nerveux. Notre première danseuse revint et termina la soirée par le *vito*, ce pas entraînant si aimé des *majas* de Séville, accompagné souvent de couplets qui ne manquent pas d'originalité, témoin celui-ci :

Las doncellas son de oro,
Las casadas son de plata,
Y las viudas son de cobre,
Y las viejas de noja de lata (1).

(1) Les jeunes filles sont d'or. — Les femmes mariées d'argent. — Les veuves sont de cuivre. — Et les vieilles de fer-blanc.

Le dénoûment prévu approchait; Ludovic et moi gagnons discrètement la sortie, pendant que la *bolera*, ne perdant pas la tête au milieu des applaudissements qui éclatent, termine par quelques pas bien en face de Valjean, et lui jette son mouchoir en lui adressant un de ses plus gracieux sourires. Le lendemain il nous raconta, qu'étonné, ahuri de cette faveur de bayadère, il s'était heureusement souvenu qu'on rendait immédiatement le mouchoir avec une pièce nouée dans un des coins, ce qu'il s'empressa de faire et de filer. Nous n'avons pu savoir si notre compagnon est demeuré à l'état de mylord dans l'esprit de la *bolera*.

Être à Séville, ne pas aller à Cadix, ce serait tellement insensé que ce matin, je dis à Valjean :

— Dépêchez-vous, le train part dans une heure, nous n'avons que le temps.

— Où allons-nous?

— A Cadix.

— Ah! très-bien!

— Cela vous va?

— Comment donc!

> Oui, de ta suite, ami, de ta suite! j'en suis.
> Je suis !

De Séville à Cadix, la voie ferrée parcourt un pays assez peu pittoresque pour le voyageur, mais en revanche très-riche pour le propriétaire de vignobles; nous côtoyons Zéres, où M. Gomez occupe à lui seul mille ouvriers et cela toute l'année, à raison de cinq à six francs par jour. Le train fait ses quatre lieues à l'heure, s'arrêtant de temps à autres pour laisser passer quelques bœufs séparés du troupeau et flânant sur la route. Nous traversons San Fernando et ses

marais salins qui étincellent aux chauds rayons du soleil et nous sommes enfin à Cadix, au pied de l'*Alameda*, cette promenade sans rivale déroulant sa triple allée d'ormeaux et de peupliers au bord d'une mer calme et bleue.

Quand on voyage, et surtout aussi rapidement que nous le faisons, la première pensée, en arrivant dans un endroit, est de s'occuper du moyen d'en sortir; nous voulions prendre la mer et relâcher à Malaga et Carthagène; mais le bateau ne part que le surlendemain, quarante-huit heures à Cadix, cela ne nous est pas possible et la ville d'ailleurs n'en vaut pas la peine; nous courons à la diligence retenir nos places pour Cordoue à Santa-Cruz; tout est pris pour huit jours! Un vapeur part le lendemain pour Gibraltar et Malaga, — nous annonce un de nos voisins de table d'hôtes; — nous allions nous décider, quand un officier de marine nous prévient que nous courons le risque de rester huit jours à Gibraltar pour que le navire ait fait son chargement. Diable! diable! la situation se rembrunit d'autant plus, que nos pièces d'or s'étaient changées en réaux, qui, grâce à leur chétive valeur, n'étaient plus qu'un lointain souvenir, et que je pouvais, comme Mascarille à sa duchesse, dire à la séduisante Espagne:

Oh! oh! Je n'y prenais pas garde:
Tandis que, sans songer à mal, je vous regarde,
C'est mon or qu'on dérobe à défaut de mon cœur;
Au voleur! au voleur! au voleur! au voleur!

Nous en étions tous trois à chercher une solution, quand les noms de MM. Lechatelier et E. Gouin, dont j'avais des lettres de recommandation, frappent les oreilles d'un ingénieur du chemin de fer de Séville à Cordoue; il connaissait ces messieurs, nous

offre de faire retenir nos places à Séville par le télégraphe et se met à notre disposition avec la plus extrême obligeance pour l'argent dont je puis avoir besoin. Tout cela est accepté, comme c'est offert, avec empressement et cordialité.

Nous allions sagement retourner à Séville et rentrer en France par le chemin le plus court; mais Valjean, sorti de Rennes pour une promenade, traversant les Pyrénées pour fumer une pipe, emmené par nous de Burgos à Madrid, de Madrid à Séville, de Séville à Cadix, ne voulait plus rentrer; par deux fois et comme pour sonder le terrain il avait parlé de Lisbonne; nous demeurons impassibles, quand, passant dans le port, il voit un vapeur appareillant pour Gibraltar: il s'arrête un moment, Miss est à ses côtés, il porte tout son bagage avec lui, nous nous serrons la main, il s'élance dans le bateau et disparaît bientôt à nos yeux qui suivent dans les airs les dernières traces de la fumée du vapeur. Nous sûmes depuis, qu'il ne put aborder à Gibraltar, et que, poussé par les vents jusqu'à Tanger, il était rentré en France par Marseille.

Nous avons encore vingt-quatre heures à passer à Séville, et nous en profitons pour visiter ses anciennes fortifications: le faubourg des Gitanos, si curieusement habité; le palais du duc de Montpensier, qui renferme une magnifique vierge de Murillo et des jardins admirables, où les arbres de haute futaie de la France se mêlent à toutes les plantes des tropiques.

L'Espagne est en train de se transformer, les Français qui sont ici depuis huit à dix ans ne la reconnaissent plus; et cependant là, où le progrès n'est pas parvenu, l'immobilité du passé existe toujours, et les

posadas d'aujourd'hui sont ce qu'elles étaient il y a vingt ans, surtout dans la montagne et les petites localités.

On ne parle absolument qu'espagnol à Séville; nous sommes parvenus à nous faire comprendre par à peu près, à l'aide d'un petit langage polyglotte accentué d'une vive et expressive pantomime. Hier soir, nous entrons dans un café de la plaza de la Magdalena; il y a foule, nous parvenons à nous asseoir au bout d'une table où deux personnes sont déjà placées et savourent un mélange glacé qui paraît assez engageant, et dont cependant je me méfie.

— Mozo! fis-je avec un certain aplomb.

Il accourt, je lui montre l'objet désiré en lui disant:

— A quoi? Il comprend, part et au bout de dix mimutes il nous sert deux verres d'eau! Il a entendu *agua!* Je me lève, l'entraîne au comptoir où se trouvaient quatre énormes sabotières; j'en ouvre une, je *fouille au fond*, comme chez ce bon M. de Choufleury, et je fais la grimace; cette fois, il a compris, m'ouvre la seconde, puis la troisième et enfin la dernière, contenant un composé assez nauséabond de groseille, d'orgeat et de piment.

Aujourd'hui vendredi 11 septembre, nous quittons la capitale de l'Andalousie à quatre heures du soir et nous arrivons à Cordoue à neuf heures. La diligence ne partant qu'à onze heures, nous nous préparons à nous promener dans la ville, quand à l'hôtel le récit suivant frappe nos oreilles : la veille, deux *barateros* attablés à boire se comptaient leurs prouesses :

— Je tuerais bien quatre personnes, dit l'un.

— Et moi, j'en tuerais bien six, répond l'autre.

— Il faut voir.



Il était huit heures, ils sortent, et frappent de leurs navajas dix personnes à eux deux, femmes et hommes, les premières qu'ils rencontrent.

Notre promenade, mes chers enfants, se trouva terminée et nous ne quittâmes pas, jusqu'au départ, les talons des gendarmes qui devaient escorter notre diligence. En partant à onze heures du soir, nous devions arriver le lendemain soir à neuf heures à Santa-Cruz pour prendre le train d'Alicante ; c'étaient donc vingt-deux heures de diligence ; nous avions heureusement deux places de coupé 900 réaux ! (Toujours ces chiffres énormes, ma constante épouvante !) La nuit se passe assez bien, mais le matin un soleil déjà ardent, nous fait présager une journée fatigante. Nous avons pour compagnon dans le coupé, un premier comique du Théâtre-Italien, rivalisant avec Lablache pour la corpulence, geignant, se plaignant, suant, s'épongeant, au demeurant le meilleur fils du monde, finissant toutes ses phrases par cette exclamation franco-italienne : « Ah ! mon cher ! *che sacrificio* humain ! »

Nous dînons à Baëna, d'où en partant nous jouissons d'un magnifique point de vue sur les cimes dentelées et bleuâtres de la Sierra-Morena.

Enfin Santa-Cruz apparaît au loin ; le *mayoral* presse ses mules, tandis que le *zagal* (ou condamné à mort), redouble ses sauts, ses gestes et ses cris ; pierres, fouet, baton, injures, prières et menaces, il emploie tout presque en même temps. Voici la gare, voici la locomotive qui fume ; nous entrons comme la foudre et le train part comme l'éclair ; le gracieux chef de gare nous fermant les portes des salles et nous laissant à dix heures du soir à la belle étoile, mais heureusement sous le beau ciel d'Espagne.



Il ne s'agissait pas, hélas! de deux à trois heures de retard, le premier train pour demain dimanche ne doit partir qu'à une heure de l'après-midi; pas d'hôtel, pas la moindre *fonda*, la bourgade est à une demi-lieue de la gare. Le mayoral nous y propose une *posada* où nous pourrons passer la nuit; on se décide et on part. Il y avait dans l'intérieur, une dame avec quatre petits enfants; la mère assez souffrante allait retrouver son mari à Valence. Les deux plus jeunes ne s'étaient pas réveillés; Ludovic en prend un dans ses bras, je donne la main à l'aîné, et nous nous acheminons vers le refuge annoncé, où nous ne trouvons qu'une grande salle commune et quelques chaises pour passer la nuit! Cruelle déception pour la pauvre femme qui regrette la diligence, où au moins ses enfants auraient pu s'étendre et se reposer. Nous les reconduisons, tout en maudissant l'hospitalité espagnole, et je me décide à passer la nuit dans le coupé, tandis que votre père rejoint à la posada nos compagnons d'infortune. Une nuit en diligence, quand elle marche, ce n'est déjà pas une jouissance bien grande, mais quand elle ne marche pas, c'est bien autre chose! Au matin, courbaturé, transi, je rejoins Ludovic à la posada, l'on déjeune tant bien que mal, plutôt mal que bien; nous flânons sur la route, nous comptons les maigres arbres qui la bordent, le temps que nous mettons pour aller de l'un à l'autre. Je suis d'une humeur insupportable et qui ne cesse qu'en montant en wagon pour Alcazar, où nous arrivons à quatre heures du soir et par une chance heureuse, le train d'Alicante ne part qu'à une heure du matin! Ici, c'est autre chose qu'à Santa-Cruz, il y a un buffet, et, comme il n'y a plus de convois, que nous sommes les deux seuls voyageurs égarés

et inaperçus, si à Santa-Cruz on ne pouvait entrer dans la gare, à Alcazar, on n'en peut pas sortir! Tout est fermé, et force nous est de nous étendre sur un banc jusqu'au départ!

Le lendemain à onze heures, nous sommes à Alicante, assez jolie ville, mais sans aucuns monuments remarquables. Grâce à ses eaux, qui, ramassées dans un étang dallé de belles pierres, fermé par des murs de 13 mètres d'épaisseur, portent la fertilité dans tous les jardins d'alentour, le petit territoire de 46 kilomètres d'étendue qu'on nomme *La Huerta*, renferme ces admirables cultures dont la verdure luxuriante est un charme perpétuel. Nous y contemplons, au milieu des caroubiers, des figuiers, des amandiers, la grenade vermeille, les limons d'or, les palmiers et leurs régimes de fruits, puis au loin la mer et le ciel confondant leur azur.

A six heures du soir départ pour Almanza, où enfin, à dix heures, nous nous étendons avec bonheur dans un lit, le premier depuis soixante-dix-huit heures de diligence, wagons, ou banquettes de gares plus ou moins hospitalières.

Valence est l'endroit où se trouve la plus riche culture d'Europe; les parties les plus élevées des montagnes, encaissées dans de petites murailles basses sont cultivées; les champs donnent cinq récoltes, les prés sont dix fois fauchés, les mûriers se couvrent quatre fois dans l'année de feuilles nouvelles. Les nombreux *norias*, vont chercher l'eau dans des puits profonds, des saignées la prennent dans les rivières et les torrents; des canaux, des réservoirs, des rigoles la distribuent partout en abondance.

Nous traversons les murs crénelés de Valence, ses tours mauresques, son marché où foisonnent les

oranges garnies de feuilles et des raisins aux grains énormes et dorés; nous visitons la cathédrale, peu intéressante; la plaza de Toros, une des plus belles de l'Espagne; le jardin botanique, très-important et possédant de rares collections. Le soir dans un des cafés de la calle de Caballeros, la plus belle et la plus animée de la ville, nous nous régalâmes de cette délicieuse boisson qu'on appelle *orchata de chufas*, et nous partons le lendemain à une heure par la diligence pour Barcelone; nous prenons la banquette afin de jouir de la vue, car la route qui suit le bord de la mer, ressemble à la Corniche de Nice à Gênes. Après avoir dépassé Castellon, nous apercevons les ruines de Sagonte, aujourd'hui Marviedro, cette fidèle alliée de Rome, qui résista à Annibal, et, mourant de faim et de soif, construisit un immense bûcher au centre de la ville, où les assiégés se brûlèrent avec leurs familles et leurs trésors.

Tortosa fuit à nos yeux, sans que nous puissions aller voir dans sa cathédrale la fameuse *cinta*, cette merveilleuse et authentique ceinture de la Vierge, si célèbre par ses nombreux miracles et qui encore, en 1822, fut portée en grande pompe, à Aranjuez pour faciliter l'accouchement d'une princesse royale. Nous dînons à Tarragone et descendons à une heure du matin, à Barcelone, « séjour de courtoisie, asile des « étrangers, hôpital des pauvres, patrie des hommes « vaillants, refuge des offensés, centre commun de « toutes les amitiés sincères, ville unique par son site « et par sa beauté, » ainsi que l'a peinte Cervantes. Le cloître qui tient à la cathédrale, contient plusieurs chapelles fermées par des grilles de fer d'un travail merveilleux. Le cimetière se compose de longues allées parallèles, où s'élèvent des murailles percées

d'une quantité de casiers alignés régulièrement et formant plusieurs étages. Nous longeons la Rambla, la promenade favorite des Barcelonais; nous passons devant les prisons de l'Inquisition, construction sombre où se plaisait le fameux Torquemada, et nous disons enfin adieu à l'Espagne en rentrant en France par Girone, ville curieuse, bâtie sur un sommet fort élevé, le col de Pertus, et Perpignan, moitié catalan, comme Bayonne est moitié basque, et chef-lieu du Roussillon, devenu province française seulement en 1642.

ALLEMAGNE-ITALIE

(1865)

Pendant que vous êtes allés, mes chers enfants, passer un mois au bord de la mer, au Tréport, poussés par un vif désir de voir Venise, nous partons tous les deux, votre grand'mère et moi, le 20 août, et arrivons à Baden le lendemain, à onze heures du matin. Quels souvenirs se présentent à mon esprit! Il y a vingt-neuf ans, je parcourais ces mêmes lieux, insouciant et léger; j'avais pour moi la jeunesse et l'avenir; rien ne m'arrêtait, ni les sommets élevés des Alpes, ni les torrents des Pyrénées, ni les glaciers de la Suisse.

. . . . Mais où sont les neiges d'antan ?

Tout le monde connaît Bade, soit pour l'avoir visité, soit pour en avoir lu des descriptions :

Bade est un parc anglais fait sur une montagne
Ayant quelque rapport avec Montmorency.

Vers le mois de juillet, quiconque a de l'usage
Et porte du respect au boulevard de Gand,
Sait que le vrai bon ton ordonne absolument
A tout être créé possédant équipage,
De se précipiter sur ce petit village
Et de s'y bousculer impitoyablement.
Les dames de Paris savent par la gazette,
Que l'air de Bade est noble et parfaitement sain.
Comme on va chez Herbault faire un peu de toilette,
On fait de la santé là-bas; c'est une emplette :
Des roses au visage et de la neige au sein,
Ce qui n'est défendu par aucun médecin (1).

Laissons la foule se presser dans la ville, sorte de décor d'opéra comique; tout y est joli, propre et coquet. De nombreux et magnifiques hôtels ont remplacé les *gasthof* de jadis; partout des murs cachés sous les clématites et les vignes vierges, des jardins anglais, de verts gazons, des fleurs partout; à deux pas, les premières montagnes de la Forêt-Noire, aux allées tracées et sablées, avec des bancs et des chalets, des points de vue numérotés, des horizons qui se démontent, des rochers aimables, et, de moments en moments, les sons de l'orchestre allemand qui viennent charmer les promeneurs cosmopolites.

Nous remontons l'Oos en suivant une belle allée de platanes, dont plusieurs surpassent en grosseur ceux des jardins d'Aranjuez, et, passant par Lichtenthal, nous arrivons au château d'Eberstein, dont les ruines couronnent le sommet du Balter. Là s'élevait, il y a dix-huit siècles, une tour romaine; les margraves s'y logèrent, y bâtirent murailles et bastions et y restèrent jusqu'au XVe siècle. En 1689, pendant la guerre du Palatinat, les Français battirent en brèche ces fortifications et les réduisirent à l'état de ruines his-

(1) ALFRED DE MUSSET. *Poésies nouvelles.*



toriques, restaurées à neuf, en 1833, par le grand-duc Léopold. Il ne reste aujourd'hui, à Eberstein, que sa position, qui est admirable, au haut de rochers escarpés de 3 à 400 mètres, et, dans le bas, la cuisine moderne, où se trouve une collection assez complète de casseroles, plats, verreries et faïences, d'un goût allemand et douteux.

Le retour se fit par la vallée de la Murg, pour nous arrêter au château de la *Favorite*, assez belle résidence, quoique d'un aspect sévère et triste. On vous montre, à l'intérieur, un salon de jeu, en mosaïque de Florence et en glaces, sur lesquelles sont des médaillons de grands hommes, puis un salon-boudoir où se trouve le portrait de la margrave en soixante-douze costumes différents, mais uniformément assez laids.

Le moment du départ fut terrible. C'était pour onze heures; j'arrive à dix, et déjà je me trouve au milieu d'un monceau de malles, d'une avalanche de caisses, d'une pluie de cartons verts, jaunes, rouges, que c'était pas comme un bouquet de fleurs! Tout le monde poussait, se débattait, criait en allemand, en anglais, fort peu en français. L'heure cependant avançait; inquiet, impatienté, je saisis mon *Guide* au chapitre vocabulaire, et je crie plus fort que les autres :

— *Von Baden nach München!*

O Gœthe! qu'aurais-tu dit si tu avais pu m'entendre prononcer ce dernier mot.

— Çarro ferril.

— Yes, mais, sacrebleu! pesez-moi donc ma malle!

Enfin, j'ai mon billet; mais, ici, tout se fait lentement : onze heures veulent dire onze heures et demie ;

le train d'avant a eu le même retard, le train d'après fera de même, et l'ordre, cependant, naît de tout ce désordre.

De Baden à Carlsruhe, la route est plate et monotone, traversant des champs de houblons grimpant après de longues gaules de 7 à 8 mètres de hauteur, du tabac, du chanvre et des poiriers et pommiers, pliant sous le poids de leurs fruits. Les gares des stations, construites en sapin et en forme de chalets, sont fort élégantes.

« Le château d'Heidelberg, dit V. Hugo, est adossé « au dernier des sommets de l'Odenwald, à l'entrée « de la vallée du Neckar, qui s'échappe entre deux « croupes boisées plus fières que des collines et moins « âpres que des montagnes. »

On ne sait vraiment ce qu'il faut le plus admirer, du riche et splendide monument élevé au xvie siècle par Othon-Henri, ou des magnifiques ruines que nous contemplons aujourd'hui. Les deux façades de la Renaissance, qui existent encore, sont un ravissant exemple de cette architecture merveilleusement travaillée et ornée, qui vint d'Italie en France. « Il y a « là, debout, ouvertes, livrées au premier venu, sous « le soleil et sous la pluie, sous la neige et sous le « vent, sans lambris, sans toit, percées comme au « hasard dans des murs démantelés, douze portes de « la Renaissance, douze joyaux d'orfévrerie, douze « chefs-d'œuvre, douze idylles de pierre, auxquelles « se mêlent, comme sorties des mêmes racines, une « admirable et charmante forêt de fleurs sauvages « dignes des palatins (1). »

En haut d'une des tours, je me suis, un moment,

(1) Victor Hugo. *Le Rhin.*

cru à Grenade, soleil à part. On monte au château par un chemin couvert et ombragé comme à l'Alhambra; Heidelberg est sous vos pieds comme Grenade; le Neckar traverse la ville et fuit, au loin, comme le Guadalquivir; enfin vous plongez sur des ravins profonds, plantés d'arbres comme à la ville andalouse.

Ce fut le canon de Louis XIV qui, pour soutenir les droits de Philippe d'Orléans, fit les ruines actuelles. Et, maintenant, « les arabesques sont des brous-« sailles, les broussailles sont des arabesques. On ne « sait laquelle choisir et laquelle admirer le plus, de « la feuille vivante ou de la feuille sculptée. Quant à « moi, cette ruine m'a paru pleine d'un ordre divin. « Il me semble que ce palais, bâti par les fées de la « Renaissance, est maintenant dans son état natu-« rel.... le liseron l'habite et la menthe sauvage le « parfume. C'est bien, c'est mieux. Ces adorables « sculptures ont été faites pour être baisées par les « fleurs et regardées par les étoiles (1). »

Tout éblouis encore de ces merveilles, nous ne pûmes échapper à la visite du Gros-Tonneau, digne emblème des Allemands, ni à celle de l'horloge ancienne, avec son anneau suspendu au-dessous. On m'engage à le tirer; mes souvenirs de trente ans me reviennent à l'esprit : je me place de côté, je tire la chevillette : un bruit de ferraille se produit, la porte s'abat et une grosse queue de renard s'agite en avant dans le vide au lieu de venir sur le visage du sonneur. Pas content du tout, le gros Allemand, de voir son effet raté.

Arrivés à Stuttgart à neuf heures du soir, par une pluie torrentielle, nous y couchons, pour en repartir

(1) Victor Hugo. *Le Rhin.*

à cinq heures du matin. Le jour naissant nous permet d'entrevoir le palais du roi, au style Pompadour, avec colonnes, statues et trophées d'armures entremêlées de fruits et de fleurs. La vapeur nous emporte, et le paysage qui se déroule devant nous n'ayant rien de particulièrement intéressant, nous causons des absents, et notre pensée voltige sur les bords de la plage de Tréport où, sans doute, en ce moment, vous faites, avec grand'peine, des forts de sable, qu'une vague de la marée montante enlève en un instant.

Le train se ralentit à Geisslingen; on ajoute une locomotive à celle qui nous menait, et les deux lourdes machines gravissent au pas le sommet du plateau de l'Alb-Souabe, élevé de 674 mètres. Le rail-way, tranchant la montagne vers la moitié de sa hauteur environ, domine, à gauche, la vallée qui devient de plus en plus profonde, tandis qu'à droite, accroché aux parois que la mine a fait éclater, soutenu par d'épaisses murailles, il semble suspendu dans l'air sur le piéton qui chemine tout en bas et qui, levant les yeux, stupéfait de ces prodigieux progrès de l'industrie moderne, se dit peut-être en lui-même, comme les ingénieurs espagnols de Charles III : « Si « Dieu eût voulu faire là un chemin, il n'y eût pas « mis une montagne. »

On descend alors insensiblement dans la vallée du Danube, bien maigre à ce point, 40 à 50 mètres de large, et l'on s'arrête un instant à Ulm, où, de la gare, nous pouvons voir son importante et hardie cathédrale, une des plus belles de l'Allemagne. Hurrah! dit la ballade nationale et nous fuyons, laissant à notre droite Elchingen, où se donna, en 1805, la bataille qui valut à Ney son titre de duc. Tout ici d'ail-

leurs rappelle les grands souvenirs et les victoires du premier empire, tristes avant-coureurs, hélas! des revers et des malheurs du second.

Deux heures à Augsbourg, c'est tout le temps qu'il nous faut pour parcourir cette ville sans mouvement, sans vie, de rares voitures, peu de commerce. Dans la partie basse, quelques rues de la vieille ville subsistent encore, boutiques à guichet servant prudemment le soir à livrer les marchandises, au-dessus de lourdes enseignes; puis le commencement de ces fresques et médaillons sculptés ou peints, que nous devons retrouver à profusion.

Rien à dire d'Augsbourg à Munich où nous arrivons le 24 à quatre heures du soir et descendons *Gasthof zur blumen traube.*

« Il y a des villes nécessaires, dit M. Duruy, comme « Londres, Paris et Rome, comme Lisbonne, Amster- « dam et New-York. C'est la géographie et l'histoire « qui les ont faites. On n'aurait pu les mettre ailleurs « et elles tirent toute leur force d'elles-mêmes. Mais « d'autres sont des créations artificielles. Nées d'un « caprice ou d'un concours fortuit de circonstances, « elles n'ont d'autres raisons d'être que de se trou- « ver là où elles sont. Ainsi, rien n'appelait une « grande ville à la place où Munich s'est élevé, au « milieu d'une maigre plaine qui ne suffit pas à le « nourrir, au bord d'une rivière torrentueuse où l'on « ne peut faire flotter un bateau. »

Telle qu'elle est cependant, elle est curieuse et intéressante. Nous voulûmes, le soir même, visiter la vieille ville pour en finir de ce côté. Comme partout, des rues étroites et sales, des maisons serrées les unes contre les autres, aucun édifice remarquable, mais un peuple doux, poli, n'ayant rien de l'Alle-

mand du Nord, rien de sa grossièreté, de son ennui, de son insolence, quand il se sent le plus fort, de sa bassesse, quand il est le plus faible ; rien en un mot, du type prussien, tel que je l'avais rencontré à Cologne et à Aix-la-Chapelle.

Fatigués de la route et de nos courses, nous rentrons de bonne heure ; mais, à peine chez nous, nous sentons qu'il ne nous sera pas possible de dormir ; la chambre voisine est habitée par nombreuse compagnie qui parle et chante à tue-tête. J'ai beau dire à ma femme que cela ne fait rien, puisque nous ne comprenons pas l'allemand ; elle n'est pas convaincue, et nous nous décidons

A chercher dans l'hôtel un endroit écarté
Où de dormir tranquille on ait la liberté.

La ville neuve doit tout à son roi Louis I[er], qui l'enrichit de monuments et d'objets d'art. De larges rues aboutissant à de larges places rendent les courses fort longues. Les Bavarois sont très-fiers, avant tout, de deux choses : l'Acropole, de 69 mètres de longueur, où sont placés les bustes des grands hommes de la Bavière. Il en fallait quatre-vingts pour la symétrie, ils ont été trouvés ! Puis, la Bavaria, statue en bronze de 30 mètres de hauteur, cent vingt-cinq marches mènent dans la tête où l'on peut s'asseoir cinq à l'aise ; on y pénètre en se glissant par la gorge, et l'on embrasse par les yeux de la statue, en se cramponant aux cils pour ne pas tomber, toute la ville et la forêt Noire.

En sortant nous prenons la *Ludwigs strass*, la plus belle rue de Munich, qui conduit à *Piegesthor*, porte de la Victoire, imitation de l'arc de triomphe de Constantin à Rome, car ici tout est imité.

Ensemble, mes enfants, parcourons la ville, puis nous finirons par ses musées de sculpture et de peinture. Laissant de côté les palais royaux, vieux et nouveaux, nous entrons à la bibliothèque, à laquelle on monte par un double escalier, sévère et grandiose ; il y a soixante-dix-sept salles, parfaitement aménagées, tant au premier qu'au second, dans lesquelles le service se fait par des galeries et des escaliers construits dans l'intérieur des murs. On y admire de nombreux et précieux manuscrits; quelques-uns sont couverts de peintures d'Albert Durer, d'Hemling, de Van Eyck, un évangile enrichi de pierres précieuses, dont une seule vaut 60,000 florins. A côté se trouve l'église Saint-Louis, remarquable par les fresques dues au pinceau de Cornélius, au prix de dix ans de travail; l'église des théatins, très-riche en dorures, ornements de marbre et de stuc; la basilique où se déroule la vie de saint Boniface en fresques peintes par H. de Hess et ses élèves; enfin, l'église de Notre-Dame de Bon-Secours, aux merveilleux vitraux qu'il faut voir de quatre à cinq heures, éclairés par le soleil couchant; l'atelier de Kaulbach, sculpteur très-célèbre à Munich; enfin, la manufacture des peintures sur verre.

J'entre dans les deux plus beaux cafés de la ville, à *Tombasi*, où le café excellent coûte vingt centimes la tasse, et au café Maximilien, je recule épouvanté devant la chope de bière qu'on m'apporte pour quinze centimes! le soir, je puis pénétrer au théâtre où il y a représentation de gala; le roi s'y trouve; on joue le *Mariage de Figaro*. La salle est vaste et belle; cinq rangs de loges, blanc et or, mais mal éclairée. Grandes toilettes à toutes places. Le muséum renferme, dans un assez grand jardin, une collection d'animaux

empaillés, et dont quelques-uns représentent des charges de Granville ou des fables de La Fontaine; le jardin botanique, insignifiant, et enfin, le palais des Glaces, de 55,000 mètres carrés, et à l'aspect fort lourd.

Arrivons enfin aux deux édifices fameux, non par eux-mêmes, mais par ce qu'ils renferment : la *Glyptothèque* ou musée de sculpture, et la *Pinacothèque*, ou musée de peinture.

Le premier, assez pauvre en œuvres modernes, renferme des chefs-d'œuvres de l'art grec : une *Diane*, trouvée à Gabies en 1792; un *Satyre couché*, marbre de Paros; un *Silène avec l'enfant Bacchus*, dont, au temps de Pline, on ignorait déjà l'auteur; enfin, *le Faune endormi*. On ne peut exprimer la force, la grâce, l'abandon dans le sommeil qui se trouvent réunis dans cette statue; les lèvres respirent, la poitrine se soulève doucement, on est tenté de parler bas près de lui de peur de le réveiller; on ne s'éloigne qu'avec regret de ce chef-d'œuvre attribué à Praxitèle, et placé par Adrien dans son tombeau, aujourd'hui le château Saint-Ange. Lorsque Bélisaire et les Grecs s'y défendirent en 537 contre les Goths, ils jetèrent jusqu'aux statues aux assaillants, entre autres, ce faune, retrouvé neuf siècles après dans un des fossés du fort. Le sculpteur romain Pacini a refait, il y a trente ans, la jambe droite et l'avant bras gauche, et, malgré ces réparations, ce faune est comparable aux plus belles œuvres de l'art grec de la grande époque. Il y a encore une *Niobide agenouillée*, marbre de Paros; la tête et les bras manquent, le torse est merveilleux de forme et de modelé.

Une salle entière est consacrée aux *marbres d'Égine*, découverts en 1811 dans l'île de ce nom, et qui

sont d'un demi-siècle, les aînés des chefs-d'œuvre de Phidias. Ils ont une valeur inestimable pour l'historien et l'archéologue.

La Pinacothèque est une des plus précieuses galeries du monde ; elle renferme treize cents toiles. L'école Allemande y est au complet, l'école des Pays-Bas y brille comme nulle part ailleurs, même en Flandre ; à elles deux, elles remplissent cinq salles, tandis que la France et l'Espagne sont contenues dans une seule, l'Italie dans trois. L'ancienne école allemande y est représentée par des chefs-d'œuvres de *J. Van Eyck*, *Holbein*, *Albert Durer*, *Buckelear ;* l'école Hollandaise des 16e et 17e siècles par *Bolh Antoine de Lorme*, *Snyders ;* l'école hollandaise et des Pays-Bas par *Berghem*, *Rembrandt*, *Van Dyck ;* vingt-trois cabinets renferment des toiles de premier ordre, d'*Hemling*, de *Mabuse*, de *Bruyn*, d'*Albert Durer*, de *Denner*, de *Teniers*, de *Breughel d'Enfer*, (incendies de Sodome et de Troie), de *Rembrandt*, (descente de croix), de *Cérard Dow*, (un charlatan), de *Miéris*, de *Van Ostade ;* le septième cabinet tout entier est consacré à *Van der Werff*.

J'ai gardé pour la fin la quatrième salle, ou salle des *Rubens*. Cet artiste règne en maître au musée de Munich par quatre-vingt-quinze toiles ; Paris, Madrid, Anvers, mettant en commun leurs tableaux, atteindraient à peine ce chiffre. Le choix égale le nombre. Je citerai entre autres : n° 250, *Damnation du pécheur ;* n° 255, *Portrait du peintre et de sa première femme ;* n° 260, *le Christ accueillant avec bonté les quatre pécheurs ;* n° 263, *Saint Michel ;* n° 270, *le Massacre des Innocents*, et, en première ligne, n° 257, *le Jugement dernier*, qui ne fléchit pas devant le peintre de la chapelle Sixtine. A propos de ce tableau, M. Duruy, ayant vu dans le

groupe des élus, un pauvre nègre, qui est d'un effet prodigieux, remercie l'artiste heureux, puissant, favori des rois, de cette bonne pensée, en un tel temps, de la fraternité humaine. Un artiste de ses amis le refroidit en lui disant : « Ce nègre est placé à l'extré-
« mité d'un groupe de figures nues, étincelantes de
« sang et de lumière, qui viennent s'éteindre en une
« demi-teinte violacée, brillante encore, sur un fond
« de ciel crépusculaire à lueur orangée. Le grand co-
« loriste a senti, sans tant philosopher, qu'un nègre
« seul pouvait lui donner la tache noir bleu qui
« était l'opposition légale et la liaison forcée entre
« ces deux nuances. Il n'a été que peintre, mais comme
« toujours grand peintre, et c'est bien assez, n'en
« déplaise aux esthétique allemands qui ne sont pas
« peintres du tout. »

Grâce à l'extrême obligeance d'un négociant de Munich, M. D..., qui s'était mis à notre disposition, nous pûmes en trois jours voir, bien à la hâte toutefois, ce qu'il y a de remarquable dans la capitale de la Bavière, qui, malgré ses innombrables monuments, ses larges rues, ses arcades, ses palais, ses jardins, ses parthénons, ne vous laisse qu'une impression de tristesse et d'ennui. A sept heures et demie toutes les boutiques sont closes, personne dans les rues, les nombreuses tavernes et brasseries ont leurs volets et jalousies fermés ; à voir tous ces monuments modernes de construction et anciens de forme, on se croirait dans une ville morte, ensevelie depuis longues années, et retrouvée comme Pompéi. Le grand-père du roi actuel a créé toutes ces coûteuses merveilles, seulement il y manque une chose qu'il n'a pu leur donner : c'est la vie et le mouvement. On raconte que, pour payer ces fastueuses dépenses, il avait recours à

un moyen ingénieux, quoique assez peu constitutionnel : quand un général, un ministre, un fonctionnaire mourait, il le laissait figurer deux ou trois ans sur les feuilles de payement, touchait les traitements qu'il mettait dans une caisse de réserve, servant à payer les embellissements de la ville.

Saltzbourg, où Mozart est né en 1756, n'a de remarquable que la beauté de son paysage frais, varié, riant, rempli de maisons étagées sur tous les coins de la montagne et encadrées de verdure et de champs cultivés.

A cinq heures du matin nous sommes à Lintz par un brouillard assez épais, et nous courons au bateau qui doit nous mener à Vienne par le Danube.

Le Danube, le plus grand fleuve de l'Europe après le Volga, coule avec une extrême vitesse, 7,200 mètres à l'heure sur un fond vaseux, et ses eaux peu limpides ont un cours tellement violent, que, du point où nous sommes, on n'a jamais pu établir que des ponts volants ou de bateaux.

Le brouillard se dissipa peu à peu, et nous permit de voir les rives du fleuve; il s'éparpille d'abord en divers bras, se resserre bientôt entre deux montagnes, qui rappellent le Rhin, moins ses aspects pittoresques, ses burgs en ruine, ses tours démantelées, offrant une grande variété de tableaux riants ou majestueux. Sur la rive gauche, nous apercevons l'église de *Maria Tafert*, visitée chaque année par près de cent vingt mille pèlerins. Bâtie en 1600, elle doit son nom à une image miraculeuse de la sainte Vierge qui se trouvait autrefois placée contre le tronc d'un vieux chêne, et où venaient prier les paysans du voisinage. L'arbre mourut : un bûcheron résolut de l'abattre ; mais le premier coup de sa hache le blessa au pied,

En relevant la tête, il vit l'image miraculeuse de la Vierge, se repentit de son impiété, et obtint facilement sa guérison.

Il est une heure; la cloche du dîner nous appelle : les repas des posadas espagnoles étaient carrément et franchement mauvais, et au moins ils ne le dissimulaient pas. Ils me font souvenir de ce brave et naïf garçon d'un restaurant à Nîmes; après une soupe qui ne sentait rien, on nous avait servi un ragoût impossible.

— Garçon, mais voyez donc, ce n'est véritablement pas mangeable.

— Ah! monsieur, reprit celui-ci, avec un grand sang-froid et sans y entendre plaisanterie, le fait est que cela ne vaut pas le diable! — Les dîners du bateau à vapeur du Danube n'ont pas cette franchise; ils se parent, se présentent, s'étalent dans leur abondance fade et mensongère. 1er service, des betteraves rouges; 2e service, des betteraves blanches; 3e service, des concombres; 4e service, des pruneaux cuits panachés de carottes, de poires en confiture et de haricots verts vinaigrés; un bouilli passable, puis un plat, qu'ils nommaient *farinage*,

Exécrable mélange, assemblage odieux,
Répugnant au palais, mais déplaisant aux yeux!

Deux florins par personne, et sans le vin! C'était raide! Je donne une pièce de vingt francs pour nous deux, et l'on me remplit les deux mains d'un monceau de menues monnaies, qui, comptées et recomptées, forment un total de cinq francs! C'était trop raide!! Observations au garçon, qui au dîner comprenait ou devinait parfaitement ce que je demandais, mais qui, à ce moment, m'écoute, me regarde, me dit quelques

mots d'allemand et s'en va. Vexé, je monte sur le pont, et, avisant un passager qui à la mine doit parler français, je vais à lui :

— *You speack frenck?*

Celui-ci me répond naturellement :

You speack English?

Nein, lui dis-je tout ahuri.

Et d'une voix dont la gamme s'élève de plus en plus, je lui explique mon affaire, qu'il écoute avec le plus grand calme sans y comprendre un mot. Sur ses entrefaites, le capitaine, qui parlait parfaitement français, arrive, m'entend, tance vertement le gargotier et me fait rendre un florin; ce n'était plus que deux qu'il me volait.

Nous voici devant l'abbaye de Moelk, dont l'église est si riche en dorures, que, lorsque le soleil éclaire son sanctuaire, il est difficile de le regarder sans être ébloui.

Samedi 27. — Nous sommes à Vienne, la cité impériale, disent les Viennois, la capitale de la police la plus vigilante, la plus curieuse qui soit au monde. On raconte qu'un jour le ministre d'Angleterre fit à son cachet une très-légère modification, et qu'ayant à quelque temps de là rencontré M. de Metternich : « Prince, lui dit-il, je crois qu'il serait à propos de « prévenir les employés que nous avons changé notre « cachet » — « Les maladroits!! » murmura le ministre, car ayant en effet, comme d'habitude, ouvert la lettre, ils l'avaient recachetée avec l'ancien sceau.

Quoi qu'il en soit, l'entrée de la ville est facile : pas de barrières, pas de temps perdu, une grande liberté partout. Les rues sont animées, trop même, car en général étroites et sans trottoirs, il faut se méfier des voitures et omnibus qui circulent à l'infini et avec ra-

pidité. Une grande difficulté pour l'étranger c'est qu'il y a, comparativement, peu de rues et qu'on a été obligé de percer de nombreux passages au travers des îlots de maisons. Un grand mouvement de riches boutiques, des maisons splendidement ornées de sculptures, de médaillons, de balcons, des cafés étincelants; tout le contraire de Munich. A l'hôtel, des voyageurs venant de Dresde, me disent qu'on ne peut passer à Vienne sans aller souper au *Sperl*. C'est environ à une lieue, dans les faubourgs; j'y cours cependant, laissant votre grand'mère se reposer. Ce café, composé de trois salons assez riches, bien éclairés, est garni de petites tables; c'est une sorte de Mabille; beaucoup de jeunes femmes s'attablent deux ensemble pour souper, et quand, vous promenant, vous repassez, vous assistez à la multiplication des convives et deux deviennent quatre. La musique est très-bonne, la bière excellente, j'y restai une heure et rentrai au logis.

Le dimanche nous entendons la messe à la cathédrale *San Stéphan*; la musique et les voix d'hommes et d'enfants forment un ensemble ravissant. L'église, du XIVe siècle, passe pour un des plus beaux monuments gothiques de l'Allemagne; la flèche est très-hardie, et, à quelques pieds près, aussi haute que celle de Strasbourg. L'intérieur est gâté par des autels modernes et fort laids, plaqués à chaque pilier.

Déjeuner au café de l'Europe, place Stéphan, le centre où tout rayonne, et nous allons ensuite au Prater, le grand et unique Prater! Hélas! depuis le bois de Boulogne et les Champs-Élysées, que sa grandeur est déchue! C'est le bois de Vincennes d'il y a dix ans, promenade aujourd'hui abandonnée, sauf par les gens du peuple qui y trouvent à foison, cir-

ques, géants, grosses femmes, saltimbanques. Je m'arrêtai pourtant devant une sorte de guignol, et voilà ce que l'on offrait à la curiosité d'une foule de jeunes enfants : « Un mariage a lieu à San Stéphan ; « les deux époux s'aimaient depuis longtemps, tout « leur présageait des jours heureux, lorsque le mari « pris d'un mal subit, vint à mourir. Douleur de la « veuve. Selon les coutumes allemandes, le mort, « placé dans sa bière, non fermée, resta vingt-quatre « heures dans la maison qu'il habitait. Le lendemain « à la nuit, un ouvrier vient pour clore la bière, il va « terminer son lugubre ouvrage, lorsque, ô surprise ! « ô terreur ! du fond de cette bière, sortent des gé- « missements, des plaintes inarticulées ; il reste in- « terdit, stupéfait, se décide à retirer le couvercle et « que voit-il ? Au lieu d'un mort, il y en a deux, ou « peu s'en faut ! La veuve au désespoir était venue « dire un dernier adieu à celui qu'elle aimait tant, et, « affaissée de douleur, elle était tombée inanimée « sur le corps de son époux. L'ouvrier épouvanté de- « vant cette forme qui se dresse devant lui, saisit sa « pince de fer, la lève, va frapper à la tête l'infortu- « tunée.... s'arrête, regarde son jeune auditoire, in- « terroge des yeux et quelques voix s'écriant : *nein*, « *nein*... Merci mon dieu ! elle est sauvée ! » Et voilà comme on amuse et intéresse au Prater les bébés de cinq ans.

Le lendemain nous traversons le jardin du Peuple, nouvellement fait, de peu d'étendue, renfermant un temple où se trouve le groupe célèbre de Canova, *Thésée vainqueur du Minotaure*, et nous allons à Schoenbrunn qui est moins un palais qu'une grande et belle maison particulière, avec des jardins, comme à Versailles, aux allées bien droites, aux charmilles

bien hautes et taillées au cordeau, aux statues et aux vases de marbre blanc. Nous nous sauvons bien vite.

Déjeuner en plein air à Hietzing, endroit charmant, peuplé de villas, de restaurants, de casinos, où l'on mange gaiement sous des ombrages qu'ont épargnés les ciseaux de Le Notre.

Terminons, ainsi que nous l'avons fait pour Munich, par le *Belvédère* ou musée. Nous y consacrâmes deux jours entiers ; il en aurait fallu huit pour le connaître un peu. À la Pinacothèque, l'école allemande et flamande, Rubens en tête règne en maître ; au Belvédère, c'est l'école vénitienne et flamande, dans les sept mille tableaux qu'il contient. C'est principalement D. Téniers le jeune, qui fut chargé par l'archiduc Léopold d'Autriche de l'acquisition d'un grand nombre de chefs-d'œuvre. Sept salles sont consacrées aux diverses écoles italiennes. La première école vénitienne, renferme vingt à trente Titien, autant de P. Véronèse : du premier, nº 17 *Diane au bain ;* nº 19 *Ecce homo ;* nº 32 *Mise au tombeau ;* nº 36 *Danaë séduite,* etc. ; du second, nº 30 *Adoration des Mages ;* nº 52 *le Christ guérissant une femme malade,* etc ; puis Le Tintoret, Palma le vieux, Charles Loth, *le Christ mort* sur les genoux de la vierge, de Palma le jeune, admirable de sentiment ; une *Adoration des bergers* d'Andrea Schiavonne ; une *Sainte Justine* de Pordenone pleine de charme, de douceur et de beauté ; une *Femme adultère* du Padovanino dont on ne peut rendre l'expression de honte, mêlée de repentir et d'espérance devant le Christ ; un *Christ mort* d'Andrea del Sarto, un paysage de Ruysdaël, une perle, et tant d'autres peintres que nous retrouverons à Venise avec toute la splendeur du beau ciel d'Italie. Dans l'école flamande, citons six à sept œuvres ca-

pitales de Van Dyck, entres autres *une Vision*, toile splendide ; salle des Rubens, des chefs-d'œuvre, *l'Assomption*, *Saint François-Xavier*, *le Christ mort*, les *quatre parties du monde*. Le cabinet vert possède une *Jeune marchande à son comptoir*, de Miéris, le *Médecin d'urine* de Gérard Dow, le pendant, en beauté et en grandeur de *la Paralytique* du Louvre, etc. *Weisses cabinet* n'a que quinze tableaux de fleurs, de fruits, signés Daniel Seyhers, J. Van Huyssem, Jean David de Heem ! le premier, représente une image de sainteté dans un cadre entouré de fleurs d'une délicatesse et d'un éclat incomparable, se détachant sur des feuillages de houx et de lierre. David de Heem a peint, entre autres, un ciboire rayonnant au milieu d'un cadre entouré de deux gerbes de blé liées par un ruban bleu, qui serpente au milieu de fruits, de raisins et de fleurs ; auprès du cadre, des coquelicots et des pavots épanouis et fanés. C'est ravissant. Mais je m'arrête ; il faut partir en emportant le souvenir de tous ces trésors.

Nous quittons Vienne le 31 pour nous rendre à Venise, par le merveilleux chemin du Sommering et l'Adriatique, ce qui permet d'aborder au quai des Esclavons et d'entendre le doux murmure des voix vénitiennes, l'oreille presque encore remplie de la musique de Volksgarten.

La route est plate et assez monotone jusqu'à Oldenburg, une des plus belles villes de la Hongrie ; les montagnes apparaissent dans le lointain ; cette voie ferrée, la première qui ait franchi les Alpes, suit une route charmante, à travers de riches vallées, et arrive au Sommering. A partir de la station de Gloggnitze, le chemin n'est qu'une suite de surprises, d'enchantements, d'épouvantes. Aucune compagnie n'ayant

voulu se charger de l'entreprise, le gouvernement autrichien s'en empara, et l'ingénieur, donnant carrière à son imagination dans son tracé, fit le plus prodigieux chemin qu'il soit possible de voir. On monte peu à peu au-dessus de la vallée, par mille détours ; on gravit, par le côté nord, escarpé, aride, imposant, coupé de fondrières, et, la vue barrée par d'étroites tranchées, on franchit le Schwarza sur un viaduc, et l'on arrive à la station de Jung-Sommering, tenue par quelques paysans hongrois. Je m'appuie sur le parapet et contemple ce spectacle magique d'une locomotive et son train à 3,000 pieds au-dessus du niveau de la mer, dominant des villages qui paraissent des chalets d'enfants. Pas un bruit, pas un être en dehors du convoi ; au-dessous de nous, des ravins et des gouffres ! la cloche sonne ; on part, on plonge dans un souterrain de 1,428 mètres de longueur ; on s'élance au-dessus des abîmes, par des viaducs dont quelques-uns ayant de 40 à 45 mètres de hauteur, sont superposés jusqu'à trois les uns sur les autres ; on entend mugir les eaux des torrents parmi les éboulements. L'œil embrasse des forêts de noirs sapins ; plus loin des prairies verdoyantes, et l'on descend avec une rapidité vertigineuse à Murzzuschlag, après avoir franchi seize viaducs et quinze souterrains.

Arrivés à Gratz, capitale de la Styrie, nous passons la nuit à l'hôtel de l'*Éléphant* ; nous sommes obligés de prendre trois lits pour nous deux, lesquels réunis ensemble n'en représentent à peine qu'un de deux personnes. Nous devions revoir souvent le nom d'éléphant comme enseigne d'auberges ; une inscription sur l'un des murs de l'hôtel, nous apprit que cela venait de ce qu'en 1560, le premier éléphant ayant paru dans ces contrées, toutes les populations d'a-

lentour vinrent contempler ce géant de la création ; de là son nom donné aux auberges où l'animal et son cornac s'arrêtèrent.

1er septembre. — Levés à 4 heures du matin, nous reprenons notre route, et le même enchantement nous accompagne. Les sites sont moins sauvages que la veille, mais c'est une succession de collines boisées, de vallées, de gorges, de prairies arrosées par la jolie rivière de la Murz.

A Laibach, en Carinthie, le conducteur nous fait comprendre qu'on change de wagons. Jusque-là, nous avions eu la chance d'avoir toujours deux coins, et souvent même nous étions seuls. Nous courons au train en gare ; il n'y a plus qu'un compartiment où se trouvent deux dames, se remuant, s'agitant beaucoup pour faire croire qu'elles sont quatre, et ayant accumulé malles, manteaux et cartons aux deux coins qu'elles n'occupaient pas. Nous montons cependant, et les malles restent toujours sur les places que nous convoitons. Je me plains de ce sans-gêne ; un monsieur qui nous avait suivis, parlant français, transmet nos observations au conducteur, qui invite ces dames à prendre près d'elles leurs bagages ; satisfaction nous est donnée, et l'on part.

Nous examinons nos compagnes de voyage : l'une paraît être une demoiselle de compagnie, trente ans environ, physionomie maussade, revêche ; passons. L'autre annonce de dix-neuf à vingt ans ; sa figure douce, ses yeux d'un bleu *allemand*, ses cheveux blonds rejetés en arrière et retenus par un large cercle d'or formant peigne, une sorte de veste en drap, avec boutons de métal, et de chaque côté du collet, une ancre marine brodée, offrent un ensemble original. Persuadés que ces dames ne parlent pas français, nous ne nous gê-

nons nullement dans nos réflexions : Que veut dire ce costume ? Est-on femme ou fille de marin ? Quand la plus jeune nous fait demander par notre voisin si nous nous arrêtons à Trieste, devant elle-même y rester quelques jours avant d'aller à Venise ; puis tout à coup, le français s'échappe de ses lèvres très-correctement ; elle vient se placer près de nous ; et la conversation s'engage, longue et intéressante, sur Vienne, ses habitants, sur la cour, sur les pays que nous traversons, nous donnant rendez-vous à Venise et nous présentant sa carte sur laquelle nous lisons : Baronne Pauline W..... Son père, ancien militaire et paralysé, l'avait fait élever dans un couvent près de Vienne, placé sous la tutelle de l'impératrice mère ; ayant terminé son éducation, il pensait que, privée de sa mère, et devant un jour en tenir lieu à trois jeunes sœurs, il était bon et utile que sa fille apprît de bonne heure à se conduire elle-même, et pour cela, il lui faisait faire son premier voyage, accompagnée de sa gouvernante, et visiter quelques-uns de ses parents résidant à Trieste et à Venise.

Nous dînons à Heïabrucke, petite station où je fais mon apprentissage de garçon de restaurant. Singulière restauration, où deux filles doivent servir cinquante voyageurs ! Il se fait une grande consommation de *ya ya* ; mais rien avec. Je prends alors le parti de nous servir moi-même, ce qui m'avait assez réussi en Espagne ; je cueille un potage à droite, j'enlève un plat de jambon à gauche, je me sers des bocks mousseux, je sème mes allées et venues de quelques *ya* bien sentis, réponses aux demandes des convives voyant un garçon si alerte, et nous dînons tant bien que mal. Le train repart sur les sept heures du soir, tout le monde se penche aux portières ;

c'est la mer Adriatique, et les plaines de l'Italie, les Alpes du Frioul, où les figuiers, les oliviers, les noyers couvrent les pentes de la montagne que nous descendons par des lacets jusqu'à Trieste, capitale de l'Illyrie. O bonheur! on me répond : *Si Signor!* On nous conduit au café *della stella Polare* et nom à *Von œsterreich mats challer Hof!* Plus d'allemand, de l'italien partout.

A minuit, nous nous rendons au bateau. Mlle W..... a remis à son retour ses visites à Trieste; elle nous demande de nous accompagner à Venise, ce que nous acceptons de grand cœur : ce sera pour nous une société fort agréable et une interprète des plus utiles.

La nuit est calme et pure, le *Milanais* file avec rapidité; nous nous reposons quelques heures dans le salon; mais, impatients, dès avant quatre heures, nous montons bien enveloppés sur le pont pour ne pas manquer le lever du soleil et l'entrée à Venise. Bientôt une lueur s'aperçoit dans le lointain; la mer paraît tout en feu, un quart de cercle émerge brillant du sein des flots, chasse les ténèbres, augmente, s'étend, grandit, et l'astre paraît dans tout son éclat. Nous sommes tous penchés sur le même côté du bateau, les yeux fixés sur un même point, là-bas, au loin; enfin, une flèche semble sortir de la mer, un dôme apparaît; c'est Saint-Marc, c'est le Campanile, c'est Venise! nous approchons, nous longeons les lagunes; voilà le Lido. Nous côtoyons les forts autrichiens qui défendent encore l'entrée du port; le paquebot s'arrête. Une foule de gondoles nous entourent; l'une d'elles prend nos bagages et nous conduit tous les quatre à l'hôtel d'Italie, en nous faisant passer rapidement devant le quai des Esclavons, le palais ducal, et la Piazetta.

Dès le lendemain, à huit heures du matin, nous sommes prêts ; je vais frapper à la porte d'un de mes amis, Gustave B..., arrivé de la veille et avec lequel nous nous étions donné rendez-vous. A peine a-t-il reconnu ma voix qu'il apparaît, non

> . . . . Dans le simple appareil
> D'un voyageur qu'on vient d'arracher au sommeil,

mais habillé, rasé de frais, ganté, et dans la tenue du Parisien qui va faire une promenade au boulevard des Italiens. Présentation de la baronne, et de la *Commodora*, (nom que nous donnons à la demoiselle de compagnie, sans que nous ayons jamais su pourquoi). Nous descendons le grand escalier ; la voiture, c'est-à-dire la gondole, s'avance, et nous commençons nos excursions par le *Canal grande*, de la Dogana au pont du Rialto.

« Voulez-vous avoir une idée exacte de Venise, lec-« teur enthousiaste, écrit M. Paul de Musset, rien de « plus simple. Allez à Venise, c'est le seul moyen. « J'avais vu, comme vous, les Canaletti, j'avais lu le « quatrième chant de Childe Harold, les lettres d'un « voyageur, le *Shylock* de Shakespeare et toutes sortes « de romans vénitiens, cependant, ni livres, ni poë-« mes, ni tableaux, ne m'en avaient donné une idée « juste. » Cela est vrai ; aussi me garderai-je bien de décrire, je ne donnerai que quelques indications, simples notes d'itinéraire.

Quel est celui, en effet, qui, se rendant à Venise, n'a pas l'esprit rempli de cette architecture arabe, sarrasine ou de la Renaissance, prodiguant de tous côtés ses dessins les plus riches et les plus variés ? qui n'a vu en songe le luxe des patriciens, les voix, les chants, les instruments, le mouvement, la vie de la

reine de l'Adriatique? Nous parcourons deux fois le grand canal dans toute son étendue; nous sommes loin « *d'y demeurer béants, anéantis devant son effet d'un* « *inouïsme prodigieux.* » J'ai admiré au belvédère de Vienne, *le Combat du carnaval et du carême* de Breughel, on devrait faire *le Combat du rêve et de la réalité*, ou plutôt il a été décrit dans ces lignes de Th. Gautier : « Cependant l'enduit rouge des palais s'écaille comme « le fard aux joues d'une courtisane; la vase et les « herbes marines envahissent les canaux déserts; des « linges sèchent aux fenêtres bouchées de planches, « et le crabe monte sur les marbres, où Violante et la « reine Cornaro posaient leurs pantoufles d'or. »

Nous sommes quatre, la Commodora, en fait d'art et de goût, étant au-dessous de zéro, et notre impression première est la même : le grand canal, qui n'est grand que par rapport aux autres qui sont petits, est sale, bordé de palais délabrés, reliés entre eux par des masures odieuses ornées de loques, de chemises et de bas qui sèchent en plein air. L'eau est couverte de débris de melons, de courges, de tomates, d'immondices de toutes sorte; une odeur forte et nauséabonde en sort. Gustave cherche un type et n'en trouve pas, sauf un qui, dans une des voies d'eau latérales, sous la forme d'une sorcière de Macbeth, déverse un... sort qui tombe près de nous, en rendant un bruit mat sur l'eau. Il est vrai que le ciel était gris et terne ce jour-là! nous y repassâmes le lendemain, le soleil, qui brillait du plus vif éclat dans un ciel d'azur, avait métamorphosé tout ce qui, la veille, nous avait paru triste et morne; toutes les ciselures, les arabesques, les colonnettes des palais qui bordent les deux rives du grand canal, étincelaient et rejetaient dans l'ombre tout ce qui nous avait choqués;

les loques elles-mêmes étaient devenues « des torchons radieux. »

Le dîner de la veille, à la table d'hôte, avait été fort long et fort ennuyeux; nous nous décidons à aller déjeuner derrière Saint-Marc, chez *Cavalletto*, qu'on nous avait recommandé.

Gustave, dès le début de son voyage, avait deux idées : trouver un type et manger un plat vénitien. Après un examen profond et réfléchi d'une carte, à laquelle nous ne comprenons pas grand'chose, nous hésitons entre *granchio lini de mare*, *uno stufato de mauro* et *un piatto de verdura*. Cela nous paraît assez italien comme cela, quand Gustave s'écrie :

— Voilà notre affaire : nous allons demander : *pedacci alla puccina!*

— Bravo! disons-nous tous, c'est on ne peut plus couleur locale, *pedacci!* ce doit être délicieux! et *à la puccina!!* parfait!

Et après quelques minutes d'étude, Gustave, d'une voix dégagée s'écrie :

— *Cameriere, portatemi pedacci alla puccina.*

L'attente est assez longue, notre faim s'aiguise, notre imagination se monte; enfin, le plat si désiré arrive, et, déception profonde, on met devant nous... des pieds... à la poulette! Personne ne les aime. A bout de recherches : « Il y a un moyen bien simple, dis-je à Gustave, c'est de s'en rapporter au garçon, et le rappelant : « Donnez-nous un plat de viande, ce que vous voudrez, pourvu que ce soit vénitien; et l'on nous sert alors : *vitello alla galsa*, du veau à la sauce! La bière sent le goudron, le *conegliano* est vinaigré, le beurre des rougets date des Morosini; mais, quel charmant déjeuner nous avons fait, et, si la gaîté et le rire nourrissaient, nous aurions pu-

nous priver de dîner pendant trois jours au moins.

Nous allons prendre des glaces délicieuses, à 30 centimes, au café Florian, nous y reviendrons souvent. Nous entrons à l'église Saint-Marc; au moment d'y pénétrer, un jeune enfant de douze à treize ans, en léger costume de gondolier s'offre comme cicerone : rien n'est doux comme la figure brunie, les yeux noirs, la grâce exquise et le charme avec lequel, en nous quittant après notre visite, il nous dit adieu en nous envoyant un baiser des deux doigts de la main. Nous le retrouvâmes le soir, et, pendant tout le temps de notre séjour, nous nous servîmes de « l'enfant au « baiser, » ainsi que nous l'avions surnommé, pour nous faire parcourir Venise.

L'église de Saint-Marc, peu élevée, a beaucoup de rapports avec la mosquée de Cordoue, et demande, quant à l'extérieur, à être vue le soir, au clair de lune, comme certaines choses, d'ailleurs, à Venise. L'intérieur est fort curieux, très-riche en mosaïques, en bronze, en statues, en colonnes de marbre grec, couvertes de bas-reliefs datant du onzième siècle; sa porte en bronze, a été ciselée par Sansovino qui, dit-on, y consacra vingt ans de travail.

C'était dimanche, nous entendons la grand'messe; beaucoup de fidèles, de la musique, un beau spectacle; mais quelle tenue! Un clergé sale, prisant, bâillant, causant; aucune dignité, aucun recueillement. Derrière notre banc, un homme se place, on entonne le plain-chant, sa voix domine et précède celle des chantres. Il hurle si largement que nous ne pouvons nous empêcher, Gustave et moi, de nous regarder en riant. Dans un coin près de lui, un homme du peuple semble se moquer, et alors se passe la plus curieuse scène qu'il soit possible de voir et qui nous rappelle

celle de l'usurier du quatorzième siècle disant son *Pater*, et notre homme chante le verset du *Magnificat* en l'entremêlant à voix base d'injures à l'adresse de son voisin :

— *Magnificat anima mea...*

— Quale Bestia !

— *Dominus vobiscum...*

— Balordo !

— *Fiat voluntas tua...*

— Porco !

— *Et libera nos a malo...*

— Bing ! et lui allonge un coup de pied dans les jambes, l'autre va répondre, quand les assistants interviennent et mettent le hola. Gustave avait trouvé un type !

La sacristie a de magnifiques mosaïques qu'on ne se lasse pas d'admirer, ainsi que d'autres fort curieuses, qui sont à la voûte du portail de l'église, au-dessus duquel on a placé quatre chevaux de bronze d'une grande beauté, ouvrage grec, et fait, dit-on, pour Néron.

Nous entrons au *palais ducal* commencé par Marino Faliero, sur les dessins de l'architecte Calenrio; le premier fut décapité et le second pendu ! La grande cour intérieure, offrant un aspect imposant, est ornée de deux puits, dont les margelles, d'un seul jet de bronze, sont d'un travail prodigieux. Nous montons l'*escalier des Géants* en marbre blanc découpé à jour, décoré ou plutôt ciselé avec un goût, une invention, une richesse de détails infinis.

Ce ne sont que festons, ce ne sont qu'astragales (1),

(1) BOILEAU. *Art poétique*.

et devant leur magnificence, on est bien loin

De sauter vingt marches pour en trouver la fin.

Il se termine par deux statues colossales représentant Mars et Neptune, de Sansovino, et nous entrons dans la salle du Grand-Conseil, plus heureux que Th. Gauthier, qui lors de son voyage, en 1860, ne put voir les toiles de Paul Veronèse, du Tintoret, de Palma le jeune et autres grands maîtres, par suite des réparations qu'on faisait à la salle. L'entrée est un éblouissement, et il faut, après quelques moments consacrés à l'ensemble, reprendre son sang-froid pour admirer ces chefs-d'œuvre : *la Gloire du Paradis*, 10 mètres sur 25, la plus grande toile du Tintoret, pleine de fougue, de tumulte, embrassant un monde de figures et qui, malgré qu'elle soit noircie par le temps, reste empreinte de la griffe du maître, surnommé Jacopo Rabusti ; au plafond, *le Doge Dandolo couronnant l'empereur Baudoin*, de l'Alieuse ; *le Pape permettant à Othon d'aller auprès de son père*, de Palma le jeune ; *Alexandre III donnant l'épée au doge*, de F. Bassano ; un *Jugement dernier*, de Palma le jeune, dans lequel l'ange exterminateur, repoussant une femme blonde (la maîtresse du peintre, dit-on,) forme un groupe ravissant ; puis enfin *Venise au milieu des nuages*, une des plus splendides peintures de Paul Véronèse ; dans la frise, tout au tour de la salle, les portrait des soixante-seize doges, peints par le Tintoret, le Bassan et Palma. Du côté de la Piazetta, se trouve dans son cadre, une toile noire sur laquelle on lit :

Hic est locus Marini Faselhri
Decapitati pro criminibus.

Cette funèbre inscription glace comme une épée, dont elle a le froid pénétrant, au milieu de ce miroi-

tement de velours, de soie, de brocard d'or qui brille de tous côtés.

On entre dans la salle du *Conseil-des-Dix* par un vestibule de marbre où se trouve la fameuse bouche de bronze, gueule de lion, dans laquelle les délateurs venaient jeter leurs dénonciations. Cette salle renferme un des plus beaux plafonds d'Italie peint par l'Alieuse, Bassano, Zelotti; *Venise sur un lion* de Paul Véronèse, représente un vieillard assis près d'une jeune femme dont nous ne pouvons nous arracher.

Il est l'heure d'aller dîner et de nous reposer un peu de tout ce que nous avons vu. J'ai découvert dans les petites rues qui avoisinent la place de Saint-Marc, derrière San Gallo, un restaurant où nous nous rendons, promettant à ces dames et à Gustave un vrai dîner Italien. A chaque demande, à chaque plat, les plus étranges quiproquo excitent nos rires; une bouteille de *vino bianco* met le comble à notre entrain; Gustave est pétillant d'esprit et de bons mots; la Commodora, qui ne comprend rien, a la figure la plus drôle du monde devant nos éclats; la baronne, quoique parlant fort bien français, a les expressions les plus originales, elle dit à Gustave qu'il n'est pas *pratique*, et que sa compagnie est fort *ombrage!* nous nous rappelons la scène du matin à l'église; je me sers d'un idiome assez fantastique, ce qui me fait dire par Gustave :

— Bon, vous ne savez pas encore l'italien et vous ne savez déjà plus le français!

Nous terminons la soirée, comme toujours, à la place Saint-Marc; le temps est doux et pur, sans la moindre humidité. Nous prenons nos glaces habituelles, des marchands nous offrent mille objets en paille, verroterie ou coquillages; les bouquetières

nous présentent et nous laissent leurs petits bouquets dont elles ne doivent pas réclamer le prix aux étrangers, des artistes ambulants chantent quelques *canzonetta* bouffes et soulignent par leurs gestes animés les finesses qu'ils débitent; et, au milieu de tout ce bruit, de ce mouvement, sous ce ciel étoilé, la foule bigarrée va, vient, se promène. Soudain neuf heures sonnent au palais ducal; les chants cessent, les causeries s'arrêtent, la patricienne se renferme sous son long voile et gagne les galeries des Procuratie-Nuove au bras du cavalier qui l'accompagne. Le vide se fait large au milieu de la place; c'est la musique autrichienne qui joue dans la perfection ses plus brillants morceaux, ses charmantes symphonies au milieu d'un silence glacial, et, à dix heures, quand le dernier soldat de l'Autriche a disparu derrière la Piazetta, la vie renaît comme par un coup de baguette; Venise oublie, se retrouve et passe la nuit à l'abri de ses grands palais, rêvant et écoutant ses chants qui sortent des gondoles, bercées doucement par les vagues venant mourir au quai des Esclavons.

5 septembre.—Nous montons au Campanile, commencé au xe siècle, il a 98 mètres de hauteur, et l'on y jouit d'une vue admirable sur les Alpes, Venise, les lagunes et l'Adriatique; à sa base, se trouve la *Loggia*, petit édifice charmant orné de colonnes et de statues en bronze de Sansovino.

Nous rentrons au palais ducal, traversons le fameux pont des Soupirs, qui sert de communication entre le palais et les prisons, et qui doit sans doute son nom aux plaintes et gémissements des malheureux que l'on y reconduisait, brisés et torturés. Nous descendons dans les *puits*, cachots au niveau du canal, sans jour, presque sans air. Gustave, voulant

avoir une bonne dose de couleur local, se fit enfermer quelques minutes dans celui où fut torturé Carmagnola, qui, ayant offert ses services à la république de Venise, gagna pour elle, en 1427, la bataille de Maclodio, assura aux Vénitiens Brescia, Bergame et la moitié du Crémonais, puis, atteint des soupçons de l'ombrageuse république, mandé par le conseil des dix, accueilli avec effusion d'abord, fut saisi, torturé, bâillonné et eut la tête tranchée en 1432, cinq ans après sa victoire.

On nous montra encore les cachots où furent enfermés un Marino Faliero, un Dandolo, et tant d'autres illustres Vénitiens. Diverses inscriptions écrites sur les voûtes avec un clou ou quelque objet pointu, subsistent encore, entre autres celle-ci :

Dichi non mi fido, guardami Iddio!
Dichi non mi fido, me guardio (1)!

En face de ce cachot, dans le noir corridor, se trouve un siége de pierre sur lequel on faisait asseoir les condamnés devant être exécutés secrètement dans la prison. Une corde les étranglait, le corps était mis dans une gondole et coulé dans le canal Orfano, une pierre aux pieds; l'ordre était donné aux pêcheurs de ne jamais jeter leurs filets dans ces parages.

Nous avons tous réellement assez de cette sombre promenade; nous sortons, heureux de retrouver le ciel, prenons une gondole et commençons notre visite aux églises.

Il faudrait, on le sait, plus d'un volume pour

(1) Dieu me garde moi-même de celui auquel je me fie;
Je me garde moi-même de celui dont je me défie.



décrire Venise, ses palais, ses églises, ses musées, ses tableaux; je ne veux ici, mes chers enfants, indiquer que quelques points de repère, qui pourront peut-être vous être utiles, si vous visitez Venise, dans des jours plus heureux pour elle, et qui ne sera plus alors, comme le disait A. de Musset, en 1844 :

La pauvre vieille du Lido
Nageant dans une goutte d'eau
Pleine de larmes !

. . . .

Toits superbes! froids monuments!
Linceul d'or sur des ossements!
Ci-gît Venise!

Je vous renvoie donc pour plus de détails à deux intéressants et excellents ouvrages, quoique d'un ordre différent, le voyage de Théophile Gautier à Venise, en 1860, et celui du président de Brosses, en 1740!

Saint-Georges-Majeur, 1565. Il faut y voir le maître-autel, groupe en bronze, par J. Campagna; le globe supporté par quatre évangélistes, et les quarante-huit stalles en bois dans le chœur, d'un travail parfait.

Sainte-Marie de la Santé, somptueux édifice, quoique assez lourd, 1631, flanqué de cent vingt-cinq statues.

Saint-Sauveur, 1506, très-remarquable par la Vierge avec l'enfant, statue de Campagna, pleine de souplesse et de vie; le monument du doge Vénier de Sansovino avec ses deux statues près de l'urne; la Cène à Emmaüs, chef-d'œuvre de Bellini.

Saint-Roch, remarquable par les tombeaux de Canova, du Titien, de Foscari et du doge Pesaro, ce

dernier orné de quatre nègres en marbre noir qui supportent le mausolée. A côté se trouve la confrérie de Saint-Roch renfermant une douzaine de grands tableaux du Tintoret, d'une verve extraordinaire, mais aussi d'une exécution rapide et lâchée.

Les Jésuites, église entièrement en marbre de Carare et vert antique; les degrés de l'autel sont recouverts de marbre imitant des tapis et des rideaux à fleurs, à l'autel des colonnes en lapis-lazuli. Énorme dépense d'argent et de mauvais goût.

Saint-Jean et Saint-Paul, style gothique, 1296, renfermant de nombreux mausolées, parmi lesquels il faut citer celui de Valier, doge en 1656; de Morosoni, en 1382; de Lorédan, 1521; enfin celui d'André Vendramin 1470; Jésus entre saint André et saint Pierre, peinture de Roc-Marconi, le Martyr de Saint-Pierre, chef-d'œuvre du Titien, dans la chapelle du Rosaire; dix admirables bas-reliefs représentant la vie de Jésus-Christ, d'une délicatesse et d'un charme exquis; enfin de nombreuses et très-belles sculptures en bois.

Notre gondole nous mène ensuite à l'île des Arméniens, course des plus inutiles, et de là à celle de Morano, visiter les fameuses verreries ou manufactures de glaces, une des anciennes gloires de Venise, dont la fabrication, décrite par le président de Brosses, est fort curieuse. Nous abordons au quai; Gustave aperçoit une assez belle fille au costume pittoresque.

— Ah! voilà un joli type, s'écrie-t-il?

Mais il pose en même temps son pied sur une des marches toutes couvertes d'herbes marines; il glisse, et le voilà dans l'eau jusqu'à mi-jambes, devant son type qui le regarde en souriant.

De son antique splendeur, il ne reste à Morano que de malingres ouvriers, soufflant des bouteilles et quelques verroteries, puis des mendiants de tous sexes, de tous âges; si vous avez le malheur de donner à l'un, vous êtes perdu: tous accourent, parents, voisins, voisines, pressant, sollicitant, suppliant et même menaçant.

Le soir après dîner, à huit heures et demie, nous remontons en gondole pour faire une longue promenade et voir Venise sous son aspect de nuit. Nous nous embarquons au bout de la Piazetta, longeons le quai des Esclavons, et passons sous le pont des Soupirs. Le silence le plus profond n'est interrompu que par le bruit des rames qui frappent l'eau, et par le cri qu'à chaque détour, notre gondolier pousse, prévenant ainsi qu'il prend la droite, tandis qu'un même cri lui répond; une gondole croise la nôtre dans ces étroits canaux et tout cela sans secousse, sans bruit, avec un charme singulier et comme dans un rêve. Nous faisons une foule de circuits, passant sous de nombreux ponts, voyant de temps à autre une lueur à une fenêtre, à une porte entr'ouverte, puis retombant dans une profonde obscurité. Nous atteignons le grand canal, redescendons vers la mer, et, faisant arrêter notre gondole devant le palais Bernardo, aujourd'hui albergo Reale, nous écoutons pendant une demi-heure, un concert qui se donne à l'hôtel illuminé, bercés mollement par la vague et ravis par les sons de la musique qui nous arrive nette, distincte, malgré la distance.

Nous rentrons enfin, après huit heures de gondole, prendre un repos nécessaire, mais troublé pour moi par un cauchemar où les cachots, les puits, le canal Orfano, le pont des Soupirs et les



bravis de Venise, dansaient autour de mon lit la ronde infernale du sabbat.

6 septembre. — Nous passons la plus grande partie de notre journée au musée; l'impression que nous causent toutes les merveilleuses toiles qui s'y trouvent est profonde. Pour ceux qui n'ont pas été à Venise, l'école vénitienne se résume en ces trois grands noms : le Titien, le Tintoret et Paul Veronèse. Ils tiennent là toutes les promesses de leur génie, l'un par ses portraits, son *Jean-Baptiste au désert*, *la Présentation de la Vierge au temple*, *une Descente de Croix*, et ce chef d'œuvre, *l'Assomption;* l'autre par : *le Péché de nos premiers pères*, *une Madone*, *une Femme adultère* *le Couronnement d'épines*, *la Vierge*, *l'Enfant Jésus*, et *Quatre Sénateurs; le Miracle de saint Marc délivrant un esclave condamné au supplice;* Paul Véronèse, enfin : *par la Sainte Vierge* et *les Quatre évangélistes*, *Jésus dans la maison de Lévi*, *une Assomption et une Annonciation* (489). Mais, au-dessous de ces maîtres, sinon parfois à côté, que d'admirables toiles de peintres qu'on ne peut voir que là et qui signent : Bonifacio Veneziano, Palma le Jeune, Palma le Vieux, (82) *le Christ et la veuve de Naïm;* Feti Dominico, Gasso ferrato, Pietro de Cortona, Pordemone, Luca Giordano, Paris Bordonne, (492) *le Pécheur qui présente au doge l'anneau de saint Marc;* Schiavonne Andréa, Bellini, (94) *Madone et l'Enfant Jésus;* puis enfin le Padouan, d'un charme et d'une grâce exquise dans (87) *Orphée et Eurydice*, (121) *Allégorie*, (129) *un Putto*, (158) *une Mère au siége de Jérusalem*, (595) *la Vierge glorieuse*, toile hors ligne, (47) *les Noces de Cana*, admirable tableau, rival des plus beaux Veronèse, (134) *Enlèvement de Proserpine*, délicieuse figure de femme, (481) *la Descente de l'Esprit-Saint*, et enfin (561) *Saint*

Diacre qui recouvre la vue, où se trouve une tête d'ange pleine de grâce et de douceur.

Le soir, comme nous nous reposions à la place Saint-Marc en savourant nos glaces, sur les neuf heures, nous nous apercevons que la Commodora n'est plus avec nous! Grande émotion de la baronne; je lui offre le bras pour parcourir la place, tandis que Gustave va de son côté donnant son signalement: jeune fille de trente ans, qui s'ennuie, ne parle que l'allemand, n'aime pas les tableaux et sourit à chaque uniforme blanc, en souvenir d'un sien cousin au service de l'Autriche. Au bout d'une heure de recherches infructueuses, nous passons à l'hôtel, où nous trouvons la Commodora au salon et causant tranquillement avec ce cousin qu'elle avait retrouvé; la baronne lui dit de venir nous rejoindre au café Florian où nous retournons.

Sur les onze heures, comme ma femme exprimait le désir de rentrer, la baronne voulait attendre la Commodora.

— Mais cependant il est bien tard.

— Il signor Gustave ne reste-t-il pas encore?

— Si vraiment, répond celui-ci.

— Eh bien, j'attendrai avec lui, répond-elle le plus naïvement du monde.

A ces mots, il signor s'incline assez embarrassé de la faveur qu'il n'ose refuser, et un fou-rire nous gagne, à ce point que la baronne, assez intriguée, nous interroge des yeux, cherche à comprendre et nous demande enfin, si, sans le vouloir, elle n'a pas fait ou dit quelque chose *ombrage*. Ma femme cependant parvient à l'emmener avec nous, cherchant à lui faire comprendre que, même à Vienne ou à Venise, une jeune fille de vingt ans,

rentrant seule à minuit avec un jeune homme, ce n'est pas très-*pratique*.

7 septembre. — Visite aux palais et aux églises qui bordent le grand canal.

Le palais *Cavalli*, aujourd'hui au duc de Bordeaux où se trouvent une vierge du *Bonnifacio* et deux tableaux de *J. Romain* et du *Pontormo*.

Le magnifique palais *Foscari*, transformé en caserne autrichienne ; le palais *Gruisani*, devenu l'hôtel des postes ; le palais *Barbarigo*, résidence du Titien et dont les richesses sont aujourd'hui à Saint-Pétersbourg ; le palais *Mocenigo*, habité par Lord Byron ; le palais *Corner Spinelli*, propriété de mademoiselle Taglioni ; le palais *Pesaro*, à vendre, et que nous visitons : il a peu de façade sur le grand canal, mais d'une étendue immense et ayant au premier étage les appartements d'hiver, aux deuxième, ceux d'été, enfin le palais *Vendramin*, appartenant à la duchesse de Berry. Il est difficile de se rendre compte, sans l'avoir visité, de la richesse, du goût, des trésors qui sont renfermés dans cet immense palais contenant cent cinquante chambres entièrement meublées. Des originaux d'André del Sarto et du Guide, quatre colonnes d'un marbre antique d'Égypte, dont la carrière est perdue ; des Giorgonne, des miniatures, des sèvres, des gobelins, une galerie de tableaux modernes, souvenir de la France, un *Mariage de sainte Catherine*, du Bonnifaccio, et tant d'autres joyaux artistiques.

Continuant notre route, nous abordons au jardin public, humide et triste, établi par Napoléon en 1807, et, voguant sur les lagunes, nous arrivons au *Lido*, grande et longue bande de terre qui protége Venise contre l'Adriatique, et cache cette dernière

aux regards curieux du voyageur. Nous courons par un chemin bordé de nattes et de joncs, vers les flots d'or et d'azur de cette mer

> Dont la voix majestueuse et douce
> Fait trembler l'écho de ses bords;
> Où sur l'herbe qui le repousse
> Comme le zéphir dans la mousse,,
> Murmure de mourants accords (1).

Cruelle déception! une haute palissade en défend l'approche, et l'accès de son rivage est coté trente centimes par personne! N'ayant, hélas! que peu d'instants à rester pour regagner Venise avant la marée, nous grimpons sur un monticule, puis, apercevant une brèche, nous courons à la mer, ramassant quelques coquillages, pour te rapporter, mon petit René, un souvenir de ce beau rivage. Un homme court après nous, gesticulant, furieux, criant : *Non entrata sanza pagare!* Nous l'envoyons promener, lui demandant s'il faut aussi *pagare per respirare l'aria della mare*, et regagnons notre gondole.

Nous avons encore le temps, en débarquant, d'entrer au palais royal, grâce à l'intervention de l'officier autrichien cousin de la Commodora. Vaste palais plus que modestement meublé, où nous ne voyons que deux Christ admirables, l'un de Paris Bordonne, l'autre d'Albert Durer; tout à côté de ce dernier, sur la cheminée, deux vases assez ordinaires garnis de fleurs en laine! Nous y laissâmes la Commodora en extase, nous l'y reprîmes au bout d'une demi-heure, et de Venise, de ses palais, de ses musées, elle ne s'est souvenue que des fleurs en laine de la cheminée du palais royal!

---

(1) LAMARTINE. *Adieux à la mer.*



Notre dernière journée est consacrée à parcourir Venise à pied ! La ville bâtie tout entière sur pilotis, chaque maison possède une double issue. Les rues sans nombre sont étroites et sales, la plupart des maisons assez mal bâties, de nombreuses petites places encombrées de marchands de citrouilles, de tomates, et de pastèques ; des carrefours au coin desquels se trouvent des niches engrillagées et renfermant une madone peinte, ornée de verroteries, de fleurs en papier, de lampes et de bougies brûlant sans cesse ; un dédale inextricable de ruelles traversées par maints canaux aboutissant à des ponts qui les relient entre elles.

Il faut partir, cependant, et c'est au moment des adieux que la coquette et séduisante ville, semble prodiguer tous ses charmes pour se faire aimer et regretter. Nous revoyons et embrassons d'un coup d'œil cette Venise, nouvelle Amphitryte, sortant du sein de la mer aux feux d'un soleil levant ; ce palais ducal, merveilleuse décoration ; Saint-Marc et sa coupole d'Orient ; ce grand canal aux bordures éblouissantes de palais et d'églises ; ces trésors de la peinture, ce ciel si pur, ce climat si doux, sans que jamais un souffle humide vienne faire frissonner les épaules nues des belles promeneuses de la place Saint-Marc.

Tout ce charme si attrayant et si indicible de Venise nous fait comprendre ce que Théophile Gautier a si poétiquement exprimé dans les lignes suivantes : « Vous est-il arrivé de n'avoir plus à rester que « quelques jours avec un être chéri ? On le regarde « longtemps, fixement, douloureusement, pour bien « se graver ses traits dans la mémoire ; on se sature « de ses aspects, on l'étudie sous tous les jours, on « remarque ses signes particuliers, on tâche de gar-

« der le plus possible de cette image adorée que « l'absence va vous ravir ; on ne se quitte pas, on « veut profiter jusqu'au bout de la dernière minute ; « le sommeil même vous paraît un vol fait à ces « heures précieuses et les causeries se prolongent la « main dans la main, sans qu'on s'aperçoive que les « lampes pâlissent et que la lueur bleue du matin « filtre à travers les rideaux. Nous éprouvions cette « impression à l'endroit de Venise. »

La baronne nous accompagne au chemin de fer ; au bout du grand canal, nous nous séparons émus des jours si agréables que nous avons passés ensemble, et pendant que sa gondole la ramène seule à l'hôtel, notre wagon traverse la lagune en s'engageant sur un pont de deux cent vingt-deux arches et de 3,600 mètres de long qui conduit à Padoue. Incendié en 568 par Attila, Padoue vit ses habitants se réfugier dans les lagunes où ils fondèrent Venise.

Cependant il se releva de ses cendres ; mais, depuis 1406, il fut toujours asservi aux destinées de Venise. Mal bâti, aux rues étroites, écrasées par les portiques qui les bordent, peu peuplé, son aspect est triste et sombre. Nous entrons à *Sainte-Justine :* on dit la grand'messe, la foule agenouillée est énorme, le maître-autel, élevé de dix marches, domine et plane sur l'assemblée ; derrière se trouve le martyre de la sainte par Paul Véronèse. Je demande à un abbé si nous pouvons voir de près ce tableau :

— Si signor.

— Et il nous ouvre la barrière qui entoure le maître-autel, nous fait monter les degrés, en tenue de voyage, le sac au côté, parlant tout haut, nous expliquant les sculptures en bois, aux cent stalles du chœur qui avaient pris 36 ans de travail à leur auteur, et

gagnant largement *sa mancia*, que nous lui donnons assez honteux d'avoir ainsi troublé le service divin.

L'église saint Antoine de Padoue, un des plus beaux monuments que l'art gothique ait élevés en Italie, est aussi riche que le saint est vénéré; l'année tout entière ne suffisant pas pour dire les messes commandées à son autel, pour *se mettre à jour*, le pape a permis au bout de l'an de dire des messes dont chacune en vaut mille! Les chapelles sont riches et nombreuses, à tout seigneur tout honneur: saint Antoine, né à Lisbonne en 1195, mourut à Padoue en 1231. Sa chapelle est une merveille: marbres, bronze, argent ciselé et doré; les bas-reliefs représentent sa vie; fouillés très-profondément, ils sont dus aux ciseaux de Campagna, Sansovino, Danese et du Lombardo. Des cierges brûlent nuit et jour autour de son tombeau encombré d'ex-voto, et les habitants de toute la contrée viennent y faire leurs dévotions en y appliquant la main droite, *Væ sinistris*! La chapelle du trésor est plus éblouissante encore; on y conserve 780 reliques, et entre autres, le menton et la langue de saint Antoine. Au chœur, on admire un candélabre pour le cierge pascal, de 12 pieds de haut, splendide ouvrage qui coûta dix ans de travail à Andrea Riccio.

Nous nous reposons et dejeunons au café Pedrocchi, mêlant l'*agro di cedro* à la *frambosa* et au *cafe negro*, pendant qu'on nous raconte la légende de cet établissement connu de tous les voyageurs.

Il y avait une fois, — car cela commence comme un véritable conte de fées, — un pauvre limonadier, vivant à grande peine dans un des quartiers les plus déserts de Padoue. Jamais de voyageurs, pas un étudiant; quelques bourgeois y venaient seuls, consommant peu, toujours les mêmes, et, comme

L'ennui naquit un jour de l'uniformité (1),

nos habitués, au grand chagrin de Pedrocchi,

. . . . Munis d'un déjeuner,
Dormaient d'un léger somme, attendant le dîner.

— *Ma, per Dio* ! se dit notre homme, — il avait alors quarante ans, — cela ne peut pas durer ainsi. Et, un jour, on vit des maçons occupés, moitié à démolir, moitié à reconstruire une vieille maison située dans le quartier le plus vivant de Padoue. Pedrocchi avait, réunissant toutes ses ressources et épuisant tout son crédit, acheté cette masure, calculant qu'il y aurait peu de changements à faire ; mais, en jetant une cloison à bas, on fit tomber l'étage au rez-de-chaussée ; en réunissant deux croisées, en élargissant la porte, on ébranla la façade déjà lézardée. Dans son impatience de conclure la vente, Pedrocchi n'avait pas visité la cave ; funeste déception ! Il n'y en avait pas, elle avait été comblée ! Point de cave, s'écria le malheureux, et où donc préparer les *cafés à la glace* et les *granits* ! Prêt à abandonner la partie, il veut tenter le hasard, sauf à se pendre en cas d'insuccès, et il ordonne de fouiller les décombres et de chercher la cave. On se met au travail avec fureur ; Pedrocchi est là, impassible, quand, ô bonheur ! on aperçoit une voûte ; on l'ouvre, on pénètre avec des lumières, et Pedrocchi se trouve dans une chapelle souterraine d'une ancienne église, aux murs revêtus de marbre, aux niches ornées de statues en bronze doré, à l'autel étincelant de vases, de lampes, de chandeliers d'or et d'argent ! Pedrocchi était millionnaire, mais il n'était pas changé ; cafetier il était, et cafetier il reste ; seule-

(1) Boileau. *Le Lutrin*.



ment il appelle un illustre architecte, le marbre sacré se taille en dessus de table, les vases et les lampes se transforment en bols et en coupes, et le café du seigneur Pedrocchi devient une des merveilles de l'Italie.

Nous traversons la *piazza dei Signori*, le plus bel endroit de la ville, et, dans une des rues avoisinantes, nous assistons à la mise en scène d'un tableau de Murillo : de belles jeunes filles, aux sourcils arqués, aux yeux noirs, sont assises sur le pas de leur porte, nonchalantes et souriantes, tandis que leurs sœurs ou leurs compagnes, peignent et lissent leurs épaisses et longues chevelures, aux chauds rayons du soleil, qui miroite et se joue dans leurs tresses.

Un coup d'œil enfin à la vieille église l'*Arena*, sise assez loin dans la ville tout au fond d'un jardin, et entièrement couverte de fresques du Gioto, l'ami du Dante. Quelques-unes sont fort curieuses, mais malheureusement, datant du 13[e] siècle, elles s'effacent chaque jour, et bientôt ce précieux monument de l'art de la peinture n'existera plus.

Nous quittons Padoue à cinq heures du soir et sommes à Vérone à huit heures. Le temps est superbe ; laissant nos malles à la gare, nous voulons suivre à pied la belle avenue qui conduit à la ville, ne portant à la main qu'une légère valise ; mais nous comptions sans les porteurs et les voituriers, qui, des prières, passent aux menaces et nous prennent au collet avec d'autant plus d'ardeur que le train n'avait amené que nous de voyageurs. La lutte est longue et rude, et nous n'en sortons victorieux que grâce au veston de laine blanche que portait Gustave et à l'énergique *Endante con diavolo !* qui le font prendre pour un officier autrichien. Trois gamins nous emboî-

tent le pas et nous suivent, passant de la colère à la douceur, mielleux, caressants, insinuants et finissant enfin par chatouiller la main de Gustave, qui, énervé, leur jette sa valise qu'ils saisissent et emportent triomphants. Il profite de sa liberté pour aller en avant chercher un hôtel. Nous le voyons bientôt revenir :

— J'ai notre affaire, dit-il.

— Où donc? nous ne sommes encore qu'à l'entrée des faubourgs?

— Vous verrez, elle est magnifique!

— Cette auberge là-bas, à gauche, d'assez modeste apparence?

— Oui, c'est un véritable type!

Nous entrons : petite porte, petite pièce, petit escalier; je regarde Gustave, et, au moment où j'allais lui demander quelques explications, il me pousse le coude en me disant :

— Tenez, regardez.

— L'hôtesse entrait! jamais le Padovanino n'avait peint une figure plus pure et plus séduisante, jamais Canova n'avait sculpté dans le marbre de Paros de plus belles épaules, jamais Rubens n'avait rêvé une poitrine plus riche et plus splendide; mais, hélas! *Formosa desinit*... Cette tête mignonne reposait sur un corps énorme pouvant à peine se traîner!

Nous nous lançons à travers la ville, traversons l'Adige, allons au café *Squarzoni*, où nous entremêlons les *bibite* à l'*aqua di marena*, les *ribes* avec l'*arancio*, et regagnons l'auberge par une longue heure de marche, maugréant d'être logés si loin, mais Gustave se consolant à la pensée du beau type de son hôtesse.

Le lendemain matin, à six heures, nous sommes en course de nouveau, devant partir à onze. Les

fortifications sont formidables, et la ville semble immense, en ce sens que les rues sont très-larges et qu'il y a plusieurs places vides, assez grandes pour y renfermer tout un quartier. La vieille ville est seule vivante, peuplée, commerçante; les maisons s'y entassent avec leurs balcons de fer en saillie, aux ornements sculptés, aux piliers massifs; partout des fleurs qui forment comme des jardins suspendus. Nous traversons la place du Marché encombrée de melons, de fruits, de légumes aux chaudes couleurs; la foule va, vient, fourmille, le geste vif et la parole rapide. Nous arrivons place *Bra;* nous entrons aux arènes trop bien restaurées et conservées; un grand nombre de vomitoires sont occupés par des boutiques et des marchands de ferraille; l'aspect général nous fait moins d'effet que celui de Nîmes.

Quittant enfin la ville où s'aimèrent Roméo et Juliette, nos passe-ports sont visés à Peschiera, et nous entrons dans le royaume d'Italie par les plaines de la Lombardie, riches et verdoyantes, les montagnes blanches de neige à l'horizon, les eaux bleues du lac de Garde à nos pieds, et des haies enguirlandées d'altéas en fleurs. Nous entrevoyons dans le lointain la tour de Solférino; nous arrêtons à Magenta, petit village dont une maison est restée debout criblée de boulets; nous touchons Brescia, Bergame, et nous arrivons à Milan à quatre heures du soir.

Le temps de retenir nos chambres à l'hôtel, d'y déposer nos bagages et de courir au Dôme, la *cosa la piu stupenda, la piu maravigliosa!* Figurez-vous, en effet, mes chers enfants, une cathédrale tout en marbre blanc avec cent trente-six clochers et sept mille statues, s'élançant dans les airs et offrant à l'œil ébloui l'aspect d'un immense amas de glace surmonté d'une

forêtde stalactites cristallisées. L'intérieur d'un gothique élégant n'a rien de sombre ni d'austère, mais invite cependant au recueillement et à la prière. Nous montons sur les toits formés également de dalles en marbre. Parmi toutes ces sculptures, il en est deux, une Ève de Canova et un saint Sébastien de Gobi, pleines de grâce et de charme. La flèche est découpée et trouée à jour; on monte à la statue qui couronne l'édifice par de frêles escaliers tournant dans des tourelles. Votre grand'mère s'arrête à la plate-forme, ainsi qu'un grand nombre de visiteurs. Un Anglais et ses deux filles se risquent dans l'escalier tournant; j'engage Gustave à m'y accompagner : il essaye quelques marches et renonce. Je le presse :

— Voyez donc ces jeunes personnes, comme elles sont courageuses : faites comme elles.

— Courageuses, courageuses, me répondit-il en me rappelant la réponse d'Eugène Delacroix dans une pareille circonstance, « elles ne sont pas courageuses puisqu'elles n'ont pas peur! »

Je monte seul; le panorama est immense, les Alpes et les Apennins s'embrassent d'un même coup d'œil. C'est très-bien d'être monté, mais il faut redescendre, et pas moyen d'éviter la vue du brillant pavé de la place du Dôme, qui vous fascine et semble vous attirer. Si j'étais seul, je sais bien comment je m'en tirerais; mais l'Angleterre a les yeux sur moi, et je sors assez bien de ce pas difficile.

Nous nous promenons au Corso, et notre chercheur de types ne manque pas d'occupation. Les Milanaises sont réellement fort jolies; la tête nue, une dentelle jetée coquettement sur leurs cheveux noirs, l'œil brillant, assuré, presque provoquant, la

tournure élégante et noble, tout cela fait que Gustave est fort occupé, toujours en arrière (il paraît qu'il a un malheureux *sous-pied* qui se défait sans cesse); et nous nous donnons rendez-vous au jardin public, pour prendre des glaces qui surpassent encore en finesse celles de Venise.

La journée du lendemain est consacrée à visiter, l'*Arène*, sorte de vaste hippodrome, pouvant contenir tente mille personnes et se remplir d'eau en deux heures pour des jeux nautiques; le *Musée*, où nous avons distingué : la *Samaritaine*, de Carrache, une *Vierge* et un *Moine*, de Van-Dyck, un *Saint Jérôme*, du Titien, un Crespi et un Tintoret; *l'Arc de la Paix*, en marbre du Simplon, qui forme une des belles entrées de la ville; enfin, nous apercevons dans un réfectoire de l'ancien couvent de *Santa Maria delle Grazie*, en traversant des écuries et des tas de fumiers, ce qui reste, hélas ! de ce qui fut le chef-d'œuvre de Léonard de Vinci, la *Cène*, fresque qui s'efface chaque jour.

« La première impression que fait cette fresque « merveilleuse, dit Th. Gauthier, tient du rêve : toute « trace d'art a disparu; elle semble flotter à la sur- « face du mur, qui l'absorbe comme une vapeur lé- « gère. C'est l'ombre d'une peinture, le spectre d'un « chef-d'œuvre qui revient. L'effet est peut-être plus « solennel et plus religieux que si le tableau même « était vivant : le corps a disparu, mais l'âme survit « tout entière. »

Nous quittons Milan à quatre heures du soir, nous demandant comment nous ferons pour nous passer désormais de l'*Excellence!* en ayant contracté la douce habitude. Nous traversons le Tessin et sommes à Arona à sept heures du soir, pour y coucher et prendre le lendemain matin le bateau qui traverse le lac

Majeur. Ma femme et moi ne prenons qu'un bouillon; mais Gustave, qui a bon appétit, veut souper et demande un morceau de truite *pour un*. L'hôtesse, mécontente de voir deux voyageurs qui ne soupent pas, répond qu'on ne donne pas de truite pour un. Gustave se fâche, insiste, prend pour deux et se venge, se moquant de la gracieuse commère, en lui faisant demander à chaque instant si l'on peut avoir une fourchette pour un, une assiette pour un, un oreiller pour un! La courroie de son porte-manteau est défaite et demande une réparation; nous sortons dans la ville : il est huit heures; les cordonniers sont tous *serrés*, nous répond-on; mais on nous offre une promenade en bateau. Devant y passer toute la journée du lendemain, nous refusons, flânons un peu à travers la ville endormie et nous décidons à nous aller *serrer* aussi.

A cinq heures du matin, par un beau temps, nous nous embarquons sur le lac Majeur, passons devant la statue colossale de saint Charles Borromée; haute de 66 pieds, sur un piédestal de 46 pieds, son bronze s'aperçoit de fort loin; la nature, tout le long des rivages de ce lac qui a 13 lieues de long sur 2 de large, est riante et vigoureuse; on perd bientôt la terre de vue, et à onze heures, nous abordons à Isola Bella pour y déjeuner et reprendre le second bateau de passage. Nous commandons notre repas, dont les poissons du lac formeront la partie la plus importante, et nous montons visiter l'île. Dix terrasses s'élèvent en amphithéâtre, formant une sorte de pyramide, couronnée par une statue équestre, et, pendant près d'une heure, vous ne voyez que murailles soutenant des terres, tours, tourelles, statues, vases, portiques, arceaux; on croirait, par moment, que, dans ces jar-

dins, tout a été prodigué excepté les arbres, si, dans un endroit assez retiré, nous n'avions découvert un petit bois de myrtes, d'orangers et de citronniers. Le château est fort insignifiant, une grotte tout entière en coquillages, fait l'admiration du guide qui s'efforce en vain de nous la faire partager. Nous repartons. Arrêt nouveau d'une heure à Luino; le temps se couvre, le vent se met à souffler avec force, le lointain brille d'éclairs répétés et retentit de coups de tonnerre qui se rapprochent peu à peu; l'orage éclate enfin violent, nous inonde, chasse tout le monde au salon et nous conduit ainsi à 6 heures du soir à Magadino, après treize heures de traversée.

Ne voulant pas perdre un jour inutilement, notre projet était de partir le soir même, de coucher à l'hospice, de traverser La Furca à mulets, de descendre le glacier du Rhône, pour passer la nuit au Grimsel, et de là gagner Brientz.

Nous faisons prix d'une voiture, qui nous paraît fort confortable, nous nous y installons, le vent fait rage, la pluie tombe à torrents, le tonnerre ne s'interrompt pas,

On croirait que vraiment, le Tout-Puissant garrotte
L'aquilon chasse-nue, et met pour quelque temps
La bride sur le col aux forcenés autans
D'une aile toute moite, ils commencent leur course;
Chaque poil de leur barbe est une humide source,
De nues une nuit enveloppe leur front;
Leur crin froid et neigeux, tout en pluie se fond,
Et pressant de leur main l'épaisseur des nuages
Les font crever en pluie, en éclairs, en orages.

Nous attendons, résignés, notre postillon qui ne se presse pas le moins du monde, assuré qu'il est de sa location. Mais bientôt et contre toute attente, les rafales s'engouffrant dans la voiture, on ne sait par

où, nous transpercent; Gustave se plaint d'un léger froid dans le dos, il y porte la main ; une rigole s'était fait jour de la bâche dans sa cravate, l'avait imprégnée, et continuait doucement son école buissonnière; il veut prendre son mouchoir, met la main dans les poches profondes de son paletot et trouve avec effroi les débris de son fin tabac *nantes in gurgite vasto!* Je ris de son malheur sans m'apercevoir que je prenais moi-même un bain de pied jusqu'aux chevilles et que l'eau montait toujours ! C'eût été véritablement insensé de partir dans de pareilles conditions; j'appelle le gondolier, je lui montre que sa barque fait eau de tous les côtés et le marché est résilié. Reste la diligence qui ne va qu'à Bellinzona; là, trouverons-nous peut-être des places dans celle qui fait le service d'Andermatt, où il serait possible de continuer, soit en voiture soit à mulets. A onze heures du soir on nous déverse à Bellinzona dans un bureau-écurie, déjà rempli de voyageurs, et où

> Un mal qui répand la terreur,
> Mal que le ciel en sa fureur,
> Inventa pour punir les crimes de la terre,
> Un moine (puisqu'il faut l'appeler par son nom).

répandait de sa robe jadis blanche, de ses sandales maculées, une odeur à ce point âcre et asphyxiante

> Qu'ils ne mourraient pas tous, mais tous étaient frappés!

Nous attendons, en maugréant fort, jusqu'à minuit et demie, heure à laquelle la diligence arrive. Le moine y monte un des premiers ; les voyageurs arrivés avant nous s'y entassent, et bientôt toutes les places sont occupées; heureusement arrive une berline dans laquelle nous montons avec un jeune Allemand.

Nous traversons Airolo, et au delà, la fatigue fer-

mant nos paupières ; à moitié endormis, à moitié rêvant, les éclairs sillonnant les montagnes ardues dont les rochers descendent jusqu'à la route, nous entrevoyons les images les plus fantastiques, des scènes de jugement dernier, des femmes se tordant devant des monstres énormes dressés tout debout devant elles. Le chemin devient de plus en plus sauvage ; une heure avant d'atteindre l'hospice par ces lacets en zigzag contournant la montagne, et si dangereux à la descente, qu'ils ont reçu le nom de *Val tremola*, vallée tremblante, la pluie d'en bas s'est changée en neige qui tombe à gros flocons ; plus d'arbres, plus de verdure, aucune végétation, partout des pics hérissés, et, aussi loin que s'étend la vue, la neige épaisse et solide. Les chevaux marchent lentement, le froid est vif ; l'on pense malgré soi à la campagne de Russie, et l'on arrive ainsi à l'hospice, situé à 6,700 pieds d'élévation.

Quoique le Saint-Gothard ne soit pas le plus haut sommet de la Suisse, il n'en est pas moins le roi des montagnes, parce que les plus grandes chaînes viennent s'y grouper et s'y appuyer. Sur ce massif où nous sommes, l'œil plonge sur dix-sept vallées, huit glaciers, trente lacs ; à peu de distance, le Rhin prend sa source, et le Rhône, qui jaillit au pied de la Furca, court le long du Valais.

Nous dînons à Andermatt, où nous avons le bonheur de conserver nos places dans la diligence, et, entrant dans la vallée d'Urseren, nous suivons une des routes les plus hardies, les plus sauvages de la Suisse. La voie resserrée et comme murée par des rochers énormes se fraye un passage par le Trou d'Uri, galerie percée sous leur masse, et débouche au Pont-du-Diable, construit d'une seule arche jetée sur l'abîme,

et dont la courbe hardie s'élève de 75 pieds, pour laisser bondir la Reuss avec un fracas épouvantable. Peu à peu, et à mesure qu'on descend, le site se modifie, les forêts succèdent aux neiges, les vallées riantes et cultivées remplacent les rochers abruptes, les ondes calmées de la Reuss font tourner les moulins de Wasen, et de verts gazons nous conduisent jusqu'à Altorf, où nous devons coucher, après avoir parcouru la ville toute remplie des souvenirs de Guillaume Tell, car c'est là, près d'une petite fontaine, que le libérateur de la Suisse fut obligé d'enlever avec sa flèche, la pomme posée sur la tête de son fils.

Il faut se hâter maintenant, et, prenant le bateau à vapeur à Fluélen pour traverser le lac des Quatre-Cantons, nous abordons à Lucerne, reprenons le bateau qui conduit à Alpnach, puis à Sarnem, où une berline-poste nous fait traverser le Brünig par une route construite depuis deux ans, aussi curieuse, aussi pittoresque que, celle que nous avions faite à pied, avec vos parents, cinq ans auparavant. Nous revoyons l'hôtel de Bellevue, où nous arrivâmes si fatigués; nous descendons à la Croix-Blanche, sans y retrouver ce brave hôtelier avec qui nous causâmes dans le jardin, derrière le chalet, et qui depuis s'est tué, hélas ! par suite de mauvaises affaires.

Désirant faire faire à Gustave une vraie course de montagne, nous décidons d'aller coucher à l'hospice du Grimsel. Une calèche à deux chevaux nous fait traverser Meyringen, Grund, et s'arrête à Hof, où, après avoir déjeuné et remisé la voiture, ma femme et Gustave montent sur les deux mulets, tandis que je les suis à pied, avec le guide portant leurs piques et nos valises. Le chemin commence à monter.

ayant l'Aare à sa gauche, tantôt serpentant à travers des bois de hêtres et de sapins, tantôt taillé dans le roc; il se change en escalier fort étroit, au-dessous duquel le torrent mugit à 300 pieds, se brisant avec fureur contre des roches rougeâtres qui encombrent son lit. Gustave devant cette locomotion aérienne s'écrie :

— Ah! par exemple, voilà ce que je n'aime pas! voilà qui n'est pas agréable du tout!

Et il met pied à terre pour ne plus remonter; votre grand'mère l'imite bientôt, et alors, la pique à la main, nous sommes tout entiers à l'admiration de ce passage, l'un des plus beaux de la Suisse. À trois heures nous atteignons le plateau de la Handeck, nous allons à la cascade formée par l'Aare qui tombe de 100 pieds de haut sur des rochers, s'y brise, voltige en poussière, se confond avec les eaux blanches d'un second torrent qui vient de l'Aerten et va se perdre, avec un fracas terrible, au fond du gouffre sur lequel un frêle pont de quelques planches de sapin offre un point d'appui assez précaire au visiteur curieux et ébloui.

Nous poursuivons notre route, quittant les arbres et les plantes, pour entrer dans une des gorges les plus désolées; la vallée se resserre de nouveau, la montée devient de plus en plus raide, encombrée de blocs de granit, et à sept heures, nous sommes à l'hospice du Grimsel, dominé de tous côtés par des cimes qui l'étouffent dans ce vaste entonnoir où il se trouve placé. Il n'y a là, ni la belle vue du Righi, ni son brillant hôtel; l'auberge est modeste dans ce lieu de désolation; six à huit chambres s'ouvrent sur un même corridor, toutes les cloisons sont en bois, ainsi que les parquets et les plafonds dont nous devions

apprécier la mince épaisseur, par la voix élevée, criarde, agaçante de deux Anglais qui ne cessèrent de causer jusqu'à minuit d'une chambre à l'autre. A quatre heures nous étions réveillées, nos voisins dormaient, j'appelle Gustave, nous causons, nous crions, nous rions pendant une heure, nos voisins se retournent sur leur couche; des exclamations, des jurons, nous apprennent que le sommeil leur est maintenant impossible et qu'ils peuvent entendre ce vers que je lance à Gustave :

Ab alio expectes, alteri quod feceris (1).

Pendant qu'on apprête le déjeuner, j'emmène Gustave. Un magnifique rocher posé au bord d'un lac, près de l'auberge, m'avait séduit la veille. Il a les formes engageantes, polies, une vingtaine de pieds de hauteur, une misère pour toi, mon Marcel; je l'engage à y monter. — Il ne paraît pas trop en comprendre la nécessité, mais enfin il me suit, et sans trop d'efforts nous sommes en haut. Absolument rien à voir, et ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de redescendre de suite. Je m'asseois, je me laisse aller, je suis en bas, tandis que Gustave cherche sa voie, se demandant, en vrai Parisien qu'il est, pourquoi diable il est monté, qu'il n'aime pas cela le moins du monde et qu'on ne l'y reprendra plus. Enfin il se décide, s'étend sur le dos, se tenant avec les mains.

— Bien, lui dis-je, voilà que ça glisse; pas si vite, stoppez, mais stoppez donc!

— Vous êtes charmant, je ne peux pas stopper! ça glisse toujours.

Et il arrive au bas sans encombres et en répétant son refrain :

---

(1) Publius Syrus. *Sentences.*

— Voilà qui ne m'est pas agréable!

Nous quittons l'hospice à huit heures du matin, refaisons notre même chemin à pied jusqu'à Hof, où, avec une certaine satisfaction, nous retrouvons notre voiture. On s'arrête à Reichenbach, où, dit le *Guide*, « le torrent forme, avant son embouchure dans « l'Aare, cinq chutes successives dont les plus re- « marquables sont la seconde, la troisième et la cin- « quième. » Gustave fait la sourde oreille, me regarde de travers quand je lui propose de les voir, se plaint de mal à la jambe et se décide enfin à nous accompagner. Après avoir vu la chute dans une hutte en bois où je laisse ma femme se reposer, j'entraîne Gustave qui me suit en répétant que c'est insensé, que nous allons nous enrhumer, que cela n'en vaudra pas la peine. Nous montons toujours; je vise un racourci et je me trompe de route; nous redescendons, puis, au lieu de prendre le sentier battu, nous grimpons droit et raide.

— Ah! voilà qui ne m'est pas agréable par exemple!

Il glisse, tombe, se rattrape à une épine, jure, naturellement, et nous arrivons enfin éreintés, essouflés.

— Voyez donc, Gustave, quelle courbe gracieuse fait ici la cascade,

La chute en est jolie et vraiment admirable!

La peste de ta chute, admirateur du diable!
En eusses-tu fait une à te casser le nez!
Nous voici bien propres et joliment tournés!

On redescend vite pour ne pas se refroidir; Gustave s'entoure de son cache-nez. Nous montons en voiture; je crois bien qu'il a trouvé le type d'un homme enrhumé, et, pour le consoler, je lui lis la dernière phrase du *Guide* que j'avais omise : « La grande célé-

« brité dont jouissent ces chutes préparera peut-être « à quelques voyageurs un léger désappointement. »

Le 16 septembre nous quittons Brientz, pour traverser Berne et rentrer à Paris, ayant pu apprécier, grâce à Gustave, la justesse de ce vers de Syrus :

Comes facundus in via pro vehiculo est.

A LA RECHERCHE D'UN MANOIR

C'était à la fin d'une journée assez sombre du mois de mars 1867; nous étions à table, devisant sur la vie de château, loin de Paris; nous nous disions que ce que l'on dépensait pendant l'hiver pour vivre modestement dans la capitale et aux environs pendant l'été, suffirait et au delà pour mener une large existence en province; puis on pourrait se livrer à quelques essais d'agriculture; les enfants grandissant y prendraient goût. On se caserait non loin d'un bon collége, les études se feraient aussi bien qu'à Paris et la santé y gagnerait certainement. On élèverait des bestiaux qui, bien engraissés, seraient d'un bon produit; on aurait quelques hectares de vignes, on boirait de son vin et on vendrait le surplus. Qui sait, ne pourrait-on pas doubler son capital en quelques années? On rêvait, on songeait.

Quand je songe, je suis le plus heureux des hommes;
Et dès que nous croyons être heureux, nous le sommes (1).

(1) COLIN D'HARLEVILLE, *les Châteaux en Espagne*, acte III, scène VIII.

Peu à peu l'idée, confuse d'abord, prend une forme dans notre esprit; toutes les objections sont levées, on est d'accord.

— Où irons-nous? dit l'un.

— En Touraine, s'écrie ma fille, c'est l'endroit le plus sain, le séjour le plus agréable; on n'est pas très-loin de Paris, un petit voyage pourra s'y faire chaque hiver pour ne pas rompre entièrement avec parents et amis.

On se décide, on est décidé.

Dès le lendemain je m'abonne aux *Petites-Affiches*, ainsi qu'aux journaux de Blois et de Tours, j'achète quelques cartes des départements qui entourent l'Indre-et-Loire, et l'on scrute toutes les annonces de châteaux à vendre. Un matin nous lisons ceci : « Pro-
« priété à vendre à Lorris (Loiret) : terres, prés, bois,
« étang, château, vastes communs, soixante hec-
« tares; prix : 60,000 francs; facilités de payement. »
Nous avions déjà un assortiment assez complet d'annonces de propriétés de toutes natures, et nous partons, votre père et moi, à la recherche de l'Inconnu. Arrivés à Lorris et munis, chez le notaire chargé de la vente, de tous les renseignements désirables, nous allons à pied jusqu'au domaine, situé à deux lieues de la ville. La route est bonne pour les voitures, le pays plat, peu habité. Nous enfilons une longue avenue plantée d'arbres appartenant à la propriété qui vous a un certain air seigneurial qui promet; nous côtoyons un immense étang, nous longeons des terres qui nous paraissent assez maigres, et nous arrivons à la maison de maître, dont le rez-de-chaussée seul est terminé; le premier est prêt à recevoir tout ce que l'acquéreur voudra bien y faire. Bon accueil, naturellement, de la part du vendeur, un verre de

madère et visite du domaine; il y a du pour et du contre; des parties de prés en fort bon état, des bois assez mal plantés dans des terrains sablonneux, mais qui cependant donnent un produit qu'on pourra améliorer, il y en a quarante hectares. L'étang est très-poissonneux; des écluses servent à un moulin affermé à bail, une basse-cour neuve tout en briques obtient nos suffrages, et nous partons en disant à notre hôte, que nous en causerons avec ces dames et lui donnerons une prompte réponse.

Tout en regagnant Lorris, la solitude complète qui règne dans le pays nous frappe; une seule maison fort élégante sur la route, à une demi-heure du chateau attire notre attention.

— A qui cette demeure? demandons-nous à un paysan.

— Au docteur D... de Paris, praticien fort estimé et retiré des affaires.

— Y passe-t-il l'année? charmés déjà d'avoir un voisinage agréable.

— Deux mois au plus, à cause des fièvres!

— Comment des fièvres? s'écrie Ludovic, est-ce que le pays n'est pas sain?

— Oh! si fait bien, mais tous les printemps, à trois lieues à la ronde, il y a des fièvres qui vous prennent, à cause des marais, mais on y est fait et cela passe.

Nous nous regardons tous les deux.

—Diable, diable, des fièvres! et ma fille qui, avant tout, demande un air pur, un climat salubre. C'est bon à savoir.

Nous partons pour Tours, et sur la route, près de Langeais, nous visitons *Bois-le-Comte* propriété donnant sur la chaussée de la Loire; la maison est grande; devant, un potager; derrière, de beaux com-

muns, puis un bois d'un hectare environ, très-peu large, mais situé sur le flanc d'un coteau élevé, traversé par un torrent qui fuit à travers des ronces, des fleurs, des grands arbres penchés : un petit coin des Pyrénées. En haut, quelques vignes, huit à dix hectares en tout. Prix : 50,000 francs. La maison nous plaît, le bois nous empoigne, nous prions le notaire de ne rien terminer avant l'arrivée de ma femme et de ma fille, et nous leur écrivons de venir en hâte nous rejoindre. Vingt-quatre heures après, nous sommes tous sur le terrain ; désillusion complète ! La maison, revue de près, a besoin de grandes réparations ; le bois, charmant au premier abord, est si rude à monter, qu'on n'y retournera jamais. En redescendant, nous suivons un sentier fort pittoresque qui nous conduit à une plate-forme, sans parapet et dominant la cour de cent pieds de hauteur. Votre mère ne vous lâche plus, mes chers petits, elle est fixée !

A cent pas plus loin, se trouve *La Simonière*, un petit bijou, véritable parc anglais ; quelques vignes, des prairies naturelles, mais c'est trop petit.

Ici c'est *Montrichard*, *magnifique propriété*... pour l'avenir ! Les allées sont tracées, le grand bois est semé, les vignes, plan de premier choix... vont arriver ! — Là, *charmante propriété*... dans un désert, loin de toutes communications, de tous voisins, où tout semble vous dire : Frères, il faut mourir ! Celui-ci à *La Niverdière* vend, parce que sa femme, prise d'un ennui profond, y a perdu la santé. Celui-là à *Bourgueil* est devenu à moitié fou ; à *La Conterie*, propriété de M. Crémieux, on vous garantit contre les inondations ; au château de *Dolbeau*, il faut remonter au VIIe siècle pour se faire une idée de la vétusté des

tourelles, qui penchent et des murs qui s'effondrent; à *La Péronnière*, deux mois de ravissant séjour, dix mois de rhumatismes!

Trianon, situé sur la hauteur, jardin rempli de tonnelles en treillages et de berceaux de vignes, rappelant les petits restaurateurs des environs de Paris; une belle allée de tilleuls, un Prussien pour propriétaire, (c'était en 1867), fort jaloux de sa femme que nous ne pouvons qu'entrevoir, et possesseur chronique d'un asthme première qualité, qui le prenait toutes les demi-heure au premier mot prononcé et ne le quittait que trente minutes après... Nous pûmes comprendre entre deux repos, que l'air était trop vif pour lui, et qu'il y avait danger de mort s'il y restait plus longtemps; espérons, mon Dieu, qu'il n'a pas trouvé d'acquéreur! Puis aux environs de Chinon, c'est *La Chaperonnière* enfouie dans les terres sans abords, sans issues; puis *La Poittevinière*.

C'était un grand château du temps de Louis Treize
Le couchant rougissait ce palais oublié.
Chaque fenêtre au loin, transformée en fournaise,
Avait perdu sa forme et n'était plus que braise.
Le toit disparaissait dans les rayons noyé.

C'était véritablement splendide et grandiose; mais le dedans avait été sacrifié au dehors, un escalier monumental conduisait à des chambres petites et à plafond bas; les bois, gloire antique, n'existaient plus.

O deuil! le grand bassin dormait, lac solitaire
Une mousse verdâtre y moisissait dans l'eau!

En repassant par Chinon, nous montons au château, datant du XIe siècle; du haut des remparts qu'y ajouta Charles VII, là vue s'étend sur la ville et la campagne

arrosées par le cours sinueux de la Loire ; nous voyons l'entrée du souterrain qui communique à la maison habitée par Agnès Sorel, et, dans une des tours, la chambre où, dit-on, Jeanne d'Arc parut pour la première fois devant le roi.

Nous parcourons la ville, demandant comme jadis le poëte Robbé :

> Où demeurait feu Rabelais
> Qui fut l'honneur de sa patrie.

Il se trouvait devant une hôtellerie, qui était la maison même de l'illustre écrivain, et son ancien cabinet de travail avait été converti en écurie ! Robbé, indigné de cette profanation, grimpe au râtelier et burine sur le mur cette inscription vengeresse :

> Ainsi vont les choses du monde !
> Ces murs autrefois décorés
> De rayons aux arts consacrés,
> N'ont plus qu'un râtelier immonde.
> François, qui fit de son flambeau
> Luire à Chinon un jour si beau,
> Par les œuvres qu'il fit éclore,
> De sa tombe la sert encore,
> Et sait pourvoir à son besoin...
> Il ne lui faut plus que du foin.

A *Ronay*, entrant par le bois, ma fille est ravie : Pièce d'eau, belle maison qui demande a être surélevée, vignes trop près. vue assez étendue ; enfin l'ensemble lui plaît, sauf toutefois d'assez nombreuses restrictions.

Un peu plus loin, c'est *Belair :* Chateau style Louis XIII dominant le cours du fleuve, deux étages, vastes communs, rivière dans la propriété, machine hydraulique, ferme modèle, serre, futaie splendide,

quarante-cinq hectares, c'est bien là le rêve de votre mère qui verse quelques larmes au mot : impossible, devant un prix trop élevé et un rapport nul.

Saint-Gilles, rentre dans des prix plus modérés, jardin, maison et vignes, tout est à l'avenant, petit, médiocre et maigre ; mais là-bas, tout au bout du domaine, le joyau de la propriété, la représentation du prix d'acquisition, un revenu assuré et qui, Dieu aidant, ne peut qu'augmenter ! C'est le propriétaire qui parle et nous fait voir une chapelle antique et peu solennelle ! Il tire une clef de sa poche, ouvre le sanctuaire et il ramasse à terre quinze à seize sols, offrande hebdomadaire des passants au saint patron de la maison !

Entraînés par notre fureur de recherches, séduits par les appas trompeurs d'une affiche insensée ! nous courons, votre grand'mère et moi jusqu'à *Loches* où, si nous avons trouvé une nouvelle déception, nous avons du moins eu le plaisir de voir une des plus curieuses villes de France.

Sa triple enceinte, les portes fortifiées qui la défendent, son château du XIIe siècle qui fut habité par Agnès Sorel, son donjon, l'ancienne salle de la question, la salle circulaire où étaient les cages de Louis XI, les oubliettes : tout cet ensemble restauré et rajeuni, vous reporte au temps où furent enfermés d'illustres prisonniers, dans cette salle où nous sommes, à laquelle on arrive par un escalier s'enfonçant sous terre d'une trentaine de marches.

J'aurais bien voulu t'avoir avec moi, mon cher René, pour y faire ensemble un petit cours d'histoire dans cette pièce vaste et froide, voûtée, éclairée par le haut, aux murs de deux mètres d'épaisseur, ne laissant passer ni la moindre trace d'humidité, ni,

hélas! les gémissements des malheureux qui l'habitèrent.

Le premier prisonnier, dans ces cachots, fut Jean IV, duc d'Alençon, deux fois condamné à mort pour conspiration en faveur de l'Angleterre, deux fois gracié et qui y mourut en 1476.

Le second, fut le cardinal La Ballue, élevé par l'intrigue, enrichi par la fraude. « Ce bon diable d'évê« que, pour cette heure, je ne sais ce qu'il sera à l'a« venir, disait Louis XI. »

L'évêque ayant conspiré contre le souverain, celui-ci le fit enfermer douze ans dans cette cage de fer de huit mètres carrés que le captif avait inventée pour les vengeances du roi. En 1484, le légat du pape lui fit rendre la liberté; il devint tout puissant au Sacré-Collége, et mourut à Ancône en 1491.

Le troisième, Philippe de Commines s'était attaché à Louis XI en 1472; comblé de faveurs, nouveau Tacite, sous un autre Tibère, il siéga dans le tribunal qui condamna, par ordre, le malheureux duc de Nemours. Nommé à la mort du roi en 1483, membre du conseil de régence, il est arrêté par la régente Anne de Beaujeu, et enfermé huit mois dans une cage de fer : « Plusieurs les ont maudites, dit-il, dans ses mé« moires, et moy aussi, qui en ay rasté sous le roy « d'à-présent. » Trois ans plus tard, il est ambassadeur de Charles VIII à Florence. — Louis XII, avec lequel il avait été « aussy privé que nul aultre per« sonne » le délaissa. Il occupa alors ses loisirs à ses travaux d'histoire et mourut en 1509 à Argenton. Son corps fut transporté à Paris, et Ronsard lui a fait une épitaphe qui se termine ainsi :

> Retourne à ta maison; et conte à tes fils comme
> Tu as le tombeau du premier gentilhomme,

Qui d'un cœur vertueux fit à la France voir
Que c'est honneur de joindre aux armes le savoir.

Revenant sur nos pas, nous allons dans le chef-lieu du Loir-et-Cher, y chercher une maison.

Une maison à Blois? riante...
Élégante et petite, avec un lierre au seuil,
Et qui fait soupirer le voyageur d'envie
Comme un charmant asile à reposer sa vie,
Tant sa neuve façade a de fraîches couleurs;
Tant son front est caché dans l'herbe et dans les fleurs (1)!

Nous suivons les bords de la Loire, à peine rentrée dans son lit après une terrible inondation, et nous arrivons *aux Montils* paraissant avoir rencontré l'objet de nos recherches et de nos désirs communs. La maison est très-jolie, confortable, sans réparations à faire, assez grande pour nous loger tous. Une magnifique salle à manger tout en bois sculpté, un plafond rappelant ceux du château de Blois, et qui séduit votre père au premier aspect; salon, billard, bibliothèque : voilà pour le rez-de-chaussée s'ouvrant sur une terrasse, d'où la vue s'étend à droite vers un parc fort original, planté d'arbres d'essences diverses, coupé de grands gazons naturels; à gauche, la serre; en face des sentiers en zig-zag qui descend vers une rivière assez rapide bordant d'un côté le bois et de l'autre des prés plantureux; de splendides écuries, une vacherie tout enguirlandée de clématites et de bignonias, des vignes au détour des chemins, complètent ce séduisant ensemble et rappellent ce domaine habité par Horace :

Puræ rivus aquæ, silvaque jugerum
Paucorum, et segetis certa fides meæ,

(1) V. Hugo. *Les feuilles d'automne*, à M. L. B.

Fulgentem imperio fertilis Africæ
Fallit sorte beatior (1)?

Panchien, près Luynes sur le coteau, dans un site extrêmement pittoresque, nous séduit par son parc, sa belle futaie, dont quelques arbres rivalisent avec ceux de Fontainebleau, ses vignes, ses eaux vives, deux serres, dont l'une toute plantée de camélias de 4 à 5 mètres de hauteur; la vue est une des plus belles de la Tourraine; nous y reviendrons.

Les Grandes-Brosses, cent soixante-dix-huit hectares, soixante mille francs, à vendre sur licitation, sans vue, humide, séjour triste et mélancolique.

Grands dieux! que j'en ai vu passer de vieux châteaux!
Là, style Pompadour, et plus loin à créneaux;
Ici c'est du Louis Treize et là-bas des tourelles,
Des futaies, des ormeaux, des prairies naturelles;
L'un me vante son cidre et celui-là sa vigne,
L'autre les revenus de sa pêche a la ligne
Sur les bords desséchés d'un ruisseau tout fangeux,
Monsieur, quel mouvement sur ce chemin poudreux!
Monsieur, quel silence dans le fond du bocage!
Cet arceau, madame, date du moyen âge!
Étant loin de la ville, on en a pas le bruit!
Étant près de la ville, on en tire profit!
Nous recevons souvent monsieur P. le notaire,
Nous avons pour voisin monsieur B. notre maire,
L'on vit cent ans ici, tant l'air est bienfaisant,
La mort est inconnue en cet endroit charmant:
Et chacun à l'envi vante sa marchandise,
Blâme le bien d'autrui, mais le sien poétise.

Cependant de tout cet ensemble, de toutes ces courses, de tous ces châteaux ou maisons, quatre

(1) Un bois de peu d'arpents, une claire fontaine
D'une heureuse moisson l'espérance certaine,
Me donnant plus de joie en mes humbles guérets
Que n'en goûtent les rois au sein de leurs palais.
Livre III, Ode XVI.

tiennent la corde, Les Montils, Panchien, Ronay, La Simonière ! Que de visites aux notaires, aux architectes, que de plans proposés, discutés, étudiés, que de contrats préparés ! Puis la première fièvre se passe, le sang-froid revient, les réfléxions arrivent. La Simonière est abandonnée, comme décidément trop petite. Ronay s'écroule devant les dépenses à faire pour reconstruire la maison. Panchien deux fois revu reste en ligne avec Les Montils par trois fois visités. Le premier, malgré sa vue et sa forêt, est loin de Paris, difficile à revendre, si les goûts venaient à changer plus tard ; allons, un regret, un adieu à Panchien, et nous restons en face des Montils. On le scrute de tous les côtés, on le réexamine dans tous les sens ; la rivière qui coule dans la propriété offre une grande séduction ; votre mère aime bien l'eau de loin, à Paris, mais ici elle en voudrait sans doute, mais sans qu'il y en eut ; elle pense à ses enfants, aux accidents, et s'il y avait un treillage solide et élevé tout le long de son parcours...... un kilomètre de treillage, grands Dieux ! cela ne me paraît pas pratique. Et puis l'autre soir, dans leurs lits, les enfants pleuraient, regrettant leur campagne aimée, la préférant à tout. Nous nous reportons tous vers ce cher endroit, nous y avons été si heureux, si tranquilles ! nous le revoyons d'un œil attendri :

Vaste était la maison, chacun était chez soi,
Tout était en commun, sans aucun frein ni loi.
Perron sous véranda, glycine à fleurs petites
Rivalisant d'éclat avec les clématites,
Rosiers par nous taillés ; un tapis de gazons
Où butinaient ensemble abeilles et frelons,
Des sentiers des grands bois la vaste solitude...
Vous riez ! quel orgueil ! ah ! sans ingratitude,
Comment donc oublier les séduisants plaisirs

Qu'il offrait aux enfants, au gré de leurs désirs;
Les paons aux plumes d'or et la colombe blanche
Qui perche et qui s'endort sur le haut d'une branche,
Le jardin de Marcel, au fond du potager
Qu'il béchait, arrosait, comme un vrai maraîcher,
L'arbre où René grimpait et de sa main alerte
Nous frappait en jouant de la prune entr'ouverte,
L'abricot velouté, la fraise et le raisin
De Madelon souvent apaisant le chagrin.

Tous ces souvenirs nous remontent au cœur, chacun de nous trouve une bonne raison pour combattre ce qu'il préconisait hier, et

Jean s'en revint comme il était parti.

LE MONT-DORE. — LA SUISSE

(1867)

On nous a conseillé pour vous, mes enfants, une saison aux eaux du Mont-Dore ; nous partons tous ensemble, ne voulant pas nous séparer. Pour ne pas te fatiguer, mon cher Marcel,

> Car, vous avez cinq ans, c'est un âge cela !

Nous passons la nuit à Nevers. Je profite de la soirée pour parcourir la ville bâtie en amphithéâtre sur une colline, au confluent de la Nièvre et de la Loire. J'avoue que je me préoccupe peu de l'église de Saint-Étienne qui date du XIe siècle, des ruines romaines de Saint-Sauveur, transformées aujourd'hui en grenier à foin et magasin de roulage ; mes pas m'ont conduit vers l'église de la Visitation, j'en longe le couvent, où le brillant héros de Gresset,

> Fut, jeune encor, ne sachant rien de rien,
> Au susdit cloître enfermé pour son bien.

Il me semble entendre les pleurs, les gémissements de sœur Mélanie, les adieux touchants de la sœur Séraphine ; je parcours la route qu'a dû suivre le tendre fugitif,

> Puisse son cœur, constamment défendu
> Au cloître un jour rapporter sa vertu !

Le lendemain nous sommes à Clermont, berceau de Pascal et tombeau de Massillon. Cette ville s'appelait autrefois *Arveni urbs* ; pourquoi et quand a-t-elle changé de nom ? On lit dans l'auteur anonyme des *Gestes* de Pépin : « *Usque urbem Arvenam, cum* « *omni exercitu veniens Pipinus, clare montem castrum* « *captum atque succensum bellando cepit.* » Quoi qu'il en soit de son ancienneté, la cité d'Auvergne n'a rien conservé de ses monuments antiques ; *robée*, *arse* et *courue* tant de fois, elle n'a plus que des débris pulvérisés du temps où elle était gauloise et romaine. Nous visitons rapidement la cathédrale dont « la « voûte en ogive, dit Chateaubriand, est soutenue par « des piliers si déliés qu'ils sont effrayants à l'œil ; « c'est à croire que la voûte va fondre sur votre tête. « La position de Clermont, dit-il ailleurs, est une « des plus belles du monde ; qu'on se représente des « montagnes s'arrondissant en demi-cercle ; un « monticule attaché à la partie concave de ce demi- « cercle ; sur ce monticule, Clermont ; au pied de « Clermont, la Limagne, formant une vallée de vingt « lieues de long, de six, huit et dix de large.

En 1665 Fléchier ne pensait pas de la sorte : « Il « n'y a guère de ville en France plus désagréable que « celle-ci ; la situation en est fort incommode, à « cause qu'elle est au pied des montagnes. » Il en est de même pour les environs de Clermont, que le futur

évêque de Nîmes, trouve « revêtus d'un vert mêlé « qui fait un fort bel effet, » tandis que l'auteur de l'*Itinéraire à Jérusalem*, les dépeint avec une incomparable vigueur de trait, de ton et de couleur.

Après avoir vu *la fontaine pétrifiante*, dont les eaux chargées de carbonate de chaux et tombant pendant quelques temps sur des végétaux, des fruits ou des animaux, les recouvrent d'une couche calcaire sans en masquer les détails les plus délicats, nous prenons une voiture pour nous rendre au Mont-Dore.

Il était impossible de ne pas s'arrêter quelques instants à Royat : son vieux château gothique, son église, ses maisons inégales bâties sur un courant de lave, ses masses de verdure, ses accidents de terrain : tout cet ensemble est plein de charme et de pittoresque. Ses sources sont célèbres, voici comment elles sont décrites par Charles Nodier.

« Dans une gorge étroite, on trouve une grotte « charmante formée de rochers basaltiques et d'où « s'élancent sept jets d'une eau limpide et intarissable, « qui va se joindre au joli torrent des sources de « Fontanat. Cette grotte est véritablement délicieuse ; « un jour doux y pénètre à peine et le soleil n'y jette « quelques rayons, que pour y faire briller les parois « humides de la caverne, couvertes de lichens, de « mousse couleur d'émeraude et de verts capillaires « attachés sous la voûte à des fragments de basalte ; « on dirait les ornements pendentifs de la clef de « l'ogive d'une église gothique d'autrefois, s'entremê- « lant à des scories volcaniques noires, rouges et « violettes, où elles forment une mosaïque brillante « comme celle qui couvre la coupole des beaux tem- « ples des premiers chrétiens grecs du Bas-Empire : « arabesques naturelles que varie, vivifie et rafraî-

« émit le cours des eaux qui scintillent de toutes « parts en flots d'argent et en gouttes de cristal. »

Nous reprenons notre voiture. Le temps est lourd, orageux ; quelques coups de tonnerre grondent dans le lointain, et, pendant que les chevaux montent au pas la longue route en colimaçon qui contourne le Puy-de-Dôme, la chaleur ferme les yeux à toute la caravane ; moitié endormi, moitié éveillé, mes souvenirs me reportent à trente ans en arrière !

C'était en 1838, j'avais vingt-cinq ans !

Que vous ai-je donc fait, ô mes jeunes années!
Pour m'avoir fui si vite et vous être éloignées
Me croyant satisfait?
Hélas! pour revenir m'apparaître si belles,
Quand vous ne pouvez plus me prendre sur vos ailes,
Que vous ai-je donc fait (1)?

Parti de Paris avec un de mes amis, je venais de passer à Clermont, nous gravissions tous deux un sentier tracé par les troupeaux, à travers un col étroit qui porte le nom de Petit Puy-de-Dome et que les bergers appellent *Nid de la Poule*. De ce point, pour atteindre le sommet du Grand Puy, le chemin est plus difficile, par la déclivité de la pente, ses herbes fines et glissantes et la vivacité de l'air ambiant. Quoique élevé seulement de 750 mètres au-dessus du niveau de la mer, on sent une difficulté de respirer qu'on n'éprouve pas sur les plus hautes Alpes de la Savoie ou des Pyrénées.

Nous avions pris une patache, et déjeunions à Randanne, pour faire reposer les chevaux qu'on ne relayait pas alors ; nous venions de traverser un lit de cendres fines, de scories pareilles à du mâchefer, des terrains

(1) V. Hugo. *Feuilles d'automne*.

brûlés, sans autre végétation que des genêts et des bruyères rabougris, quand, à Randanne, nous trouvons de belles rangées de mélèzes, des prairies, des plantations, de riches cultures, toute une oasis due à M. le comte de Montlosier, qui parvint à triompher d'une terre ingrate et d'un ciel inclément, grâce à sa persévérance, à son activité et à une grande fortune noblement employée.

Tout à coup, le grondement du tonnerre nous réveille tous; je me retrouve sur la même route que jadis, devant ce château dont j'avais parcouru le parc qui renferme aujourd'hui le tombeau de son fondateur. Je revois, je reconnais les deux roches sœurs, la roche Sanadoire et la roche Tuillière, ruines d'une ancienne forteresse, et nous entrons dans le village des bains, accompagné d'un assez violent orage, hôte trop constant de cette vallée solitaire.

Deux chambres avaient été retenues pour nous dans la maison de M. Armet, directeur des bains : nous étions six, et, quand nous montons, nos bagages déposés au milieu des deux pièces, les encombrent à ce point, qu'il est tout à fait impossible d'y pénétrer. L'on nous promet bien pour le lendemain deux chambres plus grandes; une nuit sera bientôt passée! d'accord, mais encore faut-il qu'elle puisse se passer : il faut cependant se résigner, et, à l'aide de combinaisons prodigieuses, de calculs transcendants, nous nous tassons, donnant un démenti à l'axiome qui dit que le contenant doit être plus grand que le contenu. La complaisance et l'excellent accueil de nos hôtes ont, d'ailleurs, compensé le défaut d'espace, et le lendemain, un peu mieux partagés, nous ne pensons plus aux ennuis de l'arrivée.

La maison est tranquille, la table d'hôte peu nom-

breuse, la nourriture saine et suffisante ; au bout de quelques jours, nous restons avec deux seuls convives, une personne de la ville et un capitaine de vaisseau, qui, par sa conversation pleine des souvenirs de ses voyages lointains, fut pour nous une très-agréable société. Nous étions là comme chez nous, lorsqu'un soir, descendant au coup de cloche, nous voyons deux couverts nouveaux placés au bout de la table. Ce fut tout d'abord une déception ; nous étions si bien ! Pourquoi des visages nouveaux? quelles sont ces personnes? Elles auraient bien dû aller à l'hôtel d'Angleterre ! Sur ces entrefaites entrent une jeune dame et son mari. Le visage gracieux et sympathique de celle-ci, nous sembla pâle et souffrant, probablement par la fatigue du voyage ; et nous plaignons de tout notre cœur cette pauvre dame qui, si jeune encore, est obligée de venir demander sa guérison aux sources thermales du Mont-Dore. De leur côté nos deux voyageurs, en regardant votre père, semblaient éprouver un vif mouvement d'intérêt.

Nous avions été, la veille, faire une course à la cascade d'Enfer, où, pris par un orage assez fort, la roche de Cazeaux nous avait offert un abri bientôt insuffisant ; trempés jusqu'aux os, nous étions revenus à notre hôtel tout en sueur, ce qui avait déterminé chez Ludovic un rhume, énergiquement arrêté à temps par une large application de thapsia sur la poitrine ; énervé par de cuisantes démangeaisons, grelottant par suite d'une nuit fiévreuse, toussant, pouvant à peine parler, il était là, semblant se réciter ces vers de Régnier :

Quand sur moi je jette les yeux,
A trente ans me voyant tout vieux,
Mon cœur de frayeur diminue :

Étant vieilli dans un moment,
Je ne puis dire seulement
Que ma jeunesse est devenue.
Naguères, vert, sain et puissant
Comme une aubépine florissant
Mon printemps était délectable!

Heureusement les eaux thermales n'avaient là rien à faire, ni pour l'un ni pour l'autre.

Marcel est auprès de cette dame ; dix minutes se sont passées et déjà la connaissance est faite ; il est facile de reconnaître une mère, aux soins et aux attentions qu'elle prodigne à notre enfant, et ses regards attendris indiquent assez qu'elle a dû laisser au logis un bébé chéri. Ma fille ne s'y trompe pas, la conversation s'engage et, le lendemain, nous avions noué des relations, qui furent un des charmes de notre séjour aux eaux, et qui, y survivant, nous firent de bons et excellents amis.

Nous restâmes trois semaines ; chaque jour ce fut course nouvelle, promenade ou excursion dans cette charmante vallée. Tantôt nous allons à la cascade du *Serpent*, lacet d'argent qui glisse à travers les arbres et les fleurs ; puis c'est la grande scierie, au milieu des bois de sapins ; la grande cascade à travers les rochers ; celle de *Veisierre*, du *Plat-à-Barbe*, de la *Vernière*, petits joujoux auprès des torrents de la Suisse et des Pyrénées, mais qui vous émerveillent tous deux. Quelle belle promenade à la cascade du *Quereille*, où, nous enfonçant sous bois, à la recherche du Rossignolet, nous arrivons tout au fond d'un ravin, dont on ne sort qu'en montant à pic, des mains et des pieds ! Et *la Roche qui pleure*, la descente à travers les grandes herbes arrêtant Marcel à chaque pas, la Dordogne qu'il nous faut traverser en vous portant dans nos bras ; l'ascension au Capucin, faite à âne

jusqu'au Salon, puis de là à pied, en vingt-cinq minutes au sommet... que de charmantes haltes au *Salon de Mirabeau*, à la *Roche-Barbue*, à la cascade du *Berger*.

Laissant un jour reposer notre petit monde, nous entreprenons entre hommes et à cheval, une grande course qui avait pour point central le sommet du Sapey, élevé de 1884 mètres. Sortant du Mont-Dore, l'on passe devant la grande cascade, l'on traverse le ravin du Egravats, formé par l'éboulement d'une montagne qui s'est écroulée dans la vallée, histoire de changer de place ; à droite se dresse le Capucin. Nous arrivons aux gorges d'Enfer, immense chaos de colonnes basaltiques, s'élevant d'un ravin profond où les neiges ne fondent jamais. Là, finit la vallée du Mont-Dore, et l'on commence à gravir les flancs du Puy de Cascadogne. Près d'une arcade formée par la glace, un ruisseau s'échappe, tranquille d'abord, c'est la Dore. Il descend rapidement dans la vallée, se marie à un autre, la *Dogne*, tombé également d'un rocher, et leurs eaux mêlées, forment la Dordogne.

Nous montons toujours, tournant le Sapey par des pentes émaillées de fleurs d'une végétation vigoureuse. Un vent violent et froid souffle sur le plateau où nous sommes ; nous mettons pied à terre pour grimper à l'aiguille qui, d'un côté, domine une hauteur presque perpendiculaire de 1,000 mètres. Le regard s'étend alors sur les cimes du Puy-de-Dôme et les âpres sommets du Cantal. Le froid de tout à l'heure a fait place à une chaleur écrasante. Nous redescendons vers le lac Pavin, occupant aujourd'hui le cratère d'un ancien volcan. La limpidité de ses eaux est admirable ; ni joncs, ni plantes aquatiques, ni bourbier n'existent sur ses bords ; la profondeur

est de 288 pieds à 186 pieds ; au-dessus du lac et à très-peu de distance, se trouve *le Creux du Soucy*, sorte de puits naturel, ou cheminée volcanique dont le fond est rempli d'eau.

Nous visitons la petite église de Vassivière, et déjeunons à Besse ; (Dieu vous en garde, mes chers enfants !) et nous revenons par la vallée de Chaudefour, effrayante à son origine, dans les flancs des grands monts, gracieuse et gaie à son débouché près du lac Chambon.

Notre saison des eaux est terminée, nous partons du Mont-Dore le 15 août, en regrettant de nous séparer du docteur H. Brochin, qui vous avait prodigué, avec tant d'affection, ses soins éclairés, et ce n'est pas sans un vif plaisir, que nous entendons, en voiture, nos compagnons nous faire des éloges du docteur, qui, à la table d'hôte, savait toujours, comme madame de Maintenon à la table du pauvre Scarron, leur faire oublier un mauvais repas par sa conversation pleine d'esprit et de gaîté.

Le temps est encore si beau que je ne résiste pas au désir de vous faire voir quelques passages de la Suisse. Passant une nuit à Lyon, nous suivons le matin la belle route d'Ambérieux et sommes à Genève à quatre heures du soir. Le lendemain, montés sur le bateau, l'*Helvétie*, nous traversons le lac Léman dans toute son étendue jusqu'à Villeneuve, entrons dans les gorges du Trient, où, depuis notre dernière visite, le chemin creusé sur les parois du roc et jeté au-dessus du torrent, s'est agrandi d'une cinquantaine de mètres, ce qui rend encore plus grandiose et plus imposante cette curieuse excursion. Nous passons devant Pisse-Vache ; quand on revient en Suisse à quelques années de distance, il est rare qu'on ne

trouve pas un changement survenu aux endroits de *great attracton*. Les Suisses sont habiles à tirer parti de tout, et surtout à établir de petites barrières en bois surmontées de l'écriteau traditionnel: *Cinquante centimes par personne!* Un escalier taillé dans les rochers, conduit tout au haut de la cascade, nous cédons à vos désirs et nous passons sous la chute même qui bondit au-dessus de nos têtes pour se précipiter en écume et en poussière sous nos pieds.

Nous nous reposons trois jours à Bex, ce qui nous permet, à votre père et à moi, de battre le pays et de faire une fort belle course dans la vallée de Frenières, arrosée par l'Avençon et dominée par l'Argentine; puis, traversant les vallons des Plans, le pont de Naux, de revenir à Bex par la montage et Grignan.

Fribourg nous arrête une journée. La ville est admirablement située et est composée de deux parties: la ville basse, au fond de l'étroite vallée de la Sarine, et la ville haute, bâtie sur un rocher à plus de 50 mètres au-dessus de la rivière. L'ancienne route descendait au fond de la vallée par une pente dangereuse et impraticable pendant l'hiver, traversait la rivière sur trois ponts de bois et remontait en suite à 80 mètres au-dessus du point de départ. En 1832, un ingénieur français, M. Chaley, en jetant sur la Sarine un pont suspendu formé de quatre câbles ayant chacun un faisceau de mille cinquante-six fils de fer a surpassé, en Suisse, la merveille du détroit de Menai qui joint l'île d'Anglesey à la côte de Caernarvan. En 1840, un second pont fut jeté sur la vallée du Gotteron à 80 mètres de hauteur en plus, et cette année, après avoir franchi dans nos wagons, le célèbre viaduc de 1290 pieds, lancé sur cette vallée à 260 pieds de haut,

nous allions en admirer, dessous et dessus, les curieuses et savantes dispositions; rentrés en ville nous nous reposons quelques instants sous le fameux tilleul de la place de l'Hôtel-de-Ville, provenant, dit-on, d'un rameau planté à cet endroit et qui servait de panache à un jeune fribourgeois tombé mort en arrivant, après avoir couru de Moret à Fribourg pour annoncer le premier la victoire de Moret. Cet arbre, aujourd'hui épuisé de vieillesse, est encore en grande vénération. Un médecin célèbre, disait aux Fribourgeois: « Quand votre arbre se déshabille, habillez-vous, et « quand il s'habille, déshabillez-vous. » Le soir nous errions par la ville avec vous contemplant la sérénité d'un ciel étoilé et resplandissant, le calme de la nature et les grands bœufs rentrant à pas lents; nous marchions doucement, en devisant des promenades du matin, sans nous apercevoir que peu à peu le ciel s'était couvert, chargé d'électricité; la foudre gronde au loin, le vent s'élève et souffle avec furie. Il faut hâter le pas, il est trop tard: le tonnerre se rapproche, éclate au-dessus de nos têtes, la pluie tombe à flots, fouettée par des rafales vertigineuses; les grands arbres semblent craquer de toutes parts, nous sommes trempés, quand l'orage se calme, et s'éloigne peu à peu en ne faisant plus entendre que quelques grondements lointains, l'azur du ciel brille de nouveau, tout renaît, revit. Il nous semble entendre des voix d'enfants élever au ciel leurs actions de grâce et, se mêlant à des chœurs divins, chanter: Gloire au Seigneur!... Tout se tait, l'orgue a cessé de se faire entendre: nous étions à la cathédrale de Fribourg devant le chef-d'œuvre de Moser.

De là, nous allons à Thunn, assise sur l'Aar, étagée sur le flanc d'une colline, entourée de montagnes,

cette petite ville nous laisse un agréable souvenir; et nous arrivons sur les deux heures, par une chaleur suffocante, à Interlaken, hôtel de Bellevue. Un bras de l'Aar longe le jardin de l'hôtel, une cabane de bains s'y trouve; nous ne pouvons résister à la tentation de nous baigner, Ludovic et moi, et, couverts de poussière et de sueur, nous nous plongeons dans ses ondes rafraîchissantes... que trop, hélas! car à peine entrés, nous sommes absolument glacés, les membres paralysés, et ce ne fut qu'avec peine qu'il nous fut possible de remonter les échelons du petit escalier qui descendait à la rivière.

Le lendemain, prenant une voiture, nous refaisons avec vous, cette merveilleuse route d'Interlaken à Grindelwald, et, laissant les cheveaux à l'hôtel, nous nous rendons à la grotte de glace. Prenant à droite, nous suivons un sentier qui se glisse sous bois et se perd dans un champ de galets conduisant au glacier inférieur. Un petit drapeau rouge indique l'entrée de la grotte (prix : Cinquante centimes). Il est difficille de rendre l'effet ressenti en entrant sous cette voûte de 3 à 400 mètres de profondeur, de 2 à 3 mètres de hauteur, aux parois de glace d'un bleu doux et transparent, aux reflets fantastiques produits par une lampe suspendue à la voûte. Il vous semble être le dormeur éveillé des *Mille et une Nuits*, quand tout à coup, le rêve s'envole aux sons discordants d'un harmonica sur lequel deux chanteuses, au costume bariolé, accompagnent un ranz ou une tyrolienne qui, au sein de ces murs de glace, jette un froid à votre admiration.

De retour à Interlaken, le bateau à vapeur nous conduit au Giessbach par le lac de Brientz. Au débarcadère, des paysannes, les mains encombrées de bou-

quets, nous accueillent par des chœurs que la grande voix du Giessbach, s'élançant des lacs élevés de Hagen et de Heyen, étouffe à moitié. Deux routes se présentent : l'une large et commode, que presque tous les passagers s'empressent de suivre ; l'autre, rude, rocailleuse, suit presque à pic le torrent et permet ainsi de voir de près ses quatorze chutes successives. Nous la prenons, à chaque cascade se trouve un pont d'où l'on peut la considérer tombant sur votre tête ou croulant sous vos pieds. C'est assurément une des plus merveilleuses choses de ce merveilleux pays. La troisième se présente comme une crinière immense voltigeant au vent ; la cinquième semble une rivière de perles coulant à travers des pins et des mélèzes ; la sixième est la plus imposante, des bancs sont placés à la base d'un immense rocher creux qui barre le torrent, dont les eaux se précipitent en formant une nappe de cristal, et une poussière d'écume irradiée par les rayons du soleil qui se joue dans ces vagues d'argent. Ainsi séparés du monde par cette montagne d'eau au fracas étourdissant, l'on se croirait dans une de ces grottes marines, décrites par J. Verne, dans *Vingt mille lieues sous les mers.*

Nous montons toujours, René en avant, Marcel aidé par nous et porté tour à tour, suivant des gracieux sentiers fort glissants parfois et nous arrivons au sommet, inondés par la poussière de la dernière chute. Nous redescendons à regret vers la plate-forme où nous dînons sous de beaux ombrages, les cascades en face de nous, la vue du lac à droite, et à gauche, la montagne du Niesent. Vers six heures du soir, un panache de fumée apparaît au loin : c'est le bateau qui, parti de Brientz se rend à Interlaken ; nous des-

cendons la route en colimaçon qui mène au port, et nous voguons vers la ville au bruit lointain d'un orage qui se prépare.

Le lendemain il nous faut dire adieu à ce beau et séduisant pays pour ramener au bercail, par Bâle et Mulhouse, tout notre monde absent depuis six semaines.

TENTATIVE MANQUÉE

(1868)

Voir Naples et... rentrer au logis, tel est le vœu que je nourrissais depuis longtemps, et cette année où vous deviez aller quelques semaines au Tréport, nous en profitons, votre grand'mère et moi, pour nous échapper vers ce beau pays où fleurit l'oranger. Partis le 3 octobre, nous nous arrêtons seulement à Bâle pour y coucher et reprendre le matin notre course rapide, la sortie de Bâle est un véritable jardin anglais jusqu'à Olten; les vallées profondes, les montagnes boisées, la verdure rayonnante, les chalets élégants posés sur les flancs des coteaux, les ruisseaux qui serpentent en mille replis divers forment un enchantement perpétuel. Nous franchissons Wildec et les eaux plus torrentueuses de l'Aar, Turgi aux blanches fabriques, Ulter au fond d'une vallée, où la rivière, se brisant aux écluses, fait tourner les moulins, travaillant et gémissant. Une

noire et sombre forêt de sapins, nous conduit à Rapperschwyl, puis côtoyant le lac de Lucerne, voici Utznach, voici Weesen et le beau lac de Wallenstad! Que de souvenirs de notre précédent voyage se pressent dans nos esprits! que de regrets de ne pas vous avoir avec nous! Le lac toutefois nous paraît plus sombre, les nuages pèsent sur les rives, la pluie tombe à flots, et les nombreux cours d'eau qui se précipitent des montagnes et des rochers sont plus rapides et plus abondants. Nous approchons de Sargans; un de nos compagnons de train vient nous dire : « Mauvaises nouvelles! on craint que la voie « ne soit interceptée de Sargans à Ragatz; les pluies « ont fait merveille! le Rhin est débordé, le pont de « Coire emporté. Il serait fort désagréable de cou« cher à Sargans; le village est à une demi-lieue de « la gare et il n'y a pas d'hôtel. » Une nappe d'eau s'étend en effet à notre droite; nous avançons lentement et nous atteignons Sargans à six heures du soir. On peut encore passer, heureusement! on travaille depuis trois heures du matin à la digue qui empêche la Tamina de se rejoindre au Rhin; ce dernier cependant l'a emportée, et il s'amuse à flâner près des rails; il nous semble traverser les lagunes de Venise aux lueurs douteuses des feux de la locomotive qui se reflètent dans l'eau; notre voisine a le mal de mer, et nous arrivons enfin à sept heures du soir à l'hôtel de la Tamina.

A souper, je jette les yeux sur le journal de Genève et je lis ces lignes : « Nous ne sommes naturelle« ment pas encore suffisamment renseignés sur la « grandeur de cette calamité; toutefois il n'existe au« cun doute que nous nous trouvons en présence d'un « malheur tel que notre histoire n'en a peut être point

« enregistré depuis des siècles. » Pourrons-nous demain matin aller visiter les bains de Pfeffers, à une demi-lieue? C'est peu probable, dans tous les cas il nous faudra certainement rebrousser chemin.

Dimanche matin. — Il a plu toute la nuit; à quatre heures les cors des montagnes qui remplacent le tocsin ont commencé à retentir et leurs échos gémissants appellent tout le monde aux digues.

Six heures. — Le Rhin monte toujours! notre hôtelier vient nous prévenir que, si nous ne partons pas de suite, avant une heure on ne pourra plus atteindre Sargans; le chemin de fer n'arrive plus à Ragatz et une voiture seule, habilement conduite, peut encore gagner la station de Meys.

Très-bien! très-bien! charmant petit voyage! Nous nous levons *presto*, nous nous habillons *prestissimo* (premiers éléments d'une langue, hélas! désormais inutile), et nous partons avec le fils du maître d'hôtel, lui beaucoup plus préoccupé de sa voiture que de ses voyageurs, et moi modifiant pour mon compte une chanson de Nadaud :

Je deviens vieux, j'ai cinquante ans,
Et, depuis mon plus jeune âge,
Je n'ai pu durant ce temps
Accomplir ce dernier voyage!
Aucun moyen n'est ici-bas
De satisfaire mon envie,
Mon vœu ne s'accomplira pas:
Je n'ai jamais vu l'Italie!

Le Rhin, dont on ne voit plus le lit à un demi-kilomètre, monte toujours; le chemin de fer est envahi et coupé dans certains endroits; partout des arbres renversés, des barques voguant sur des champs il y a trois jours couverts de moissons, des maisons

entourées de tous côtés et présentant l'image de la désolation.

Si qua domus mansit, potuitque resistere tanto
Indejecta malo, culmen tamen altior hujus
Unda tegit, pressæque labant sub gurgite turres.

Les quatre chevaux que nous avons à la voiture, dans l'eau jusqu'au poitrail, ont peine à avancer; monté sur celui de devant, le cocher se dirige un peu au hasard vers Sargans, dont la gare envahie ne peut nous recevoir; il nous faut continuer cette navigation champêtre quand soudain, le fils de notre hôte, se penche à la portière, pâlit, parle en allemand au cocher et nous dit que nous venons de traverser un pont, sous l'eau bien entendu, et qu'un moment si nous avions été plus à gauche, nous roulions dans la rivière. Charmant petit voyage! enfin nous atteignons Meys où nous mettons pied à terre au milieu de nombreux chars à bœufs portant des centaines d'ouvriers allant à Sargans travailler aux digues.

Il pleut toujours! Les nouvelles se succèdent sinistres et effrayantes : « Palmengo, l'un des vil-
« lages de la Levantine qui ont été le plus maltraités
« par un glissement de terrain de 500 pieds, ne laisse
« plus voir que le haut de son clocher; à Coire, les
« dévastations sont horribles; les eaux du lac des
« Quatre-Cantons se sont élevées de quatre pieds; la
« Reuss, dans le canton d'Uri, a charrié 30,000 pieds
« cubes d'eau par seconde; quant au volume du
« Rhin, voici le calcul qui a été basé sur l'élévation
« des eaux du lac de Constance. En quarante-huit
« heures elles ont monté de 1 pied 1/2; il en résulte
« que, la surface étant de 9 milles 1/2 carrés, durant
« ces quarante-huit heures, il est entré dans le lac
« de Constance, en moyenne, 60 millions de pieds

« cubes d'eau par minute de plus qu'il n'en sortait,
« soit 45,000 pieds cubes par seconde. Cette quantité
« d'eau figurerait un fleuve de 9 pieds de profondeur
« sur 1,000 pieds de largeur coulant avec une vitesse
« de 5 pieds par seconde. En admettant que, pen-
« dant ce même temps, il sortait du lac environ
« 30,000 pieds cubes d'eau par seconde, on peut sup-
« poser, par conséquent, que, durant ces quarante-
« huit heures, c'est en réalité 75,000 pieds cubes
« d'eau qui arrivaient par seconde dans le lac de
« Constance. »

Nous repassons par la route déjà parcourue; à Zurich, je télégraphie à Sion pour savoir si l'on peut traverser le Simplon; réponse à Lucerne où nous arrivons à quatre heures par une pluie battante; la route du Simplon est impraticable! en revanche celle du Saint-Gothard est en partie détruite! Il y a bien celle du Bernardin? effondrée! reste la voie de Constantinople sur Naples, mais je demande à réfléchir!

Éole nous ayant mis assez brusquement à la porte de l'Italie, nous lui demandons nos huit jours et nous gagnons Genève par Berne et Lausanne. Impossible de voir un parcours plus frais, plus accidenté, plus gazonné que ces environs de Berne; assis dans le wagon, on se croirait dans une de ces petites voitures de l'exposition qui vous promènent sans fatigue à travers les sinuosités d'un jardin anglais.

Le temps étant devenu meilleur et le soleil ayant brillé sur le lac de Genève, nous allons en voiture jusqu'à Veirier pour de là monter au Grand-Salève; nous sommes au pas de l'Échelle, passage jadis fort périlleux qu'on ne pouvait traverser qu'à l'aide d'échelles posées de rochers en rochers, aujourd'hui rempacées par cent douze marches de granit garnies

d'une balustrade de fer! plus moyen de se casser le col! O progrès voilà bien de tes coups!

Nous sommes dans la gorge qui sépare le Petit-Salève du Grand-Salève; nous cherchons le vieux château de Monnetier, et nous tombons dans une auberge qui a remplacé le manoir féodal! Heureusement que la civilisation n'a pu changer la nature, et que, de la terrasse, la vue qui s'étend sur le lac Léman, sur l'Arve, qui serpente dans les prés comme un lacet d'argent, sur les montagnes qui s'élèvent à l'horizon, offre un coup d'œil merveilleux. Une demi-heure suffit pour traverser le Petit-Salève et aller déjeuner à Mornex; un léger raccourci nous fait tourner la montagne, suivre tout son contour par un sentier de chèvre et nous permet de faire notre petite course en trois heures et demie! Ah! comme nous pensons à vous, chers petits; comme René grimperait vers ces ruine! Comme Marcel descendrait cette pente gazonnée!

Décidément le temps se remet, et comme depuis Ragatz je suis comme un dogue auquel on aurait pris un os qu'il rongeait, je lance toujours un regard rancuneux là-bas, là-bas; je propose à ma femme de nous assurer par nous-même si le Simplon est aussi inabordable qu'on le prétend, et nous partons. Nous côtoyons la rive française; voici Thonon, dont la basse ville est baignée par le lac; voici l'ancienne Chartreuse de Ripaille fondée en 1434 par le duc Amédée VIII de Savoie, depuis, pape sous le nom de Félix V, et dont Voltaire dépeint le caractère inconstant dans ces vers :

Au bord de cette mer où s'égarent mes yeux,
Ripaille, je te vois, ô bizarre Amédée
Est-il vrai que dans ces beaux lieux,

Des soins et des grandeurs écartant toute idée,
Tu vécus en vrai sage, en vrai voluptueux;
Et que, lassé bientôt de ton doux ermitage,
Tu voulus être pape, et cessas d'être sage?

Voici Evian et ses eaux minérales, voilà Meillerié et ses rochers, dont parle Saint-Preux à Julie : « Une « file de rochers stériles borde la côte et environne « mon habitation. »

Voilà ces prés, ces eaux, ces rocs de Meillerie,
Ces vallons suspendus dans le ciel du Valais,
Ces soleils scintillants sur le toits des chalets,
Où, des simples des champs en cueillant le dictame,
Dans leur plus frais parfum il aspira son âme (1)!

Nous traversons Martigny et sommes à quatre heures du soir à Saxon-les-Bains : petite vallée, petites eaux, petites ruines, petit casino et petit jeu, mais situation charmante, climat doux, bon vin et bonne chair. Nous retrouvons à la table d'hôte une Anglaise pure sang, que nous avions vue sur le bateau, et dont le costume assez excentrique pour une voyageuse, nous avait frappés ; robe de soie rouge cerise, pardessus de soie noire avec garniture de jais, toque en dentelle noire avec plume de paon, cheveux d'un blond fauve ardent, relevés derrière la tête en torsade ; elle est accompagnée de trois gentlemen, l'un portant le châle, l'autre l'ombrelle et le troisième ne portant rien.

Le lendemain matin nous partons à huit heures pour Sion, où nous sommes à neuf heures. La petite gare offre le spectacle le plus animé à cause du grand nombre de voyageurs, que les deux hôtels de la ville se disputent et s'arrachent.

(1) LAMARTINE.

Peut on passer le Simplon? Quand pourra-t-on partir? Les hôteliers répondent : « — Dans quelques jours seulement, » les voituriers ne s'engagent qu'à vous conduire de jour à Briey, lieu de la rupture de la digue du Rhône; la poste fédérale, plus maligne, donne des billets jusqu'à Domo-Dossola, de l'autre côté du Simplon, mais en se gardant bien de vous dire quand vous arriverez. Force est donc de se soumettre; nous allons déjeuner à l'hôtel de la Poste, puis, le train ne partant qu'à cinq heures, nous gravissons une colline qui porte les restes d'un vieux château épiscopal, le Tourbillon, bati en 1294; ce sont de belles ruines fortifiées aujourd'hui, un restant de chapelle conserve des peintures à fresque; de l'autre côté, et comme les deux mamelles de cette vallée, autre colline, autres ruines du château Valeria du neuvième siècle, dont l'église restaurée sert de séminaire. Ah! je n'ai pu aller admirer Saint-Pierre à Rome, je m'empare de cette église, je la parcours dans tous les sens, je la scrute dans toutes ses parties. La première colonne du troisième pilier de la septième travée a en haut une fissure large de vingt-deux millimètres; le chapiteau de droite à l'entrée du chœur, représente une de ces têtes énormes du moyen âge, la bouche large et ouverte, quatre dents aiguës. Nota : une légère fissure à l'extrémité de l'une d'elle!

Sur le plateau la vue s'étend d'un côté jusqu'à Martigny, de l'autre jusqu'à Louèche; c'est splendide de montagnes, de forêts, de rocs schisteux avec leurs mûriers, leurs genevriers, leurs châtaigniers, leurs abîmes; enfin, dans le fond, la route du Simplon, puis le Rhône, dont les eaux plus calmes murmurent jusqu'à moi :

Malgré tes vœux et tes prières
Le Rhône fait comme le Rhin ;
Et tous deux, agissant en frères,
Déchaînés te barrent le chemin ;
Le vent souffle, le ciel est noir,
Frappé par un puissant génie,
Regagne vite ton manoir.
Tu ne verras pas l'talie !

Je suis fortement vexé, il ne faut pas se le dissimuler ; je puis en faire une maladie, et, préventivement, si j'allais prendre quelques bains à Louèches ? Le prospectus en est fort tentant : « A cause de l'hu« midité des montagnes on doit se coucher à huit « heures ; à cause des brouillards se lever à huit « heures. Restent douze heures, dont voici l'emploi : « 1er bain de trois heures, une heure de lit, une « heure pour déjeuner ; 2e bain de cinq heures !! « une heure de lit, une heure pour dîner et le reste « du temps pour la folie ! » Je remets la partie à une autre fois et nous partons. En chemin, j'entends parler du Mont-Cenis, hier même on le traversait. Ah ! ah ! Splugen, Saint-Gothard et Simplon, vous vous êtes coalisés contre moi, vous m'avez barré la route,

Dans un si grand revers, que me reste-t-il ?

Le Mont-Cenis, et c'est assez ; nous débarquons à Lucerne ; je cours à la correspondance d'Italie, malédiction ! Les pluies ont cessé ; mais quatre pieds de neige interrompent depuis ce matin toutes communications !

Il me restait le Mont-Cenis !
J'y vais pour tenter l'aventure,
Cela même n'est pas permis,
Je suis maudit par la nature !
Il me faut quitter ce pays ;
Du destin amère ironie,
Bredouille je rentre au logis,
Et je n'ai pas vu l'Italie !

1870-1871

Pas de voyage cette année! nous comptions rester tout l'été tranquilles à la campagne, lorsqu'en juillet, une épidémie de petite vérole, effrayant votre mère pour vos santés, nous nous décidons à aller passer une quinzaine de jours au bord de la mer; nos malles sont bientôt faites, et le 15 juillet nous partons pour Trouville. Les quelques points noirs signalés à l'horizon politique se sont agrandis, la guerre est déclarée à la Prusse, nous nous croisons sur le chemin de fer avec les troupes qui se rendent à l'armée du Rhin; mais qui donc alors ne croyait pas en la fortune de la France! Les plus exaltés parlaient d'aller à Berlin, les plus modestes espéraient une paix durable après un premier succès, j'étais de ces derniers, et c'est dans ces dispositions qu'arrivés à Trouville, nous louons un logement pour un mois.

O France! qui l'eût cru? Cher pays! qui l'eût dit?
Que notre heure fût si proche, et sitôt se perdît?

Les nouvelles se succèdent, rapides, alarmantes, désastreuses! le 4 août, Wissembourg, le 6, Reischoffen, le 14, Borny, le 17, Gravelotte, enfin le 1er septembre, Sedan, viennent coup sur coup épouvanter le pays et lui faire entrevoir le gouffre où des fautes accumulées vont peut-être le précipiter. Les Prussiens s'avancent; votre père, vous vous le rappelez, chers enfants, nous quitte pour remplir son devoir et s'enfermer dans la capitale et, le 19 septembre, plus de communications, plus de lettres, plus de dépêches, plus de nouvelles. Paris est séparé du reste du monde.

Alors commence cette longue souffrance morale de ces femmes, de ces mères, séparées de leurs maris ou de leurs enfants. N'ayant jamais voulu croire à l'investissement possible de Paris, je ne peux admettre qu'il puisse être pris par les Prussiens; et les jours, les mois se passent, d'angoisses en angoisses, en déménagements mensuels, me refusant à des baux même de deux mois! Quoique bien jeunes tous deux, René et Marcel, ce long et triste temps ne s'effacera pas de votre mémoire, j'en suis certain, et les douloureux détails en seront toujours présents à votre esprit. Que de mornes promenades sur cette plage jadis joyeuse et animée, aujourd'hui silencieuse! Que de nuits passées par votre mère au chevet de vos lits, écrivant à votre père de ces lettres qu'il ne devait, hélas! recevoir que toutes ensemble, un mois après notre réunion! Que d'espérances accumulées sur Bazaine, changées en malédictions le 29 octobre, à la nouvelle de la livraison de Metz! Comme tous les cœurs palpitaient à la victoire de Coulmiers, se demandant si, grâce à l'armée de la Loire, la fortune de la France n'était pas enfin relevée! Quelle joie lorsque

les ballons nous apportaient enfin des nouvelles et des lettres! Quelle attente fiévreuse dans le petit bureau de la poste, où chacun se communique ce qu'il sait, ce qu'on lui écrit! Que de courses vingt fois répétées à ce coin de la place de la mairie, où les dépêches affichées sont lues par l'un de nous à haute voix, au milieu du vent, de la neige et de la pluie! Et cependant que de déceptions, que de désillusions quand on nous écrivait le 5 décembre : « Victoires dans Paris « les 2 et 3 décembre. Celle du 3 surtout, a été im- « portante comme résultat. Nous avons combattu « cinq heures pour conserver nos positions et cinq « heures pour enlever celles de l'ennemi sur lesquelles « nous couchons; les pertes prussiennes sont éva- « luées à un chiffre très-considérable. »

Le 8 décembre : — « Hier, les troupes com- « mandées par le général Chanzy, ont été atta- « quées sur la ligne de Meung; contre nous étaient « engagées les deux divisions bavaroise et prus- « sienne, 2,000 chevaux, 86 pièces d'artillerie, avec « des forces considérables en réserve, sous les ordres « du prince Frédéric-Charles. L'ennemi a été repoussé « au delà du Grand-Châtre. Nos troupes ont couché « sur leurs positions du matin. Les prisonniers avouent « des pertes considérables chez l'ennemi. »

Le 22 décembre. — « Les opérations militaires « avaient recommencé hier matin à Paris. La Ville- « Évrard et la Maison-Blanche ont été prises par le « général Vinoy. »

Le 30 décembre. — « Le 28, les Prussiens ont di- « rigé attaque furieuse contre forts Nogent, Rosny « et le plateau d'Avron. Ils ont démasqué batterie de « siége et tenté le bombardement; ils ont été re- « poussés avec perte considérable. »

Le 5 janvier 1871. — Le Gouvernement a reçu du « général Faidherbe des détails qui donnent au succès « de Bapaume une sérieuse importance. »

Cependant, malgré les nouvelles qui venaient de temps à autre faire luire un rayon d'espérance, la situation s'aggravait tant sous Paris qu'en province. Le 27 novembre Amiens était pris, et le 5 décembre Rouen se rendait, sans s'être défendu. Les Prussiens marchent sur le Havre, la ligne du chemin de fer de Trouville ne fonctionne plus ; la panique est au comble, les journaux ne nous parviennent que par le bateau à vapeur qui a continué son service. Chaque jour, vous vous en souvenez, dès que, sur la jetée, le panache de fumée s'aperçoit au loin, chacun de courir au débarcadère, avide de nouvelles et de journaux qu'on se dispute. Votre mère voit avec effroi se resserrer autour de vous le cercle de fer des Prussiens ; penchée sur la carte, elle cherche un endroit nouveau de refuge plus assuré ; nous discutons tour à tour Saint-Malo, la Bretagne, le Havre, comme offrant plus de sûreté qu'une ville de bains, objet de la convoitise des soldats de Guillaume ; Londres, quoiqu'il nous répugne à tous de quitter le sol de la France ; je cours au Havre arrêter un logement ; à Honfleur, prendre aux paquebots anglais les renseignements nécessaires pour un passage soit à Londres, soit à l'île de Wight ; nos malles sont faites, tout est prêt, et cependant nous remettons toujours au lendemain !

13 janvier. — « Le général Chanzy, de concert avec « l'amiral Jaureguiberry et les autres généraux, a « commandé la retraite, nécessitée par l'abandon des « positions occupées sur la rive gauche de l'Huisne. »

18 janvier. — « L'armée du général Bourbaki a de

« nouveau exécuté hier une attaque générale. L'en-« nemi a subi des pertes sérieuses, mais grâce aux « renforts qu'il a reçus de tous côtés et à la valeur de « la position qu'il occupait, il a pu résister à tous les « efforts et sa ligne n'a pas été entamée. »

28 janvier. — « M. Jules Favre, ministre des affaires « étrangères à la délégation de Bordeaux : « recom-« mandée! » nous signons aujourd'hui un traité avec « M. le comte de Bismark. »

26 février. — « Nous sommes d'accord sur les préli-« minaires de paix; télégraphier de suite à tous les « chefs de corps qu'ils aient à s'abstenir de toutes re-« prises d'hostilités. »

Tout était consommé!

Votre père, libre enfin, put nous rejoindre, et, après quelques jours de repos, comme nous avions hâte de regagner notre demeure si longtemps délaissée, l'insurrection de la Commune vint de nouveau prolonger notre séjour, réunis tous heureusement cette fois dans un même exil. Combien, dans d'autres circonstances, nous aurions joui davantage avec vous de ce charmant pays, de nos pêches aux crevettes dans les roches Noires, de nos courses à Villerville, dans la forêt de Touques, et dans ces chemins charmants qui, dominant la mer, conduisent à Criquebœuf

Près la tour effondrée
De liserons, de houx et de lierre encadrée!

Vous vous souvenez, non loin du château d'Aguesseau, de ces vallons boisés, arrosés d'un cours d'eau, ou vous butiniez à travers les haies, heureux de rapporter des gerbes de longues herbes et de fleurs épanouies!

Mais un voile de tristesse et d'horrible angoisse se

répandait sur cette belle nature de Normandie et nous empêchait d'en jouir. Comment se terminerait cette affreuse guerre, plus douloureuse à des cœurs français que celle qu'on venait de soutenir contre la Prusse. Je me souviens avec quelle joie, avec quelle sympathie fut accueilli à Trouville le premier numéro du *Drapeau Tricolore*, de Francisque Sarcey, qui parut le 6 mai 1871 : « D'autres ont usé du pamphlet « hebdomadaire, comme d'une pioche pour démolir, « ou d'un poignard pour assassiner : j'en veux faire, « s'il est possible, un outil d'ordre et de recon- « struction. »

Et en effet, dans ses douze numéros, il n'épargne ni les avis utiles, ni les sages conseils, ni les généreuses idées, mais hélas ! dans ce temps maudit, le courageux écrivain.

Bastissait sur l'incertain du sable!

Il dut cesser sa publication, mais nous le retrouverons plus tard, maître critique au feuilleton du *Temps*, conférencier plein d'esprit et de verve gauloise aux matinées littéraire de M. Ballande, enfin journaliste sincère, indépendant, pourfendeur d'abus, toujours et partout, et l'une des plumes les plus autorisées de cette brillante pléïade du *XIXe Siècle*, dont il peut dire avec orgueil :

Et quorum pars magna fui!

Enfin, l'heure de la délivrance a sonné, Paris est libre, et nous nous hâtons, votre grand'mère et moi vous précédant de quelques jours, de retourner à G... vous préparer un gîte auprès des débris fumants encore de notre maison incendiée.

Après onze mois d'absence, nous avons la douleur

de voir encore le soldat prussien établi dans notre commune, comme, hélas ! dans tant d'autres de la France, et avant leur retraite, il m'était réservé de sentir personnellement les conséquences de l'occupation étrangère.

Un soir, qu'assez fatigué d'une course à Paris, et que, couché de bonne heure, je dormais profondément, un bruit de crosses de fusil frappant rudement à la porte de la rue, me réveille en sursaut. Me jeter à bas du lit, passer un pantalon, fut l'affaire d'un moment, et je m'empresse de descendre pendant que votre grand'mère s'habille à la hâte. J'ouvre, six soldats se jettent vivement dans la maison, parlant à la fois, et je comprends dans leur tudesque langage, qu'un coup de fusil aurait été tiré sur la sentinelle posée en face ; on vient faire une perquisition dans la maison. Tout est examiné, les lits fouillés, le jardin visité, les armoires ouvertes, les murs scrutés, le dehors exploré avec la plus minutieuse attention, et naturellement on ne découvre aucun indice, si ce n'est à l'encoignure du mur apposé à notre maison, près de la place où se tenait la sentinelle, l'enduit du plâtre effleuré par les traces d'une balle. Un colloque s'engage entre mes gardiens, qui m'enjoignent de les accompagner au poste. J'ai beau protester, il me faut les suivre à une heure du matin, sans pouvoir même prendre chez moi quelques vêtements et des chaussures. J'arrive au corps-de-garde et là, sans avoir la prétention de me comparer en rien à l'infortuné Charles I[er] d'Angleterre, je vois sous mes yeux la mise en action du célèbre tableau de Paul Delaroche. Nous entrons, la salle est enfumée, mal éclairée par deux chandelles dont la flamme languissante et sans éclat témoigne assez de la qualité de l'air qu'on y

respire ; de divers côtés, se dressent sur leurs lits de camp les soldats réveillés, qui me regardent appuyé sur une table, tandis que le chef de la patrouille fait son rapport au sergent commandant le poste. Je ne comprends pas ce qui se dit, mais je sens bien qu'il est question du coup de fusil tiré sur la sentinelle, car, à mesure que le récit se poursuit, ces hommes se levant s'approchent, m'entourent, me pressent ; les paroles sont vives, ce doivent être des injures, les visages animés, les gestes menaçants, et je ne sais ce qui serait arrivé, si le sergent, dont je n'ai eu d'ailleurs qu'à me louer, n'avait refoulé assez brutalement cette foule qui, matée par la discipline, regagna son gîte en grognant.

On m'enferme dans un cabinet, et, faute de siége, je me vois obligé de coucher sur une paille qui laissait beaucoup à désirer pour la fraîcheur et la propreté.

Au matin, je vous vis arriver, mes chers petits, m'apportant des vêtements et toi, René, arrosant la pièce d'un flacon de phénol, pendant que votre père était parti au fort de Noisy, expliquer les faits et réclamer ma délivrance. Je venais de subir un premier interrogatoire du major résidant dans la localité, quand, sur les onze heures, je pus de ma fenêtre, qui donnait sur la place, suivre, avec un intérêt tout personnel ce qui se passait au dehors. Une voiture s'arrête devant la mairie et j'en vois descendre son Insolence le général-major Woyna ; il entre dans ma prison, fier, superbe, m'interroge longuement, veut absolument que j'aie entendu le coup de feu tiré, puis sort aussi raide, aussi hautain qu'il était entré. Cependant les officiers vont, viennent, galopent, les estafettes se croisent, les troupes défilent de ce pas

lourd et régulier que nous ne connaissons que trop, et le général est là sur la place, injuriant sans motif le maire, un vieillard, insultant, protégé par ses canons, qu'il fait sonner bien haut, toute une population inoffensive ; à deux heures, troisième interrogatoire du susdit général, accompagné d'un major, et il me quitte sans qu'un mot tombé de ses lèvres, ou qu'un mouvement de son visage puisse me faire soupçonner ce qu'il décidera de moi. Je commençais à faire de tristes et sombres réflexions ; je me disais, qu'au pouvoir de ces hommes haineux et vaniteux, ayant la force en main, en usant et en abusant,

..... Mon cas était pendable!
Rien que la mort n'était capable
D'expier mon forfait! On me le ferait voir.

Heureusement, grâce au zèle de mes enfants, de mes amis qui se remuaient pour moi; grâce aux démarches de notre docteur, au dévouement de notre excellent curé, qui, allant au Raincy plaider ma cause auprès de l'aumônier de la division allemande qui y campait, il fut obtenu que non-seulement j'échapperais à l'autorité du général de Voyna, mais que le jour même à six heures du soir, je passerais devant le conseil de guerre présidé par le grand juge. A l'heure dite, je fus introduit dans la salle du conseil, où je dois l'avouer, je trouvai des juges sérieux, polis et justes. Au bout d'une heure j'étais libre.

Plus tard, lorsque nous fûmes édifiés sur l'origine du fameux coup de fusil, me rappelant tout ce bruit, ce mouvement, ces ordres précipités, ces allées et venues, je ne pus m'empêcher de penser à cette charge de Noriac, que votre cousin vous racontait et vous mimait si spirituellement:

L'empereur Napoléon III passe une revue, il aper-

çoit sur le premier rang d'un bataillon un hussard habillé en dragon. — Maréchal, dit-il, pourquoi ce hussard est-il habillé en dragon? — Sire, répond immédiatement le maréchal, ce hussard est habillé en dragon parce que... parce que.., et se retournant : — Général, pourquoi ce hussard est-il habillé en dragon? — Maréchal, répond celui-ci, ce hussard est habillé en dragon parce que... parce que... — Colonel, pourquoi ce hussard est-il habillé en dragon?... Et la revue se continue, tout le monde galopant et la malheureuse interrogation revient toujours du colonel au capitaine, du capitaine au lieutenant, au sergent, au caporal, nuancée d'intonations diverses jusqu'au hussard qui répond : « Caporal, c'est parce que j'ai permuté!! » Et, alors, la gamme reprend, remonte avec la même réponse : « Sergent c'est qu'il a permuté, » jusqu'au maréchal qui, galopant toujours, rejoint tout essoufflé l'empereur : « Sire... sire, c'est qu'il a permuté » et celui-ci alors ne sachant plus du tout de quoi il s'agit, s'écrie : « Qu'on le fusille! » Il me semblait, dis-je, voir le grand général devant l'attentat commis sur un soldat de son maître, demander au gros-major : « On a tiré sur un soldat du roi, quel est l'assassin? » Puis le major faire la même question au blond lieutenant, celui-ci au sergent, puis au caporal qui répond : « Sergent, c'est une plaisanterie! » et cette réponse revenir au général, dont on comprend alors le dépit et l'amour-propre blessé devant deux mille hommes venus d'urgence et la mise en état de siége d'une petite commune, parce qu'un soldat en goguette avait voulu, en tirant lui-même un coup de feu, effrayer une recrue arrivée de la veille de son doux pays d'Allemagne et imbu de l'idée que tout Prussien isolé était immé-

diatement massacré dans le sauvage pays de France.

Et maintenant, chers enfants, c'en est fini pour votre grand-père, de ces beaux voyages, de ces courses charmantes, où, dans ces dernières années, il a eu la joie de guider vos premiers pas, de voir en vous ces impressions profondes que produisent toujours sur des âmes bien douées, les grands spectacles de la nature.

Pour lui,

> Linquenda tellus, et domus, et placens
> Uxor ; neque harum, quas colis, arborum
> Te, præter invitas cupressos
> Ulla brevem dominum sequitur (1) !

Pour vous, la jeunesse et ses plaisirs, l'âge mûr et ses devoirs ; jetez de temps en temps un regard sur les jours écoulés, pensez à ceux qui ne seront plus, n'oubliez pas les terribles événements qui ont pour un moment obscurci l'étoile de la France, songez au passé, songez à l'avenir, vous rappelant toujours ce mot prononcé au pied de l'échafaud de Charles I[er] : *Remember*.

---

(1) Horace. Liv. II, ode xiv.

FIN

TABLE DES CHAPITRES



Pages.

DEUXIÈME VOYAGE AUX PYRÉNÉES

SUISSE

Pages.

BELGIQUE — HOLLANDE

ITALIE

LONDRES — ÉCOSSE

Pages.

ESPAGNE

ALLEMAGNE — ITALIE

FIN DE LA TABLE

D. Thiéry et Cie. — Imprimerie de Lagny.



